

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME

QUESTIONS SOCIALES

MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

LE MESSAGER est administré par un Comité directeur qui dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit : Au journal LE MESSAGER, à Liège.

LE MESSAGER est affilié à l'Association des Journalistes périodiques belges et étrangers.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique fr. 3.00
Pays étrangers faisant partie de l'Union Postale, fr. 5.00

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2.50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner à tous les bureaux de poste

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de M. Jacques Focroulle, 25, rue Gaucet à Liège.

SOMMAIRE :

La Religion de demain. — Les causes du mouvement des baguettes divinatoires. — L'Esprit de Marianne. — Phénomènes de cérébration inconsciente ou phénomènes spirites ? — Congrès international du progrès religieux. — Bibliographie.

La Religion de Demain

Discours prononcé au Congrès spirite universel de Genève (mai 1913)

Par ALBIN VALABRÈGUE

SŒURS ET FRÈRES,

Le Spiritisme a joué dans l'Histoire des religions un rôle capital, un rôle sans lequel les religions n'auraient pas existé. Tout fondateur de religions est médium, c'est-à-dire reçoit ses inspirations du plan supérieur et l'affirme.

Les Ecritures sacrées, qu'on le veuille ou non, sont des Ecritures spirites.

C'est honorer, c'est grandir le spiritisme que de lui dire : Dans le passé, tu as été la religion, tu t'es appelé le Prophétisme, la Révélation, les miracles, les guérisons, etc. C'est à toi que les hommes ont dû le développement de leur vie morale.

Oui, si les religions ont existé, elles le doivent au spiritisme. Le spiritisme ne consiste pas seulement à évoquer les esprits, il consiste aussi à être évoqué par eux.

Socrate n'évoque pas son *Daimon* (Esprit), c'est l'esprit qui parle à Socrate. Mahomet n'évoque pas l'ange Gabriel, c'est l'esprit qui prend le nom d'ange Gabriel pour se communiquer avec autorité à Mahomet. Enfin, Jeanne d'Arc n'évoque par ses Saintes, ce sont les

Saintes qui évoquent Jeanne d'Arc et qui transforment une fille des champs illettrée en une héroïne sans égale dans l'histoire.

« Le spiritisme peut-il être la religion universelle ? »

La religion universelle sera le Christianisme et ce Christianisme sera spirite.

Le Christianisme donnera au spiritisme l'amour.

Le spiritisme donnera au Christianisme la science.

Les spirites, en très grande majorité, sont chrétiens.

Les œuvres du maître Allan Kardec et celles de son glorieux continuateur Léon Denis sont imprégnées du plus pur esprit évangélique. J'ai donc deux raisons de les aimer et de les honorer : la raison du chrétien et la raison du spirite.

Enfin, la présence parmi nous de M. le pasteur Bénézech, qui a affirmé ses convictions spirites avec autant de courage que de talent, ne m'autorise-t-elle pas à dire que le noble pasteur est ici le trait d'union entre le Christianisme d'hier et le Christianisme de demain ?

Nul ne doute que nous soyons à la veille d'un bouleversement complet, suivi d'une transformation sociale immense.

Nous avons besoin d'affirmations nouvelles, dans toutes les régions de l'activité humaine : en politique, en morale, en science, en religion, en législation, en pédagogie, en art, en littérature.

L'humanité souffre, et c'est sa souffrance même qui implique la nécessité d'un monde nouveau.

Pour qu'une société vive, il faut que le plus grand nombre de ses membres soient heureux ou tout au moins tranquilles. Où est le bonheur aujourd'hui ? Il n'est ni en haut, ni en bas.

Seul le Christianisme, scientifique, avec le le Spiritisme et les sciences psychiques, fraterniste, comme l'a voulu Jésus, redonnera au monde une nouvelle vie, ressuscitera Lazare mort, — et c'est le Judaïsme, — relèvera la femme adultère, — et c'est la société, — guérira les aveugles et les sourds, — et ce sont tous ceux qui ne veulent pas comprendre qui ne veulent entendre, qui ne veulent pas voir que l'Amour est prête à triompher.

Ils sont nombreux, ceux qui nous disent :

— Comment pouvez-vous annoncer la fraternité quand vous voyez l'égoïsme, la haine, le crime, le suicide, l'alcoolisme, etc., qui font plus de mal aux hommes que les dix plaies d'Égypte ?

A ceux-là, je réponds :

— Plus le mal est grand, plus le remède est désiré.

Regardez le monde, à l'époque où les premiers chrétiens affirmaient la foi nouvelle !

Voyez l'orgie romaine, la débauche, la luxure, au milieu des déchets du paganisme, les combats sanglants des gladiateurs, les cirques remplis de martyrs livrés aux bêtes féroces, par ces bêtes plus féroces encore qui jouissaient à la vue du sang versé !

La folie de Néron semblait avoir gagné tout un peuple.

Contre ce peuple en délire, une croix et les chrétiens impuissants.

Impuissants ! qu'ai-je dit ? Mille fois plus puissants que leurs bourreaux, car ils avaient la puissance des puissances : celle qui brave la mort.

Sur les ruines de la Rome païenne, s'éleva l'autre Rome, l'autre Rome dont je ne veux voir que les bienfaits civilisateurs, et sur les excès et les erreurs de laquelle je jette la robe vénérée de la sœur de charité et tous les miracles d'amour, de prière, de vie incomparable de ses Saints. Devant la cathédrale, je vois saint Vincent de Paul, et je m'incline ; je vois St-François d'Assise, et j'admire, et je dis que l'heure est venue où il ne faut plus se battre à coups de cadavres, mais où nous devons tous nous réconcilier, chaque parti, chaque religion apportant à la communauté son actif de gloire, de noblesse, de sacrifice ; nous devons oublier le mal, pour ne nous souvenir que du bien. Quiconque a de la haine n'entrera pas dans la cité future.

Aimons nos ennemis et, s'ils ne nous aiment pas, aimons-les davantage, et, s'ils ne nous aiment pas, leurs enfants aimeront les nôtres, car l'heure est venue où l'amour sera plus fort que la haine.

Il est écrit : « Les doux posséderont la Terre. »

Que disait le premier christianisme quand il apparut dans la Rome perdue des anciens ?

Il disait « renoncement ». Mot incompréhensible, inadmissible, stupide pour les hommes de chair qu'étaient les païens.

Et pourtant le mot chrétien a triomphé ! Les chrétiens d'autrefois ont fait triompher le renoncement, et vous douteriez du triomphe de l'Amour ?

Le nouveau Christianisme ne dit pas renoncement. Il dit, avec les Ecritures sacrées judéo-chrétiennes et avec les Bibles de toutes les grandes religions : Délivrance ! Fraternisme ! Vie spirituelle ! Fin du despotisme de la chair ! Glorieuse ascension de l'Esprit ! Rédemption de l'âme ! Terre promise ! Paradis terrestre ! Royaume des Cieux !

Et que ceux qui nient nous apportent leurs formules et leurs solutions ! Est-ce le collectivisme enfantin qui décrète l'esclavage universel, et l'égalité bestiale du troupeau humain devant la mangeoire. qui dit : « Égalité ! » donc, tous en bas ! Nous disons, nous : « Fraternité ! » tous en haut ! Que celui qui est en haut fasse monter les autres !

Le nouveau Christianisme ne dit qu'un mot ! mais ce mot est toute l'Eglise : Amour ! Il est toute la société. Il est toute l'âme !

L'évolution, pour s'accomplir, n'a nullement besoin du consentement des hommes.

S'il en est qui ne veulent pas marcher avec le temps, il faut qu'ils se résignent à ce que le temps marche sans eux.

Lorsque la Réforme surgit, elle avait été longtemps préparée. Dieu n'improvise pas.

Toutes les sectes dissidentes, gnostiques, hérétiques, dont est remplie l'histoire de l'Eglise, depuis la fondation du christianisme, sont là pour attester que l'effort protestant n'a pas été un effort spontané. On a beau anéantir les sectaires, supplicier les hérétiques, leur sang vaut celui des martyrs orthodoxes, et si le sang des catholiques a vivifié, ennobli, magnifié le catholicisme, le sang des hérétiques a vivifié, ennobli, magnifié et fait triompher définitivement la liberté de conscience.

La Réforme a coupé le catholicisme en deux : la mission du vingtième siècle est de recoudre, de rapprocher, d'unir les hommes au-dessus du catholicisme, au-dessus du protestantisme, dans les régions pures où l'amour seul sera chrétien, où Caïn ne sera plus jaloux d'Abel, parce que

Cain saura que, lui aussi, est appelé à devenir Abel !

S'il y a eu divorce, dans le passé, entre les religions et le spiritisme proprement dit, si l'on a appelé miracles ce que nous appelons phénomènes, et révélation ce que nous appelons communications, il y aura accord et plein accord, dans l'avenir, entre les religions et le spiritisme.

Qui donc peut empêcher de se rencontrer et de s'étreindre une religion qui ne sera qu'amour et un spiritisme qui ne sera que science ?

Grâce au spiritisme, ce n'est plus la foi et l'espérance qui ouvrent la porte des cieux, c'est la science et c'est la certitude.

Grâce au spiritisme, toute l'œuvre de ceux qui ont nié le surnaturel est détruite. Le surnaturel vient se soumettre à l'examen des hommes. Vous m'avez nié ? Me voici, ouvrez vos laboratoires, prenez vos instruments de contrôle et inventez-en de nouveaux. Voici la survie, voici l'immortalité, voici le fluide. Vous avez nié les miracles de Jésus ? Vous allez les vérifier. Ce sont les plus modestes des hommes et des femmes qui vont être choisis comme médiums pour que l'écart entre leur personnalité et la nature des phénomènes soit plus saisissant.

N'avons-nous pas déjà des centaines de communications annonçant les temps nouveaux, le renouvellement de la société, la fraternité triomphante ?

Qui donc oserait douter parmi nous que, demain, ce n'est plus une Katie King inconnue qui se matérialisera devant Crookes et ses amis, mais que ce seront des Esprits connus, illustres, qui, surgissant au milieu de nous, comme le Christ ressuscita au milieu de ses adeptes, nous donneront les paroles de vie, les instructions nécessaires et viendront à bout, par des manifestations de plus en plus belles, des préjugés, des calomnies, des injures, des attaques qui nous assaillent et qui ont donné au spiritisme naissant le baptême de la douleur et de la persécution ?

(A suivre.)

Les Causes du mouvement des baguettes divinatoires d'après M. de Tromelin

La Subconscience invoquée par le professeur
Grasset, comme cause unique de ces mouvements

1° On sait que depuis des années je lutte de toutes mes forces, pour réformer le jugement de certains psychistes, qui passent pour des maîtres

pour le gros public, qui ne regarde que la signature des articles, sans se préoccuper du bien fondé des théories qu'on lui sert.

Le congrès des sourciers qui a bien réussi, a mis en vedette les baguettisants, mais il restait à solutionner le point le plus important : *quelles sont les causes, quelles sont les forces qui mettent en mouvement les baguettes dont se servent les sourciers pour leurs belles expériences ?*

J'ai déjà dit que l'invention du Subconscient, (sous les réserves expresses que j'ai eu soin de faire), permettait de donner la solution de tous les phénomènes médiumniques, parmi lesquels sont ceux des baguettisants.

Quoique M. Mager ait déclaré, que les causes des mouvements des baguettes étaient d'ordre purement physique, (note présentée à l'Académie des Sciences les 21 et 28 avril de cette année), je dois déclarer à mon tour que ces mouvements sont d'ordre physique, psychique et psychologique.

La preuve de ce que j'avance, c'est que le phénomène réside surtout dans les facultés assez rares des sourciers, lesquels sont des sensitifs, et peut-être même des voyants dans certains cas.

En outre, si ce phénomène était d'ordre purement physique, tout le monde serait capable d'être baguettissant avec succès ; ce qui n'est pas.

2° Je vais revenir sur ce sujet plus loin, et pour l'instant, je vais me borner à critiquer la théorie du professeur Grasset, lequel invoque comme toujours, le rôle prépondérant du subconscient du sujet. Théorie, comme je ne cesse de le dire, qui permet de tout solutionner, sans rien répondre et sans éclaircir la solution du problème posé.

En effet, le docteur Grasset commence par éliminer les fraudeurs, farceurs, trompeurs, en disant qu'il reste encore une catégorie de baguettisants sincères *qui ne font volontairement aucun mouvement.*

Mais aussitôt il ajoute cette phrase correctrice et fautive :

« Ces baguettisants sincères *font des mouvements involontaires et inconscients, mouvements automatiques, polygonaux !* (lesquels résultent selon sa théorie, de l'action de la subconscience sur le sourcier) ».

Le docteur Grasset termine en écrivant :

« Des indices tirés de diverses circonstances, donnent au sujet la pensée qu'il s'agit d'une source ou d'un trésor. Sans que le sujet le veuille, sans qu'il s'en doute, *sa pensée passe dans ses doigts et la baguette tourne !* »

C'est tout et c'est bien maigre. En exprimant sa dernière phrase en termes clairs, il dit carrément, *que les sourciers manœuvrent leurs doigts et mains inconsciemment, et qu'ils font eux-mêmes tourner la baguette grâce à ces mouvements de leurs mains, dont ils ne se rendent nullement compte...*

Comme on le voit, c'est encore *la théorie du rôle du subconscient*, qui triomphe sous la plume de ce maître du psychisme ; et c'est réellement malheureux de voir l'opinion publique dirigée d'une manière *aussi fausse*.

Je dis « *aussi fausse* » parce que cette théorie ne signifie rien et parce qu'elle est contraire aux faits les plus certains et les mieux contrôlés, ainsi que le savent tous ceux qui se sont donné la peine d'étudier les faits expérimentaux et d'assister aux expériences. Non, la baguette n'est pas mue par les mains des sourciers ; et la meilleure preuve c'est que dans certains cas la baguette s'est tordue, quand le sujet serrait les mains et faisait des efforts pour arrêter ses mouvements d'inclinaison ou de rotation plus ou moins rapide.

3° Le 2 avril j'ai adressé à M. Delanne un article paru dans le numéro d'avril de sa revue ; lequel article n'est qu'un très court résumé de ma théorie *sur les causes des mouvements de la baguette divinatoire*.

Voici cette théorie personnelle résumée :

1° Selon mes conceptions sur la dualité de tous les corps inertes ou organisés publiées en 1906, tous les corps sont composés d'une substance matérielle que nous connaissons et d'une substance fluïdique de nature éthéroïde, qui varie avec chaque corps, substance fluïdique que j'ai appelée « *intelmate de la matière* ».

2° Il en résulte que chaque corps possède une substance fluïdique, qui vibre et rayonne à distance, faisant sentir son action à des distances plus ou moins grandes ;

3° Cette substance fluïdique constitue donc pour chaque corps son champ d'influence spéciale, que l'on pourrait comparer au champ magnétique des aimants ; tout champ possédant comme on le sait, sa structure avec lignes de force et zones équipotentielles ;

4° Il s'en suit et je l'ai déjà exposé longuement, que le corps humain également possède des substances vitales et fluïdiques, qui rayonnent au loin (action reconnue par les transmissions de pensée les actions télépathiques, etc.) J'ai appelé « *champ psychique* » le champ d'influence qui émane des humains ;

5° Enfin j'ai démontré que les forces qui émanent des corps des humains, soit de ce

champ psychique, étaient capables de faire mouvoir la matière. Cette étude de mouvements des corps par l'action dynamique des forces psychiques ou bioliques, a été faite par moi dans des ouvrages spéciaux traitant des propriétés de la force biolique.

Cela étant, on conçoit :

6° Que le baguettisant influence, polarise, biolise la baguette qu'il tient entre ses mains par suite de l'influence du champ psychique du sourcier sur sa baguette.

7° Or, cette baguette est elle-même influencée par le champ qui émane et rayonne d'un cours d'eau ou d'un gisement de minerais ;

8° Il en résulte un certain état d'équilibre entre toutes les actions des champs s'influençant réciproquement ;

9° Du moment que le corps du sourcier recèle des forces capables de faire mouvoir sa baguette (force biolique), on conçoit que, quand l'uniformité ou l'homogénéité du terrain vient à changer, l'équilibre de la baguette tenue par le sourcier puisse être rompue. De là ses mouvements divers.

10° Mais j'ajoute encore : pour que ces actions très faibles puissent réagir sur le sourcier et sa baguette, il faut que le sourcier soit un sensitif, *ou qu'il possède ce genre de médiumité, sans lequel rien ne se produirait*. La réussite de ces phénomènes est donc avant tout limitée aux facultés spéciales psychiques et psychologiques du sourcier. Telle est ma théorie résumée.

G. de TROMELIN.

L'Esprit Marianne

Une séance spirite de M^{me} Demange, médium. — L'esprit à la bombe.

Nous publions ci-dessous le compte-rendu d'une séance de spiritisme avec M^{me} Demange, paru dans le *Soir*.

A Liège, au local de la *Fédération Spirite, quai des Tanneurs*, se reproduisirent les mêmes phénomènes décrits par la feuille Bruxelloise.

Aux dires de ceux qui assistèrent à cette séance, le doute au sujet de l'extraordinaire faculté de Madame Demange n'est pas admissible. Le sceptique rédacteur du *Soir* a tort d'émettre des conclusions si défavorables.

Il a voulu *voir* des supercheries là où elles ne pouvaient exister.

Son pittoresque récit intéressera sans doute

nos lecteurs.

* * *

Nous recevions vendredi une invitation de la Fédération spirite du Brabant à assister à une séance expérimentale de M^{me} Demange, médium français, qui vient de produire, dit-on, des phénomènes très curieux au congrès spirite international de Genève.

Nous sommes allé à cette séance qui se donnait rue de la Fourche. Nous dirons simplement ce que nous avons vu.

On nous présente à M^{me} Demange, qui attend paisiblement, assise dans un coin, que la séance commence. M^{me} Demange est une jeune femme dont la voix douce va tantôt se muer en voix de rogomme.

Le manager du médium, M. Girod, présente son sujet. M^{me} Demange s'est aperçue de sa médiumnité il y a deux ans : des objets légers se déplaçaient au contact de sa main. Maintenant elle déplace des tables à distance.

Un dispositif d'expérience est placé au centre de la salle. C'est une enceinte quadrangulaire et carrée, en fil de fer avec châssis de bois, haute d'un peu plus d'un mètre, large d'autant, et à l'intérieur de laquelle on place un guéridon de bambou. Ce guéridon est ainsi isolé de l'assistance. Ce treillage est ouvert par le haut ; le bas est fermé par le plancher.

Un photographe prend position sur une estrade pour tirer éventuellement au magnésium, un cliché des phénomènes. On nous passe des photographies représentant des boules de feu et des traits lumineux divers qui, aux dires des adeptes, s'échappent du médium pendant les séances.

Mais la séance commence. Le médium prend place ; nous formons avec lui autour du grillage une « chaîne » de douze personnes se tenant la main. Les mains du médium sont contrôlées par deux personnes désignées par lui, pour la première séance ; après, le contrôle sera libre. Les deux contrôleurs sont deux spirites convaincus : un monsieur bienveillant et une dame âgée.

Avant que l'obscurité soit faite, je demande qu'une serviette blanche soit placée sur le guéridon. Le médium n'y voit pas d'inconvénient. Je couvre donc le dessus du guéridon d'une serviette immaculée attachée par une ficelle, afin de conserver, même dans l'obscurité une légère vision de l'objet.

Le manager du médium se place assez à l'écart entre deux spectateurs.

L'obscurité. Bientôt le médium s'agite. Puis il entre en transe. Il produit avec sa bouche des

gargouillements analogues à ceux d'un animal qui sort de l'eau. Tout à coup un cri sauvage : « C'est moi ! Me voilà ! » C'est jeté d'une voix violente et gutturale, et tous les assistants de répondre : « Bonjour, Marianne ! »

Je n'ai rien répondu. Marianne, l'esprit qui vient de s'incarner dans le médium en transe, selon la théorie de l'école spirite, s'en est aperçue. « Hé là ! Le troisième monsieur ! A droite ! Le troisième ! Qué qu' qu'tu fais ? Réponds ! Rrrréponds ! »

Marianne fait rouler longuement les r. Elle paraît furieuse contre moi et continue :

« Rrrréponds ! Qué qu'tu fais ? T'as peur ! Hé la ligne ! La ligne noire ! L'monsieur blond ! Rrrréponds ! »

Moi, je ne bouge pas, je n'ouvre pas la bouche, Marianne m'enguirlande. Les assistants s'aperçoivent qu'elle s'adresse à moi et me prient vivement de lui répondre. Ma voisine, une dame mûre, qui me secoue la main, fait savoir que je dors. On s'exclame. Marianne est de plus en plus furieuse.

« Hé ! l'homme blond ! L'homme aux yeux bleus ! Rrrréponds ! T'as peur ; J'te connais. Pourquoi qu' tu n' rrrréponds pas à Marianne ? »

Cela dure depuis plusieurs minutes. Je cède. Je salue Marianne. « Es-tu un ami ? me demande-t-elle ? » Je lui affirme que je suis un grand ami des esprits, que j'ai connu de très grosses légumes dans le monde sublunaire. Marianne se radoucit, elle finit même par me déclarer que je suis « un bon ficu ».

Puis elle interpelle diverses personnes présentes : la « dame charitable », le « grand monsieur » (le prince d'A..., me dit-on), le « patron », c'est-à-dire le président du groupe, l' « ami », c'est-à-dire le manager du médium, etc.

Enfin Marianne annonce qu'elle fait de grands efforts pour déplacer le guéridon isolé dans sa cage de fil de fer. Elle hurle positivement et crache :

« Les fluides ! Les fluides ! Tout le monde le fluide ! Ha ! Ploum ! Flw ! Les fluides ! Je vais lancer ma bombe ! »

Marianne, nous a-t-on expliqué, justifie son nom carmagnolesque en lançant dans l'invisible une bombe de fluide contre les objets à déplacer, qui sont alors projetés au loin.

En tout cas c'est difficile. Marianne ne produit d'autre phénomène que ses hurlements. On lui demande ce qui se passe :

— C'est le linge ! Le linge ! Le linge du blond !

— Tu ne peux pas déplacer la table ?

— C'est le linge ! je te dis. J' ne connais pas le linge ! J' vas essayer ! J'essaye...

Et les cris recommencent. Marianne répète souvent qu'elle essaye. Le médium se tord. Puis Marianne se tait, le médium se met à pleurer et se réveille.

On fait la lumière. Rien ne s'est produit.

De nouveau l'obscurité. De nouveau Marianne reparait dans le médium avec la même bestialité. De nouveau elle critique le linge. On décide d'enlever la serviette.

Lumière. J'ôte la serviette. Tout rentre dans l'obscurité. Marianne reparait et m'interpelle :

« L'homme à la ligne, qui écrit des lignes, des lignes noires, etc. »

Elle annonce qu'elle va faire un nouvel effort pour lancer sa bombe ou bien faire sortir « ses pattes » et saisir l'objet à déplacer avec ses griffes fluidiques :

« La bombe ! La bombe ! Ou bien mes pattes ! Mes vieilles pattes ! Ha ! Flw ! Ploum ! Mes vieilles pattes ! »

Il y a une rage folle dans ses paroles. Il faut l'entendre dire : « Mes vieilles pattes ! » comme si une bête sauvage était présente.

Tout à coup le médium se met à gémir, puis à crier, puis à hurler, comme dans une crise de grande souffrance. Il se renverse en arrière en poussant des cris. On donne le signal du magnésium dont l'éclair jaillit en même temps qu'on fait la lumière.

Personne à ce moment n'a changé de place. Le médium est toujours tenu par les deux contrôleurs. Seul le guéridon n'est plus dans sa cage, il est tombé au milieu des assistants, à un mètre cinquante environ du treillis.

Le médium revient à lui. On change les contrôleurs. Je prends le contrôle de droite. L'obscurité est faite. Le médium retombe en transe et pousse quelques longs cris inarticulés où l'on devine vaguement le mot : Adieu ! Puis le médium dort pendant plusieurs minutes. Il se réveille. Marianne n'est pas venue. C'est fini pour ce soir.

Et voilà ce fut une séance curieuse surtout par la différence de personnalité qui se manifesta dans le médium en transe et à l'état normal. Quant au déplacement du guéridon, les conditions d'un contrôle rigoureux n'étaient évidemment pas remplies. Il pouvait y avoir un ou des compères dans l'assistance assez nombreuse. On pouvait atteindre à distance le guéridon à l'aide d'un manche et d'un crochet, etc. etc. Néanmoins la fraude était difficile.

Conclusion. Néant.

Marianne fera peut-être dans quelques jours

une séance rigoureusement contrôlée. Nous en rendrons compte. (Le Soir).

* * *

M. Fernand Girod a présenté au Congrès de Genève de très curieuses photographies obtenues au magnésium et reproduisant différents stades de déplacements du guéridon enfermé dans un dispositif spécial. C'est le phénomène pris sur le vif qui devrait convaincre les détracteurs du spiritisme, il n'en est pas ainsi malheureusement.

Le vaillant journal hebdomadaire, le *Fraterniste* de Douai reproduit dans son numéro du 13 juin plusieurs de ces photographies ainsi que les portraits de M. Girod et de son médium M^{me} Demange. Ces photographies représentent, entre autres déplacements, le guéridon au moment où il s'apprête à franchir le dispositif isolateur à mailles très serrées et au moment où il est lancé sur la tête d'un des assistants, le médium pendant ce temps repose comme affaissée sur un sofa.

Le journal *Le Matin*, dans ses numéros des 14 et 18 Juin, a publié de son côté, deux photographies avec explications sur les *Tables sautantes* de M^{me} Demange, mais en même temps il accorda une large hospitalité aux affirmations intéressées de deux prestidigitateurs sceptiques qui prétendent : le premier, un nommé Caroly, que M^{me} Demange produit tous ces déplacements grâce à un coup de pied qu'elle parvient à lancer adroitement dans le filet, il offre aussi 2000 francs à quiconque fera, sous ses yeux, une expérience loyale qu'il ne lui sera pas possible de comprendre ; le second, un nommé Melies, probablement le même individu qui sous le nom de Mélides vint opérer à Liège lors de la seconde visite du médium Slade, et qui prétend que le spiritisme n'est qu'une vaste mystification, qu'il réalise sur son théâtre tout ce qu'un spirite convaincu peut réaliser dans le cercle le plus intime.

La cléricale *Gazette de Liège* s'est empressée d'accueillir en première page dans son numéro du 20 juin, les vantardises de ces illusionnistes qui se moquent des fantômes et conséquemment de tous les miracles de la sainte Eglise. Ce journal ne dit rien de la lettre que M. Girod a envoyée au *Matin*, insérée dans le n° du 18 juin, il ne parlera pas non plus du défi de 10.000 francs adressé par M. Chevreuil à M. Caroly publié dans la *Fraterniste* du 20 juin et que le *Matin* jusqu'ici n'a pas encore fait connaître à ses nombreux lecteurs.

Phénomènes de cérébration inconsciente ou phénomènes spirites ?

—

Suite des expériences du docteur de Sermyn extraites de son livre : CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DE CERTAINES FACULTÉS CÉRÉBRALES MÉCONNUES, pages 16 à 18.

Le cas de la religieuse de Tinos

—

Nous avions à l'hôpital St A. une religieuse folle qui était originaire de l'île de Tinos. Dans les archives de l'hôpital on pourrait au besoin trouver la relation de son cas et la date de sa mort.

Cette femme avait à peine trente ans à son arrivée à l'hôpital. Elle avait des accès de folie furieuse ; on devait lui passer souvent la camisole de force. On la tenait enfermée dans sa cellule où l'on n'entraît qu'avec précaution, tant elle était méchante. Quand on voulait la nourrir, ou la laver, elle poussait des cris affreux, et proférait d'horribles blasphèmes.

Lorsqu'elle me voyait, surtout, c'était une avalanche d'injures et de vilaines paroles qui fondait sur moi. Je me sentais très gêné devant la sœur qui m'accompagnait tant les expressions de cette folle étaient hardies et obscènes.

Cela dura plusieurs années. Un jour durant ma visite à l'hôpital, la sœur qui soignait les folles vint me dire :

Docteur, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer, notre religieuse est guérie et désire vous voir.

Pendant que nous nous acheminions vers l'emplacement des femmes, la sœur me dit que depuis quelques jours, elle s'était aperçue que la religieuse était plus calme, plus raisonnable, mais que ce matin c'était à ne pas y croire.

Elle causait comme une personne entièrement saine d'esprit.

Je fus, en effet, fort surpris de voir cette terrible folle m'accueillir avec un doux sourire. L'affreuse aliénée, qui auparavant était une véritable furie, baissait maintenant devant moi les yeux comme une jeune fille timide, son visage rayonnait de bonté, et quand elle levait parfois les yeux, son regard était empreint d'une ineffable douceur. C'était une vraie transfiguration.

— Docteur, me dit-elle, je vous ai fait appeler pour vous demander pardon pour toutes les mauvaises paroles que j'ai proférées devant vous, et les injures que je vous ai adressées. Je me rappelle de tout ce que j'ai fait. Dieu m'a fait

la grâce de me rendre la raison avant de m'appeler à Lui. Je vais mourir bientôt ; ce soir, je crois. Je vais pouvoir faire mes devoirs de chrétienne, et demander pardon à Dieu et aux hommes pour toutes les fautes que j'ai commises.

Je lui ai répondu que je n'avais rien à pardonner, vu qu'elle n'était point responsable des injures proférées pendant son délire.

— Merci, docteur, dit-elle, pour vos bonnes paroles ; dans le ciel, où j'espère aller cette nuit, je prierai Dieu pour vous.

Comme elle insistait à déclarer qu'elle allait mourir pendant la nuit, j'ai voulu l'examiner attentivement. Ses poumons et son cœur étaient sains, son pouls calme et régulier, sa température normale, rien n'indiquait une mort prochaine.

— Allons, lui dis-je en la quittant, calmez-vous, ne vous laissez pas emporter par votre imagination ; vous avez encore longtemps à vivre, je ne crois pas que vous irez au ciel aussi vite que vous semblez le croire.

En sortant de l'hôpital, je réfléchissais sur ce cas bizarre. Je me demandais si ce n'était pas un cas d'hystérie. D'ailleurs ce changement subit dans le maintien, l'expression de la malade, sa conviction d'une mort prochaine, sa persuasion que Dieu a voulu lui rendre la raison pour lui permettre de faire ses devoirs de chrétienne et de ne pas mourir dans l'impénitence, tout cela était peut-être encore de la folie, une transformation de son délire hystérique.

Mais cette manie aiguë, à type continu, de sept à huit ans de durée pouvait-elle être attribuée à l'hystérie ? Même en admettant l'hypothèse d'une hystérie exceptionnelle, quelle était la cause de cette transformation subite, de cette apparente guérison ?

Le lendemain, à mon arrivée à l'hôpital on m'apprit qu'elle était morte dans la nuit.

Oh ! monsieur, me disaient les sœurs, elle a fait une sainte mort.

Je me demande encore comment expliquer rationnellement ce cas.

Ce qu'il y a de plus étrange pour moi dans ce fait, c'est la prédiction de la mort. Comment et pourquoi est-elle morte ? Comment savait-elle qu'elle allait mourir durant la nuit quand rien n'indiquait qu'un tel événement devait s'accomplir.

Je ne pouvais pas m'être trompé au point de n'avoir pas pu constater un symptôme quelconque pouvant faire admettre l'éventualité d'une fin prochaine.

Le cas de la vieille infirme de l'hôpital St-A.

—

Une vieille infirme qui se trouvait depuis

plusieurs années à l'hôpital S' A. fut atteinte un jour d'une pneumonie. Vers le cinquième ou sixième jour de sa maladie, elle était presque agonisante. En tout cas, il me semblait évident qu'elle n'avait plus que quelques heures à vivre.

Je dis alors tout haut à la sœur qui se trouvait auprès d'elle :

— Vous ferez bien, ma sœur, de lui faire faire ses devoirs aujourd'hui, je crois qu'elle va mourir bientôt.

Je croyais que cette vieille ne comprenait pas le français, en quoi je me trompais.

— Docteur, me dit-elle, je ne mourrai pas aujourd'hui.

C'était un mercredi, je crois.

— Je mourrai vendredi à cinq heures, à l'heure où notre Seigneur Jésus-Christ expira.

Elle traîna, en effet, jusqu'à vendredi. Je ne sais pas si elle est morte à cinq heures précises, mais en tout cas je me rappelle qu'elle est morte vendredi, dans l'après midi.

J'ai eu souvent l'occasion, durant le cours de ma carrière médicale, de voir des malades ayant le pressentiment de leur fin prochaine et qui avaient, en effet, succombé à leur mal quand on avait de bonnes raisons pour croire qu'ils auraient guéri ; mais ces trois cas se sont gravés dans ma mémoire, car ils présentent quelque chose de bizarre et d'inconnu.

(A Suivre)

D^r DE SERMYN.

Congrès International du progrès religieux

Le sixième congrès aura lieu du 16 au 21 juillet, à Paris, sous la présidence de M. Bouthoux, de l'Académie française.

Le dernier congrès, réuni à Berlin, a groupé deux mille adhérents. Celui de Paris ne lui cédera certainement en rien.

Le congrès, dit le manifeste, aspire, à réunir tous ceux que les questions religieuses intéressent, tous les représentants des diverses églises ou groupements religieux, tous les lutteurs individuels qui sont désireux de travailler de toute leur force au « Progrès religieux ».

Le congrès n'impose ou n'exclut aucun Crédo. Le programme est extrêmement copieux.

Le jeudi 17 juillet, le sujet suivant : « La contribution française à l'émancipation et à la liberté religieuses » sera traité par une vingtaine d'orateurs éminents.

Le vendredi, 18 juillet, parmi les orateurs inscrits nous relevons les noms de Goblet

d'Alviella et de Théodore Reinach.

Le samedi 19 juillet, il y aura diverses conférences sur la liberté religieuse et l'esprit de conciliation.

Le dimanche et le lundi sont réservés à un service solennel à l'Oratoire, à une soirée au « Foyer de l'Âme » de Charles Wagner sur les questions internationales, et à une excursion à Chantilly.

L'intérêt de ces réunions et la qualité des orateurs et des participants venus de toutes les parties du monde garantit une nombreuse participation et de fructueux débats.

Carte donnant droit aux deux excursions et au compte-rendu des travaux du congrès : 15 fr. S'adresser au trésorier : M. Reiss, 49 boulevard Pereire, à Paris.

Pour tout autre renseignement s'adresser aux secrétaires du comité belge d'initiative du christianisme progressif et libéral, M. le pasteur Rey, à Liège, et M. le pasteur Teissonnière, à Bruxelles.

Bibliographie

Mulford (Prentice). *Les lois du succès*, traduit de l'anglais et adapté par Monsieur André Durville. Prix : 3, 50 fr. MM. H. et H. Durville, éditeurs, 35, rue Saint Merri, Paris.

Ouvrage extraordinaire, d'une importance capitale au point de vue pratique. C'est un guide précieux révélant dans une langue simple, compréhensive pour tous, les *Lois du succès* et du *Bonheur*. Mulford a été un esprit des plus élevés, un « génie » a dit Atkinson, pareil à un diamant dont l'éclat a été momentanément obscurci par le faux luxe de quelques pauvres imitateurs.

L'auteur démontre jusqu'à l'évidence et à l'aide de comparaisons très simples mais fort ingénieuses que nous agissons les uns sur les autres par la pensée et la volonté. Les pensées, le magnétisme personnel des divers individus, se repoussent, s'attirent et se combinent selon certaines lois d'affinité pour former des pensées nouvelles, toutes puissantes. Il indique ensuite comment on peut acquérir l'influence personnelle à un degré très élevé, par une voie naturelle, exempte de tout danger, influence qui permet de parvenir sûrement au but que l'on veut atteindre.

Quelques fragments de l'œuvre complète de Mulford avaient déjà paru en français il y a quelques années sous le titre « Nos forces et le moyen de les utiliser », mais l'ouvrage *Les lois du succès* en est tout différent. Ce dernier contient la quintessence des pensées si originales et suggestives du grand maître et constitue l'un des travaux le plus clair et le plus sérieux parmi ceux qui s'occupent spécialement de la culture psychique adaptée à tous les usages de la vie quotidienne.

(Notes des éditeurs)

Liège. — Imp. du MESSENGER, rue Bonne-Fortune, 5.

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME

QUESTIONS SOCIALES

MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

LE MESSAGER est administré par un Comité directeur qui dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit : Au journal LE MESSAGER, à Liège.

LE MESSAGER est affilié à l'Association des Journalistes périodiques belges et étrangers.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique fr. 3.00
Pays étrangers faisant partie de l'Union Postale, fr. 5.00

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner à tous les bureaux de poste

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de M. Jacques Focroulle, 25, rue Gaucet à Liège.

SOMMAIRE :

La religion de demain (suite et fin). — Phénomènes de cérébration inconsciente ou phénomènes spirites ? — Anerie de savant et sottise de journaliste. — Séance de dématérialisation et de matérialisation. — Communications spirites. — Bibliographie. — Nouvelles.

La Religion de Demain

Discours prononcé au Congrès spiritiste universel de Genève (mai 1913)

Par ALBIN VALABRÈGUE

(Suite et fin)

SEURS ET FRÈRES,

De toutes les pierres qu'on nous a jetées, nous bâtirons l'Eglise de demain, celle dans laquelle on désarmera ses ennemis par l'amour. Non, les spirites ne rendront pas le mal pour le mal, ce qui les rejeterait dans le passé.

Les spirites comprendront que le sermon sublime, celui que Jésus prononça sur la montagne, était adressé non à l'humanité de chair et, par conséquent, de souffrance dont nous sommes la fin, mais à l'humanité d'esprit faite à l'image de Dieu.

Or, Dieu fait-il un effort pour aimer ? A-t-il du mérite, se sacrifie-t-il pour répandre son Esprit partout où il peut entrer ? Dieu donne son amour comme le soleil donne ses rayons, et, pour que l'homme soit fait à l'image de Dieu, il faut qu'il aime sans effort, de toute la radiation de son âme spirituelle.

Le renoncement, c'est l'échelle pour monter, mais, lorsque l'homme est au sommet, il n'a plus besoin d'échelle, il a des ailes !...

L'œuvre nécessaire, l'œuvre indispensable au salut social sera chrétienne, spirite et univer-

selle. Le spiritisme est scientifique et il est religieux.

Il est religieux par lui-même, religieux à lui seul. C'est une vérité d'évidence.

Prenez le matérialiste, l'athée le plus endurci. Mettez-le devant la preuve spirite. Son émotion est religieuse.

Comment l'âme d'un homme ne serait-elle pas pénétrée du sentiment religieux le plus élevé, quand cet homme constate, presque instantanément, que ses morts chéris, qu'il croit perdus à jamais, vivent, sont là, lui parlent, lui prouvent leur identité de tant de façons différentes, murmurent les mots qui ne trompent pas, donnent les preuves qu'on ne réfute pas et attestent la perpétuité de l'être ?

Ecoutez la Voix du spiritisme qui, demain, remplira le monde.

A l'ouvrier courbé sous sa tâche, elle dit : « Tu travailles non pas seulement pour ton salaire du jour, mais pour ton salaire de toujours. Qui souffre sème, qui sème récolte. »

Au patron trop avide, elle dit : « Regarde la route qui est devant toi ; si tu veux être heureux plus tôt, deviens meilleur plus tôt. Si tu es égoïste et méchant, tu es celui qui a les yeux tournés vers la nuit ; si tu es bon et fraterniste, tu es celui qui a les yeux tournés vers la lumière. »

Au désespéré auquel le matérialisme a versé son poison, elle dit : « Le matérialisme n'était pas la science, il était l'erreur. La vie ne finit pas, la vraie vie commence au moment même où le matérialisme la fait finir. »

A tous ceux qui pleurent des êtres aimés et qui meurtrissent leur front contre le marbre des tombeaux ; à cette mère, privée de son enfant, à cette femme inconsolable qui a perdu son mari, le

spiritisme apporte toutes les consolations et toutes les certitudes. Il nous montre à tous, comme but, le séjour béni où le rythme de Dieu ne se brise plus contre la résistance de la matière.

L'humanité a désappris le chemin des temples, et ceux qui pratiquent encore ne sentent plus leur âme grandir des vertus que donnait la foi.

L'esprit moderne a dit à l'homme agenouillé : « Relève-toi, il n'y a pas de Dieu. » Et l'homme s'est relevé, oubliant que le Dieu qui n'est pas, c'est le Dieu fait à notre image, mais, que derrière cette image de Dieu, il y a le *Dieu qui est*, Celui qui est si grand dans l'infini et si petit en notre âme.

Ce n'est plus du ciel que nous appelle ce Dieu, c'est des âmes de nos frères, et, plus une âme souffre, plus Dieu nous appelle. Il nous appelle dans les autres et il nous appelle en nous-mêmes. Oui, du fond de notre âme, il dit : « Je veux. » Et l'homme, depuis des siècles et des siècles, répond : « Je ne veux pas. »

Et quel baigne, quel enter serait cette terre si, toujours, Dieu devait dire : « Je veux », et si, toujours, l'homme devait répondre : « Je ne veux pas. »

Il y a vingt siècles, un homme a paru, exceptionnel, unique, sublime. A Dieu, qui avait dit en lui : « Je veux », cet homme a répondu : « Je veux aussi. »

Ce qu'il voulait, c'était le maximum de la douleur, le maximum de la honte, le maximum de la calomnie, le maximum de la trahison, le maximum du renoncement, le maximum du supplice !

Cet homme a paru, parlé, souffert pour faire régner sur la terre la fraternité.

Tout le passé ne serait qu'imposture et superstition, duperie et déceance, si le Christ devait laisser son œuvre inachevée, si l'humanité devait continuer à s'enlizer dans le matérialisme.

Les peuples sont en armes. Les classes dirigeantes sont sourdes et les classes dirigées sont aveugles. Le socialisme gronde et l'anarchie s'exaspère.

Et voilà l'œuvre d'une société qui n'a pas compris que l'âme humaine ne pouvait pas plus se passer d'espérance que le corps ne peut se passer de pain.

Nous lisons dans le Coran (chapitre XVIII, verset 61) : « Jésus sera le signe certain de l'approche du jugement. Gardez-vous de douter de sa venue. »

C'est une chose vraiment saisissante de constater que le prophète des musulmans, le grand

médium Mahomet, fondant une religion nouvelle monothéiste, ait écrit : Gardez-vous de douter de sa venue » Hommage précieux du Croissant à la Croix, gage certain que, lorsque le Christ fera resplendir les vérités nouvelles, montrera à l'univers des chrétiens qui aiment tous les hommes, qui veulent la concorde et l'entente des peuples, la paix sous l'égide du droit, l'amour sous l'égide de Dieu, les Turcs, les Arabes, tous ceux qui vivent de la loi du Coran entendront la parole de Mahomet et, en voyant les bienfaits qui leur viendront du Christ, ils s'écrieront : « Gardons-nous de douter de sa venue. La voici, puisque, au lieu de nous battre à coups de canons, les chrétiens nous ouvrent les bras et les cœurs. »

Et le Coran s'inclinera devant l'Evangile, comme, dans l'au-delà, Mahomet et tous les messagers de Dieu s'inclinent devant la puissance la souveraineté, l'incomparable majesté de Jésus. (1)

Gardez vous de douter de sa venue, socialistes qui attendez la justice de la révolte. C'est de l'amour qu'elle surgira.

Gardez-vous de douter de sa venue, vous qui chassez la croix de l'Ecole et qui ne la chasserez pas de nos cœurs, vous qui brisez les croix sur les routes et qui ne les briserez pas dans nos consciences.

Gardez-vous de douter de sa venue, car l'Eglise est morte et qu'il nous faut une Eglise vivante où la fraternité, immobile aujourd'hui dans la froideur des pierres, sortira demain puissante et agissante de la chaleur des cœurs !

(1) Jésus a apporté sur la terre les fluides grâce auxquels toute l'humanité sera fratermist. Voilà comment il est le SAUVEUR. Il l'est SCIENTIFIQUEMENT.

Phénomènes de cérébration inconsciente ou phénomènes spirites ?

Suite des expériences du docteur de Sermyn extraites de son livre : CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DE CERTAINES FACULTÉS CÉRÉBRALES MÉCONNUES, pages 19 à 21.

Rêves prémonitoires. — La mort de Georges

Mon premier enfant, Georges, entra dans sa quatrième année. J'avais pour cet enfant un attachement particulier que je n'ai jamais ressenti pour aucun de mes autres enfants. Son regard et son sourire me semblaient avoir une expression angélique, et je croyais que son

intelligence était exceptionnelle pour son âge. Il était ma joie et ma consolation. La pensée que j'allais le revoir et causer avec lui, quand je rentrais chez moi, me comblait de bonheur. J'oubliais alors toute mes fatigues et mes soucis.

Une nuit, je vis en rêve que je tenais l'enfant dans mes bras devant le poêle allumé. Tout-à-coup il glissa, je ne sais comment, et tomba tout entier dans les flammes. Au lieu de m'empressement de le retirer de l'ardent foyer, je fermai précipitamment le poêle.

Ce qui me portait à agir de la sorte c'était le raisonnement suivant. Je me suis dit : Si je retire l'enfant du feu, il mourra dans quelques jours dans d'atroces souffrances, par suite de ses nombreuses et profondes brûlures ; si je ferme le poêle, il mourra vite, dans une minute peut-être ; en tout cas il ne souffrira pas longtemps.

Etrange, stupide et cruel raisonnement, mais dans mon rêve cette idée me paraissait lumineuse, et mon acte, un devoir.

Ayant donc fermé les deux battants du poêle, j'entendais, avec une angoisse inexprimable, l'enfant remuer et rôtir là-dedans.

Oh ! mon Dieu, disais-je, faites-le mourir un moment plus tôt, je ne peux pas l'entendre souffrir.

En ce moment je me réveillai en sursaut ; une sueur froide inondait mon front, mon cœur battait précipitamment. Je m'assis d'abord sur mon lit en disant : Dieu merci, ce n'est qu'un rêve ! J'accourus ensuite dans la chambre de l'enfant. Il dormait paisiblement. Sa respiration était normale, son pouls régulier, sa peau fraîche. Cependant je cherchais en vain à me calmer. J'avais beau me dire : imbécile, âne, ce n'est qu'un rêve, l'enfant se porte à merveille, allez vous coucher ! Je ne pouvais pas dormir.

Le matin l'enfant se réveilla gai, content, comme à l'ordinaire ; il déjeûna de fort bon appétit, et je sortis tranquillement.

Je revins chez moi vers midi. L'enfant était couché sur un canapé, assoupi. Son pouls était rapide, sa peau brûlante, sa respiration fréquente. J'étais très inquiet. Ma femme s'en aperçut et me questionna beaucoup, mais je me retenais et je faisais des efforts pour cacher mes secrètes alarmes. Cependant quelque temps après je me mis à ausculter attentivement le petit garçon, et je pus alors constater l'existence d'un catarrhe généralisé dans ses deux poumons, ainsi que d'une crépitation fine à leurs bases. Je ne pus alors m'empêcher de m'écrier : C'est grave, c'est très grave ! Je crois que l'enfant est perdu !

En ce moment le Dr W. passait à cheval. Ma

femme se précipita vers la fenêtre et l'appela.

— Docteur, lui dit-elle lorsqu'il entra, je vous prie d'examiner notre enfant qui est malade ; mon mari dit qu'il est perdu.

Le docteur W. était alors le médecin à la mode. C'était un beau parleur, assez spirituel. Il n'était pas précisément tendre envers les jeunes médecins pour lesquels il ne semblait pas avoir beaucoup d'estime.

Il examina l'enfant, en souriant.

— Et depuis quand est-il malade ? dit-il.

— Une heure à peine, docteur, s'écria ma femme, ce matin il se portait parfaitement bien.

— Et monsieur pense qu'il est perdu, répond-il en me désignant, ah ! les jeunes gens !

— Voyons, reprit-il, en s'adressant à moi, vous ne pouvez pas avoir une raison sérieuse à faire valoir pour alarmer une mère à ce point. Il y a à peine une heure que cet enfant est malade et votre diagnostic, ainsi que votre pronostic, sont déjà faits ? Cela n'est pas raisonnable.

— Allons, madame, calmez-vous, ajouta-t-il en s'adressant à ma femme, mettez l'enfant au lit, donnez-lui des boissons chaudes, couvrez-le bien, tâchez de le faire transpirer, et je repasserai dans la soirée.

Je comprenais parfaitement l'absurdité de ma conduite, et combien je devais paraître ridicule aux yeux du docteur W., mais comment dire que j'agissais sur la foi d'un rêve ? Il m'aurait alors pris pour un fou.

Je baissai la tête sans répondre aux justes reproches que l'on me faisait, mais lorsque le docteur allait partir, je m'écriai :

— Je vous prie, docteur, ne manquez pas de revenir ce soir.

Était-ce le ton suppliant de ma voix qui le frappa ? Il s'arrêta, me fixant pendant quelques secondes, puis il se dirigea lentement vers l'enfant et se mit à l'examiner une seconde fois plus attentivement que la première.

Il s'était dit sans doute : Voilà un père médecin qui semble être extrêmement inquiet sur l'état de son enfant ; a-t-il découvert quelque symptôme effrayant qu'il ne veut pas dire et qui m'échappe ?

Ayant terminé son examen, il me dit :

On entend bien par-ci, par-là, quelques râles sibilants dans les deux poumons, et vous semblez croire qu'une grave broncho-pneumonie est en voie de se déclarer. Mais on ne peut pas avoir déjà, en ce moment-ci, la certitude d'une pareille éventualité. Tout ce qu'on peut dire actuellement, c'est qu'il existe un léger catarrhe pulmonaire, qui pourrait parfaitement se dissiper en

quelques jours. Mais, même en admettant une broncho-pneumonie commençante, quelles raisons avez-vous pour déclarer que l'enfant est perdu ? Toutes les broncho-pneumonies ne sont pas mortelles. Voyons, soyez raisonnable, je repasserai.

Malgré tous les soins du D^r W, l'état de l'enfant s'aggravait d'heure en heure. Le quatrième jour, il suffoquait.

En le voyant souffrir sans espoir de salut, j'éprouvais les mêmes angoisses que j'avais ressenties pendant mon rêve. Je me disais encore. Mon Dieu, faites-le mourir un moment plus tôt, cette agonie me rendra fou, si elle se prolonge encore longtemps.

(A Suivre)

D^r DE SERMYN.

Anerie de savant et sottise de journaliste

Extrait des *Figures Médicales Товангеллес*

On sait comment *Beaunis* a placé les faits de spiritisme au nombre des simples hallucinations.

« Les manifestations spirites, dit-il, peuvent aussi s'expliquer de la même façon (par hallucinations suggérées). Rien d'étonnant à ce que des personnes ayant foi dans le spiritisme, et après être restées longtemps dans un état d'attention expectante, finissent par voir des apparitions lumineuses, par sentir des parfums de fleurs, par percevoir le contact léger des mains qui voltigent dans l'air, par entendre des voix ou des sons musicaux. »

Voyons ô *Beaunis*, à qui ferez-vous accroire, sinon à des ignorants ou à des mal informés que des savants au moins aussi qualifiés que vous tels que *Crockes*, *Wallace*, *Lombroso*, *Flammarion*, etc., tout d'abord très incrédules, sont devenus de simples hallucinés par suggestion ?

Nous lisons dans une gazette de Tours :

Un journal de New-York, *le New-York Times*, passe aux *Annales psychiques* qui le repassent aux journaux français *sérieux*, le récit merveilleux qui suit : Pendant les répétitions de *Panurge*, à la Gaité, le baryton *Marcoux* vit, au côté droit de la scène, le fantôme de *Massenet* qui battait la mesure. Le lendemain, une actrice vit également l'ombre du *Maestro* qui dirigeait l'orchestre. Plusieurs membres du personnel de la scène s'approchèrent du metteur en scène pour lui montrer *Massenet* qu'ils voyaient distinctement. On braqua un appareil photographique vers

l'endroit où se manifestait l'apparition, mais le résultat fut négatif.

Passons maintenant au journaliste du *Petit Parisien* (n° du 25 juin), qui n'a pas craint de mettre *Stead* et *Myers* en cause dans cette affaire qui a été inventée entièrement. Entre parenthèses, eux ont étudié la question pendant une grande partie de leur existence, alors qu'il s'est borné, lui, à en blaguer dans des chroniques. Mais ça ne fait rien : à ses yeux, ce n'en est pas moins la bonne manière de devenir fort pour parler de ce qu'on ne connaît point.

« Le merveilleux a tant de séductions cependant ! On reverra peut-être un jour cette aventure acceptée comme article de foi. Les cas extraordinaires, enregistrés dans les annales des sociétés de recherches psychiques, n'ont pas, vraisemblablement, des bases plus solides, ce qui n'empêche pas de leur donner des explications, comme l'ont fait *Stead* ou *Myers*, étudiant avec bonne foi, mais avec des théories préconçues, des phénomènes dont la réalité était fort peu prouvée. C'est *Myers* qui, en la prenant très au sérieux, a conté une autre histoire fantastique de théâtre — très fantastique, en effet. Un compositeur. *M. Reeves*, s'occupait des dernières répétitions d'un ouvrage auquel il attachait une grande importance, et il avait exigé une distribution de premier ordre : aussi avait-il été fort difficile dans le choix des artistes. Enfin, tout allait bien, après un travail considérable.

» L'heure de la répétition générale était venue. *M. Reeves* s'habillait en pensant aux suprêmes observations qu'il aurait à faire dans quelques instants, quand il éprouva la surprise de voir entrer — sans qu'il eût été annoncé — un de ses interprètes, la basse, *M. Russel*. Cette surprise était d'autant plus justifiée que la porte n'avait pas été ouverte. Le chanteur salua le compositeur, mais ne prononça pas une parole, puis il mit une main sur son front d'un air accablé et, de l'autre, tendit un rouleau de musique : c'était son rôle. *M. Reeves* allait demander des explications, quand l'artiste disparut brusquement, s'éclipsa de la façon la plus mystérieuse, sembla se fondre soudainement. Rien ne restait non plus du rouleau de musique, qui avait été pourtant parfaitement tangible.

» *M. Reeves* demeura un moment stupéfait, et il y avait de quoi l'être. On n'avait vu entrer personne chez lui. Avait-il rêvé, tout éveillé ? Il prit le parti de courir chez l'artiste. — Ah ! monsieur, lui dit-on, quel malheur !... *M. Russel* est mort ! On vient de le trouver dans la rue...

Une attaque d'apoplexie... » — « Plus de doute ! s'écria le compositeur, bouleversé, c'est son fantôme qui m'est apparu... Le malheureux ! Sa dernière pensée a été pour me prévenir de son accident ! elle a poussé son spectre jusque chez moi ! »

Le mort qui venait s'excuser — pour raison de force majeure — de manquer à ses devoirs, faisait preuve, évidemment, d'une extrême politesse. Dans les milieux où le fait d'une apparition ne soulève pas d'objections primordiales, celui-ci a été fort commenté. Mais il est bien possible qu'il n'y ait que les commentaires de réels, et qu'il en soit, pour le fond, comme de la mystérieuse promenade de Massenet sur la scène de la Gaité. Toute la différence est qu'il nous est fort égal qu'on prête à ce Russel, dont le nom ne nous dit rien, des aventures posthumes, et qu'il y a quelque inconvenance à jeter dans un absurde roman le nom d'un homme dont la mémoire nous reste particulièrement chère. »

Et c'est signé : Paul GINISTY.

Séance de dématérialisation et de matérialisation

Je reçois de M. le professeur P Hayes le compte rendu suivant d'une séance qui eut lieu chez moi, avec le médium Carancini, et à laquelle n'assistaient que des savants et intellectuels, amis du professeur. Tous chercheurs, sans parti pris, je crois, mais que je soupçonne aussi peu portés à croire facilement à ces manifestations, stupéfiantes, de forces inconnues.

M. le professeur Hayes écrit :

« J'avais assisté dans les premiers jours de mai, à une séance de psychisme chez M^{me} Monroc-Vermont, séance dont j'ai déjà fait un long compte rendu (que l'on pourra lire dans la *Revue scientifique du Spiritisme*). Mais quand comme moi, on est prestidigitateur (amateur assez fort pour avoir pu donner des soirées au théâtre, pour les pauvres, et capable de faire une séance complète de psychisme *simulé*, ce qui met à même de trouver les trucs lorsqu'il y en a, N. V.), quand on est donc prestidigitateur, et qu'on a été *malgré cela* autorisé à contrôler de près les expériences, quand après avoir été laissé *seul* dans la salle, où les expériences doivent se passer, et y être resté un quart d'heure à la visiter ainsi que les objets qu'elle contient, et qu'ensuite on est témoin des phénomènes que j'ai vus, on demeure perplexe et on ne désire

plus qu'une chose, voir encore et de plus près, si possible ; c'est ce que j'ai fait.

J'eus à ma disposition la petite salle et le médium Carancini ; j'amenai avec moi des savants et des amis. Nous nous connaissions tous. J'examinai de nouveau minutieusement la salle : ni trappes, ni fausses portes, ni fils, ni trucs. Elle était éclairée par deux lampes rouges de laboratoire de photographie. Je n'irai pas jusqu'à prétendre que cela valait une bonne lampe électrique ; mais étant donné que jusqu'ici ces phénomènes réclamaient une obscurité complète, il y a progrès. Et pour mon compte, j'y voyais suffisamment pour distinguer personnes et choses. La séance commença.

Tout d'abord, je fus touché, tiré par des mains invisibles ; la personne qui était près de moi, le fut également ; deux guéridons s'élevèrent dans l'espace, se promenèrent un instant, puis se retournant, se placèrent sur la table qui était devant nous. (Je dois ajouter que pendant tout le temps de la séance, mains et pieds du médium étaient contrôlés par deux assistants, et ne pouvaient faire un mouvement).

Peu après, une chaise entra en danse, scandant sur le parquet un chant fredonné ; une couronne de jeu de grâces vint m'effleurer la tête, et, de là, passa immédiatement au cou de M. L., ingénieur, placé en-face de moi, à une distance d'un mètre environ. Différents objets se promenèrent dans la salle pour venir se placer eux aussi, sur la table, entre autres une grande corbeille à papier qui fit, dans l'espace, le demi-tour de la salle avant de se déposer devant moi. J'avais apporté un violon que j'avais suspendu au mur près de moi ; et à un moment donné, il se mit à jouer (tandis qu'on tenait les mains du médium) les 4 cordes étant pincées à la façon d'une guitare et marquant les temps d'un chant que nous fredonnions. Puis ce violon se détacha du mur, se promena dans l'espace, vint se poser très légèrement sur la table où il se mit en mouvement, se balançant en cadence, jouant à nouveau quelques notes, tandis que la corbeille à papier, placée près de lui, s'agitait également.

Enfin, un phénomène incroyable se produisit. Il est représenté sur une plaque photographique que j'ai tirée à ce moment, et développée moi-même.

Carancini avait les deux poignets tenus par deux de nous qui, j'en suis certain, ne l'ont pas lâché un instant. Or, en très peu de temps, il s'est trouvé en bras de chemise, toujours tenu par les poignets (ainsi qu'on peut le voir sur la

photographie) et son veston était sur la table.

J'ai maintes fois reproduit en *truc*, ce phénomène dans mes séances de prestidigitation, soit dans l'armoire des frères Dawempont, soit plus simplement dans ce vieux truc qu'on appelle « La tente du médium », et je quittais mon vêtement plus rapidement que Carancini.

Mais quoique attaché, la situation n'était pas la même ; et je mets ici au défi n'importe quel prestidigitateur, illusionniste, etc., de reproduire cette expérience en se mettant dans des conditions absolument identiques à celles où était le médium Carancini dans cette séance chez M^{me} Monroc-Vermont.

Poursuivant mes recherches, j'ai assisté à une nouvelle séance le 22 mai. Les phénomènes produits furent sensiblement les mêmes. Cependant la chaise où j'étais assis fut tirée, moide- dessus, jusqu'au mur ; la chaise de la personne voisine fut retirée de dessous elle, monta dans l'espace, traversa ainsi la chambre, et alla se placer en face de nous de l'autre côté de la table. Enfin, des lueurs très curieuses apparurent : sorte de vers luisants se promenant et disparaissant ; quelques-unes de ces lueurs s'élevèrent de la table même, deux autres sortirent de la coiffure d'une dame, ma voisine, et la dernière partit de l'intérieur de mon vêtement, à l'endroit de la poitrine pour aller s'éteindre après une promenade d'environ 80 centimètres.

Que conclure ?... Pour le moment, ceci : Ce sont des phénomènes dont il faudrait s'occuper sérieusement et scientifiquement ; ils en valent la peine.

Signé : P. HAYES,

Pour copie conforme :

M. Monroc-Vermont.

Je tiens à la disposition de qui viendra me les demander, les noms des assistants, et l'épreuve photographique citée dans ce compte rendu.

(Paris Journal du 6 juin 1913)

Communications Spiritiques

D. Il est donc vrai que les actions d'une vie ont leur répercussion fatale dans la vie suivante ?

R. C'est-à-dire que, comme on a toujours à progresser, on renaît pour se perfectionner dans les qualités non encore acquises.

Puis, les situations différentes que l'on occupe et les hasards sans nombre, font dériver les conséquences, et présentent souvent des cas

qui modifient votre manière de voir et vous donnent une plus entière justice, un jugement plus sain.

On ne conserve plus alors certaines idées erronées qui vous poursuivent quelquefois pendant toute une vie, que l'on prend à 15 ou 20 ans grâce à un événement fortuit, et qui vous font juger les hommes et les choses de la même manière à 60 ans, sans qu'on ait pu les modifier, en quoi que ce soit.

Il faut oublier, avant de reconstruire une opinion plus saine qui sera, cette fois, dictée par des états différents et des hasards tout autres que ceux qui ont dicté le premier jugement.

C'est pourquoi il ne faut pas vous étonner de voir, par exemple, ce mépris des femmes chez le jeune homme pourtant si accompli dont parle M.

Cela vient de ce qu'il n'a pas l'esprit du psychologue — il tranche toujours et ne s'applique jamais à la dissection du cœur humain.

Parmi les femmes et les hommes qu'il connaît, il y en a peu qui méritent une sévère critique, mais il les juge en bloc ; ne s'arrêtant à aucune des considérations en sous ordre — ce c'est pas là du tout la marche à suivre pour être un psychologue.

Celui-là, au contraire, au lieu de juger brutalement un fait et de le classer sans étude, cherche immédiatement les causes probables, estimant à juste titre que l'humanité est loin d'être aussi méchante qu'on le croit, et que bien souvent, elle souffre plus qu'elle ne pêche.

Le penseur qui est venu chercher souvent l'expérience en incarnation sur la terre, ne juge pas la généralité sur quelques cas isolés.

Celui qui a vécu un grand nombre d'existences sait au juste ce que nous appelons la morale et quelle part on devrait lui donner ici-bas. Il s'éloigne peu à peu des préjugés qui, pour nous désincarnés n'existent plus et que nous ne regardons, à votre point de vue, que comme une sauvegarde vis-à-vis de la société à laquelle vous appartenez.

L'être humain instruit et expérimenté, qui aura vécu au milieu de toutes les catégories d'incarnés, saura qu'il y a moins de méchanceté que de souffrance révoltée dans l'âme des terriens, et il comprendra quel admirable parti il peut tirer de sa propre expérience, en semant autour de lui l'espérance et la consolation, et en prodiguant la pitié et la charité qui allègent le cœur de l'amertume distillée au fond de l'être souffrant.

Enfin, il ne sera plus le justicier rigoureux ne sachant que blâmer et punir — il saura être

l'apôtre bienfaisant, qui aime à plaindre et à guérir.

C'est ainsi que tout doucement, les générations s'ajouteront aux générations, pour aider les âmes à gravir les échelons qui conduisent au bonheur que nous sommes tous appelés à goûter.

Mme de Watteville (Extraits) C. R.

* * *

1 Novembre 1894. — Il n'est si petit ici-bas qui n'apporte au monde au moins son grain de sable. La solidarité humaine, universelle, est la plus admirable des choses, le plus grand de tous les spectacles. Ainsi nulle personnalité ici-bas ne peut se dire inutile au rôle général, inutile dans l'harmonie du monde. Chaque homme est un semeur, ses pensées, ses actes, ses paroles jetées dans le sillon de l'humanité y germeront un jour. Heureux ceux qui ne laissent tomber de leurs mains que des grains féconds, malheureux mille fois ceux qui sèment l'ivraie, plus tard ils récolteront leur moisson mauvaise. Il est doux de penser en réfléchissant à ce pouvoir occulte de nos actes que ceux-ci nous font participer véritablement et réellement à la vie universelle, que si humble et si cachée que soit notre vie, elle rayonne dans toutes les directions et nous égale aux plus grands conquérants. Puissance qui n'est pas fugitive comme les puissances de la terre et que nous nous sentons tout étonnés de posséder, lorsque nous nous sentons délivrés de l'étreinte matérielle par la mort.

Alors, ce monde intime et personnel, qui s'agite dans notre âme, nos rêves, nos pensées, nos désirs de justice et de charité, tout ce que nous avons vécu en nous de bien et de beau se déroule à l'infini, et des profondeurs étoilées aux entrailles de la terre, notre âme victorieuse a mis son sceau ; et le monde s'ouvre à elle dans la mesure qu'elle-même s'est marquée par ce travail qu'elle a accompli dans la solitude de son cœur.

Médium M^{me} Godet

MORGAN

Je voudrais essayer de parler avec vous puisque vous m'avez voulu aider de l'autre côté, et que vous avez prié Stead de me montrer la vérité. Il m'a été dur de me voir mort, J'avais l'habitude de faire beaucoup d'affaires et d'être comme un maître dans le monde, et cela est une grande jouissance de se sentir une force de commander à des milliers d'hommes, et de sentir qu'avec deux lignes et souvent quelques lettres de son

nom, on peut faire changer tout un pays.

Cela est plus que d'être un roi ; car le roi il est prisonnier, mais un homme dans les affaires, il est son maître et celui des autres ; et plus que vous ne croyez.

Et aussi il y a la joie de la bataille, et comme Napoléon on est un genre de guerrier, et les coups réussis, ils sont des victoires, et cela aussi est une jouissance, et puis l'argent vous donne un si grand pouvoir de faire tant de choses impossibles aux autres. On peut être comme un magicien et réaliser des miracles ; cela est une joie que vous ne comprenez pas, et il m'est pénible de penser que tout cela est fini et que je n'ai plus de contrôle sur toutes mes entreprises. Cela me fait un cruel déchirement. Je pouvais encore beaucoup et cela me fait peine.

LE GUIDE

Mon pauvre ami, la fortune est une lourde charge, et l'homme riche devrait gémir d'être riche ; car « Il est plus difficile à un câble de passer dans le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume du ciel » Tant d'or ne s'acquiert que sur des ruines, et de combien de larmes tes millions sont-ils nés ? Tes œuvres charitables n'ont pu effacer toutes les misères que tes spéculations ont causées, ni toutes les corruptions qui se sont épanouies au contact de ta richesse. Pauvre âme en peine ! Aujourd'hui tu regrettes ton vain pouvoir, demain tu gémiras sur cette destinée que tant d'hommes t'envient et qui pour toi n'aura été qu'une cruelle épreuve.

MORGAN

Oh pourquoi me parler ainsi ? Je ne suis pas un mauvais homme. J'ai beaucoup payé pour la charité, j'ai donné des millions de dollars ; et ceci rachète cela. C'est la balance ; et cela est juste dans les affaires. Sans mes millions, il y aurait tant d'œuvres utiles qui n'auraient pas été faites et que moi j'ai pu faire.

Pourquoi ne pas penser que cela efface les trusts ?

LE GUIDE

Non mon ami, ceci n'efface pas cela et ne peut pas l'effacer. Il faut t'armer de courage et venir avec nous et l'on te montrera l'étendue de tes crimes inconnus, et les douleurs dont les ruines qui ont été les rançons de ta fortune ont été suivies, Tu ne peux voir clair dans ta conscience sans avoir jugé la portée de tes actes. Dieu te tiendra compte des choses que tu as faites pour le bien des autres ; mais tu verras qu'elles ne balancent pas le mal. Il faut que tu voies pour te

détacher de ton or, et quand tu auras vu, tu comprendras pourquoi maintenant tu vis dans une tragique angoisse. Tu vas subir une douloureuse initiation qui seule peut te permettre d'entrer dans la cité céleste. Prie et espère. Toute erreur est réparable, toute faute s'expie, tout crime est pardonné par le rachat. Viens, suis ton guide.

MORGAN

Je suis malheureux, oui. Je veux bien vous suivre ; mais je ne crois pas avoir fait si mal. Il faut en affaires ne pas être avec le sentiment. Puis avec l'argent après on fait le sentiment. Je crois avoir raison, et je veux bien contrôler votre dire, après je reviendrai ici.

(A suivre)

(11 avril 1913).

Bibliographie

CAILLET (Albert L.). — *La Science de la Vie*.

Aperçu général et métaphysique de la Science de la Vie. — La Force Pensée. — La Foi. — La Double source de la Vie humaine. — La Volonté. — La Concentration dans le silence. — Santé et Sérénité. — Régime fructarien. — Pratique du traitement Mental. Prix : 3 francs. MM. Hector et Henri DURVILLE, éditeurs, 13, rue St-Merri, Paris.

Nombreux sont les auteurs, de nos jours, qui s'attachent à approfondir dans tous leurs détails les questions d'hygiène les plus intéressantes, comme, par exemple, la gymnastique respiratoire, le végétarisme, l'influence réciproque du moral sur le physique, etc. ; mais peu n'ont encore dirigé leurs efforts sur une syntèse éclectique de tous ces procédés isolés et ne sont arrivés à les fondre en un Système logique et parfaitement harmonieux. M. Albert L. Caillet, nous offre un travail d'ensemble très complet, très précis.

Après un aperçu d'ensemble sur son Système et ceux qui le pratiquent de nos jours, l'auteur expose la doctrine philosophique du *Monisme Spiritualiste*. Puis il éclaircit les problèmes de la Création, de la nature de la Pensée, et enfin de l'Ontologie humaine. Il montre alors les applications pratiques de ses connaissances à la culture de la Respiration, et à l'Alimentation. Puis, passant au développement du Mental, il étudie successivement la Volonté, la Concentration dans le Silence.

Les derniers chapitres traitent de la Loi de Justice immanente connue par les Hindous sous

le non de *Karma* et enfin présentent une quantité d'applications variées de la doctrine dans la vie journalière : détails d'exercices respiratoires, des régimes végétarien et fructarien, moyens à employer pour guérir soi-même et les autres par le Traitement mental, etc., etc. Ils sont, en quelque sorte, un schéma pratique de ce que doit être notre vie, si nous la voulons la plus saine et sereine que possible, et tous ceux qui les mettront en pratique auront la certitude d'obtenir des résultats d'autant plus parfaits qu'ils auront été plus sincères et plus croyants dans leur effort.

L'ouvrage de Monsieur Albert L. Caillet est éminemment utile et nous en conseillons la lecture à ceux qui veulent s'améliorer physiquement et moralement.

(Notes des Editeurs)

Nouvelles

M. le Dr Alphonse Gulikers, de notre ville, le fondateur et dévoué président pendant plus de vingt ans de la Société protectrice des animaux qui compte actuellement mille membres, vient d'être créé par le gouvernement chevalier de l'ordre de Léopold II.

Nous applaudissons à cette distinction bien méritée de notre frère en croyance dont nous avons enregistré dans le temps une remarquable preuve d'identité que lui donna dans une grave maladie un collègue décédé.

* * *

Balzac et le magnétisme. — Balzac croyait au magnétisme. Il avait commencé par ne pas y croire. Une expérience, un soir, le convertit. Sous l'empire d'un magnétiseur, une femme endormie lui avait décrit tout ce qui se passait, au moment même où elle parlait, chez un ami de Balzac. Depuis ce jour, Balzac était devenu magnétiseur lui-même et il se livrait souvent à l'expérience suivante : il désirait fortement qu'une personne qui était sous son influence magnétique, mais qui était absente, pensât à lui au moment même et le lui prouvât en lui écrivant. Il inscrivait la date sur ses tablettes et ne manquait jamais de recevoir la lettre voulue. C'est le comte Rodolphe Apponyi qui rapporte cette anecdote dans son journal « La ville et la Cour sous Louis-Philippe ».

La Meuse, 4 juin 1913.

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME

QUESTIONS SOCIALES

MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

LE MESSAGER est administré par un Comité directeur qui dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit : Au journal LE MESSAGER, à Liège.

LE MESSAGER est affilié à l'Association des Journalistes périodiques belges et étrangers.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique fr. 3.00
Pays étrangers faisant partie de l'Union Postale, fr. 5.00

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner à tous les bureaux de poste

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de M. Jacques Focroulle, 25, rue Gaucet à Liège.

SOMMAIRE :

Avis. — La clairvoyance de M. Reese. — M^{lle} Alice Tonglet. Comment naît et se développe une médiumnité. — Phénomènes de cérébration inconsciente ou phénomènes spirites ? — Communications spirites. — Le Congrès du progrès religieux. — Nouvelles.

Avis

Nous prions nos lecteurs de noter que le journal ne paraîtra qu'une fois par mois pendant la période des vacances d'août et de septembre.

La clairvoyance de M. Reese.

Nos anciens lecteurs se rappelleront la singulière faculté que possédait un médium américain, le D^r Mansfield. On lui envoyait ou on lui présentait directement sous enveloppe fermée et même cachetée une lettre contenant plusieurs questions, il portait la missive à son front et se mettait à écrire les réponses adéquates dans l'ordre indiqué, il a donné ainsi parfois de bonnes preuves d'identité.

M. Reese, que des personnes compétentes ont étudié ces jours-ci à Paris, semble avoir un don de clairvoyance analogue à en juger par deux lettres insérées dans les *Annales des Sciences Psychiques* de Mars. Nous publions aujourd'hui celle du D^r Von Schrenck Notzing.

Paris, le 4 mars 1913.

Après une première vaine tentative de trouver à son Hôtel l'un des hommes les plus extraordi-

naires de ce temps, j'y suis revenu ce soir, vers 7 heures.

Le professeur REESE avait entre temps reçu la lettre d'introduction de mon ami et m'attendait.

Nous allâmes immédiatement dans sa chambre où une petite conversation me mit en rapport avec lui ; il me demanda qui j'étais, de quoi je m'occupais, etc. Nous nous rencontrâmes pour la première fois, car je n'avais appris sa présence à Paris que ce matin.

M. Reese, né à Breslau, mais établi aux États-Unis, âgé de soixante-douze ans, est un homme trapu. Ses épaules supportent un grand crâne dont le front est très développé. Ses yeux brillent et son esprit vif, son élasticité dans sa marche et ses mouvements le font paraître beaucoup plus jeune.

Le don de clairvoyance de cet intéressant Américain se manifesta dès l'âge de six ans, et ne l'a jamais trahi, comme il le dit-lui-même.

Sa puissance intuitive de vision a beaucoup aidé Rockefeller à découvrir les sources du pétrole, facteurs si importants de la fortune de Rockefeller.

Depuis une douzaine d'années Edison se sert du don de clairvoyance de M. Reese, et les savants les plus renommés de l'autre côté de l'Océan lui ont consacré des articles élogieux dans la presse, M. Reese, qui se trouve dans une bonne situation financière, me faisait remarquer que jamais il n'avait exploité ce don soit pour faire de l'argent, soit au point de vue professionnel.

A ma question : pourquoi il ne s'était jamais mis à la disposition des savants d'Europe, il me donna cette réponse peu flatteuse pour eux : que fonctions et titres n'équivalaient pas à l'intelligence réelle, qu'il avait à accomplir d'autres tâches que de réfuter des objections saugrenues ou de se fâcher du manque de cou-

rage ou de force de caractère qu'on rencontre malheureusement si souvent chez les savants en Europe.

L'intéressant Américain, qui était très pressé, commença tout de suite ses expériences.

« Avez-vous par hasard sur vous une lettre qui vous soit adressée ? » me demande-t-il. Après ma réponse affirmative, je lui donnai, selon son désir, une enveloppe écrite, dont il fit immédiatement 5 morceaux avec mon canif.

Lui. — Dans quel mois êtes-vous né ?

Réponse. — Au mois de Mai.

Lui. — Maintenant, mettez sur un de ces morceaux le prénom de votre mère ; sur les autres morceaux mettez 4 questions et pliez ces papiers — En attendant je quitte la chambre et n'y rentrerai que lorsque vous aurez fini.

M. Reese se rendit alors par une antichambre qui séparait du couloir la chambre où j'étais, à l'extrémité du couloir. Nous étions séparés par deux portes fermées, il n'y avait que moi dans la chambre.

J'écrivis le nom de ma mère « *Meta* » sur le 1^{er} bout de papier ;

Sur le 2^e : « Quand irez-vous en Allemagne ? »

Sur le 3^e : « L'ouvrage auquel je travaille actuellement aura-t-il du succès ? »

Le 4^e morceau de papier contenait une question tout à fait personnelle, que je passe sous silence ;

La 5^e question était : « Comment s'appelle mon fils aîné ? »

Tous les bouts de papier furent pliés comme on plie des lettres et étaient devant moi quand M. Reese rentra. Il me demanda de les mêler.

Il prit ensuite au hasard un des petits billets, le fit flamber avec une allumette devant moi, sans l'avoir ouvert, tandis que je mettais trois des billets dans trois poches différentes de mon gilet, comme il me le demanda, et le dernier morceau dans ma main droite.

Après avoir fait avec un crayon deux colonnes d'hiéroglyphes hébraïques (de droite à gauche) sur une carte postale qui, par hasard, était sur la table, il me demanda de biffer, une lettre dans chaque colonne et de faire la même chose avant la seconde réponse.

Après avoir fini ce procédé cabalistique, il mit mon poing droit, dans lequel se trouvait le papier plié, sur son front et écrivit en même temps : « *Je serai en Allemagne le 16 du mois de mars.* »

Cette réponse à la deuxième question, prouvait qu'il avait bien saisi son contenu, comme on constata en ouvrant la lettre. Ensuite il écrivit, sans me toucher et sans que j'eusse sorti un autre

de ces papiers de mon gilet : « *Le livre aura plus de succès que vous n'espérez* ».

Mon étonnement s'accrut lorsqu'il lut aisément la question personnelle (sur le quatrième des papiers) consistant en 10 mots ; il le fit sans aucun effort, comme quelqu'un qui lit une phrase dans un livre. Ensuite il discuta sur le contenu de la lettre en question, donna des conseils et ne put continuer à répondre à la 5^e question, parce que quelqu'un vint nous interrompre.

En se levant il me dit : « *Votre mère s'appelait « Meta » ceci n'était pas difficile à voir.* — Comme je le constatai plus tard, le papier que M. Reese avait brûlé était celui qui contenait ce nom.

En me faisant remarquer que ce travail fatiguait son cerveau, il prit congé.

Tout ce que je viens de vous raconter, à part le procédé cabalistique, qui peut-être n'avait aucune utilité et n'était qu'un petit « effet » apprécié par les américains — se déroulait si vite et si facilement, sur un ton de conversation que je ne me rendais pas compte de l'importance des expériences pendant ma visite.

A 7 h. 1/2 déjà je rentrais à l'hôtel. Les expériences donc n'avaient duré qu'un quart d'heure.

D'après ce que je viens de vous raconter, il est absolument impossible que M. Reese ait pu prendre connaissance du contenu des lettres par des trucs, ou des manipulations d'escamotage, ou même par les organes des sens connus.

Il ne peut s'agir ici de lecture de pensée, car j'ignorais moi-même dans lequel des 4 morceaux de papier se trouvait la question. De plus, M^r Reese prononça mal un mot étranger en lisant la 4^e question ; ou c'était une faute de lecture, ou une connaissance insuffisante de la langue allemande. Il me fallut corriger le mot, afin que la phrase eût un sens. Du reste ce fut la seule correction que j'eus l'occasion de faire.

D'après les faits mentionnés ci-dessus, il est prouvé qu'il s'agit de la lecture des mots écrits dans une lettre fermée, et le procédé n'est pas celui qui consiste à lire dans la pensée d'un autre.

Il est évident qu'il s'agit ici d'une reconnaissance intuitive de mots (et d'objets), c'est-à-dire d'une clairvoyance à distance, — sans recourir à l'aide d'un organe des sens connus. Considérant que le compte rendu ci-dessus représente un exemple petit, mais caractéristique des actes de ce génie clairvoyant, confirmés sans exception par toutes les personnes qui ont été en contact avec lui, et qu'une centaine d'expériences réussies ne peuvent prouver davantage que quatre bien choisies, on a bien le droit de considérer le compte rendu d'une telle séance comme un

exemple prouvant l'existence des forces inconnues occultes et mentales qui sommeillent en nous.

En raison de l'importance de ces faits, qui renversent les théories sur la compréhension purement mécanique des actes psychiques, il s'ensuit que la base de notre théorie des organes des sens doit être soumise à une révision.

POST-SCRIPTUM

Après l'envoi du compte rendu ci-dessus j'ai appris encore quelques faits concernant le pouvoir divinatoire du Professeur Reese.

Cinq Messieurs, connus de l'auteur, du monde des savants, fonctionnaires et industriels, ont fait des expériences avec ce clairvoyant, l'un indépendamment de l'autre, à différentes époques et en différents lieux, et toujours avec plein succès.

Il s'agissait toujours de lire et de répondre des phrases de la manière décrite ci-dessus, ainsi que de comprendre des noms propres, qui étaient en rapport avec l'expérimentateur respectif.

Dans la divination ou l'écriture des noms, il y avait quelquefois des erreurs de lettres qui, tout en n'altérant point la signification de la phrase doivent être attribuées à l'ignorance de la langue française de Reese ; les fautes provenaient de ce qu'il prononçait le français à la manière particulière des Anglais. Dans un cas, pour induire Reese en erreur, on avait écrit une question en français et on l'avait mêlée à neuf autres papiers écrits en anglais. Dans ce cas Reese écrivit les lettres françaises conformément à sa conception mentale, c'est-à-dire conformément à l'imagination visuelle des lettres.

Dans d'autres cas, il indiquait en chiffres exacts le contenu des porte-monnaie qui se trouvaient dans la poche de certaines personnes et qu'aucun des assistants ne connaissait.

En Amérique il a été consulté pour découvrir les crimes avec un succès extraordinaire (surtout pour des vols).

Mais il semble qu'il mette surtout sa disposition divinatoire au service des grands industriels, afin de découvrir les trésors de la terre et qu'il s'y intéresse financièrement.

Les faits mentionnés ci-dessus donnent la preuve que ce n'est pas une lecture de pensée mais une reconnaissance directe des phrases écrites ou des objets cachés.

Normalement, dans sa vie de tous les jours, M. Reese ne paraît pas être clairvoyant ; il lui faut plutôt une « mise » psychique spéciale, qu'il peut cependant produire en tout temps par une tension de volonté. Du scepticisme malveillant et de la résistance inconsciente de la

part des assistants le fatiguent surtout.

Il semble qu'il doive se mettre en rapport avec son expérimentateur, pour cela il lui faut à peu près 5 à 10 minutes.

La présence d'autres personnes pendant les expériences semble avoir une influence nuisible ; pour cette raison il préfère être seul avec l'observateur.

Dès que son état de lucidité commence, son visage, ainsi que son crâne chauve, commencent à rougir, ses yeux sortent de la tête, il commence à trembler et il semble que son corps soit sous l'influence d'une tension psychique extraordinaire.

Lui-même décrit son état comme suit : « J'ai l'impression d'une porte généralement fermée qui s'ouvrirait dans mon front »

En écrivant les réponses, il a l'air d'un médium qui écrit automatiquement.

L'écriture est saccadée et contient des fautes. Tous les symptômes font croire que son travail clairvoyant est toujours accompagné d'une forte émotion du système nerveux.

D^r A. vos Schrenck Notzing.

M^{lle} Aline Tonglet

Comment naît et se développe
une médiumnité

(La Vie Mystérieuse du 10 Juillet 1913)

Au cours de notre récent voyage, en Belgique nous eûmes le plaisir de lier connaissance avec une jeune et toute charmante médium dont la réputation ne tardera certainement pas à s'étendre si elle continue à travailler avec l'ardeur des premiers jours à l'œuvre pour laquelle elle semble avoir été missionnée.

Ce médium, M^{lle} Aline Tonglet, qui a 26 ans d'âge et n'en paraît que 18, a pris contact avec les phénomènes spirites en octobre dernier.

D'une nature intelligente et très éveillée, M^{lle} Tonglet passa tout d'abord par toutes les phases de l'incrédulité et du scepticisme ; mais, fortement secouée elle-même par les forces occultes, elle dut reconnaître qu'il y avait tout de même quelque chose de vrai dans leurs manifestations.

Lorsque j'assistai pour la première fois à une séance de spiritisme, nous dit M^{lle} Tonglet — amenée que j'étais par deux personnes amies chez qui je prenais pension, arrivée depuis peu de Bruges, dont je suis originaire, avec l'intention de résider quelque temps à Bruxelles où

mes affaires me retenaient — et que je vis plusieurs personnes trépidant, parlant ou écrivant avec une nervosité fébrile, je crus être subitement tombée dans une maison où ne se rencontreraient que des déséquilibrés et je riais à part moi, encore que je plaignais sincèrement ces pauvres gens.

Je ne tardai cependant pas à ne plus raisonner de même quand, après avoir exécuté malgré moi trois ou quatre mouvements de profonde inspiration, je me sentis subitement faiblir et me trouver mal, alors qu'une sueur froide couvrait tout mon corps et qu'une impression douloureuse se faisait sentir jusque, il me semblait, dans la moëlle de mes os.

Et je ne me sentais plus moi ; ce n'était plus moi qui voyais et entendais ; il me paraissait même que ce n'était plus moi qui respirais. Aux questions que l'on me posait je répondais à l'encontre de ce que je savais ou pensais personnellement à mon état normal.

A la suite de cette étrange et momentanée modification de mon être pensant, je vous assure bien que je ne riais plus, car je sentis dès ce jour qu'il était des forces avec lesquelles il ne fallait pas jouer.

Ceci se passait dans le courant d'octobre 1912.

Pendant trois semaines, je fus obsédée ; il n'y eut plus pour moi moyen de prendre mon habituel repos ; j'étais, la nuit, et contre mon gré, vous devez le croire, subitement projetée hors de mon lit. A tous instants je sentais des contacts, alors que personne, visiblement, ne me touchait. C'étaient des serremments, des pesanteurs sur la tête, puis des sensations de corps glacés se tenant à mes côtés ; cela me devenait un supplice.

Aussi n'étais-je pas empressée de me retrouver à nouveau et de mon propre gré à des séances de spiritisme. Cependant je fus plusieurs fois contrainte de m'y rendre par une sorte d'impulsion invisible.

Un soir que j'étais déterminée à résister à toute proposition intérieure, je fus projetée dans l'escalier, alors que je me trouvais sur un palier et je roulai une vingtaine de marches sans me faire la plus légère ecchymose.

Puis le calme se rétablit et petit à petit d'autres phénomènes eurent lieu. Je produisis des changements de personnalité et il parait que je conseillais très justement ceux qui s'adressaient à moi pour des questions de santé ; j'avoue pourtant tout ignorer dans la médecine.

Le 28 mars dernier, continue aimablement M^{lle} Tonglet, j'étais en visite chez une dame de

mes amies et nous causions avec entrain de choses bien opposées au spiritisme, lorsque je sentis une très forte douleur au bras qui m'empêcha de continuer le petit ouvrage que j'exécutais. Mon bras s'agita violemment et, d'une impulsion, ma main fut tendue vers un crayon qu'elle saisit ; j'eus simultanément l'irrésistible impression qu'il me fallait prendre du papier, ce que je fis. Et voilà que mon bras s'agita de plus en plus ; on eut dit, oh ! c'est naïf, ce que je vais exprimer, on eût dit qu'il manifestait de la joie.

Prenant mon parti de la chose, je laissai aller ma main et mon bras. Je me mis alors à crayonner à droite et à gauche, en mouvements saccadés et avec une grande rapidité, sans avoir en tête aucune idée à moi.

Après quelques minutes de ce manège, je m'aperçus qu'une tête d'artiste se formait sous mes coups de crayon. Ce fut une tête d'artiste à expression bien caractérisée. Le croquis terminé selon... selon mon bras... je signai sans conscience le nom de Bertholet.

Le jour suivant, prise encore de la même agitation, j'exécutai successivement trois dessins d'une grande finesse.

Pendant la nuit du 2 au 3 avril, je m'éveillai brusquement, contre toute habitude antérieure et, à ce moment, je perçus distinctement une voix qui me dit : « Prends un papier, ton crayon et dors ». Je crus avoir rêvé et ne voulus pas me rendre au commandement qui m'était fait, pensant à part moi, que je m'étais laissée aller à une impression d'origine hallucinatoire. Mais il n'y eut plus pour moi possibilité de m'endormir à nouveau.

La voix ne se fit plus entendre, mais mon bras fut pris d'un mouvement nerveux très intense et j'eus cette impression qu'il me fallait obtempérer à l'ordre qui m'avait été donné.

Je me levai donc, je pris une feuille de papier à dessin et un crayon, puis je me recouchai ; mon bras se mit à manœuvrer avec vivacité ; cependant j'avais froid, aussi plaçai-je mon papier ainsi que mes bras sous la couverture ; je sentis alors une chaleur très douce m'environner et je m'endormis presque aussitôt.

Quand je m'éveillai, au matin, je trouvai, sur mon papier, une jolie tête de femme que j'avais ainsi exécutée en dormant.

Telles furent les toutes premières manifestations dont M^{lle} Aline Tonglet fut l'objet. Mais les choses ne s'arrêtèrent pas là.

Etant entrée en relation avec les membres de la Fédération Spirite du Brabant et ayant eu à parler notamment avec M. Wibin, le très

aimable président de la section de Bruxelles, qui s'intéressa tout particulièrement à elle et lui facilita ensuite sa tâche avec le dévouement et la bonté qui le caractérisent, M^{re} Tonglet s'initia peu à peu aux théories du spiritisme. Elle obtint des « communications » par l'écriture automatique. Ces « communications » étaient presque toutes signées Bertholet, et le signataire, aux demandes qui furent faites, répondit qu'il était peintre français.

Quelques jours après l'exécution du dessin pendant le sommeil, auquel suivirent quelques autres productions, une « communication » fut reçue par M^{lle} Tonglet, en présence de M. Wibin. En cette « communication » il était dit que le médium aurait à exécuter un certain nombre de pastels et qu'il fallait se prémunir d'une boîte contenant de petits bâtonnets de couleur.

La boîte fut achetée et le lendemain, 8 avril, Mlle Tonglet exécutait son premier pastel. Elle va nous dire elle-même dans quelles conditions.

« Ce jour-là, je devais partir d'assez bon matin pour aller donner une leçon de coupe — je suis professeur de coupe — à des élèves dans une commune des environs de Bruxelles. Quelque temps auparavant, une exposition d'ouvrages avait été faite sous ma direction et cela m'avait amené de nouvelles élèves. Je gagnais très gentiment ma vie en faisant mes cours ; mes affaires marchaient à souhait et je n'avais aucun intérêt à les négliger.

En me levant, ce matin-là, j'étais donc toute décidée à partir et il ne me venait pas à l'idée que quelque chose put m'en empêcher. Je m'habillai donc et, après avoir été prendre un petit déjeuner, je remontai chez moi pour une menue chose. Mes yeux se fixèrent soudain sur la boîte de pastels achetée la veille ; mue encore par une impulsion qui n'était pas mienne, je pris une feuille de papier et, oubliant tout : l'heure de mon départ, mes élèves, mon cours et moi-même je me mis à dessiner, dessiner. Les pastels succédaient aux pastels. En quelques heures et sans y revenir j'exécutai une tête de femme.

Contrainte à abandonner momentanément l'exercice de sa profession pour se consacrer toute au développement de la merveilleuse faculté qui venait de se révéler en elle, Mlle Tonglet exécuta encore plusieurs pastels qui, jusqu'à ces derniers temps, consistaient uniquement en des bustes de jeunes filles et jeunes femmes et dans lesquels se remarquait encore une certaine ingénuité, soit dans la façon de camper le personnage, soit dans l'arrangement de la chevelure ou dans l'expression même de la

physionomie ; les yeux et la bouche, notamment se retrouvent un peu partout.

Il y a peu de jours — cette narration nous reportant à l'époque de notre visite à Mlle Tonglet, les 6 et 13 juin — notre médium exécuta, au pastel, et pour la première fois, un tableau symbolique sur lequel se voient trois personnages en pieds. L'exécution de ce pastel a demandé en tout 18 heures, il fut traité à plusieurs reprises.

Mais il y a plus encore que tout cela. Mlle Tonglet qui n'a pas fait d'études au-delà du certificat d'instruction primaire, qui n'a jamais appris à dessiner et savait tout au plus copier des gravures de mode — ce qu'elle aimait à faire il faut le dire — dessine fort bien les yeux bandés. Nous l'avons vu sortir un fusain dans ces conditions après que nous lui avions nous-même bandé les yeux.

Comme la généralité des médiums, une transe spéciale est annonciatrice de la manifestation. Mlle Tonglet laisse échapper de petits murmures plaintifs ; son bras et sa main deviennent insensibles et froids, la respiration est saccadée, le pouls est sujet à variation. Une agitation fébrile s'empare de son bras, le crayon sabre à droite à gauche sur le papier ; l'ovale d'une figure se précise ; les yeux, le nez, la bouche trouvent leur place ; puis le médium s'occupe de l'encadrement de la figure, revient aux yeux qu'il retouche, accuse davantage la bouche, estompe du doigt, efface de-ci de-là et trouve toujours le point exact où il lui faut revenir.

Ce n'est pas encore tout, Mlle Tonglet reçut, peu de temps avant notre premier passage à Bruxelles, une « communication » dans laquelle il lui était dit : « Tu feras aussi de la peinture ; achète le matériel nécessaire : des pinceaux, des couleurs, une boîte complète, des toiles, et ne t'inquiète pas »

Ce matériel fut précisément acheté en notre présence. Le lendemain, Mlle Tonglet avait esquissé une tête à gros traits de fusain, ce qui jurait étonnement sur la blancheur de la toile.

Quand nous revînmes à Bruxelles, quelques jours après, la peinture était presque achevée : c'était une ravissante et très expressive tête de Van Dick. Entre temps, deux autres têtes au pastel avaient été entièrement exécutées et deux autres compositions, dont une comprenant cinq à six personnages, étaient parfaitement esquissées.

Telle est la très jolie médiumnité qui s'est révélée subitement chez Mlle Aline Tonglet, il y a quelques mois.

Des enquêtes ont été faites à Bruges, où Mlle Tonglet a fait ses classes, rien n'a pu déceler qu'elle ait préalablement reçu des notions de dessins et moins encore de pastel et de peinture.

Notre médium, d'après les « communications » reçues doit exécuter ainsi soixante compositions — elle était environ à la vingtième lors de notre visite — la dernière doit, paraît-il, être un chef-d'œuvre, et il est dit aussi que des œuvres de sculpture suivront.

Voilà une médiumnité vraiment étonnante et belle et qui est bien faite pour nous donner à réfléchir. Oh ! double personnalité, conscience subliminale, désagrégation polygonale, pourriez-vous nous expliquer tout cela ?

Fernand GIROD.

NOTA. — Cet article est illustré avec le portrait de M^{lle} Tonglet et trois de ses productions médianimiques.

Phénomènes de cérébration inconsciente ou phénomènes spirites ?

Suite des expériences du docteur de Sermyon extraites de son livre : CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DE CERTAINES FACULTÉS CÉRÉBRALES MÉCONNUES, pages 21 à 23.

Rêves Prémonitoires Les vingt-trois medjids

C'était en 1856 ou 1857, la première ou la seconde année de mon arrivée à S.... Je me trouvais dans la débîne la plus complète ; littéralement, je n'avais pas les moyens de me chausser et de me vêtir convenablement, j'étais désespéré.

Un soir, en me mettant au lit, j'avais les larmes aux yeux en songeant que beaucoup de médecins, qui avaient fait des études bien inférieures aux miennes, avaient une grande et riche clientèle, tandis que j'étais réduit à soigner gratuitement de pauvres malades.

Je m'endormis le cœur gros de chagrin, et je vis en rêve un homme d'un âge moyen, ayant les yeux bandés, qui était en train de chercher à retirer, d'une poche profonde de son habit, un petit sac plein d'argent. Il plongeait, après l'avoir retiré, son bras dans le sac, saisit une poignée de medjids et se mit à compter : un, deux, trois, quatre en posant chaque fois une pièce d'argent sur ma main tendue.

Il s'arrêta à vingt-trois. J'étais ravi et je pressais fortement avec mes doigts cet argent qui m'arrivait si à propos.

En ce moment-là, je m'éveillai. Ma main était encore serrée, mais vide.

Le matin, comme d'habitude, je me rendis à la pharmacie anglaise pour soigner de pauvres gens, qui venaient me consulter pour des maladies d'yeux. Ayant suivi pendant quelques mois la clinique du célèbre oculiste M. à G..., j'avais acquis des connaissances spéciales pour les affections oculaires. Ceux que je guérissais me servaient de réclame et le nombre des personnes qui venaient se faire soigner, grossissait chaque jour, mais c'étaient de pauvres gens, qui n'avaient pas les moyens de me payer.

Or ce jour-là, un pauvre diable que j'avais opéré avec succès, quelques mois auparavant, pour une double cataracte, vint me dire qu'une personne de sa connaissance, qui avait perdu la vue depuis longtemps, était venue de V... expressément pour se faire opérer par moi.

— Il a su que vous m'avez guéri, me dit-il, et c'est un homme qui a les moyens de vous payer.

Il me mena dans un *han* et me présenta un homme d'environ cinquante ans qui avait une double cataracte facilement opérable.

Le patient était pressé d'en finir pour retourner chez lui, et je promis de l'opérer le lendemain, sans parler d'argent. D'abord l'individu ne paraissait pas trop à l'aise, ensuite j'avais une grande répugnance à faire des prix d'avance, d'autant plus qu'on était, à cette époque, bien loin d'être sûr de réussir toujours dans l'extraction de la cataracte.

L'antisepsie n'était pas encore découverte et nous opérions par lambeau circulaire, ce qui rendait l'opération plus dangereuse qu'actuellement, et le succès complet bien plus rare.

Le lendemain donc, je me rendis chez mon nouveau client et je l'opérai d'un œil. Je fis un lambeau magnifique, le cristallin sortit facilement et complètement, sans perte d'humeur vitrée ; j'étais très content.

Après avoir attendu quelques minutes, pour permettre à la chambre antérieure de se remplir j'ouvris l'œil de l'opéré avec précaution.

— Voyez-vous, lui dis-je.

— Oui, s'écria-t-il.

Je lui présentai trois de mes doigts.

— Comptez mes doigts, combien y en a-t-il ?

— Trois, me dit-il sans hésiter.

— C'est bien, tenez les yeux fermés ! Et je me mis à placer le bandage ordinaire.

Lui ne cessait de dire :

— Docteur, que Dieu vous bénisse ! Vous m'avez rendu la vue que je considère plus

précieuse que l'existence. Que Dieu vous donne tous les biens d'Abraham et d'Isaac.

Je me disais cependant en moi-même : Est-ce là tout ? va-t-il se borner à me donner des bénédictions ?

Après avoir terminé le pansement, je fis asseoir le malade pour examiner le bandage de tous les côtés, pour constater s'il n'était point trop serré, ou trop lâche.

Mais pendant, que je le regardais, il me semblait avoir déjà vu cet homme. J'étais très intrigué. Où donc ai-je vu cet homme ? me disais-je.

Cependant, quand il plongea la main dans son gousset, mon rêve, auquel je ne songeais plus, me revint à la mémoire. J'étais sûr que cet homme allait retirer de sa poche un petit sac plein de medjids. Quand il prit une poignée de pièces et que je tendis la main, j'avais la ferme conviction qu'il compterait jusqu'à vingt-trois.

Mon rêve se réalisa entièrement. La chambre était celle que j'avais vue en songe, l'homme, avec ses yeux bandés, était exactement pareil à celui de mon rêve, et l'un compta comme l'autre jusqu'à vingt-trois, en plaçant une à une les pièces sur la main que je tendais.

(A Suivre)

DR DE SERMYN.

Communications Spiritiques

(Suite)

Médium M^{me} Godet

25 Avril, 1913.

J'ai vu le trust dans ses conséquences humaines, et je ne croyais pas que cela fut si triste. On fait plus de misère avec de l'argent que de bonheur. Il est très facile de faire le mal et très difficile de faire le bonheur dans la vie des autres. Je suis très triste de ma vie après avoir été si fier d'avoir été un roi du dollar, et je voudrais que ceux qui sont comme moi j'ai été voient ma vie et comment un homme qui n'a pas la méchanceté dans le cœur et qui a cru suivre la Bible, peut faire de mal par les trusts et toutes les grandes affaires. J'ai été un fléau comme Napoléon a été, et j'ai regret d'avoir cru qu'on pouvait racheter d'une main par les œuvres de bienfaisance ce que l'autre main a gagné par le jeu des affaires. Je me suis bien trompé et il faut me plaindre car j'ai amené le malheur dans la vie de beaucoup, et il y a des larmes et du sang sur tant d'argent, et on ne répare pas tout ce mal par des écoles des hôpitaux des musées. Il aurait mieux valu pour moi être un pauvre mineur et tirer le charbon de la mine que d'avoir été le célèbre Pip. Aujourd'hui je

suis très pauvre et il me faut l'aumône de votre pitié et de vos prières car je suis dénué de tout ce qui est nécessaire ici où je suis. Mais je suis un bon garçon et je ne veux pas me décourager. Chez nous on recommence autant de fois qu'il faut pour arriver. Alors maintenant je recommence et je vous remercie pour m'avoir montré le chemin. All right.

Je serre vos mains et Pip va refaire sa fortune cette fois en bonnes valeurs sur les trésors qui ne périssent point et qui sont dans le ciel. Et peut être aussi après je pourrai changer mon pif, je crois que vous dites en français, ce que je n'ai pu avec mon argent et ce sera toujours cela d'avoir un beau nez.

MORGAN.

* * *

Voilà mes chers amis, encore un bel enseignement que nous donne ce roi de l'or. Il nous montre bien la vanité et le danger des richesses et je vous prie d'admirer ce brave Pip qui, à tout prendre, montre un grand courage. Car il a subi une rude leçon en constatant par les épreuves imposées à ses victimes, l'action terrible que peut s'exercer de par le monde, lorsque les gros financiers font mouvoir leurs capitaux. Ce sont d'effroyables machines qui broient bien des innocents dans leurs rouages.

Pierpont Morgan a supporté avec une grande vaillance la révélation de la portée de ses actes, et il est prêt à recommencer une nouvelle vie avec l'énergie qui lui est coutumière.

Ceux qui ont une vie obscure et médiocre sont les privilégiés de la destinée car ils échappent aux grandes responsabilités collectives.

Plaignons ceux qui sont riches et puissants et gardons nous de les envier. Le spiritisme avec ces confessions d'outre-tombe, éclaire singulièrement le mystère des destinées et nous apprend à plaindre ceux que l'ignorance des grandes vérités nous porte à envier.

Le spiritisme, mes amis, remet chaque chose à sa place et c'est par la justice qu'elle manifeste, que cette belle doctrine nous reconforte et nous console.

Elle nous apprend à dédaigner la gloire, la puissance, la fortune ces vains hochets qui sont ensuite des fardeaux si pesants à supporter dans l'autre vie; elle nous apprend à subir, sans révolte, nos épreuves, puisque, nous savons qu'elles nous préparent une vie spirituelle si belle et si douce; elle nous console des ingratitude, des haines, des jalousies puisqu'elle attire près de ceux qui sont bons des âmes qui ne les trompent pas et qui les chérissent !

Travaillez donc autant que vous pouvez à la diffusion de notre chère doctrine, toi mon cher cousin, en aidant à la multiplication de nos communications. Vous, chère Madame, en les répandant dans tous les milieux où vous allez. Vous, cher Monsieur, en permettant à votre femme d'être notre médium et vous, chère médium, en prenant sur vos rares heures de repos pour nous permettre de nous manifester. Je vais ce soir vous demander encore un petit effort pour un esprit malheureux qui serait très heureux de vous ouvrir son cœur.

Merci encore à toi mon cher cousin, à vous mes chers amis, toute l'expression de mon affection spirituelle et cordiale. Edouard PETIT.

* * *

Je suis un homme politique et la politique est une triste chose ; elle est aussi dangereuse que l'or, l'ambition du politicien est une ambition vulgaire, et à quelle annihilation de la conscience elle conduit ! On fait le mal, on le laisse faire on s'habitue à la pourriture morale ; on se guérit des premières nausées, on devient insensible aux turpitudes aux marchandages les plus vils. Que cela est triste et combien le matérialisme a été fatal aux hommes de notre génération ! Mettre tout dans une vie unique, c'est déchaîner l'égoïsme le plus fou, c'est lâcher la bête humaine ; c'est laisser la bride flottante. Rien ne maîtrise plus les passions ni les instincts. Il n'y a plus d'autre idéal que les jouissances et quel triste idéal. Hélas ! Vous êtes heureux d'être des croyants, des spiritualistes convaincus, et même au sein de vos plus dures épreuves vous ne connaissez pas cette amertume qui ronge ceux qui ont le pouvoir et qui n'en font usage que pour satisfaire leur vaine ambition.

CONSTANT. Ancien Ministre.

Le congrès de progrès religieux

Le Matin du 17 Juillet.

Le congrès de progrès religieux, dont M. Emile Boutroux exposait récemment le but dans le *Matin*, s'est ouvert hier soir à la Société d'horticulture, en présence de cinq cents personnes environ.

La séance était présidée par le pasteur Charles Wagner. Sur l'estrade avaient pris place des notabilités du protestantisme libéral français, ainsi que MM. Jules Siegfried et Théodore Reinach, députés.

Le pasteur Wagner prononça l'allocution d'ouverture. Il se déclara attaché à la foi reli-

gieuse, mais à une foi qui évolue. Il faut rechercher dans notre temps ce qui unit plutôt que ce qui divise.

En terminant, il souhaite la bienvenue aux congressistes « sur la vieille terre de France, terre de Jeanne d'Arc et des huguenots, des chevaliers et des Droits de l'homme. Ce temps cherche son âme et nous assistons à l'enfantement d'un monde spirituel nouveau ».

Après le pasteur Wagner, on vit défiler sur l'estrade plus de 30 orateurs. L'immense majorité étaient des pasteurs protestants, libéraux allemands, anglais ou américains, représentant des fractions généralement en lutte contre les églises nationales. Il firent connaître les progrès de leurs communautés respectives et se plainquirent des difficultés que leur crée l'intolérance des orthodoxes dans les divers pays qu'ils représentent. (A suivre.)

Nouvelles

Le *Matin* du 26 juillet raconte l'histoire d'une ferme hantée depuis huit ans, occupée par la famille Croguennec au village de Kerranborn en Bretagne.

Presque toutes les nuits, les membres de la famille Croguennec sont en proie à une peur atroce, tourmentés qu'ils sont par les esprits qui se présentent devant eux sous des formes terrifiantes. De plus, les esprits s'amuse à frapper à coups redoublés dans la cheminée, à traîner des objets lourds sur le parquet, à ouvrir la porte, bien qu'elle ait été soigneusement fermée la veille au soir. Les chevaux se détachent dans l'écurie et se blessent. Les vaches mettent bas avec des difficultés inouïes.

Ce sont non seulement les Croguennec qui racontent ces choses, mais les autres habitants qui affirment avoir vu et entendu, de sorte qu'il semblerait que tout le village fût pris d'une sorte de folie.

Une tante de la famille Croguennec leur laissa une fortune assez élevée en mourant. Les uns croient que c'est elle qui vient les persécuter, parce qu'ils n'ont pas assez fait prier pour son âme ; d'après les autres, ils sont victimes d'une sorcière qui leur a jeté un sort, pour se venger de leur peu de générosité.

Le parquet de Morlaix s'occupe de cette affaire.

* * *

Une autre ferme hantée a été signalée récemment à Presinges en Suisse. Les phénomènes, consistant surtout en coups frappés mystérieusement ont été dûment constatés dans le journal A B C, seul quotidien illustré de la Suisse, numéro du 30 mai dernier.

Imp. du MESSAGE, Liège — rue Bonne-Fortune, 5.

Journal bi-mensuel

LE MESSAGEUR

SPIRITISME

QUESTIONS SOCIALES

MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

LE MESSAGEUR est administré par un Comité directeur qui dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit : Au journal LE MESSAGEUR, à Liège.

LE MESSAGEUR est affilié à l'Association des Journalistes périodiques belges et étrangers.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique. fr. 3,00
Pays étrangers faisant partie de l'Union Postale, fr. 5,00

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner à tous les bureaux de poste

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de M. Jacques Focroulle, 25, rue Gaucet à Liège.

SOMMAIRE :

Communication spirite : Loyson. — Science et spiritisme. — Un défi de 20.000 francs. — Phénomènes de cérébration inconsciente ou phénomènes spirites ? — Le Congrès du progrès religieux (suite et fin). — Sophia. — Bibliothèque internationale de l'Alliance Gnostique.

Communication Spirite

LOYSON

Médium M^{me} Godet, du Havre

Mon cher enfant, pourquoi condamner sans savoir et sans connaître ; pourquoi rejeter comme indigne de ton père ces lignes qui ne pourraient, et qui ne peuvent que m'honorer par les pensées qu'elles expriment ?

En quoi ton amour filial et ton respect pour ma mémoire peuvent-ils s'effaroucher devant cette manifestation d'outre tombe, dont la teneur n'amointrit ni mon caractère, ni mon intelligence ?

Ta nature répugne à la donnée spirite. C'est possible, mais si cette donnée spirite admise par tant de grandes intelligences ne convient pas à la tienne, il ne s'ensuit que tu la condamnes par un jugement précipité.

Quand tu auras étudié, expérimenté pendant de longues années, tu pourras porter un jugement aujourd'hui trop prématuré.

Tu es choqué des critiques que je formule contre mon œuvre. Tu es jeune. Tu en es à cette brillante période d'illusions où l'homme croit encore posséder l'avenir. Lorsque tu atteindras un âge avancé, et que tu constateras le peu de ce que tu auras réalisé, tu comprendras cette

amertume du cœur de ceux, qui, après avoir beaucoup voulu, ont si peu tenu.

Ah mon cher enfant ; je ne t'ai jamais ouvert les abîmes de mon cœur ; tu n'as jamais su quelles ont été mes douleurs secrètes et cachées et ces tourments d'une âme dont l'idéal fut trop grand pour son temps et son siècle.

Il y a eu entre mes aspirations et celles de mes contemporains un fossé que je n'ai pas su franchir.

J'ai été de cette race des rêveurs et des idéalistes qui voient trop haut et trop loin et je n'ai pas su réaliser mon rêve sublime.

Toi mon enfant, tu ne peux pas, quoique mon fils, totalement me comprendre. Nous ne sommes pas tout à fait de la même race, et tu n'as pas reçu non plus cette éducation catholique qui laisse dans l'être une trace ineffaçable.

Ton orgueil filial me croit amoindri par l'aveu d'une impuissance qui n'a été que trop réelle ; tandis que l'aveu de cette impuissance n'est au contraire que la clairvoyance d'une âme débarassée de ses erreurs, délivrée de ses hésitations, déliée de tous ces fils qui entravaient son essor.

Qu'y a-t-il d'absurde ou de ridicule dans une survie qui se prolonge dans des séries d'existences où le moi se perfectionne d'incarnations en incarnations ? N'est-ce point, au contraire pour un esprit positif, comme le tien, une conséquence scientifique de cette loi de l'évolution universelle qui se manifeste dans toute la nature.

La science n'est-elle pas arrivée à dématérialiser la substance en prouvant l'instabilité de la matière et son évanouissement dans l'éther qui n'a plus rien de la matière.

N'est-elle pas arrivée à prouver la vie des minéraux et leurs créations vivantes analogues

aux cellules végétales et animales. Ce qui semblait inerte il y a quinze ans est devenu vivant.

L'Univers physique s'affirme comme prodigieusement intelligent, et les plus humbles cellules, les microorganismes dévoilent dans leurs manifestations une intelligence dont l'homme reste confondu.

La création, peu à peu, cesse d'apparaître comme un élément matériel. Elle devient ce qu'elle est en réalité, vie et esprit, et cette vie et cet esprit immortels qui est l'âme des choses serait le seul apanage des choses dans son immortalité.

L'âme de l'homme échapperait seule à cette splendide évolution qui entraîne l'âme des choses ; le moi humain se dissocierait ou stagnerait, après la mort, dans un hypothétique paradis.

Non mon fils. Cette composante de forces qu'est l'intelligence d'un homme n'est pas dissoute par l'anéantissement du corps physique. Elle change de point d'application voilà tout. Mais elle persiste dans un état qui lui permet une extension plus grande de ces pouvoirs.

La science moderne est en train de révéler la spiritualité de la matière et le spiritisme la matérialité, si je puis ainsi parler de l'âme.

Les deux routes aboutissent au même carrefour et, ce n'est ni les erreurs, ni les tâtonnements, ni les difficultés qui empêcheront la jonction définitive de la science et du spiritualisme moderne.

Si Dieu t'impose, comme à moi, l'avortement d'une œuvre chère, œuvre conçue avec un cœur ardent une foi débordante, tu comprendras un jour le sens des paroles que tu as considérées comme indignes de moi.

Méfie toi de l'orgueil, mon cher enfant, que m'ont servi un peu de talent et beaucoup de bonne volonté ? A mesurer l'infirmité de mon intelligence et de mon pouvoir ; à goûter l'amertume de mon impuissance et l'inanité de mes efforts.

De telles aspirations suivies d'une telle chute, car j'avais rêvé de donner une religion nouvelle à l'Humanité et je n'ai produit qu'une faible rébellion contre Rome, de telles aspirations suivies d'une telle chute serait la plus cruelle des épreuves si la destinée était limitée à une seule vie.

Mais, si une existence quelconque n'est qu'une étape sur le chemin de l'infini, que bénie soit cette épreuve que j'ai subie. Elle m'a permis de prendre le contrôle de moi-même et,

par ses déceptions elle a fortifié en moi ce qui était faible et débile.

Apôtre d'une foi nouvelle je n'ai été qu'un éclairer et non un chef ; devant moi s'ouvre un admirable avenir où les qualités que j'ai pu acquérir pourront se donner une éclatante carrière.

Alors je ne serai plus le révolté, le dissident, celui qui s'écarte du chemin tracé et qui attire plus la curiosité des hommes que leur cœur ; mais le vrai messager d'une doctrine nouvelle destinée à donner aux hommes une formule plus adéquate à leurs besoins de la vérité éternelle.

L'admiration d'un petit nombre d'amis, la curiosité du snobisme ne doivent pas te faire illusion mon enfant sur la valeur du père Loyson.

Mais si mon nom, peu à peu effacé par le temps de la mémoire des hommes disparaîtra dans l'oubli des ans, mon moi éternel, sous une autre apparence viendra reprendre le rôle un instant interrompu, et avec combien plus de science et de savoir.

Ne comprends tu pas mon enfant chéri, pour le vieillard désabusé et meurtri par la vie la joie surhumaine du recommencement.

Oh je comprends tes dégoûts devant certaines manifestations qui t'ont choqué. Tu n'as pas encore souffert de ces souffrances qui déchirent l'âme dans ses fibres les plus secrètes et les grandes voix de la douleur ne t'ont pas encore enseigné le mystérieux secret de l'au-delà. Tu n'as pas lutté contre ta conscience, tu n'as pas soutenu de ces batailles désespérées où l'homme brise des liens sacrés. Tu n'as rien connu de ces agonies du prêtre qui sent crouler sa foi et qui hésite et qui tremble devant le geste décisif.

Dieu te garde de telles luttes, elles laissent des traces indélébiles, elles causent d'indicibles souffrances, et combien de fois dans les heures de découragement et d'incertitudes toute l'amertume des jours passés remonte au cœur.

Non, mon enfant, tu ne t'es pas douté du terrible drame intérieur qu'a été ma longue vie ; le Christ ce témoin secret de tant d'agonies cachées combien de fois en a-t-il reçu la triste confidence. Combien de fois, mes larmes ont-elles coulé sur ses pieds divins. Combien de fois aussi le mystérieux consolateur m'a-t-il donné la force de cacher sous un front serein les angoisses de mon âme.

O mon fils, je ne te dis pas ceci pour maudire ma destinée. Elle a été belle entre toutes. Mon effort, venu trop tôt et mal dirigé n'a pas été stérile, l'épreuve a été la trempe qui a donné à

mon intelligence toute sa valeur.

J'ai mesuré mes forces, j'ai pris une conscience plus nette de moi-même. J'ai compris que les élans du cœur et de la foi, la sainteté des aspirations, la beauté des sentiments n'étaient pas tout pour réaliser une œuvre, comme celle que j'avais conçue, et qu'il fallait joindre aux qualités de l'apôtre celles du chef qui conduit.

Ma révolte contre le dogme odieux et suranné de Rome est devenu quelque chose de plus réfléchi et de moins impulsif.

A notre époque positive, il faut une religion positive c'est-à-dire une religion basée sur des données scientifiques. Toute tentative de rénovation chrétienne est appelée à échouer tant qu'elle n'apportera pas pour étayer ses conclusions des faits positifs.

Or, le spiritisme et avec lui l'occultisme et le magnétisme qui en sont des branches peuvent seules faire la synthèse des religions du passé et préparer la religion de l'Avenir. Mais, le spiritisme n'en est encore qu'à ses débuts. Les phénomènes qu'il étudie sont étranges et fugaces. Il est très rare de trouver de bons médiums, très rare d'obtenir toutes les conditions favorables aux manifestations, très difficile de départager les différents phénomènes. Il faut beaucoup de patience de persévérance et de tâtonnements de la part des opérateurs. Il faut souvent opérer pendant des années avant d'arriver à une conviction et souvent même les preuves les plus belles échouent devant certaines natures qui sont tout à fait rebelles aux données du spiritisme. Il y a là un défaut de vision spirituelle contre lequel tous les arguments se brisent, Certaines natures ne perçoivent pas les faits psychiques, comme certains yeux ne sont pas impressionnés par les rayons rouges de la lumière.

Enfin, si beaucoup de communications ne sont pas directement contrôlables comme celle-ci, il faut juger l'arbre par le fruit et faire comme les experts en peinture qui n'ont besoin que d'examiner la facture d'un tableau pour reconnaître un Hubert Robert ou un Fragonard. L'authenticité d'un tableau se juge non d'après la signature mais d'après le faire de l'artiste et un connaisseur véritable ne s'y trompe pas.

Je suis presque sûr, mon cher enfant, que tu jugeras ce message aussi apocryphe que le premier. Ton heure n'est pas venue et tu es trop ignorant du spiritisme pour porter un jugement équitable sur le phénomène qu'il t'est donné d'étudier.

Réserve ton opinion et quand tu auras

longuement étudié et discuté avec des hommes compétents, tu pourras condamner en connaissance de cause des phénomènes que tu ignores.

N'imites pas les Académies, car tu pourrais regretter d'être obligé d'adorer un jour ce que tu auras commencé par brûler.

Mon fils chéri quoique tu doutes de la réalité de ma manifestation, ma pensée t'environne, mon amour rayonne vers toi plus tendre encore et plus profond que par le passé. Je prie Dieu qu'il te conduise vers cette éclatante vérité et qu'il t'en montre toute la douceur consolatrice et toute l'admirable logique. Qu'il t'en révèle la justice sublime et l'Amour infini et à ton tour tu viendras demander à cette divine vérité le baptême de ton âme et sa résurrection dans une vie nouvelle et si belle.

LOYSON

Communication écrite telle quelle au courant de la plume ; commencée à deux heures 25, achevée à 4 heures moins cinq, le dimanche 27 avril 1913.

Science et Spiritisme

A cette époque de luttes sportives et de « matches » sensationnels, un match de plus n'a rien qui nous doive surprendre. Cependant, le match auquel je fais allusion a quelque chose de très particulier : alors que les grandes luttes auxquelles nous fait assister le sport moderne mettent en jeu les forces, développées à miracle, de nos athlètes complets, cette fois ce sont des forces immatérielles qui entrent en jeu.

En un mot, il s'agit d'un match « spirite ». Les prestidigitateurs — les « illusionnistes », pour les appeler du nom qu'ils s'attribuent aujourd'hui, — ont mis les spirites au défi de pouvoir montrer autre chose que ce que les plus adroits d'entre eux réalisent par la seule virtuosité de leurs doigts. Les spirites relèvent le gant et prétendent obtenir des phénomènes de lévitation dont l'explication doit être cherchée, disent-ils, en dehors des lois de la physique.

Eh bien ! puisque l'actualité s'en mêle, peut-être est-il opportun d'examiner d'un peu plus près le spiritisme lui-même à l'aide des données que nous fournit cette physique aux lois de laquelle il prétend échapper.

Avant tout, je tiens à me défendre de tout scepticisme *à priori* : je crois que, dans l'état actuel de la science, après les foudroyantes découvertes qui ont vu le jour au cours des

dernières années on n'a plus le droit, aujourd'hui, de nier systématiquement un phénomène sous prétexte qu'il échappe aux théories admises. Ce serait nier l'essence même de la science dont la principale qualité est d'être perfectible, par nature et par destination. Il y a seulement vingt ans, quiconque eût osé affirmer que l'on ferait des photographies à travers les corps opaques eût été regardé avec compassion : cependant les rayons X sont venus, qui ont montré la possibilité de la chose. Ces rayons existaient cependant, seulement nous ne les connaissions pas. J'en dirai autant des ondes électriques au milieu desquelles, ont vécu, sans les soupçonner, les hommes qui peuplent la terre depuis son origine, comme vivent les aveugles qui ne soupçonnent pas la lumière encore que celle-ci rayonne tout autour d'eux.

* * *

Nous pouvons, d'ailleurs, être certains que les « forces naturelles » sont loin d'être toutes connues. Par quel mystérieux mécanisme prennent naissance ces forces qui retiennent dans leurs orbites les sphères qui, véritables atomes de l'univers infini, gravitent dans l'espace en obéissant aux lois du nombre et du rythme ? Comment, sous les impulsions de quelles forces inconnues s'accomplit en nous-mêmes ce troublant phénomène de la vie ? Voilà, certes, sans chercher plus loin, deux redoutables problèmes à résoudre.

C'est surtout le dernier qui est étudié par les spirites. Ceux-ci s'appuient sur l'existence des forces que la physique nous a nouvellement révélées, sur ces « ondes » qui parcourent tout l'espace, qui pénètrent tout le corps, et qui semblent de plus en plus régir tous les phénomènes de l'univers, à travers lequel elles se propagent avec une vitesse vertigineuse.

Il est incontestable qu'une force inconnue, jusqu'à présent impondérable, anime les organes de notre corps avec lequel son union intime constitue *la vie*. Qu'un être sain vienne à mourir subitement d'une embolie : on peut peser son corps après la mort, et le poids est rigoureusement le même que ce qu'il était une minute auparavant. Et cependant « quelque chose » est parti. Ce « quelque chose » était impondérable, c'est entendu ; tout au moins peut-on affirmer cette impondérabilité dans la limite de nos moyens d'observation. Et, malgré cette impondérabilité, ce « quelque chose » était nécessaire à la production des efforts musculaires, des manifestations mécaniques que peut faire un être vivant ;

tant que ce « quelque chose » était là, l'homme pouvait tourner une manivelle, élever des poids, développer des kilogrammètres ; et maintenant que ce « quelque chose » est parti, le corps n'est plus qu'un assemblage inerte d'organes isolément inutiles, semblable aux pièces immobiles d'une machine quand on a fermé l'orifice d'admission de la vapeur qui la faisait mouvoir.

Ce « quelque chose » que l'on appelle l'âme, est précisément la plus troublante inconnue de la science ; aussi ont-ils beau jeu, ceux qui édifient des hypothèses à son sujet. Les découvertes modernes ne rendent pas invraisemblables la propagation des manifestations de cette force qui fait penser et vivre ; certains phénomènes dits de « télépathie », dont quelques-uns semblent établis, trouveraient ainsi leur explication que l'on rapproche de la théorie de la propagation ondulatoire.

Mais les spirites vont plus loin ; ils prétendent que cette propagation, mystérieuse pour nous, familière pour eux, s'exerce entre les principes qui animent les êtres actuellement vivants et ceux qui animaient naguère les êtres que la mort a fauchés. Bien plus : ils prétendent que ces forces impondérables peuvent produire directement des effets pondérables sans l'intermédiaire des muscles d'un être vivant ; ils disent avoir vu des individus, doués d'une sensibilité spéciale, soulever de terre des corps pesants par la seule action de leur volonté tendue vers la manifestation des forces précitées. En un mot, ils affirment la réalité des phénomènes de *lévitation*.

* * *

C'est justement ici que la question devient délicate. Loin de moi la pensée, de nier le phénomène à *priori* : aujourd'hui, je l'ai dit et je le répète, on n'a plus le droit de nier systématiquement. Le fait de voir un corps soulevé de terre par une force antagoniste à la pesanteur dont elle triomphe n'est pas rare en Physique. Une barre d'acier après son aimantation ne pèse pas plus qu'avant, et cependant elle peut attirer à distance un morceau de fer, qu'elle soulève au-dessus du sol, en violation apparente des lois de la gravité.

Vous m'objecterez que, dans le cas du spiritisme, la production des phénomènes dont on affirme la réalité n'est pas à la portée de tout le monde ; que seuls certains tempéraments particulièrement doués, les peuvent manifester ; en un mot, que l'on ne peut étudier ces manifestations que par l'intermédiaire d'un *médium*. Certes, l'objection est de poids ; mais la Physique

elle-même ne nous offre-t-elle pas des exemples semblables ? L'aimant ne manifeste pas ses propriétés avec tous les métaux : seuls, le fer et quelques autres, comme le nickel, sont sensibles à son attraction ; ils constituent le *médium* nécessaire.

Ainsi je ne vois pas *à priori* de raisons qui permettent de nier les phénomènes dont s'occupent les spirites. Seulement, que voulez-vous, je suis un incorrigible physicien, habitué aux réalités et aux précisions du laboratoire je ne nie pas, mais « je demande à voir. »...

Alphonse BERGET

(Le Figaro du 28 Juillet)

* * *

Le Spiritisme est la Science Nouvelle qui vient révéler aux hommes par des preuves irrécusables l'existence et la nature du monde invisible et ses rapports avec le monde visible ; il nous le montre, non plus comme une chose surnaturelle, mais au contraire, comme une des forces vives et incessamment agissantes de la nature, comme la source d'une foule de phénomènes incompris jusqu'alors et rejetés, par cette raison dans le domaine du fantastique et du merveilleux. C'est à ces rapports que le Christ fait allusion en maintes circonstances, et c'est pourquoi beaucoup de choses qui sont dites sont restées inintelligibles et ont été faussement interprétées. Le spiritisme est la clef à l'aide de laquelle tout s'explique avec facilité.

ALGOL

Un défi de 20,000 francs

Voici le défi aux prestidigitateurs patronnés par le *MATIN* dont nous avons parlé dans notre numéro du 1^{er} juillet et que ce journal n'a pas fait connaître jusqu'ici.

J'offre 10,000 francs (dix mille) à M. Caroly pour qu'il reproduise le phénomène si constamment fraudé selon lui. Le soulèvement de table a été obtenu à l'*Institut Général Psychologique* ; M. Caroly n'aura qu'à le répéter sous les mêmes conditions de contrôle. Exemple : — Extrait du rapport : — page 437 : — Les volets des deux fenêtres de la salle d'expériences sont ouverts (Contrôleurs : à gauche M. Youriévitich ; à droite, M. d'Arsonval).

Eusapia demande si M. Bergson (qui est en dehors de la chaîne) voit ses deux genoux.

M. Bergson. — Très bien.

La table est soulevée des quatre pieds brusquement.

M. Youriévitich. — Je suis sûr de n'avoir pas lâché sa main.

M. d'Arsonval. — Moi aussi.

Je pourrais citer quarante passages plus probants. Et ceci en plein jour. Passons aux séances obscures.

J'offre encore 10,000 francs à M. Caroly s'il peut, par fraude, et dans les mêmes conditions de contrôle, obtenir un soulèvement des quatre pieds dont on prendra la photographie au magnésium sans que la fraude soit apparente. L'épreuve ainsi obtenue devra être analogue à celles qu'a publiées M. le colonel de Rochas dans son beau livre sur *l'Extériorisation de la motricité*, page 46 de l'édition de 1906, ou celle publiée à la page 342, ou celle de l'*Institut Général*, planche XIV.

Comme tous ces phénomènes, selon la croyance de M. Caroly, ont été obtenus par la fraude, un refus de sa part prouverait qu'il ne serait qu'un pauvre petit prestidigitateur, ne connaissant même pas le mode opératoire des faux médiums.

Comment ne comprend-on pas que des contestations de ce genre sont sans issues. Il n'y a que les résultats positifs qui comptent ; si, au cours d'une séance on obtient un phénomène décisif, le sceptique s'en tire toujours en épiloquant sur d'autres incidents très douteux. Car le sceptique est comme les grands criminels, il n'avoue jamais.

Veuillez agréer... etc.

L. CHEVREUIL.

P.-S. — Après sept semaines de réflexions, le *MATIN*, dans son n° du 17 Août, a enfin donné un petit résumé de ce défi que les prestidigitateurs n'ont pas accepté. M. Carolus demande à voir Eusapia, il verra après !!!

Phénomènes de cérébration inconsciente ou phénomènes spirites ?

Suite des expériences du docteur de Sermyn extraite de son livre : *CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DE CERTAINES FACULTÉS CÉRÉBRALES MÉCONNUES*, pages 24 à 25.

Rêves Prémonitoires La mort de W.

Je savais que mon beau-frère W., qui se trouvait à Londres, souffrait depuis longtemps de crises cardiaques. C'était un gouteux. Je savais qu'il pouvait mourir subitement, car il avait eu des accès d'angine de poitrine, mais rien ne pouvait me faire connaître d'avance qu'il serait mort tel ou tel jour.

Une nuit je vis en rêve que quelqu'un me remettait une lettre dont l'enveloppe était bordée de noir. En ouvrant la lettre je vis qu'elle contenait uniquement la photographie de W. également bordée de noir. Je me suis réveillé aussitôt ayant la profonde conviction que W. venait de mourir.

Le lendemain je dis à ma femme :

— Je crois que W. est mort cette nuit, et je lui racontai mon rêve.

Elle fut bien surprise lorsque, quelques jours après, nous reçûmes une lettre de ma sœur nous annonçant la mort de son mari qui avait eu lieu exactement la nuit de mon rêve.

Mon arrivée à S...

Le premier rêve prémonitoire que j'ai eu dans ma vie était celui que j'ai eu quelque temps après mon départ de S...

J'étais à E... ; c'était en hiver, le premier hiver que je passais dans ce pays. J'étais très triste et je me mis au lit en songeant à S..., à mes parents, à mes amis. Arriverai-je à terminer mes études médicales avec succès ? Reverrai-je encore mon père et ma mère ? Réussirai-je dans ma carrière médicale ? Je m'endormis en songeant à toutes ces choses et je vis le rêve suivant : Je traversais d'abord des plaines immenses couvertes de neige ; j'allais, j'allais, sans savoir où, ni pourquoi. J'allais si vite qu'il me semblait que je glissais sur la neige, mais sans effort et sans fatigue.

Bientôt des montagnes succédaient aux plaines, des montagnes également couvertes de neige, et je les côtoyais, je ne sais comment ; puis je reconnus les montagnes qui avoisinent la ville de S..., ensuite je vis la ville, et sans transition je me trouvais à la rue des R..., et je me dirigeais, à pied cette fois, et lentement, vers notre maison. J'avais le cœur joyeux. La porte de la maison était entrouverte, je la poussai et je vis ma sœur M*** dans le vestibule qui me reconnut et qui se mit à crier en m'embrassant : William est arrivé. Alors je vis mon père et ma mère qui descendaient les escaliers ; ma mère d'abord, mon père ensuite. En ce moment la maison entière brilla, s'illumina, étincela, et je me réveillai les yeux encore pleins d'une lumière rose.

Il me semblait en ce moment que ce rêve prédisait l'avenir. Cependant, le lendemain, en y songeant, je me suis dit qu'il n'était sans doute que le résultat de mes pensées de la veille. D'ailleurs pourquoi ces plaines, ces montagnes couvertes de neige ? Tout cela me parut absurde,

comme tous les rêves.

Pourtant contrairement aux songes nombreux que je voyais chaque nuit et que j'oubliais le lendemain, celui-là me revint souvent à la mémoire.

Je suis parti de Paris pour venir à S... au commencement du mois de mars 1855. Je pris la voie de Strasbourg et je ne m'arrêtai qu'à Munich, après un voyage de vingt-quatre heures en chemin de fer. De Munich je devais voyager en diligence jusqu'à Trieste, car la voie ferrée était encore alors en voie de construction.

Toutes les plaines de Paris à Trieste, étaient couvertes de neige, tout était littéralement blanc. De Trieste, les montagnes des côtes portaient encore leur fourrure d'hiver ; mêmes les Iles Ioniennes les montagnes des îles de l'Archipel.

A mon arrivée à S... je débarquai tout seul. La porte de notre maison était entrouverte, ma sœur M*** se trouvait dans le vestibule et je vis ma mère et mon père descendre l'escalier, exactement comme dans mon rêve.

Je dois avouer que ce n'est que longtemps après mon arrivée à S..., après avoir eu d'autres rêves prémonitoires, surtout après avoir eu celui qui prédisait la mort de Georges, que ce songe m'est revenu à la mémoire avec tous ses détails.

(A Suivre)

D^r DE SERMYN.

Le congrès de progrès religieux

(Suite et fin)

Le *Matin* du 18 Juillet.

Le matin, on a entendu une série de communications sur la « contribution française à la liberté religieuse ».

Les sujets choisis par les orateurs sont significatifs pour l'orientation religieuse et philosophique du congrès : les Albigeois, les Vaudois, Marguerite de Navarre, Calvin, Voltaire, Rousseau et Edgar Quinet nous ont été successivement présentés comme des héros de l'esprit de tolérance.

Si différents qu'aient été ces personnages, ils ont tous un trait commun : c'est d'avoir pour une raison ou pour une autre combattu l'omnipotence de l'Église catholique ; mais quant aux mobiles et à l'esprit qui les animaient, il n'est échappé à personne qu'ils différaient essentiellement.

L'après-midi, les assistants ont eu le rare régal d'entendre une conférence de haute tenue

littéraire et philosophique de M. Emile Boutroux, sur les « raisons du cœur, selon Pascal ». Comment le cœur et la raison s'unissent-ils dans la pensée de Pascal ? Ces deux puissances paraissent s'exclure et se contredire, et cette divergence s'exprime dans la célèbre pensée : « le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas ». Parlant devant un congrès qui veut unir la science et la religion, M. Boutroux se devait à lui-même de résoudre l'apparente antinomie qui semble exister chez Pascal. Il en trouve le secret dans cette haute pensée, qu'« une belle raison corrompt a tout corrompu ». Si le sentiment et la raison se combattent, c'est que l'homme a laissé dégénérer sa raison qui, à l'origine, dans son état de pureté, s'unissait spontanément au sentiment pour la découverte de la vérité. L'homme est déchu ; ce n'est que par la piété qu'il peut purifier sa raison et en faire l'auxiliaire du cœur. Et la pensée qui, pour M. Boutroux, résume la philosophie de Pascal, est celle-ci : « S'ouvrir par les humiliations aux inspirations ».

Tel est, en quelques mots, le sens du très beau discours de M. Boutroux.

Dans la même séance, on entendit une communication sur Lamennais, de M. Riou, jeune publiciste protestant, et une conférence sur le père Hyacinthe Loyson, par M. Giran, pasteur d'Amsterdam. Enfin, pour la première fois dans un congrès, un catholique militant prit la parole en la personne de M. Julien de Narton, qui entretint l'assemblée de Montalembert. Le congrès fit à cet hôte un accueil chaleureusement courtois.

Le Journal du 19 Juillet.

Une question des plus intéressantes a été discutée hier, au congrès religieux ; c'est celle-ci : *Une religion universelle est-elle désirable et possible ?*

De nombreux orateurs ont pris part à cette discussion, et, fait remarquable, si libéraux, si désireux d'entente qu'ils fussent, ils se sont mis d'accord pour constater qu'une religion universelle nouvelle n'est ni désirable ni possible.

Certes, M. Dreyfus nous invita bien à adopter tous la religion behaïste, qui n'a pas un siècle d'existence ; M. Albert Jounet nous convia bien à nous entr'aimer ; M. Paul Nord nous incita à nous rencontrer sur le terrain solide de la science et sur celui, plus mouvant, de l'occulte ; un professeur bouddhiste. M. Jayatilaka, nous prêcha la tolérance ; le révérend Walter Walsh, de Londres, nous dévoila les mystères de l'Eglise

théiste ; M^{me} Moll Weiss nous invita à façonner dans un esprit de morale bienfaisante les âmes des enfants ; mais tout cela était à côté de la question : celle-ci fut traitée à fond par trois orateurs.

M^{me} Marie Diémer, en un discours remarquable qu'elle prononça d'une voix délicieusement musicale, repoussa l'idée d'une religion universelle, mais souhaita que de la diversité des cultes naquît un peu plus de clarté.

M. Goblet d'Alviella pensa que la religion nouvelle, basée sur la paternité divine et la fraternité humaine, était dans l'âme des congressistes : à eux de la faire.

Mais, précisément, un instant plus tard, comme M. Rhonda Williams mettait en doute une parole de saint Paul, une congressiste clama, indignée :

— Il est honteux de parler ainsi de saint Paul !

La voilà bien, l'entente pour une religion universelle ! Aussi bien, M. Théodore Reinach posa nettement la question, en déclarant que ni le dogme, ni le culte, ni la morale des religions ne peuvent avoir un caractère universel et qu'il n'est pas désirable que ce caractère leur soit donné. Les religions existantes correspondent à des variétés de l'espèce humaine, à des mentalités diverses, et il y a peu de chances pour que l'une d'entre elles puisse s'imposer à tout le genre humain.

On pensait que M. Boutroux, membre de l'Académie française, prendrait part à ce tournoi dans le discours qu'il devait prononcer. On ne se trompait pas ; M. Boutroux inclina vers la diversité, — voire même la discordance, il prit, pour dire cela, une voie détournée, mais tous les chemins mènent à Rome, dit-on ; le sentier que prit hier M. Boutroux le conduisit sur la grande route que venait de suivre M. Reinach.

Le concept de la religion, dit-il, c'est l'ensemble des caractères communs à toutes les religions que nous offre l'histoire. L'idée de la religion, c'est la forme la plus parfaite de la religion que nous soyons capables de déterminer. Telle, la différence entre le concept d'homme, comprenant uniquement les caractères nécessaires et suffisants pour permettre de ranger un individu dans l'espèce humaine, et l'idée d'homme, laquelle a pour contenu la forme idéale d'humanité ; en anglais : *human* et *humane*.

Perfection, existence : tels sont, selon les philosophes, les deux éléments, essentiels et indissolubles, de la nature divine. Les religions

positives ne disent pas autre chose. Car nous lisons dans l'Évangile : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait », et encore : « Que ta volonté soit faite sur la terre comme elle l'est au ciel ». Or, la volonté de Dieu, c'est que le parfait soit. La religion vise la réalisation de l'idéal défini par les philosophes sous son influence même.

On pourrait, pour introduire les esprits dans l'intelligence de la nature divine, dire que l'idée de Dieu signifie tout d'abord compréhension et tolérance, ou plutôt bienveillance infinie, sous l'idée directrice de la vérité et de l'excellence. Le célèbre cordonnier philosophe Jacob Bœhme eut le sentiment de cette caractéristique du divin, quand il écrivit, dans son *Aurora* : « Considérez les oiseaux de nos forêts ; ils louent Dieu chacun à leur manière, sur tous les tons et dans tous les modes. Voyons-nous que Dieu s'offense de cette diversité et fasse taire les voix discordantes ? Toutes les formes de l'être sont chères à l'être infini. »

Et c'était là, n'est-il pas vrai, la plus jolie réponse qui pût être donnée à la question capitale qui venait d'être posée devant le congrès.

FERNAND HAUSER

Le congrès religieux, composé en majorité de pasteurs protestants, s'est terminé le 21 juillet par un banquet où 18 discours ont encore été prononcés au dessert. Le jour avant une cérémonie avait eu lieu au Père Lachaise pour inaugurer le monument du Père Hyacinthe Loyson. Tous les orateurs ont été unanimes à représenter le présent congrès comme une étape nouvelle vers l'unification religieuse et vers une réalisation d'un commun amour de l'humanité.

Sophia

Bibliothèque Internationale publiée par
l'Alliance Gnostique Universelle

Les Vice-Présidents de cette Alliance ont décidé la publication immédiate d'une édition française des Œuvres Initiatiques inédites, de la Présidente Fondatrice la Princesse Karadja.

Ces œuvres seront graduellement imprimées sous le titre collectif *Sophia* en une série de brochures in-8, (papier de luxe) elles pourront ensuite être reliées en volumes.

Le premier numéro de l'édition française de *Sophia* paraîtra sous peu. Ce sera : *Le sens ésotérique des sept sacrements*, dont une édition anglaise fut publiée il y a deux ans.

Voici les titres de quelques unes de ces brochures en voie de préparation :

La vraie et la fausse Gnose. — Fiat Pax. — La Tour de Babel. — Jachin et Boaz. — Les Erreurs de Salomon. — Les Secrets des Dieux. — Christ et Anti-Christ. — Marie et Vénus. — Chute ou Evolution. — La Genèse. — Le Mystère du Saint-Graal. (etc., etc.)

Les membres de l'Alliance Gnostique Universelle ainsi que les membres des Sociétés, Loges et Groupes avec lesquelles nous entretenons des relations amicales, sont cordialement invités à coopérer à cette œuvre en la portant à la connaissance de leurs amis.

Le tirage de *Sophia* sera de 3,000 à 10,000 exemplaires, dont la majeure partie sera distribuée gratuitement.

Les Revues et Publications qui désirent faire un échange de livraisons et d'annonces avec nous sont priées de nous en avvertir sans délai.

Les personnes qui désirent recevoir les brochures dès leur publication peuvent s'abonner à *Sophia* par anticipation. Un mandat de 5 francs donne droit à quatre brochures consécutives, expédiées franco. Les abonnés de *Sophia* recevront en outre franco et gratuitement nos diverses brochures de propagande, nos cartes postales illustrées et diverses circulaires au fur et à mesure de leur publication.

Une réduction considérable est accordée aux Sociétés, Groupes ou Amis qui désirent coopérer à l'œuvre en revendant ou en distribuant des exemplaires. *Ils pourront obtenir, en les commandant à l'avance, 12 exemplaires de la même brochure pour dix francs.*

12 ex. à 1, 50 égale 18 frs. ; il y a donc 8 frs. de réduction.

Des donations volontaires nous permettant d'exécuter notre programme d'une manière rapide et efficace seront reçues avec gratitude.

Prière de les transmettre à la Gnosis Propaganda Fund et Drummond's Bank, 49, Charing Cross, Londres S. W.

On est prié de s'adresser pour les abonnements, adhésions, annonces et échanges à l'administration de *Sophia*, 49, Onslow Gardens, Londres S. W.

Avant le 1^{er} Oct. 1913 l'adresse est Château de Bovigny-Gouvy-Belgique

Les journaux spirites théosophes et maçonniques du monde entier sont priés de vouloir bien insérer in-extenso cet avertissement.

Imp. du MESSENGER, Liège — rue Bonne-Fortune, 5.

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME

QUESTIONS SOCIALES

MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

LE MESSAGER est administré par un Comité directeur qui dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit : Au journal LE MESSAGER, à Liège.

LE MESSAGER est affilié à l'Association des Journalistes périodiques belges et étrangers.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique. fr. 3,00
Pays étrangers faisant partie de l'Union Postale, fr. 5,00

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner à tous les bureaux de poste

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de M. Jacques Focroulle, 25, rue Gaucet à Liège.

SOMMAIRE :

La Science biolique. — Phénomènes de cérébration inconsciente ou phénomènes spirites ? — L'intersigne. — Un calculateur prodige. — Pour la paix universelle. — Evangile du matérialiste. — Bibliographie. — Nouvelles.

La Science Biolique

Quelques expériences très simples à réaliser soi-même, au moyen de girateurs bioliques en clinquant. (Par G. de Tromelin).

Je reçois assez souvent des lettres me demandant des renseignements sur le fonctionnement de mes appareils et girateurs bioliques.

Quand les lettres émanent de correspondants déjà au courant des principes fondamentaux de la science biolique, c'est pour moi un réel plaisir d'y répondre, car plus j'aurai de collaborateurs de bonne volonté, et plus il y aura de chances pour que cette science nouvelle progresse.

Quand les lettres proviennent de correspondants, qui me demandent les moyens de faire tourner des girateurs, j'avoue que je n'éprouve aucun plaisir à répéter les mêmes choses pour la centième fois.

Si la place n'était pas si limitée dans une revue qui doit s'occuper de sujets très divers, j'aurais pu donner mes réponses par le *Messenger* ; et même j'aurais demandé au directeur, de reproduire les deux articles que je viens de publier dans *La Vie Mystérieuse*, en réponse aux lecteurs qui ne sont pas encore au courant des propriétés de la biolicalité.

Les articles comportant des clichés sont plus clairs, mais je vais quand même essayer de donner satisfaction à quelques lecteurs qui

désirent se mettre au courant des premiers principes, sans publier de clichés.

Quand il s'agit de construire soi-même un girateur si simple qu'il soit, les plus petites difficultés peuvent arrêter le zèle des opérateurs de bonne volonté.

C'est ce qui fait, que je me suis résigné à publier des modèles de girateurs *si simples*, qu'il faut être absolument indifférent pour ne pas les réaliser et les essayer.

Je dis « *résigné* » parce que ces derniers girateurs, que j'ai employés au début de mes recherches (1906-1907), sont en clinquant, et que *les girateurs en papier*, sont bien supérieurs à tous les autres.

Toutefois, quand il s'agit de faire des expériences, où il entre dans les dispositifs des appareils de l'eau très chaude, celle-ci tord ou déforme les contours des girateurs de papier, et alors le clinquant s'impose parfois.

J'aurais pu renvoyer les lecteurs à mon ouvrage intitulé « *Le Fluide humain et la force biolique* » (1) ce qui vaudrait mieux pour eux. Cependant je vais leur indiquer ici les modèles très simples que la *Vie Mystérieuse* a publiés.

Il faut d'abord se procurer du clinquant quelconque, et ne pouvant pas passer mon temps à donner à chacun l'adresse d'un fabricant, je me bornerai à leur indiquer la *Cie L'Orol*, 98, rue Nationale à Yvry-Port (Seine).

Cette *Cie* fabrique d'excellents papiers d'aluminium de toutes sortes, qui feront bien l'affaire pour ces girateurs, et je recommande de

(1) LE FLUIDE HUMAIN ET LA FORCE BIOLIQUE, par G. de Tromelin. Un fort volume illustré d'un dessin demi-médiunne et de 2 grandes planches, donnant les dispositifs de 50 appareils divers.

MM. Durville, éditeurs à Paris, 23, rue St-Merri
Franco. Prix : 4 fr. 50

demander les papiers N^{os} 40 et 40 P. qui sont d'une épaisseur convenable et à très bas prix.

2° Ayant reçu ce clinquant d'aluminium, vous n'aurez plus qu'à découper de petits rectangles ayant les dimensions suivantes :

A. 3 ou 4 centimètres de large sur 8 cent. de long. — B — 8 cent. de large sur 8 cent. de long. — C — Vous couperez des rectangles à votre idée et *dimensions quelconques*, pour faire des essais comparatifs à votre gré et plus grands.

D. Munis de ces rectangles, vous les plierez en longueur ou en largeur, de façon à réaliser les formes que j'ai appelées « *en toit* » qui forment des gouttières triangulaires.

E. Cela fait, vous couperez des rondelles de bouchon un peu large et ayant environ 1 cent. d'épaisseur. Au centre de ces rondelles, vous piquerez une aiguille ou une épingle d'acier, qui serviront de pivot.

F. Sur la pointe de ce pivot, vous poserez à cheval en équilibre un de ces toits, de façon à ce qu'il soit horizontal, c'est à dire parallèle au plan de votre table.

G. Votre girateur dès lors sera prêt pour l'expérimenter, ce qui montre qu'un enfant pourrait en faire autant facilement.

Le girateur sera placé à 10 ou 15 centimètres du rebord de votre table, dans la partie médiane et non à l'un des angles.

Vous pourrez ensuite opérer, soit en restant assis en face du système, soit même en restant debout, *surtout si au lieu des mains, vous vous servez d'un écran biolique de côté*, comme il sera expliqué plus loin.

Si on veut employer le papier, il faut coller sous le papier un petit rectangle plié en clinquant, afin que la pointe de l'aiguille ne perfore pas le papier pendant les rotations.

Rotation au moyen des mains

Il sera bon de placer sous votre girateur un ou deux grands journaux déployés, car ils condensent la biolicité sous le girateur.

Vous placerez votre main droite derrière le girateur, verticalement le pouce en l'air, comme si vous vouliez réchauffer le girateur.

La main peut être plus ou moins courbée et doit reposer sur les journaux de façon à ne pas gêner la rotation, le girateur étant à peu près en face de la base des doigts.

I. Dans cette position, le girateur tournera dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Si on se sert de la main gauche dans les mêmes conditions, le sens de la rotation sera renversé.

Les sens de rotation que j'indique, sont les cas les plus généraux, mais il arrive parfois, que les sens de rotation sont différents de ceux que j'ai énoncés.

J. Quelquefois même, il arrive que le girateur ne tourne pas du tout ; puis une heure ou deux après il tourne bien. J'ai cru remarquer en ce qui me concerne, (car chacun a son équation personnelle), que notamment la nuit après minuit, des inversions se produisent ou même les girateurs sont très paresseux.

K. La pensée paraît influencer la bonne marche des girateurs, ainsi que leurs arrêts, *même après la main enlevée...*

Ce qui est certain, et n'arrive que pour des appareils mus par les fluides bioliques de notre organisme qui sont extériorisés, c'est que nos fluides bioliques ou la biolicité paraît s'éduquer à la suite de la répétition des girations. C'est à dire que souvent *au début* ils tournent mal, et que plus on expérimente et mieux ils tournent.

Nota : Ces expériences ne démontrent pas que les deux mains sont polarisées ou biolisées en sens inverse, comme l'enseignent les magnétiseurs qui ne connaissent pas encore les propriétés de la biolicité, car on peut chavirer les mains de façon à obtenir avec chacune les 2 sens inverses de rotation.

En tout cas, *ce qui est certain*, c'est que les girateurs sont fortement polarisés ou mieux « biolisés » car c'est le seul terme scientifique pouvant convenir à ce genre d'état spécial de polarisation de la matière sous l'influence des radiations « bioliques » qui émanent de toutes les parties de notre corps.

De plus, non seulement les girateurs, *mais la table et tous les objets* quelconques qui sont posés dessus, sont fortement biolisés par les radiations bioliques du corps humain, (*et de tous les Etres vivants*).

Ce sont ces remarques, basées sur de très nombreuses observations, qui m'ont conduit à l'importante découverte de l'emploi des écrans bioliques, permettant d'actionner mes girateurs sans aucun contact du corps ni des mains, soit avec l'appareil soit avec la table supportant mes girateurs.

Rotation au moyen des écrans bioliques

L. En effet, ayant placé sur la table l'un de mes girateurs, l'opérateur pourra le faire tourner encore, non plus cette fois en posant sa main derrière ce girateur, mais simplement en plaçant à droite du dit girateur et verticalement un carton un peu plus grand qu'une enveloppe ordinaire.

M. Le carton devra avoir son plan perpendiculaire au rebord de la table et pour le maintenir vertical, une cale quelconque, (petit pot, encrier, objet lourd) sera placé à droite de l'écran, soit de façon que l'écran reste intercalé entre le moteur-girateur et la cale.

Sans dessin, il n'est guère commode d'expliquer clairement les choses, j'espère cependant que ces explications seront suffisantes pour permettre aux lecteurs du *Message* d'opérer au moyen d'écrans bioliques.

Une simple enveloppe de lettres peut suffire pour les très petits girateurs de clinquant, que j'ai décrits au début de cet article.

N. Il est clair, que plus le girateur sera grand et plus sera grand l'écran. Pour de grands girateurs, un vieil almanach de carton pourra être utilisé.

Il faut avoir soin de poser l'écran, de façon à ce que son rebord vertical postérieur, ne dépasse pas la position du girateur.

Si au contraire, vous poussiez votre écran, de manière à ce que le rebord antérieur de l'écran soit à la hauteur du moteur, cela marcherait encore ; mais vu la façon dont cet écran est biolisé, le sens de la rotation serait inversé.

P. On peut aussi se servir de 2 écrans au lieu d'un seul, en plaçant un 2^{me} écran à gauche du girateur. Mais ce 2^{me} écran devra alors avoir son rebord vertical antérieur à la hauteur du girateur.

Pour changer le sens de rotation avec 2 écrans, l'écran de gauche serait disposé de manière que le rebord vertical postérieur, soit à la hauteur du girateur.

D'ailleurs en opérant et par pratique, les expérimentateurs se rendront compte très rapidement des effets naturels de ces écrans pour actionner leurs girateurs, dont ils pourront changer les formes, en se reportant aux dessins variés de mes nombreux girateurs qu'ils trouveront indiqués dans mon volume sur « *Le Fluide humain et la Force biolique* ».

Conclusions

Cet article n'est qu'un léger aperçu sur mes girateurs, et j'aurais voulu parler des propriétés si remarquables de la biolilité, mais la place me manque. Je me bornerai donc à indiquer cette loi fondamentale, qui relie la chaleur à la biolilité.

La chaleur est un excitant et un véhicule de la force biolique. Elle augmente l'énergie de toutes les manifestations et phénomènes bioliques, quand on l'adjoint dans les dispositifs employés pour faire fonctionner mes girateurs et tous mes autres appareils bioliques quels qu'ils soient.

J'ai fait aussi de nombreuses expériences d'une importance capitale, avec mes « *antennes bioliques* », qui sont des écrans peu larges et très longs (de 40 à 70 cent. de long). Au moyen de ces antennes b. je suis arrivé à démontrer que l'ambiance recèle de la « *biolilité naturelle terrestre et atmosphérique* », ce qui est un résultat considérable, capable de bouleverser la science, la biologie, les théories sur l'évolution des Etres et la philosophie (1). Je dois ajouter que M. Pravdine de St-Péterbourg a bien voulu répéter et contrôler mes expériences, (ce dont je lui suis extrêmement reconnaissant), et qu'il est arrivé à confirmer mes résultats. Ces expériences feront le sujet de recherches nouvelles et captivantes que je poursuis, dans le but de montrer expérimentalement que le milieu ambiant recèle des sources de forces vitales ou bioliques naturelles, comme il renferme des sources d'électricité naturelle...

G. de TROMELIN.

Phénomènes de cération inconsciente ou phénomènes spirites ?

Suite des expériences du docteur de Sermyn extraites de son livre : CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DE CERTAINES FACULTÉS CÉRÉBRALES MÉCONNUES, pages 26 à 29.

Une malédiction

Il y a environ une quinzaine d'années, je traversais à cheval la rue St-Dh... lorsque j'entendis le bruit d'une fenêtre qu'on ouvrait précipitamment et une voix de femme qui criait : Docteur ! Docteur ! En me retournant je reconnus une sage-femme qui avait l'air très effrayée, et qui d'une fenêtre me faisait des gestes suppliants en criant toujours : Docteur ! vite, vite, accourez !

Je m'empressai de me rendre à son appel, et elle me montra une jeune femme de dix-huit à

(1) Les lecteurs que cette question intéresserait, trouveront dans l'ECHO DU MERVEILLEUX (70, rue Gay-Lussac à Paris), 2 articles aux dates du 15 Juin et du 1^{er} Juillet lesquelles résument mes recherches sur la BIOLILITÉ NATURELLE, et l'état actuel de cette question si importante. Certes quand j'ai commencé à m'occuper de ces travaux, j'étais bien loin de supposer qu'ils pourraient me conduire un jour à démontrer que la Terre et notre ambiance recèlent des sources naturelles de forces vitales et psychiques soit de biolilité naturelle.

Si cette découverte se confirme dans l'avenir, les penseurs pourront dès à présent en prévoir les énormes conséquences au point de vue scientifique et philosophique.

Note de M^r. G. de T.

vingt ans gisant à terre sur un matelas couvert de sang, et qui avait l'air d'une morte.

Après quelques explications de la sage-femme et un rapide examen de ma part, je compris qu'il s'agissait d'un cas de présentation placentaire et qu'une foudroyante hémorragie venait d'avoir lieu.

Heureusement le col de la matrice était assez dilaté pour me permettre de faire la version. Quand je parvins à retirer l'enfant et à extraire le placenta je ne savais pas si la jeune personne était encore vivante. Heureusement ce n'était qu'une syncope, et c'est je crois ce qui l'a sauvée.

Il y avait une pharmacie tout près, et je pus faire de suite quelques injections sous-cutanées d'éther que le pharmacien m'apporta. Je parvins aussi à introduire dans la bouche serrée de la mourante un peu de cognac qu'elle avala avec difficulté. Enfin je finis par sentir un pouls filiforme, qui graduellement devenait plus manifeste.

Lorsque la malade reprit entièrement connaissance, elle ouvrit les yeux et, surprise, me fixa longuement. Puis elle promena lentement sa vue sur tout le sang répandu sur elle et sur le plancher, chercha à se couvrir et à réparer le désordre de ses vêtements ; ensuite elle poussa un long et profond soupir et dit, d'une voix caverneuse qui semblait venir du fond de son être : *gáovoa vú vov gáyst !* Ce qui veut dire : Que le cancer le ronger !

Je ne comprenais pas très bien ce qu'elle voulait dire, ni à qui s'adressait cette imprécation, mais la sage-femme qui comprenait que la jeune fille maudissait son séducteur, s'empressa de me raconter l'histoire de cette malheureuse. C'était M. X. X. qui l'avait abandonnée, après l'avoir rendue mère.

Elle répéta plusieurs fois la même malédiction, et l'on devinait sur les traits de son visage la colère profonde qui remplissait son être, ainsi que l'intensité du désir de la vengeance qui la possédait.

Trois ou quatre mois après cet événement je fus appelé par le docteur L. en consultation. C'était pour M. X. X., le séducteur. Il était atteint d'un cancer à la lèvre supérieure.

Il fut opéré trois fois, mais le mal a toujours récidivé. Il a été littéralement rongé par le cancer.

Le cas de Landry

Nous avions à l'hôpital St-A un jeune Français appelé Landry, qui était atteint d'une paralysie générale. C'était, je crois, en 1873.

Il occupait une cellule d'où il ne sortait que sous la surveillance d'un gardien, car sa folie n'était pas commode. Chaque matin une sœur de l'hôpital, nommée sœur Alphonsine, lui portait son déjeuner.

A côté de la chambre de Landry il y en avait deux autres, sur le même plan, occupées toutes les deux par deux fous tranquilles. Sœur Alphonsine avait l'habitude de donner d'abord à ces deux derniers leur déjeuner et d'aller ensuite chez Landry qu'elle ne quittait que lorsqu'il avait fini de manger.

Or, quand Landry entendait venir la sœur il devenait inquiet, il s'agitait dans sa cellule, il poussait des cris, frappait des pieds sur le plancher, contre la porte, et ne cessait son vacarme que lorsque sœur Alphonsine allait lui offrir son déjeuner.

Après un séjour de trois à quatre mois à l'hôpital, Landry fut envoyé en France dans sa commune.

La chambre fut nettoyée, fermée et restait inoccupée, quand un matin, lorsque sœur Alphonsine portait le déjeuner des deux aliénés qui occupaient des chambres placées à côté de celle de Landry, elle entendit toute surprise, dans la chambre vide et toujours fermée, jadis habitée par le jeune Français, des cris, des piétinements, des bruits exactement pareils à ceux que produisait Landry quand il attendait son déjeuner.

Elle ouvrit la porte de la chambre et, n'y trouvant personne, elle se mit à genoux, toute tremblante, et adressa, sans savoir pourquoi, une prière à Dieu.

A mon arrivée à l'hôpital elle me raconta l'événement, encore toute pâle et émue.

— Landry vient de mourir, ma sœur, lui dis-je, de pareilles manifestations ont déjà été constatées par des milliers de personnes ; elles ne sont pas extrêmement rares.

— Je crois aussi qu'il est mort, me dit-elle, j'en ai eu le pressentiment. La prière que j'ai dite au milieu de sa chambre était une prière adressée à Dieu pour le repos de son âme.

Je pris note du jour et de l'heure.

Un mois après nous apprenions par l'entremise du Consultat français que Landry était mort en France le jour même de sa manifestation à S... ; quant à l'heure je n'ai jamais pu l'obtenir.

D^r DE SERMYN.

(A suivre).

L'Intersigne

Ainsi me parla le vieux père Lagadec le marin.

« Ce n'est pas à nier que, de deux êtres unis par les liens du sang ou une forte affection, l'un puisse avertir l'autre d'une catastrophe qui va briser ces liens ; et la distance qui les sépare n'est pas pour arrêter cette sorte de message surnaturel, quand bien même il aurait à traverser des centaines et des milliers de lieues !

» Explique qui pourra ! Moi, je ne m'en charge pas, n'étant pas assez savant pour cela. Mais, explicable ou non, cela est, et il existe des familles, — je vous citerai la nôtre, — où il ne se prépare aucun événement de mort sans que quelqu'un de leurs membres n'en reçoive communication par ce que nous appelons un « intersigne ».

» C'est, par exemple, un poids qui tombe lourdement sur le plancher du grenier, un coup de poing dans une vitre, dans un volet ; des fois, on s'entend nommer de l'autre côté de la cloison, ou du dehors, par une voix connue... Cela dépend... On grimpe au grenier, on va regarder dans la pièce voisine, dans la rue.

» Rien, — on ne voit rien !... La pièce est vide, la rue déserte...

» C'est l'« intersigne », voyez-vous, monsieur !

» Ou encore, une personne que vous aimez vous apparaît sans crier gare, pour disparaître aussi soudainement qu'elle s'est montrée... L'« intersigne » !... Votre cœur se serre, car vous savez que la personne qui s'est manifestée à vous, ou dont vous avez reconnu la voix est morte, et qu'elle est venue vous en avertir. Et vous ne tardez pas à être confirmé dans votre crainte, car l'« intersigne » ne trompe jamais. Le malheur s'est bien effectivement produit, à l'heure, au jour, à la minute précise où il vous a été annoncé. »

Et le père Lagadec raconte l'aventure saisissante qui lui est arrivée il y a trente-cinq ans.

En ce temps-là il faisait le long cours à bord du trois-mâts l'« Eugène-et-Marie ». Il devait se marier au retour d'un voyage dans la mer du Nord, et sa fiancée était venue assister à son départ au port d'embarquement.

Or, après une traversée épouvantable, une nuit, brisé de fatigue, il s'endormit, debout, cramponné d'instinct à sa roue de gouvernail. Il faisait une brume à couper au couteau.

« Tout à coup, me dit-il, Suzanne m'apparut dans mon sommeil...

» Oh ! c'était bien elle allez ! — ou, plutôt,

c'était sa forme !... Comment vous expliquer cela ? .. Une forme de lumière, que je comparerais aux feux-follets des cimetières, ou encore à ces phosphorescences qui, par les nuits d'orage, courent et brillent à la surface de la mer !...

» Elle voltigeait entre la roue et l'habitacle... Cela dura peut-être trois ou quatre secondes... Je voulus lui tendre les bras ; mais elle, d'une voix de commandement : « Lofe ! » et s'évanouit dans les ténèbres comme une fumée...

» Machinalement j'obéis : je donnais un tour entier de barre. Presque aussitôt il y eut un choc formidable, qui fit craquer l'« Eugène-et-Marie » jusqu'au tréfond de sa membrure... Et, réveillé en sursaut par la secousse, je distinguai une grosse masse sombre, — un paquebot qui continuait sa route dans la brume après nous avoir rudement frôlés par notre tribord.

» De la vitesse dont il marchait, sans mon tour de barre, il nous coupait en deux tout net, abordant par le travers.

» Pas d'avaries, Dieu merci !... Mais je ne savais que trop, hélas à quoi m'en tenir sur ce qui m'attendait au retour !...

» Et, de fait, le surlendemain de notre arrivée, je reçus une lettre de la mère de Suzanne m'informant que ma fiancée était morte, — morte subitement en poussant un grand cri, — morte dans la nuit, — et tout porte à croire à l'heure même où elle m'apparaissait pour nous arracher au péril !...

» — Voyez-vous, monsieur, l'« intersigne » ne trompe jamais ! »

MAXIME AUDOIN.

Voici encore quelques coïncidences singulières que rapporte le *Matin* dans son numéro du 18 septembre dernier :

M. Frédérick Littlewood, ancien président du conseil municipal de Milton-Regis, comté de Kent, est mort hier matin, dit le *Daily Mail*, à la suite d'une attaque d'apoplexie, la troisième depuis trois ans.

Lorsque, hier après-midi, dès l'ouverture d'une séance du conseil, ce décès fut annoncé, et lorsqu'on apprit aussi que son portrait qui ornait la salle était tombé du mur, la stupéfaction fut à son comble, car de nombreux membres rappellent qu'il y a quatre ans, quand M. Frédérick Littlewood avait eu une première attaque, son portrait avait été retrouvé à terre. Quand la seconde attaque survint, on trouva encore, dans la matinée, le portrait de M. Littlewood gisant sur le plancher et, hier matin, avant que sa mort fût connue, un employé de bureau trouva ce même portrait au bas du mur, mais cette fois la glace qui le recouvrait était brisée. Quelques heures après, M. Littlewood trépassait.

Un calculateur prodige

Il sort d'un asile d'aliénés

et est presque illettré

Un pensionnaire de l'hospice de Saint-Jacques, près de Nantes, Jean C..., était classé dans la catégorie des hypomaniaques. Sa manie n'avait rien de commun avec sa facilité extraordinaire de calcul mental. Cette facilité existait avant qu'il eut donné des marques de dérangement cérébral. Elle a survécu à la raison.

Pas instruit, d'intelligence plutôt médiocre quand il était enfant, Jean C... n'avait la mémoire développée que pour les chiffres.

A l'hôpital le docteur Benon, médecin-adjoint remarqua dans ses visites quotidiennes, ce singulier malade, qui passait la plus grande partie de son temps à calculer. Un interne, M. Huntziger, étudia son cas plus attentivement. Il put se rendre compte de la prodigieuse facilité de calcul mental de son pensionnaire et l'étudier sans peine, car il était très doux et de caractère plutôt gai.

M. Huntziger nous donne quelques exemples de cette facilité en même temps qu'il nous indique les moyens que Jean C... lui a dit lui-même employer pour ses opérations.

— Combien, lui demanda-t-on, y a-t-il de secondes en trente années ?

Le calculateur se recueille pendant quatorze secondes exactement, et répond :

— 946,080,000 secondes.

— Comment obtenez-vous ce résultat ?

— D'abord, je sais, pour l'avoir calculé souvent que, dans une année de 365 jours, il y a 31,536.000 secondes. Je compte d'abord 30 fois 30.000.000 égale 900.000.000, puis 30 fois 1.500.000 égale 45.000.000, puis 30 fois 30.000 égale 900.000, puis 30 fois 6.000 égale 180.000. J'additionne chaque nombre déjà obtenu au nombre précédent, cela me fait 946,080,000.

Comme on voit, c'est un travail de décomposition de simplification auquel se livre Jean C... C'est classique. Ce qui est surprenant, c'est la vitesse avec laquelle il l'accomplit.

Autres questions.

— Un pied correspond à une longueur de 0^m333. Combien y a-t-il de pieds dans 343 kilomètres ?

Réponse en 7 seconde : 1,029,000.

— Quel âge à-t-on quand on a vécu 343 millions de secondes ?

Réponse en 23 secondes : 10 ans, 10 mois, 14 jours, 1 heure, 46 minutes, 40 secondes.

Au contraire, d'Inaudi et d'autres calculateurs célèbres, Jean C... n'extrait pas les racines. Par contre, il ignore sûrement le calcul des superficies.

Jean C..., ajoute le docteur Huntziger, est ignorant, presque illettré ; il sait à peine écrire ses chiffres. Il a appris à compter tout seul, sans conseil, par des moyens à lui, à peu près identiques, d'après ce qu'on peut en juger, à ceux qu'employaient les autres calculateurs célèbres. Il fait partie de cette catégorie de « calculateurs-nés » dans laquelle se classent également les Inaudi, les Fleury, les Mondeux, les Mangiamela, les Bruyton, les Colburn.

Jean C... est sorti guéri ces derniers temps de l'asile.

(L'Etoile Belge du 26 Mai.)

Pour la Paix Universelle

M. David Starr Jordan, président de la Leland Stanford University, à Palo Alto, en Californie, a donné au Bureau international des Fédérations d'instituteurs à Gand une conférence pour la paix universelle et établi le rôle joué par la ville de Gand dans le mouvement en faveur de la paix et de l'arbitrage.

C'est à Gand que fut signé le traité qui mit fin à la lutte entre les Etats-Unis d'Amérique et le Canada ; ce traité ne régla pas le différend, mais il proclama la suspension des hostilités, le différend ne fut terminé, du reste, que cent ans plus tard ; mais ce traité fit germer l'idée de régler toutes les questions qui peuvent diviser les peuples en les soumettant à un conseil d'arbitrage.

Depuis plus de cent ans les relations entre les Etats-Unis et le Canada sont fixées d'une manière toute pacifique, la neutralité est respectée sur toute la frontière sans qu'il y ait une forteresse, un soldat.

Pourquoi les relations entre les différentes nations de l'Europe ne pourraient-elles se régler de la même manière ?

Pourquoi ne pas fonder les Etats-Unis d'Europe ?

Les bases de cette union existent dans les rapports internationaux chaque jour plus nombreux.

L'Amérique nous donne un exemple frappant de cette fusion possible : les habitants des Etats-Unis appartiennent à toutes les nations de l'Europe qui y ont oublié leurs anciennes rancunes

et leurs antipathies. La même fraternité peut unir tous les peuples de l'Europe en un seul État dans lequel la confiance et la sympathie mutuelles des différentes nations seraient les plus sûrs garants de prospérité et de paix.

C'est, du reste, dans la fédération, dans l'union basée sur l'ordre et la loi, que résident l'avenir des peuples, l'avenir de la civilisation.

On annonce d'autre part que le premier congrès de l'œuvre de rapprochement franco-allemand « Pour mieux se connaître » se tiendra du 23 au 26 septembre à l'exposition de Gand.

En même temps aura lieu, du 24 au 26 septembre, une conférence de journalistes français et allemands, qui rechercheront ensemble les moyens d'empêcher ou de combattre les fausses informations et s'occuperont de créer un bureau de presse franco-allemand.

Évangile du matérialiste : l'homme

Pour les matérialistes, l'homme est bien peu de chose : un corps formé de chair, d'os, de muscles, de nerfs, etc. Ce corps possède un cerveau, centre de l'intelligence, et la pensée n'est qu'une sécrétion de ce cerveau. Le langage n'est qu'une vibration des cordes vocales. Cet homme naît, se développe et meurt. Sorti du néant, il retourne au néant, et c'est tout. Pourquoi est-il venu sur la terre ? — Pour remplir une fonction, pour être un chiffre du nombre infinitésimal qui mesure l'éternité : rien de plus. Mais ce cœur qui a aimé, ce cerveau qui a produit des chefs d'œuvre, cette chair qui a palpité et souffert, est-ce l'homme tout entier ? — Oui diront les partisans de ce système c'est l'homme tout entier : il n'a pas d'âme, comme le prétendent les spiritualistes ; car aucun médecin n'a rencontré cette entité sous son scalpel, aucun physicien ne l'a pesée ni photographiée (*ce n'est plus vrai*) : donc elle n'existe pas et ne saurait exister. Tout se borne pour nous à n'être qu'un simple agrégat de cellules vivantes. Ces cellules mortes, l'être humain a cessé d'exister. N'ayant pas d'âme, le principe d'immortalité qui en découle est réduit à néant, et du même coup l'homme ne peut prétendre à une existence ultraterrestre. Tout finit au tombeau et le trépas mystérieux n'est que l'évanouissement de nos facultés et la désagrégation totale de nos cellules vitales. *La mort, c'est le néant.*

(Journal l'Hermès).

A la séance d'ouverture de l'Association Britannique pour l'avancement des sciences, Sir Oliver Lodge vient de prononcer un discours présidentiel remarquable pour combattre ces doctrines funestes. Nous en reparlerons.

Bibliographie

THEO RICHEVIEL. **L'emprise inévitable**, roman, chez EUGÈNE FIGUIÈRE et C^{ie}, éditeurs, 7, rue Corneille à Paris, et 72, rue Van-Artevelde, Bruxelles. Un vol. in-18 jésus, 3 fr. 50.

Le roman de M. Teo Richeviel étonnera ceux qui le liront. Ils les étonnera parce que l'auteur n'a que vingt et un ans, et que son coup d'essai est un coup de maître, tant son livre est bien composé et tant il est bien écrit. Sans doute le cadre inspira l'écrivain. La psychologie du héros, Jacques Hébert a pour ambiance les paysages vosgiens. C'est d'une plume lyrique et habile que M. Richeviel les a décrits. Mais il a peuplé les sites qu'il aime d'une étude d'amour passionnante, soignée, étonnamment juste, pleine de jeunesse mais aussi de sagacité. Les personnages secondaires Divonne, Martignac, et Adrienne, et Didy sont fort bien campés. L'histoire est attachante et nul doute que le talent de M. Richeviel devienne un des plus souples, un des plus solides de la nouvelle génération.

* * *

Ironiques désenchantements, nouvelles, par VICTOR COUDRON, chez EUGÈNE FIGUIÈRE et C^{ie}, éditeurs, 7, rue Corneille à Paris, et 72, rue Van-Artevelde Bruxelles. Un volume in-18, 3 fr. 50.

Le conte en vers est un genre qui ne tente plus guère les artistes littéraires. M. Victor Coudron n'a pas craint de tenter un renouveau de cette forme charmante où excellait le bon La Fontaine. Mais l'auteur ne nous donne que des nouvelles lisibles pour tous, des nouvelles pimpantes, jolies, ou graves et même émouvantes. On lira non sans plaisir ce ravissant apologue : *Trouvé dans la hotte du chiffonnier*, ce pittoresque récit : *Goin, maître de village*, les *Amours de Bosco*, ce drame : *Les deux fantômes*, et la *Découverte de Tycho*, et *l'Année merveilleuse*, le tout précédé d'une *Dédicace aux simples d'esprit*, qui est un petit chef-d'œuvre d'esprit, et d'émotion.

(Notes des Éditeurs)

* * *

Le spiritisme religion scientifique universelle de l'avenir. Exposé synthétique établi par le Bureau

international du spiritisme pour le « Musée international » et publié par la Fédération spirite belge. Brochure illustrée de 20 pages.

Nous apprenons que M. le chevalier Le Clément de St Marcq a donné sa démission de Président de la fédération spirite belge, il a été remplacé par M. Jacques Fraikin, de Liège.

Nouvelles

Sous le pseudonyme de Kardek un monsieur qui se dit français, mais dont le vrai nom est Louis Dulier (de Schaerbeek), et qui se proclame « le plus fort médium et suggestionneur du monde », a donné le 13 septembre, au Théâtre du Casino à Spa, une séance qui rappelle certaines expériences de Cumberland, Pickman et Donato ; après deux essais successifs avec des personnes des deux sexes, il parvint aussi à imprimer un mouvement rotatif à un guéridon mais il ne poussa pas l'expérience plus loin ; dans les séances privées il en est autrement, paraît-il. Les expériences sur Kardek auraient été faites aux facultés de médecine de Nancy et Grenoble par les Docteurs Bernheim, Bordier, et le Colonel de Rochas.

A la suite d'une séance qui eut lieu le 16 septembre au théâtre de Verviers et où il invita les médecins à venir contrôler ses expériences, M. l'Avocat Albert Bonjean, qui ne croit pas à la transmission de pensée *sans contact*, a porté un défi à Kardek inséré dans *L'Union Libérale* de Verviers du 19 septembre. Cette affaire aura probablement des suites judiciaires.

Un message de William Stead

Le *Harbinger of Light* de Juin publie le message suivant que Miss Estelle Stead avait reçu de son père :

« Je veux envoyer un message aux lecteurs de *Psychic Gazette*, en cet anniversaire de mon trépas.

» Je vous remercie tous, comme ouvriers de la grande cause, plus grande que tout ce qui a été entrepris dans le passé, et aussi efficace, même que la parole divine. Lorsque j'étais encore incarné, j'avais acquis la conviction qu'elle était plus importante que toute autre.

» Chers amis et collaborateurs, maintenant que je suis de ce côté, j'éprouve cette conviction dix mille fois plus encore, car je vois beaucoup plus clair.

» Préparez-vous ! Préparez-vous ! Oh ! si l'on pouvait comprendre ce qui attend ceux qui ne sont pas préparés et l'importance d'arriver ici avec la connaissance et les convictions ou réfléchirait plus sérieusement.

» Répandez partout la bonne nouvelle : *Il n'y a pas de Mort*. et l'avenir est meilleur. La communication est difficile. Nous ne pouvons vous dire que peu de choses, mais de ce peu vous pouvez tirer beaucoup d'enseignements. Ayez foi, persévérance et amour, car Dieu est amour, et l'amour est Dieu.

« W. T. STEAD. »

Une cérémonie en mer

Le journal anglais *Mirror*, du 11 août reproduit une cérémonie touchante qui s'est passée ces jours derniers en mer à bord du *Franconia*. Arrivé à l'endroit précis où avait sombré le *Titanic* le navire stoppa, et des couronnes de laurier, provenant des arbustes du jardin de M. Stead, furent jetées à la mer par la famille tandis que les 1500 passagers du *Franconia* se tenaient sur le pont, tête découverte, et que la musique jouait « *Nearer, My God, to Thee* ».

Une rectification

D'après une information du *New-York Herald* rapportée dans le *Light* du 23 août, le médium J.-W. Fletcher ne se serait pas suicidé : le médecin légiste M. Grath qui a fait l'autopsie du corps n'a trouvé aucune trace de poison. On suppose que l'apparition soudaine de la police avec un mandat d'arrêt pour des faits dont ses amis assurent qu'il était innocent, lui a donné un choc au cœur qui a déterminé la mort. Nous nous faisons un devoir d'insérer cette rectification.

Pour un héros du « Titanic »

Un comité s'est formé à Liège pour commémorer l'héroïsme de Georges Krins, ce jeune musicien liégeois, âgé de 22 ans, qui périt, le violon à la main à bord du « *Titanic* ».

Pour la propagande. — Nous prions nos abonnés et lecteurs qui ne font pas collection du journal de le passer en d'autres mains après l'avoir lu faisant ainsi œuvre de propagande. Les nouveaux abonnés pour l'année 1914 recevront les numéros parus depuis le 1^{er} Octobre.

Nécrologie. — Une lettre de faire part portant en tête la devise spirite « Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse, telle est la loi » nous apprend la désincarnation de Madame Victor Beyns, née Honorine Vanrugteghem, née à Villers la Bonne-Eau, le 28 septembre 1849, décédée inopinément à Uccle le 10 septembre 1913.

Nous envoyons à son esprit nos bonnes pensées, à notre dévoué frère Victor Beyns et à son honorable famille l'expression de nos sympathiques condoléances.

Imp. du MESSENGER, Liège — rue Bonne-Fortune, 5.

Journal bi-mensuel

LE MESSENGER

SPIRITISME

QUESTIONS SOCIALES

MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

LE MESSENGER est administré par un Comité directeur qui dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit : Au journal LE MESSENGER, à Liège.

LE MESSENGER est affilié à l'Association des Journalistes périodiques belges et étrangers.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique. fr. 3.00
Pays étrangers faisant partie de l'Union Postale, fr. 5.00

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2.50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner à tous les bureaux de poste

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de M. Jacques Focroulle, 25, rue Gaucet à Liège.

SOMMAIRE :

Deux discours remarquables de Sir Oliver Lodge. — Phénomènes de cérébration inconsciente ou phénomènes spirites ? (suite et fin). — Evénements remarquables à Kimberley. — Communication spirite. — Les chevaux savants d'Elberfeld. — L'Affaire Kardek. — Spiritisme Expérimental.

Deux discours remarquables de Sir Oliver Lodge.

Sir Oliver Lodge a donné dernièrement à University Museum lecture Théâtre d'Oxford une conférence sur les Recherches psychiques au cours de laquelle il raconta quelques expériences remarquables en télépathie. Il parla aussi d'un nouveau médium, une dame Willett, par laquelle il sentit qu'il avait été en communication avec F. W. H. Myers, son ami et collaborateur en recherches psychiques et il dit que c'était là une conclusion importante dont ses auditeurs pouvaient à peine comprendre la valeur.

Le dix septembre, à Birmingham, Sir Oliver Lodge prononça un autre discours sensationnel commenté par tous les grands journaux anglais où il affirma de nouveau sa ferme croyance en la survie et la possibilité sous certaines conditions, de pouvoir entrer en communication avec des intelligences désincarnées.

Un correspondant du *Soir* de Bruxelles écrit de Londres 11 septembre :

Le discours prononcé hier par sir Oliver Lodge, président de la British Association, devant le congrès de Birmingham, va provoquer sans aucun doute des controverses remarquables.

Il serait, en effet, difficile d'imaginer un contraste plus singulier que celui du discours

d'hier avec celui prononcé l'année dernière, devant la même Association, par le professeur Schafer. Celui-ci traitait de l'ultime problème de la matière et insinuait que la science est sur le point de découvrir la formule de la vie, et de créer la vie même dans ses laboratoires. Sir Oliver Lodge est allé à l'extrême opposé, étudiant sans frayeur et sans fausse honte l'obscurité qui enveloppe toutes les sciences.

Un pareil discours comporte une signification nouvelle : il indique un changement profond dans l'attitude de la science vis-à-vis des problèmes de l'univers, et même, peut-on dire, un changement dans son attitude envers elle-même. Aussi longtemps que la science se vit refuser sa place au soleil par une « théologie étroite » ses dispositions d'esprit furent assertives et dédaigneuses. Au dogme elle opposait le dogme : le dogme scientifique contre le dogme religieux. Elle se basait sur des faits perçus et des lois fermement établies, et réclamait pour elle seule la solution matérielle de toutes choses. De nos jours, l'on peut observer une attitude plus tolérante : les conclusions de la science ont été trouvées vulnérables, et un certain scepticisme philosophique prévaut parmi les savants eux-mêmes. En physiologie, en chimie, en biologie, dans l'éducation et dans les sciences sociales, les dogmes d'hier sont récusés, et des lois qui semblaient définitives et inexorables ont été trouvées simplement approximatives de la vérité. Et, en présence de sa propre méfiance, la science est devenue moins confiante et plus humble. Elle n'explique pas : elle décrit. Elle en est arrivée à partager jusqu'à un certain point la méfiance philosophique du processus purement intellectuel et à tolérer ces intuitions et ces émotions qui sont autrement vieille que la science.

Sir Oliver Lodge a présenté hier cet esprit nouveau sous une forme combative. Il a porté la guerre dans le camp matérialiste et prêché la doctrine de l'immortalité personnelle. La suprême découverte physique du vingtième siècle est la théorie électrique de la matière. La molécule s'est résolue en atomes, et l'atome en électrons, par un procédé de divisibilité incalculable. Mais, dans cette divisibilité infinie il y a un principe cohérent et continu : l'éther de l'espace, l'omnipénétrante substance qui rassemble la totalité des particules de la matière.

Cette substance évasive échappe à l'analyse et son existence est même niée par ceux qui avancent le principe de la relativité. Mais ce n'est pas là une création fantastique du philosophe spéculatif ; c'est une nécessité absolue, comme l'air que nous respirons. Ce n'est pas de la matière tout en étant essentiel, et son influence sur les fonctions mentales et spirituelles ressent dans un autre ordre d'existence.

Ici l'illustre savant arrive à l'assertion finale que la mémoire et l'affection ne sont pas limitées à l'association avec la matière qui, seule, leur permet de se manifester en cette vie, — si l'on peut employer ce mot — et que la personnalité persiste après la mort corporelle.

Les conclusions de Sir Oliver Lodge ne seront peut-être pas universellement admises, mais il n'en est pas moins vrai que ses protestations contre les négations de la science trouveront un immense appui. Voici quelques phrases extraites textuellement du discours :

— La science est incompétente pour faire des dénégations compréhensives, et les expressions telles que « la force vitale » ne sont que des subterfuges. Dire que la sève monte par la force vitale c'est tout simplement éluder le problème et ne rien affirmer du tout.

— La vie introduit avec préméditation quelque chose d'incalculable dans les lois physiques. Elle n'abroge pas ces lois ; elle les supplémente.

— Expliquer le psychique en termes de chimie ou de physique est chose impossible. La chimie et la physique peuvent expliquer le coucher du soleil, mais elles ne peuvent aucunement rendre compte de l'exaltation qui remplit l'âme à cette simple vue. Et c'est ainsi que nous revenons à l'assurance que nous sommes plus grands que nous ne le savons être, et que nous sommes tout autres que les formules de chimie tenteraient de l'expliquer.

Sans entrer au cœur du débat, nous donnons maintenant un aperçu des appréciations de la grande presse :

Le Times : « L'impressionnant discours prononcé hier par Sir Oliver Lodge est une protestation contre l'arrogance. Le temps et l'espace sont continus, et cette chose étrange et intangible que l'on nomme « éther » est un agent physique réel, quoiqu'il élude toutes les recherches du laboratoire. »

Le Daily Express : « La religion et la science, antagonistes au siècle dernier, s'entendent maintenant pour affirmer les mêmes grandes vérités fondamentales de l'humanité. Le discours de sir Oliver Lodge est une déclaration plénière contre le matérialisme cru et inimaginatif qui abrite ses négations derrière les jupes de la science. »

Le Standard : « Que nous soyons d'accord ou non avec les déductions des recherches psychiques de sir Oliver Lodge, nous l'approuvons entièrement lorsqu'il dit : « La science peut ne pas être capable de révéler la destinée humaine, mais elle ne devrait certainement pas chercher à l'obscurcir. »

Le Morning Post : « L'on peut ne pas être toujours en communauté d'idée avec le président de la British Association, mais il est hors de doute que « les études scientifiques n'ont pas épuisé la connaissance de l'univers. »

Le Daily Graphic : « Malgré tout, nous sommes en grande partie sympathiques à l'opinion du grand Henri Poincaré lorsqu'il dit : « L'existence de l'éther importe peu — laissons cela aux métaphysiciens. Ce qui est essentiel pour nous c'est que tout arrive comme si tout existait, et que cette hypothèse convient à l'explication des phénomènes. »

Le Globe : « Le discours tout entier de sir Oliver est un plaidoyer en faveur de la liberté d'investigation dégagée des entraves d'une science conventionnelle. C'est la justification du nouvel agnosticisme scientifique. »

La Westminster Gazette : « Le discours de sir Oliver Lodge a répondu à l'attente générale. Nous avons fait du chemin depuis quarante ans. Nous avons vu périr nombre de « lois » scientifiques déclarées immuables et, comme l'a dit le président : « Nous sommes dans l'ascendance d'une sorte de scepticisme philosophique résultant de la méfiance vis-à-vis du processus purement intellectuel et de la reconnaissance de l'étroitesse du terrain scientifique. » En un mot, la science doute d'elle-même, La réception favorable faite à la théorie de « l'au-delà » dans les cercles scientifiques prouve que le vieux conflit entre la science et la religion n'existe plus. »

Les controverses vont faire rage, et la sen-

sation produite par ce discours est véritablement « immense »

Phénomènes de cérébration inconsciente ou phénomènes spirites ?

(Suite et fin)

Nous avons fini avec le récit des faits extraordinaires que le docteur de Sermyn a eu l'occasion d'observer durant sa vie. Dès le début de ses expériences, ce savant a pu se rendre compte par le magnétisme qu'il y a dans l'homme une intelligence, le moi conscient qui peut s'extérioriser, voir et agir à distance et communiquer instantanément ses impressions et observations. Il semble naturel et logique d'admettre que cette même intelligence, appelée âme ou esprit, délivré par la mort de ses liens corporels, survive et puisse encore se communiquer sur le plan terrestre. Cette conclusion qui constitue l'hypothèse spirite et qui nous semble la plus rationnelle pour expliquer certains faits cités, le docteur de Sermyn l'écarte le plus possible. En les analysant un à un, séparément, il met en avant la subconscience, l'hallucination, la suggestion, des facultés cérébrales et médiumniques méconnues, etc.

Citons ici encore pour finir quelques passages de son livre, pages 153 et 154, ils feront mieux comprendre la mentalité de l'auteur.

« J'ai dit qu'il existe des médiums, de bons médiums qui ne le savent pas et auxquels il ne faut qu'une occasion pour mettre à jour leurs facultés latentes.

Parmi les faits extraordinaires que j'ai eu l'occasion d'observer, j'ai cité un cas d'hallucination produite chez un homme d'une quarantaine d'années, jouissant de la plus parfaite santé. C'est celui d'un capitaine russe qui dans une réunion spirite a aperçu dans un miroir l'image de son frère mort depuis longtemps. Ce capitaine se moquait du spiritisme ; il avait placé ses mains sur la table en riant, uniquement pour faire plaisir à la maîtresse de la maison.

Depuis son hallucination, il est subitement devenu un fervent adepte de la doctrine spirite. C'est un cas remarquable d'autosuggestion pure.

J'ai connu des personnes très intelligentes qui étaient médiums, comme ce capitaine russe, et qui ne voulaient pas en convenir. Ils n'admettaient point que les phénomènes qui se produi-

saient autour d'eux prenaient leur source dans leur organisation spéciale.

Je citerai un cas intéressant qui offre beaucoup de ressemblance avec celui du capitaine russe, et qui montre, en même temps, jusqu'à quel point un savant, qui est médium sans le savoir, sans vouloir l'admettre, peut s'autosuggestionner.

M. George Sexton est membre du Collège Royal des médecins de Londres, il fait partie de plusieurs sociétés savantes. C'est un conférencier de talent, et dans ses discours publics il aimait à tourner en ridicule le spiritisme et ses adeptes. C'était, paraît-il, son thème favori. Tout d'un coup, pareil à Saint Paul, à Omar, il se convertit et d'adversaire qu'il était, devint un zélé partisan spirite. Dans un discours, qu'il a prononcé le 8 juin 1873 à la salle Cavendish à Londres, il explique pourquoi et comment il est devenu spirite.

Il raconte qu'en 1865, il avait organisé chez lui des séances spirites et que, de temps en temps, il obtenait des communications très extraordinaires, mais il persistait à croire que « l'intelligence qui se manifestait émanait de l'esprit de l'une des personnes présentes et était transmise au médium par quelque voie mystérieuse. »

« Un soir, dit-il, je me rendis chez Madame Marshall et il vint un esprit qui déclara être ma grand-mère décédée lorsque j'avais onze ou douze ans. Personne alors à Londres, excepté ma famille, ne connaissait son nom, et très certainement M^{me} Marshall ne l'avait jamais entendu prononcer. Je demandai alors au soi-disant esprit d'épeler son nom, et cela fut fait immédiatement. Je n'étais pas encore convaincu parce que je pensais que la réponse pouvait être due, après tout, à l'action réflexe de mon propre esprit. »

Ce doute du savant, dont la volonté et le jugement commençaient à vaciller est très intéressant à noter. Il est sur le point de découvrir la vérité, lorsqu'un autre fait du même genre vint mettre le comble à son autosuggestion.

Il avait pour ami intime John Watts, éditeur du *National Reformer*. John Watts se moquait du spiritisme et il avait dit à Sexton un jour en riant : « Lorsque je serai mort, si vous invoquez mon esprit, demandez-moi : Etes-vous John Watts ? Je vous répondrai : *I are*, au lieu de : *I am*. De cette manière vous aurez la preuve que c'est moi. » Ai-je besoin de dire, déclare Sexton dans sa conférence, que j'ai reçu cette réponse un grand nombre de fois ? » John Watts mourut en 1866. Sexton s'était rappelé de la plaisanterie

de Watts et lorsqu'il sut que son ami était mort, il s'empessa d'invoquer son esprit. A la demande : êtes-vous John Watts ? La table ou la main du médium, qui était Sexton en personne, répondit : I are. Ce fut le comble. Bientôt les visions, les hallucinations se succédèrent rapidement.

« Qu'il me suffise de dire, déclare-t-il, que j'obtins, dans ma propre maison, en l'absence de tout médium autre que quelques membres de ma famille, la preuve irrécusable que les communications venaient d'amis et de parents décédés ? L'identité des esprits qui se communiquent fut prouvée de cent manières différentes. Nos chers trépassés se rendirent palpables au toucher, et en même temps visibles ; et la doctrine de la communication spirituelle fut démontrée sans laisser l'ombre d'un doute. »

Voilà donc un fait historique, analogue à celui du capitaine russe ; chez l'un comme chez l'autre, l'hallucination a été provoquée par une autosuggestion. Chez Sexton, qui possédait les doutes légitimes du savant et dont l'intelligence était supérieure à celle du capitaine, la chute a été progressive, mais elle n'a pas été moins complète.

Je crois que l'on peut actuellement placer dans la catégorie de Sexton et du capitaine russe M. William Stead, l'intelligent rédacteur de la *Review of reviews*, qui vient d'établir un bureau spirite, le Bureau de Julia. C'est évidemment un médium qui probablement s'ignore, mais qui, en tout cas, s'autosuggestionne. »

D^r DE SERMYN.

Événements remarquables à Kimberley

Notre estimé collaborateur M. Louis Gardy a envoyé de Genève, 8 septembre, à la « REVUE SUISSE DES SCIENCES PSYCHIQUES » l'article suivant :

Genève, le 8 Septembre 1913.

Monsieur le Rédacteur,

Il y a dans le récit ci-dessous, que je traduis du *Light* (1), une si frappante analogie avec ce que dit M. le Professeur Flournoy, dans son intéressant ouvrage : « Des Indes à la planète Mars » sur les rapports qui ont existé entre M^{lle} Hélène Smith et son guide supposé, connu sous le nom de Léopold, que je ne résiste pas à la tentation de le faire connaître aux lecteurs de votre Revue. Voici cet article intitulé : « Événements remarquables à Kimberley » (Remar-

kable Happenings at Kimberley).

Monsieur, Au cours de certains incidents qui se sont passés récemment à Kimberley (Afrique méridionale), ils furent sténographiés par le fils de la dame en cause qui expédia les fonds en Angleterre. J'ai connu ce fils depuis plus de 20 ans. Voici les faits tels que la mère les raconte :

Des amis me firent demander un soir, disant que ma présence était nécessaire chez eux. Ils affirmaient ne pas pouvoir être tranquilles dans leur maison, parce qu'un homme venait s'y promener tous les soirs passant d'une chambre à l'autre et causant toujours. Je me rendis à leur invitation et, après le thé, nous fîmes une partie de cartes. Vers huit heures les enfants allèrent se coucher. Environ une demi-heure après, un d'eux se mit à crier : « Oh ! maman, viens, je t'en prie, cet homme est de nouveau là ! » Le mari et sa femme me prièrent d'y aller, de parler à cet individu et de tâcher de le faire partir. Lorsque j'entrai dans la chambre, j'y trouvai un homme qui causait en montrant la paroi. Je me mis à rire en voyant la terreur des enfants qui se cachaient sous leurs couvertures. Il se tourna alors de mon côté et me dit : « Vous au moins vous n'avez pas peur » — « Non, répondis-je, je n'ai pas peur je suis venue tout exprès pour vous parler. Je suis fâchée de vous voir ici et je crois m'apercevoir que vous n'avez pas la conscience bien tranquille. Si vous désirez faire ou dire quelque chose, dites-le et, s'il est en mon pouvoir de vous venir en aide, je le ferai volontiers pour que vous puissiez trouver le repos ».

« — Chère Madame me dit-il, je suis mort subitement. Je n'ai pas eu le temps de mettre mes affaires en règle. Je ne m'inquiétais pas au sujet de la maison qui allait se vendre et de ce que ma femme ne rentrerait pas dans ce qui devait lui revenir. Je n'ai jamais été partisan des placements dans les banques et me suis borné à faire un trou dans le mur. Chaque fois que j'avais quelque argent disponible, j'enlevais une brique, je le déposais dans le trou que je refermais ensuite, en sorte que personne ne se serait douté qu'il y avait là une cachette. Ma femme et les enfants ont grand besoin de la somme enfermée dans la muraille et je vais vous montrer à quel endroit il faut déplacer la brique » J'allai chercher une truelle et enlevai le papier et le plâtre à la place désignée par l'esprit. Il me dit alors : « Otez cette brique et vous trouverez un coffret d'étain contenant environ 350 livres

(1) 23 août 1913, p. 407-8.

sterling » C'est ce que je fis et trouvai qu'il avait dit vrai. « Maintenant, reprit-il, je vous prie d'envoyer cet argent à ma femme et à mes enfants qui en ont un besoin urgent et je vous récompenserai pour votre peine ». — Il est bien tard lui dis-je, comment vais-je retourner chez moi ? Personne ne voudra m'accompagner. Ils ont tous peur ». — Je vais vous ramener à la maison. Prenez le coffret et partons. On doit être inquiet chez vous. Demain j'y reviendrai prendre de vos nouvelles ». Le lendemain matin, à dix heures, pendant que j'étais seule chez moi, il arriva, comme il l'avait promis, me donna l'adresse en Angleterre de sa femme et me dit de lui écrire, qu'il viendrait lorsque la réponse serait arrivée et qu'il me ferait savoir si c'était bien elle qui l'avait envoyée. Je fis ce qu'il demandait et lorsque la réponse arriva, il vint me dire que c'était bien en règle et que je pouvais lui expédier cet argent. Avant de faire mon envoi, j'écrivis trois lettres et je n'avais pas encore reçu la réponse que je savais qu'elle avait son argent, l'esprit mari étant venu me l'annoncer. Sa femme m'envoya un chèque que je lui retournai immédiatement, en lui disant que je n'avais pas agi de la sorte pour en être rétribuée. Lui aussi insista pour me faire accepter une gratification, mais je m'y refusai positivement. La femme me disait dans sa réponse que c'était en raison de mon honnêteté qu'elle m'avait envoyé ce chèque. Quant à celui que j'avais envoyé, l'accusé de réception me parvint, non par lettre, mais par un petit journal qui en faisait mention.

L'esprit m'apparaît très souvent. Un jour ou j'avais passé la soirée chez une amie et où il me fallait rentrer seule chez moi, je fus arrêtée par deux hommes. Avant qu'ils aient pu me faire aucun mal, il apparut et ils s'empressèrent de déguerpir. Il était évident qu'eux aussi avaient pu le voir. Il vient souvent à moi, surtout lorsque je me trouve dans l'embarras. Souvent il m'a donné de bons conseils, que j'ai toujours suivis et chaque fois à mon avantage. Actuellement la maison n'est plus troublée, ni ses habitants, ce dont ils sont très heureux.

Tels sont les incidents que je crois avoir racontés le plus fidèlement possible d'une expérience supernormale bien authentique.

G. N. GOWIL,
Secrétaire de l'Association Spiritualiste
de Diamond Fields
Kimberley, South Africa, 16 juin 1913.

Il est instructif de comparer ce récit — incroyable pour les non initiés aux choses du

spiritisme — avec les phénomènes de même genre qui se sont passés chez nous, il y a quelques années et que M. le professeur Flournoy a consignés dans son intéressant et volumineux ouvrage : « Des Indes à la planète Mars » et où il s'applique à combattre la théorie spirite, défendue en revanche dans la réplique : Autour « des Indes à la Planète Mars » publiée par la Société d'Etudes Psychiques (222 p. Georg & Cie, éditeurs.

Je serais surpris que parmi les lecteurs qui se donneront la peine de comparer *sans parti-pris* les deux théories — hallucination ou intervention d'outre-tombe — un bon nombre ne donnassent pas la préférence à celle-ci.

L^s GARDY.

Communication spirite.

Pourquoi certains esprits supérieurs ne croient-ils pas au spiritisme ?
(en pensant à RENAN.)

Pourquoi ? Parce qu'il est certains phénomènes qui semblent du domaine de l'irréel et qui tiennent du rêve, et que ces phénomènes miraculeux me paraissent la négation de la raison, peut-être aussi parce qu'ils m'auraient obligé à changer ma manière de voir et à remanier mon œuvre.

Le doute est cruel pour toute âme droite et la foi n'est pas donnée par l'intelligence, l'infini reste indéfinissable, vague horizon que l'œil distingue à peine à travers les brumes de la connaissance humaine. La science abstraite et la fausse théologie ont été l'écueil de cette génération et les plus grandes âmes ont senti peser tristement sur elle la discorde du cœur et de la raison. Ne blâmez pas ceux qui ont tracé leur sillon dans ce temps troublé et qui ont parlé du bien par le seul sentiment inexprimé d'une aspiration incertaine vers un au-delà incertain. Pour moi, j'ai toujours senti au fond de mon être un mouvement secret vers une beauté impérissable, vers un idéal caché que j'ai trouvé aujourd'hui, j'ai cru être guidé par le seul amour du beau ; mais cet amour du beau qui cherche la perfection morale, c'est l'aspiration de l'âme vers l'infini, elle se soulève et monte vers le divin comme les eaux de l'océan se soulèvent et montent vers le ciel à l'appel des astres.

Ma Vie de Jésus a été mon œuvre, l'œuvre chérie que l'homme porte en lui, la création de son âme, la fille de son intelligence, j'y ai mis le meilleur de moi-même. Et cependant ? Que de

choses il aurait fallu dire et que je n'ai pas dites, quelles révélations j'ai laissées dans l'ombre ! A ce monde de miracles, ces œuvres de la pensée agissante et vivante, combien j'aurais agrandi mon œuvre si j'avais compris ces lois supérieures de la nature que je n'ai pas su comprendre et que j'ai rejetées comme des légendes naïves, ne voyant pas en elles les prémices de lois nouvelles manifestées aux hommes par le Christ.

(Ici une personne de l'assistance ayant exprimé à haute voix combien la lecture de la Vie de Jésus lui avait apporté de calme et de paix, la communication continue en ces termes)

« Paix féconde que j'ai sentie moi aussi en contemplant la terre sainte, paix qui m'a été donnée par ces paysages qui portent encore l'empreinte du Sauveur. J'ai senti assis sur les bords du lac Genezareth descendre ce calme céleste qui donne à l'âme sa plénitude.

Le beau humain mène au beau divin ; mais il n'est pas le divin ; le beau divin est plus noble et plus grand encore. Je vais vous quitter, mais avant puisque vous le désirez, je veux bien vous dire quelques mots de la Religion nouvelle. Religion qui apparaît comme la synthèse de tout le savoir humain, Religion préparée par les siècles et qui se manifestera par des œuvres impérissables. Fondée sur le vrai, sur le beau et sur le bien, elle montrera à l'humanité un idéal équilibré, idéal à la fois matérialiste et spiritualiste, c'est-à-dire qu'elle expliquera à la fois les causes et les faits, l'intelligence directrice et sa réalisation, elle fera de chaque homme le centre de l'Univers et de l'Univers, un homme agrandi. Les termes me manquent ou plutôt les images me viennent si nombreuses que je ne sais comment vous exprimer cette éclosion de la pensée humaine, découvrant l'accord constant du fini et de l'infini, pénétrant enfin cette création sublime dans laquelle par un miracle divin, le grand tout est renfermé dans la parcelle infinitésimale et dans laquelle aussi sans l'infiniment petit, l'infiniment grand n'existerait pas

Vision grandiose de la solidarité des choses, des êtres, des humanités et de Dieu !

RENAN.

Médiun M^{me} Godet, du Havre.

Reçu le 1^{er} novembre 1894

Les chevaux savants d'Elberfeld

Nous lisons dans la causerie scientifique du *Temps* du 31 Juillet 1913.

Je me suis abstenu jusqu'ici de parler des chevaux calculateurs, lecteurs et causeurs d'El-

berfeld, parce que je tenais auparavant à soumettre la question à l'Institut général psychologique, fondé à Paris grâce à la très généreuse initiative de M. Serge Youriévitch, attaché à l'ambassade de Russie, et dont le *Bulletin* est dirigé par un comité de rédaction comptant des personnalités comme celles de MM. Bouchard, Boutroux, d'Arsonval, Yves Delage, Liard, Paul Richet, Bigourdan, membres de l'Institut de France, ou comme celles de MM. Aristide Briand et L. Herbertte qui ont une incontestable connaissance de la psychologie humaine.

Toute l'histoire de ces chevaux a été exposée avec une précision et une clarté parfaites, en même temps qu'avec la plus grande impartialité par M. A. Ménégaux dans une des dernières séances de l'Institut psychologique ; elle a fait l'objet d'une discussion approfondie ; un appareil de contrôle des expériences, extrêmement ingénieux et sûr, a été proposé par M. Yves Delage, et il a été décidé que M. Krall, le patient éducateur de chevaux, serait pressenti à l'effet de savoir s'il consentirait à ce qu'une commission de savants allât étudier, à l'aide de cet appareil, l'intelligence de ses élèves (1). M. Krall a répondu fort aimablement, mais en posant cependant une condition préalable. Le moment est donc venu de traiter la question et de chercher à l'éclaircir dans la mesure où elle peut l'être actuellement.

Aussi bien s'agit-il ici d'un sujet de psychologie humaine tout autant que de psychologie animale, ce qui en double l'intérêt.

C'est en 1904 qu'on entendit parler pour la première fois des chevaux calculateurs ; ils étaient à l'école depuis 1890 ; et ils avaient pour maître un vieil instituteur primaire, nommé von Osten, qui après avoir éduqué de jeunes Prussiens s'était retiré à Berlin au n° 10 de la Griebenowstrasse où il s'était mis en tête d'éduquer des chevaux. La passion de l'enseignement primaire, quoi ! Rien n'est plus louable que cette passion, et il serait même à souhaiter que tous les instituteurs primaires n'eussent que celle-là.

Von Osten ne pouvait ouvrir une école publique pour chevaux ; il se borna à donner des leçons particulières à son coursier ordinaire, Hans. Hans mourut au bout de cinq ans : il avait appris non sans quelques difficultés à distinguer sa droite de sa gauche ; il connaissait les mots *recht* et *links* par lesquels on désigne en allemand ces deux côtés

(1) BULLETIN de l'Institut général psychologique. Juin 1913.

du corps, et il obéissait sans se tromper quand on lui disait dans cette langue : *trotte, halte, traverse la rue*, etc. Je crois bien que la plupart des cochers de Paris sont convaincus que *Cocotte* en sait autant, sans quoi ils ne se livreraient pas à tous les abus de langage dont ils assourdisent ses oreilles, lorsqu'elle ne marche pas à leur gré. Hans, il est vrai, savait aussi soulever à l'ordre le pied droit ou le pied gauche, regarder en haut ou en bas et compter jusqu'à cinq. On ne peut dire que ce fut un brillant élève ; mais il avait commencé tard, et en éducateur expérimenté, von Osten voulut voir ce qui arriverait si au lieu de s'adresser à un vieux cerveau raccorni de rossinante, il se mettait à pétrir une toute jeune cervelle. Il remplaça Hans 1^{er} par un étalon de cinq ans, un coureur orlof au front bombé, aux mouvements vifs à l'œil animé, très sensible, très excitable, un peu fantaisiste par conséquent, et colère, mais qui avec sa belle robe noire, sa crinière ondulée et sa longue queue faisait la plus favorable impression ; ce fut Hans II. Le bel étalon donna toute satisfaction, à son maître qui d'ailleurs ne le quittait pas de la journée, et quelque temps qu'il fit, demeurait près de lui, vivant, pour ainsi dire, de sa vie dans la petite cour qui servait de salle d'école ou de préau, comme on voudra. En un rien de temps Hans II s'assimila tout ce que Hans I^{er} avait mis cinq ans à apprendre. Quand il connut ce qu'on appelait une quille, von Osten lui apprit à compter ces objets et à user de chiffres en métal pour désigner leur nombre : il sut que les hommes avaient une gauche et une droite — comme les chevaux ; il distingua ce qui était placé à sa gauche de ce qui était placé à sa droite et réciproquement, et arriva à comprendre la langue allemande « aussi bien qu'on peut l'apprendre quand on ne sait pas la grammaire » Ces résultats parurent suffisamment encourageants pour que le brave instituteur conçût le projet hardi d'enseigner à son disciple le calcul. Il employa des méthodes analogues à celles dont il usait jadis pour ses écoliers ; elles réussirent tout aussi bien, et de progrès en progrès, Hans II apprit successivement à épeler, à lire, à connaître les notes de musique, les monnaies, les cartes, les heures indiquées par les aiguilles d'une montre. On ne devait pas s'ennuyer avec lui, et on comprend mal que vers 1904, von Osten ait songé à vendre ce compagnon merveilleux. Il s'adressa pour cela à l'armée. L'animal était plus digne du certificat d'études primaires que beaucoup de fils de paysans sortant des petits

châteaux communaux dont ils supportent mal le séjour légal ; les officiers qui vinrent le voir lui firent une si belle réclame que von Osten crut pouvoir demander au kaiser lui-même de vouloir bien faire examiner Hans II, autour duquel s'était d'ailleurs élevée une de ces bruyantes polémiques qui font la célébrité. Après une période de réflexion qui dura neuf mois, Guillaume II fit simplement engager le tenace instituteur « à continuer ses efforts » (1904). Toutefois le ministre de l'instruction publique de Prusse exprima son admiration pour le cheval calculateur et liseur. Le célèbre Schillings, des naturalistes d'une haute compétence comme mon ami le docteur L. Heck, directeur du jardin zoologique, le docteur Matschie, conservateur au musée d'histoire naturelle de Berlin, se déclarèrent convaincus. La polémique devint chaque jour plus ardente, chacun prenant parti, comme d'habitude, sans trop savoir pourquoi, suivant son tempérament. Finalement une commission de doctes personnages se réunit pour étudier de près tous les actes du cheval prodige et de son maître ; un de ses membres, Oscar Pfungst, reprit à l'Institut de psychologie de Berlin les expériences de von Osten et conclut : « Hans ne sait ni lire, ni compter, ni calculer : il ne connaît ni les monnaies, ni les cartes, ni le calendrier, ni l'heure. Il ne peut répéter un nombre prononcé devant lui. Il n'a aucune trace d'entendement musical et pas de mémoire. Nous avons éprouvé toutes les facultés de l'animal, mais aucune n'a résisté à la critique. »

C'était dur. D'autre part un peintre italien, Emilio Reudich, affirma avoir remarqué chez von Osten et Schillings, regardant les pieds de Hans, des mouvements de 1/5 de millimètre d'amplitude qui suffisaient à guider l'animal et à lui donner la solution de la question (1). Il avait même appris à une chienne de berger à répondre ainsi d'après des signes imperceptibles pour les personnes présentes. Oscar Pfungst admit pleinement cette explication, sans mettre d'ailleurs en doute la bonne foi de von Osten ; il s'agissait de mouvements involontaires de la tête qui se produisaient chez tous les observateurs pourvu qu'ils connussent la réponse à faire. Les interrogateurs indiquaient ainsi eux-mêmes inconsciemment ce qu'il fallait dire. Naturellement il s'ensuivait qu'un mystificateur, conscient cette fois de ses mouvements, pouvait les utiliser pour faire faire ou dire tout ce qu'il

(1) Rapport de M. Ménégaux à l'institut général psychologique, page 114.

voulait par un cheval bien dressé. Cela n'est pas d'ailleurs on le reconnaîtra, sans être une excellente note pour l'intelligence du cheval, et bien qu'il y ait sous ce rapport une importante différence, n'étonnera pas trop les cavaliers qui savent avec quelle docilité et quel discernement les chevaux de manège obéissent à la moindre pression du mors ou du genou et aux diverses inflexions de la voix. (2).

(A suivre)

Edmond PERRIER.

L'Affaire Kardek

M. Albert Bonjean a publié il y a quelques années un ouvrage sur le magnétisme où il n'admet pas la transmission de pensées sans contact. Depuis nous avons vu la télégraphie sans fil, beaucoup de faits télégraphiques et autres qui ne permettent plus de douter de ce phénomène.

Ceci dit, nous concevons que M. Bonjean, qui paraît attacher trop d'importance aux négations de MM. Grasset et Lebon, cherche à s'éclairer tout en faisant la guerre aux simulateurs.

Voici le texte du défi porté par M. Albert Bonjean au sieur Kardek, alias Louis Dulier, dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, et que celui-ci, après l'avoir accepté, a refusé ensuite sous prétexte que M. Bonjean n'avait qu'à venir assister à la séance qu'il a donnée au théâtre de Verviers où se trouvaient des médecins qui expérimentèrent sur lui.

« Je verserai dans les mains de M. Dulier, une somme de 1000 francs et aux Enfants Martyrs 200 francs, s'il réussit une seule expérience de transmission de pensée, sans contact, dans les conditions acceptées par lui au cours de notre correspondance antérieure. En cas d'échec il paierait, lui, 200 francs, — c'est pour rien — aux Enfants Martyrs. Cette Œuvre de bonté bénéficierait, ainsi, en tous cas, de l'aventure. Au préalable, nous consignerions chacun notre part. »

Dans une lettre publiée dans *L'Union Libérale* de Verviers du 2 Octobre, M. Bonjean fait remarquer que M. Dulier aurait pu gagner un billet de mille francs le plus aisément du monde puisqu'il lui suffisait, l'affaire d'une demi heure, de rééditer une expérience réussie par lui aux Nouveautés devant des médecins, et de plus sans le moindre déplacement, puisque c'eût été le jour du voyage qu'il aura à effectuer à Verviers

(2) Voir le livre de M. Gustave Lebon sur le dressage du cheval.

quand il sera appelé à comparaître au tribunal correctionnel sous l'inculpation de s'être livré à des séances publiques d'hypnotisme.

Ci-dessous copie d'un prospectus malfaisant répandu par le sieur Kardek à Verviers et qui donne une idée du petit commerce exercé par ce personnage sous le nom vénéré — à part la modification d'une lettre dans l'orthographe — du fondateur de la doctrine spirite, lui qui s'est toujours opposé à toute exploitation des facultés médianimiques et aux exhibitions théâtrales.

KARDEK

Kardek le célèbre Médium et Psychographe, de passage en cette ville, possède à l'exclusion de tous les autres, le don naturel de pouvoir renseigner, prédire et aider les personnes qui font appel à son concours par l'astrologie et la Graphologie, sciences dont il possède à fond les secrets. Kardek émerveille tous ceux qui lui écrivent par ses révélations justes et les prédictions *toujours confirmées*.

Kardek ne traite que par correspondance, lui envoyer :

1° Quelques lignes de votre écriture et votre signature sur du papier non ligné.

2° Votre date de naissance ;

3° Si vous êtes marié veuf ou célibataire ;

4° Les questions sur lesquelles vous désirez plus spécialement être renseigné.

Le prix de votre Thème natal Horoscopique est de 3 francs. — Complet *avec questions spéciales* : 5 frs payables par Anticipation par mandat ou bon poste à joindre avec une enveloppe affranchie pour la réponse avec votre nom et adresse très lisiblement. Le thème natal et horoscopique est envoyé dans les 3 jours qui suivent la réception de votre écriture.

Pour les consultations plus détaillées sur des questions, prix à débattre, mais toujours très modérés.

Les lettres sont renvoyées. Discrétion absolue.

KARDEK, Hôtel du chemin de fer, Verviers.

Spiritisme Expérimental

M^{lle} Aline Tonglet, médium dessinateur, dont nous avons parlé dans notre n° du 1^{er} Août donne des séances, 43, rue Van Artevelde, à Bruxelles, les mardis, mercredis, jeudis et vendredis de 10 à 12 heures et de 3 à 6 heures.

M. C. V. Miller, médium à matérialisations, a donné à Paris, le 27 septembre dernier, une importante séance de contrôle dont on peut lire le compte rendu dans le *Fraterniste* du 10 octobre.

Imp. du MESSAGER, Liège — rue Bonne-Fortune, 5.

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME

QUESTIONS SOCIALES

MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

LE MESSAGER est administré par un Comité directeur qui dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit : Au journal LE MESSAGER, à Liège.

LE MESSAGER est affilié à l'Association des Journalistes périodiques belges et étrangers.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction

ABONNEMENTS :

Belgique fr. 3.00
Pays étrangers faisant partie de l'Union Postale, fr. 5.00

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2.50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner à tous les bureaux de poste

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de M. Jacques Focccroulle, 25, rue Gauc à Liège.

SOMMAIRE :

La vraie et la fausse Gnose. — Un précurseur du Spiritisme. — Saint Augustin. — Les Vies Successives. — Toujours bon à redire. — Les chevaux savants d'Elberfeld. — Roger Bacon et ses prédictions. — Bibliographie. — Nécrologie.

La Vraie et la Fausse Gnose

Dans la *Revue Spirite Belge*, du 1^{er} Juillet, se trouve (page 115) une assertion, de nature à accréditer des notions tout à fait erronées concernant le Gnosticisme.

L'article en question — signé Sergius — affirme que *les Gnostiques n'étaient pas chrétiens ; que c'étaient des sectes païennes qui voulaient mélanger le paganisme au christianisme afin de le dénaturer en s'efforçant par des raisonnements compliqués, des interprétations subtiles, de matérialiser l'ascétisme du Calvaire et l'amour du Crucifié.*

Il est tout à fait injuste d'englober dans une condamnation générale toutes les sectes gnostiques. Le Gnosticisme représente non point un système homogène mais une multitude de systèmes, les uns bons, d'autres médiocres, quelques-uns exécrables...

Basilide et Valentin avaient puisé leur sagesse aux pieds des successeurs de St-Jean, « le Disciple que Jésus aimait » et à qui il avait confié les Secrets du Royaume des Cieux.

Mais à côté de ces Gnostiques à la doctrine pure et aux mœurs austères, rampait une cohorte d'esprits ténébreux qui propageaient des doctrines infernales. Les Caïnites, les Marcionites les Ophites jetèrent par leurs impudicités un discrédit immense sur le nom de « gnostique ». Il furent justement condamnés par l'Eglise. Mais

il est infiniment regrettable que la Vraie Gnose ait été englobée avec la fausse dans une même condamnation.

Le mot *Gnose* vient du grec *Gnosis* qui signifie *connaissance*.

Toutes les religions ont eu leurs Mystères Sacrés auxquels la majorité des fidèles resta étrangère. *Ceux-là seuls qui donnaient TOUT recevaient TOUT !* « La perle de grand prix » (la vraie Gnose) dont parlait Jésus ne fut accordée qu'à ceux qui s'en montraient dignes. Jésus lui-même parlait toujours en paraboles, dont il n'expliquait la signification qu'à ses disciples les plus évolués. La religion doit pouvoir subvenir aux besoins respectifs de toutes les âmes et fournir un aliment spirituel convenable non seulement aux simples mais aussi aux savants. « Les raisonnements compliqués et les interprétations subtiles » ne conviennent pas pour les intelligences médiocres. Est-ce une raison pour les refuser à ceux qui ont soif de connaître l'essence des choses ?

La Bible est un livre écrit par des initiés pour des initiés ! Elle a été transcrite, traduite, imprimée et lue par des profanes. Est-il surprenant qu'elle soit en grande partie incompréhensible ?

La connaissance du sens ésotérique des Saintes Ecritures, la *Vraie Gnose*, s'appelait autrefois *La puissance des clefs*, (*Potestas Clavicum*). Depuis de long siècles Rome n'est plus en possession de ces clefs — et les Eglises Protestantes ne les ont jamais eues en mains. La perte des Clefs Ésotériques a causé un tort énorme à la Chrétienté.

On répliquera peut-être : « A quoi bon connaître toutes ces interprétations subtiles ? » Quoi ! les Saintes écritures sont censées être inspirées

par Dieu Lui-Même... et il serait inutile aux hommes de chercher à comprendre la pensée Divine?!?! Nous armons notre œil de télescopes et de microscopes afin d'arracher à la nature ses secrets les plus subtils, mais nous jugeons qu'il est superflu d'élucider les Secrets du Royaume des Cieux ! Etrange raisonnement !

L'affirmation que Rome a perdu les Clefs n'est point une calomnie. C'est, hélas, un fait profondément regrettable mais facile à prouver. Quel est le prêtre catholique qui de nos jours sait expliquer Zacharie V : 5-11 ? Où trouver celui qui sache donner une interprétation satisfaisante de l'Apocalypse ?

Les Chefs de l'Alliance Gnostique Universelle en sont capables, car ils sont en possession des « Clefs ». Bien loin de chercher à « matérialiser » l'ascétisme du calvaire — ainsi que Sergius l'affirme —, nous cherchons au contraire à *spiritualiser* la sèche ossature dogmatique en y infusant le souffle de Vie. Nous ne cherchons point à « mélanger le paganisme au christianisme » mais bien au contraire à éliminer hors du Christianisme les notions païennes qui s'y trouvent encore. A nos yeux le commerce des reliques, la vénération des statues magiques et autres pratiques des religio-commerciales, constituent des excroissances malsaines sur l'Arbre de Vie, planté par Jésus sur ce globe.

Il est absolument faux de déclarer comme le fait Sergius que « les Gnostiques en général ne furent pas chrétiens ! » La vraie Gnose est vieille comme le monde. Elle constitue l'essence même des Révélation faites par le Créateur à sa Créature à travers les âges. Or, comme la religion fondée par Jésus-Christ est la plus parfaite manifestation de la vérité éternelle, la Gnose est éminemment chrétienne, bien qu'il y ait aussi des Gnostiques Bouddhistes et Mahométans. L'Être Suprême a un cœur de Père pour tous Ses enfants et Son Soleil Spirituel a lui sur la Terre entière, mais ceux-là seuls dont le cœur fut pur, ont pu le percevoir.

Il y a un élément divin dans les religions soi-disant « païennes » et le Vrai Gnostique reconnaît cet élément partout où il le retrouve. Sous la multiplicité des formes il sait découvrir l'Unité fondamentale.

Ceux de vos lecteurs qui désireraient des informations additionnelles à ce sujet sont cordialement invités à s'adresser à « Sophia », 49 Onslow Gardens. Londres S. W.

Princesse Karadja

Présidente de l'Alliance Gnostique Universelle

Un Précurseur du Spiritisme

Henry Joseph Dulaurens, littérateur, est né à Douai en 1719. Ennemi des Jésuites, il profita de l'arrêt de 1761, rendu par le Parlement contre eux pour publier une satire qui eut un très grand débit. Craignant les poursuites de la police, il se sauva en Hollande et se rendit à Liège et à Franfort, où il vécut misérablement, jusqu'à ce que ayant été dénoncé à la chambre ecclésiastique de Mayence comme auteur de livres irréligieux, il fut condamné, en 1767, à une prison perpétuelle et renfermé dans le couvent de Mariabom, où il mourut en 1797, après trente années de captivité. On a de lui le *Compère Mathieu*, ouvrage anticatholique, qui fut d'abord attribué à Voltaire.

(Dictionnaire de Maurice Lachâtre).

Ainsi que le dit un correspondant de *La Meuse*, Dulaurens a entrevu comme savant, la théorie microbienne dans son exposé de l'inoculation de la petite vérole atténuée. Remplacez le « virus » par la « culture » et c'est tout à fait cela.

« Son esprit curieux a accroché au passage » les premières théories du spiritisme et du corps astral et voilà dit un de ses personnages, » comme le monde est habité d'âmes et d'esprits » bons ou mauvais, sans qu'il soit possible aux » hommes, ni de les voir, ni de les entendre, ni de sentir leurs chocs, quoique le contraire arrive » entre ces esprits. S'il se fait quelquefois des » apparitions, ce n'est que par un assemblage » subit et suffisantes quantités d'atomes pour » former un corps quelconque dans lequel une » âme ou un esprit se loge, apparait et agit en conséquence de sa mission. »

On le voit, Dulaurens fut un spirite avant l'heure et il ne fut pas certes l'athée que se complurent à le représenter les calomnieux cléricaux de l'époque. Dulaurens constitue le type rare du chrétien anticlérical ; c'est l'ancêtre des modernistes d'aujourd'hui si désireux de voir rénover le christianisme, débarrassé enfin du fatras et des broussailles des superstitions !

Saint-Augustin

Saint Augustin après une jeunesse orageuse fut attiré vers la vie religieuse par les prédications de St Ambroise et devint le plus célèbre des Pères de l'Eglise latine (354 à 430).

Ses principaux ouvrages sont : *La cité de Dieu*, *Les confessions*, *Le traité de la grâce*.

Un mot : *Tolle et lege*, (Prends et lis) qui se

rapporte à une circonstance solennelle de sa vie, a passé dans toutes les langues. Un jour, livré à toutes les agitations qui troublèrent sa jeunesse et que lui-même raconte éloquemment dans les *confessions*, Augustin avait fui la compagnie de quelques amis pour aller chercher sous un bosquet de son jardin la solitude et le calme, il crut entendre une voix qui lui disait : *Tolle et lege*. Surpris, se demandant quelle était cette voix et surtout quelle lecture lui était indiquée, il courut retrouver Alype son ami ; un livre était placé sous ses yeux c'étaient les *Epîtres* de St-Paul ; Augustin l'ouvrit au hasard et tomba sur ce passage de l'Apôtre : « *Ne passez pas votre vie dans les festins et les plaisirs de la table mais révéléz-vous de votre Seigneur-Jésus-Christ et gardez-vous de satisfaire les désirs déréglés de la chair.* » Augustin n'eut pas besoin d'en lire davantage ; ce précepte le décida à abandonner la vie de dissipation qu'il avait menée jusque-là.

(Dictionnaire de Lachâtre)

Les Vies Successives

En 1911, le Colonel de Rochas a publié sous le titre « *Les Vies Successives : Documents pour l'Etude de cette question* », un livre du plus grand intérêt, dont nous allons faire maints extraits, en les accompagnant parfois de certaines parenthèses ou réflexions, et d'emprunts à d'autres écrits du même auteur. Nous condenserons ou résumerons beaucoup de passages.

L'immortalité de l'âme et ses conséquences, dit le Colonel, a été de tout temps l'objet de méditations... et aussi la question des vies successives pour ceux qui ne se sont pas contentés d'une foi aveugle et simpliste. Aujourd'hui l'on fait en outre des observations et des expériences. Il s'agit au positif de régions qui, si on ne commence qu'à les explorer, n'en existent pas moins. Sur cette question, M. de Rochas apporte de nouveaux documents au procès qui se déroule devant l'opinion publique, déclarant avoir borné ses recherches à la partie physique et à l'examen des facultés anormales de l'esprit humain. La théorie spirite, conclut-il, lui paraît appuyée sur des bases solides et est, dans tous les cas, la meilleure des hypothèses d'études qui ont été formulées. (Ce n'est pas cependant l'opinion des Sciens officiels qui, eux, sans étude sérieuse et même à priori ou sans bonne foi, la déclarent stupide !)

Après avoir, dans une première partie de son

livre : « *Croyances antiques et Raisonnements modernes* », parlé des Egyptiens, des Chaldéens, des Indous, des Gaulois (trop peu : le Colonel ignore donc les *Triades Bardiques* ?) et fait des citations de Platon, Virgile, Cicéron, Jamblique, Porphyre, Lavater, Jean Reynaud (l'auteur de *Terre et Ciel*), Henri Martin, V. Hugo, Coppée, Tolstoï et autres, M. de Rochas aborde alors les « *Expériences Magnétiques* », qui constituent sa deuxième partie.

Sous l'influence, dit-il, de passes longitudinales exercées de haut en bas et combinées avec l'imposition de la main droite sur la tête du sujet assis en face de moi, il se produit une série d'états ayant l'apparence de la veille, mais présentant chacun des caractères spécifiques se succédant toujours dans le même ordre, ces états étant en outre séparés par des phases de léthargie ressemblant au sommeil ordinaire.

1^{er} état : *Veille* (suivie de léthargie).

2^e état : *Somnambulisme*. — Le sujet a l'apparence normale ; mais il est très suggestible et présente le phénomène de l'insensibilité cutanée, qui persiste dans tous les états subséquents (léthargie ensuite).

3^e état : dit de *Rapport*. — Le sujet ne perçoit plus que le magnétiseur et les personnes que celui-ci a mises en rapport avec lui, soit par un contact, soit par un simple regard. — Sensation de bien-être très marquée. — Diminution de la mémoire et de la suggestibilité. — La sensibilité commence à s'extérioriser suivant une couche parallèle au corps et située à environ 35 millimètres de la peau. — Le sujet voit les effluves extérieurs des corps organisés (léthargie).

4^e état : *Sympathie au contact*. — La sensibilité continue de s'extérioriser et on peut constater une seconde couche sensible à 6 ou 7 cm. de la première et d'intensité moindre. — Le sujet ressent les sensations du magnétiseur quand celui-ci se met en contact avec lui. Plus de mémoire, sauf celle du langage (léthargie).

5^e état : *Sympathie à distance*. — Le sujet perçoit toutes les sensations du magnétiseur, même sans contact, pourvu que la distance ne soit pas trop grande. Il n'aperçoit plus les effluves extérieurs des corps, mais il voit les organes intérieurs des êtres vivants. Il n'est plus suggestible et a complètement perdu la mémoire de sa vie ; il ne connaît plus que deux personnes, le magnétiseur et lui-même, mais il ne sait plus leur nom.

A partir de cet état, en général, un peu plus tôt ou un peu plus tard suivant les sujets, la sensi-

bilité qui, jusque-là, s'extériorisait en couches concentriques à la périphérie du corps, se condense pour former d'abord, à environ un mètre à sa droite, une colonne nébuleuse bleue à peu près de sa taille ; puis, à sa gauche, une autre colonne analogue rouge, enfin, les deux colonnes se réunissent pour en constituer une seule, dont la forme se précise de plus en plus et arrive à figurer le *fantôme* du sujet. Ce fantôme, relié au corps physique par un lien lumineux sensible, qui est comme son cordon ombilical, devient graduellement plus mobile et obéit à la volonté. Il a une tendance très marquée à s'élever jusqu'à une hauteur qu'il ne peut dépasser, et qui semble dépendre du *degré d'élévation intellectuelle et morale des sujets*, lesquels sont heureux d'être sortis de leur enveloppe physique, — de leur *loque*, comme il disent, où il leur répugne de rentrer.

Des passes transversales ramènent le sujet à l'état de veille en le faisant passer en ordre inverse, par tous les états et toutes les léthargies qu'il a traversées en s'endormant. — A l'aller et au retour, tous les phénomènes se succèdent comme les jours et les nuits, et c'est pendant les léthargies qu'ont lieu les transformations dans le double et les fantômes.

C'est ainsi qu'avec une machine électrique (machine Wimhurst), M. de Rochas a poussé jusqu'au 13^e état magnétique un sujet du nom de *Laurent*. — Particulièrement, celui-ci voyait flotter autour de lui des êtres avec une tête sur un corps terminé en pointe comme une virgule, — des sortes de têtards lumineux ou de *larves* en formes de comètes, — semblant parfois vouloir se coller à lui ou plutôt le lécher en passant. Leur contact était visqueux ; et quand, de plus, ces flammes animées cherchaient à le pénétrer, cela lui causait des soubresauts, le glaçait et l'affaiblissait. — A la fin, il sentait que son double, qui s'écartait au dehors des murs et dont il ne restait que difficilement maître, tendait, lui aussi, à prendre la forme d'une boule et à devenir une larve comme celles qui l'entouraient.

En ces derniers temps, *Durville* a reproduit la plupart de ces expériences et il les a confirmées notamment dans son livre « *Les Fantômes des Vivants* » (paru en 1909.) — On peut voir là, sans doute la conception des larves ou des lémures de l'antiquité, ainsi que celle des diables tourmentant les âmes en enfer.

Le Colonel termine son 1^{er} chapitre en énonçant que : 1^o le corps astral est normalement la reproduction exacte du corps physique, — 2^o ce même corps fluidique peut se modeler sous l'in-

fluence de la volonté comme la cire ou la terre glaise sous la main du statuaire (il justifie cela par des expériences.)

Et il ajoute : « On pourrait trouver dans ce dernier phénomène l'explication de certaines apparitions qui se produisent devant des jeunes filles au temps de la puberté. On a constaté, en effet, qu'à ce moment-là, il arrivait souvent que leur corps astral s'extériorisait spontanément. Elles l'aperçoivent alors sous une forme vaguement humaine et lumineuse. Imbues d'idées religieuses, elles s'imaginent voir la Sainte-Vierge ou telle autre sainte dont l'image les a frappées dans leur église, et elles donnent, par la pensée, cette forme à leur corps astral, lequel arrive même à pouvoir être perçu par d'autres sensitifs

Pareillement, dit-il encore autre part, un sujet doué de la faculté de s'extérioriser et de modeler à volonté son corps astral ou encore de matérialiser sa pensée, pourrait, dans une séance spirite, faire apparaître une forme quelconque et peut-être même lui faire impressionner des plaques photographiques. (Avis aux Dargets photographes d'invisibles ; mais que cela ne les empêche pas d'opérer toujours et d'aller de l'avant)...

Quoi qu'il en soit, ces hypothèses ou ces faits ne laissent pas que d'être bien extraordinaires !
(A suivre). L. G.

Toujours bon à redire.

Beaucoup de gens rejettent les faits spirites parce qu'ils leur paraissent impossibles et partant, absurdes ; mais, s'ils y réfléchissent sérieusement s'ils cherchent avec bonne foi dans leurs souvenirs, combien n'y trouveront-ils pas de phénomènes analogues, que leur ont affirmés Pierre ou Paul, leur voisins, dont ils ont été, peut-être, eux mêmes les témoins. Phénomènes qu'on n'a pas osé dévoiler au grand jour, car on craignait le ridicule ; phénomènes dont on a ri soi-même, car on aurait eu honte de s'avouer, même intérieurement, qu'on avait la faiblesse d'y croire, mais qui n'en ont pas moins laissé une impression profonde dans les cœurs.

De tout temps, du reste, l'idée d'êtres occultes se manifestant à l'humanité, a régné vivace, indestructible dans les masses.

C'était une des bases fondamentales sur lesquelles reposaient toutes les religions ; tous les systèmes philosophiques des anciens, la Grèce,

la Gaule, l'Inde, la Chine l'admettaient ; loin de l'affaiblir, le Christianisme ne fit que la sanctionner et lui donner une nouvelle force. Elle couvrit le moyen-âge de bûchers et de sang ; elle fut le prétexte d'un de ces crimes inouis dont le souvenir marque d'une tache indélébile l'histoire d'une grande nation : elle fit brûler Jeanne d'Arc.

Malgré les protestations énergiques de ceux qui n'ont pas vu, malgré le sarcasme et le dédain de ceux qui n'ont pas voulu s'abaisser jusqu'au plus petit examen ; malgré la fierté des princes de la science qui, du haut de leur renommée et de leur gloire, se sont écriés, tous d'une voix : «C'est impossible» malgré les anathèmes scientifiques et religieux, les faits sont des faits, et les arguments les plus serrés ne sauraient les détruire. *E pur si muove*, s'écriait Galilée indigné lorsque sa main crispée signait la formule odieuse de sa rétractation. Il se rétracta cependant, et le mouvement de la terre ne s'est pas arrêté. De même les tables tournantes ont tourné, tournent et tourneront encore malgré l'arrêt d'immobilité dont elles ont été frappées par l'Académie. L'Académie ; ne dirait-on pas vraiment que les génies les plus illustres dont s'honore le monde, laissent leurs talents à la porte, lorsqu'ils y font leur entrée solennelle ! Ne dirait-on pas une agglomération de grands enfants se laissant mollement aller à la remorque de leur siècle et n'admettant les grandes découvertes que lorsque plus personne ne songe à les nier ! Aussi a-t-il fallu que les phénomènes spirites aient vivement attiré l'attention pour qu'une bien faible portion du docte corps se soit décidée à en faire l'examen.

Mais pourquoi les savants ont-ils jugé cette étude indigne de leur attention ? C'est que le siècle dans lequel nous vivons est matérialiste avant toute autre chose : il ne veut admettre que ce qu'il voit ; il ne veut croire qu'à l'infaillibilité d'une science toute matérielle, à laquelle pourtant chaque nouveau pas en avant fait par l'humanité, donne de cruels, d'éclatants démentis. Aussi repousse-t-on sans pitié, sans crainte de dénaturer l'histoire, tous les faits, quels qu'ils soient, qui se rattachent à ces manifestations, on les repousse par cela seul qu'on ne peut les soumettre au creuset de cette science matérialiste, impuissante à les analyser. Fussent-ils avérés d'une manière plus authentique encore, qu'importe ! ces faits sont *surnaturels* et, comme tels, absurdes, impossibles.

Mais quel est donc l'homme sur la terre qui puisse se vanter de connaître toutes les lois de la nature ?

Il est dans l'espace qui nous entoure et dans lequel nous vivons, il est des êtres inconnus, invisibles, impondérables, dont nous n'avions pas jusqu'ici soupçonné l'existence, et qui jouent leur rôle (rôle immense peut-être !) dans les événements qui se déroulent chaque jour. Que la science ne se hâte donc pas de repousser des faits étranges inexplicables, par cela seul qu'elle ne peut les expliquer, car la science humaine est une échelle sans fin ; plus nous en gravissons les échelons bénis qui touchent jusqu'au ciel, au ciel de l'infini, et plus nous sentons en nos cœurs le besoin de monter et de monter encore ; car, à mesure que nous sondons les mystères de la nature, de nouveaux horizons s'ouvrent à nos yeux étonnés et de nouveaux secrets viennent demander, eux aussi, à être dévoilés.

À l'encontre de ces aspirations, le matérialisme nous dissuade que la vie d'ici bas n'est qu'un voyage plus ou moins rapide d'éducation et de perfectionnement qui nous prépare à prendre possession de l'immensité, notre patrie. Enseignant aux hommes que tous leurs efforts doivent tendre à se procurer le bonheur sur la terre, en donnant le néant pour seule compensation aux malheurs qui nous affligent, il foule aux pieds toutes les nobles aspirations que Dieu a mises dans nos cœurs.

Sous son empire naissent l'ambition, l'égoïsme, l'orgueil, inassouvis. L'exploitation de l'homme par l'homme s'organise sur la plus vaste échelle. Nul ne peut échapper ou il faut devenir exploiteur ou il faut se résigner à se voir exploité. Ne craignant que la loi terrestre, l'homme se croit tout permis, pourvu qu'il soit assez heureux ou assez rusé pour échapper aux coups de cette loi. Et que de fois même accepte-t-il une légère flétrissure s'il est certain que la fortune, les honneurs arriveront à ce prix, s'il est certain qu'il pourra satisfaire tranquillement les passions brutales qui le rongent au cœur et, le maîtrisant sans merci, le ravalent au niveau de la brute elle-même.

«Mangeons et buvons, car demain nous mourons» telle est la devise de cette doctrine malsaine, que tant d'intelligences dévoyées s'efforcent de faire pénétrer de plus en plus dans les masses. De là, ce chaos épouvantable dans lequel est plongée la société ; de là cette terrible épidémie qui couvre notre siècle de fous, de criminels et de suicidés. Fasse le ciel que la diffusion des idées spirites vienne y mettre fin.

AUGUSTE BEZ : *Les miracles de nos jours.*

Les chevaux savants d'Elberfeld

(Suite et fin)

Les attaques, les moqueries plurent de plus belle sur le malheureux von Osten, elles devinrent presque unanimes ; on alla jusqu'à demander une condamnation contre l'impudent mystificateur, qui avait organisé l'indigne comédie à laquelle tant d'illustres Berlinoises s'était laissé prendre. Von Osten s'il n'avait été vraiment qu'un pince-sans-rire « colossal » comme on dit sur les rives de la Sprée, n'aurait vu là qu'un réjouissant succès ; il en mourut, maudissant son cheval qui lui avait valu de telles avanies, mais le léguant toutefois à un ami courageux, M. Karl Krall, riche commerçant d'Elberfeld, qui a publié l'an dernier à Leipzig, sous le titre *les Animaux pensants*, un livre de 532 pages tout entier consacré à la réhabilitation de von Osten et au récit d'expériences nouvelles sur la psychologie des chevaux.

Cette fois, la question prend une ampleur tout à fait inattendue. Non seulement M. Karl Krall continue l'éducation de Hans II, mais il entreprend celle de deux étalons arabes choisis parmi les plus intelligents d'un haras : l'un, Muhamed, âgé de deux ans, l'autre, Zarif, de deux ans et demi, auxquels il en adjoint plus tard un troisième. Ces âges correspondent respectivement pour le cheval à celui de seize ans environ pour l'homme ; c'est déjà tard pour aller au collège.

Muhamed et Zarif, quoique de tempérament différent, se sont cependant montrés bons élèves ; Zarif, d'une intelligence plus lente que celle de Muhamed, et d'abord un peu rétif à la besogne intellectuelle, est arrivé, par une application soutenue, à l'égal, tous deux gardant d'ailleurs leurs aptitudes spéciales. *On devient cuisinier, mais on naît rôtisseur*, n'est-ce pas ? Le proverbe s'applique aux chevaux comme à l'homme, et cela est déjà intéressant. Peu importent ici les moyens d'éducation, l'ordre des résultats obtenus et le temps qu'il a fallu pour les acquérir ; l'essentiel est de connaître l'étendue de ces résultats, et si l'on en croit le livre de M. Krall, elle serait stupéfiante.

Dès les premiers mois, les élèves apprirent à comprendre les ordres oraux ou écrits, donnés en allemand ou en diverses autres langues, y compris le grec, tracés en lettres gothiques, latines ou grecques, Krall disait : « Fais ce qu'il est écrit ! » Et il écrivait au tableau : « Soulève ton pied droit, ton pied gauche ; indique la droite, la gauche, le haut, le bas ; fais les signes

oui, non, rien ; secoue la tête ; montre la langue ; donne un baiser ; baisse la tête ; hennis deux fois, trois fois ; renifle ; baille, etc. Ou il interrogeait : quel est le pied que je soulève, le bras que j'étends ? Sans doute, ce langage n'était ni de la poésie de Victor Hugo, ni de l'éloquence de M. Jaurès, mais pour des chevaux... Ils ne chantaient pas ; mais tout de même ils apprirent à reconnaître les notes de la gamme, à écrire les noms des morceaux de musique exécutés devant eux et celui des compositeurs. Tous les invités de l'Elysée ne sont pas capables d'en faire autant. Un jour que j'avais l'honneur d'y déjeuner, la musique de la garde républicaine exécuta une marche pendant qu'on passait des salons dans la salle à manger :

— Tiens, fit un de mes voisins, la marche d'*Hamlet*.

— Ah ! voilà la marche nuptiale du *Songe d'une nuit d'été*, dit un autre ; — *Lohengrin*, le *Tannhäuser* eurent leur tour — N'insistons pas.

Les chevaux d'Elberfeld calculent aussi mieux que beaucoup de polytechniciens ; ils savent faire des additions, des soustractions, des multiplications, des divisions, et non pas seulement sur des nombres très simples comme 3, 4, 5, etc. ; ils peuvent additionner 6,714 et 1,351 ; soustraire 1,423 de 5,674 ; multiplier 3 plus 4 par 2 plus 2, ou 4 plus 6 par 15 moins 6 ; diviser 12 plus 6 par 3, ce qui suppose deux ou trois opérations successives ; extraire des racines carrées, puis les ajouter ou les soustraire comme $\sqrt{81}$ plus $\sqrt{149}$ ou $\sqrt{81}$ moins $\sqrt{25}$, ils savent aussi résoudre des équations du 1^{er} degré. Muhamed a même réussi à extraire la racine cubique de nombres tels que 12.167 qui est 23, à additionner la racine cubique de 39,304 avec celle de 10,648 et de 6,631 ; il en est aux racines bicarrées. Tous les élèves des classes de mathématiques spéciales de nos lycées savent que la théorie de ces opérations et la pratique qui en résulte sont fort compliquées, et je puis, sans offenser personne, supposer que beaucoup de nos lecteurs ne sauraient comment s'y prendre ; j'aurais besoin moi-même de m'y remettre, quoiqu'on m'ait jadis familiarisé soigneusement avec ce genre de calcul. M. Quinton, qui a l'esprit ouvert à tout, a montré que ces opérations pouvaient être facilitées par des trucs de calcul mental, tels que ceux employés par le fameux Inaudi. Tout de même on n'aurait pas imaginé que ces trucs fussent à la portée des chevaux, et si connus de leur éducateurs. Enfin les chevaux d'Elberfeld savent épeler les mots et les écrire quand on les prononce devant eux ;

l'orthographe en est encore un peu phonétique ; mais ils en comprennent si bien le sens qu'ils ont eu l'audace d'user spontanément de leurs talents pour demander des carottes. A l'aide de leur écriture conventionnelle spéciale, ils peuvent causer, par conséquent soit entre eux, soit avec leur patron à qui ils savent adresser des pétitions. Ils aiment la plaisanterie et la mystification, et font, quand on les ennuie, des fautes exprès comme des écoliers boudeurs.

Tout cela paraît, au premier abord, d'une si criante invraisemblance que le professeur Dexler, de l'université de Prague, s'en est indigné au point d'écrire : « Le livre de Krall est une vilaine tache dans notre littérature scientifique contemporaine. Né dans l'atmosphère empoisonnée de la fumisterie et de la fourberie, ce livre est un monument élevé au culte de la bêtise. » Et c'est bien le cas de dire, en effet, comme les montreurs de « phénomènes » : Il faut le voir pour le croire. Des hommes distingués qui ont tous à leur actif de fort beaux travaux scientifiques : le professeur Sarasin, de Bâle ; le professeur Claparède, de Genève, dont le nom fut porté par un critique scientifique des plus sévères ; le professeur Mackenzie, de Gènes ; le professeur Ziegler, de Stuttgart, et beaucoup d'autres ont vu et ont cru. Hæckel lui-même a félicité M. Krall. Ce sont de hauts patronages, et il faut bien reconnaître que si tous ces savants ont été victimes d'une illusion, Malebranche, Descartes, Buffon, Cuvier ont été victimes de l'illusion contraire qu'ils ont contribué à propager. Il n'y a sûrement pas comme ils le professaient, un abîme entre les facultés psychiques des animaux et celles de l'homme. C'est cette opinion qui a rendu si obscure l'énigme, aujourd'hui en grande partie déchiffrée, des instincts des insectes. Les livres de Henri Fabre sont tout pleins des troublantes merveilles qu'accomplissent, avec un cerveau en apparence rudimentaire, ces êtres d'une taille si disproportionnée avec ce dont ils sont capables. Il a fallu, dans un passé lointain, toute une longue série de raisonnements simples, ajoutés bout à bout de génération en génération, pour arriver aux actes qui ont inspiré l'enthousiaste admiration d'Henri Fabre, de Maeterlinck et même d'Edmond Rostand.

Ces raisonnements ont été faits cependant par les ancêtres infimes des guêpes, des abeilles, des termites, des fourmis et de bien d'autres, et avec quel cerveau imparfait en apparence ! Il faut donc voir.

Certes les médiums, les spirites de toute espèce, les sourciers eux-mêmes nous ont habi-

tués à tant de fraudes, à tant de simulations difficiles à décélérer, des hommes si éminents sont tombés dans leurs pièges, qu'on ne saurait trop se méfier ; mais Priestley avait coutume de dire : « Dans les sciences, l'absurde même peut être vrai », et c'est pourquoi l'institut général psychologique a adressé à M. Krall la demande dont il a été question au début de cet article. A la proposition que lui avait faite, au nom de cet institut. M. d'Arsonval, qui en est le président, M. Krall a répondu en lui proposant de venir auparavant lui-même à Elberfeld ou d'y envoyer une autre personne qui soit très habituée aux animaux, afin de tout voir et de se rendre compte si les chevaux veulent bien travailler avec lui. On sait effectivement qu'un cheval n'obéit pas au premier venu ; il faut, pour obtenir son obéissance d'emblée, une aptitude spéciale. Et c'est là la grande difficulté de ces expériences. Un animal n'est pas une machine aveugle qui fonctionne fatalement dès que certaines conditions nécessaires et suffisantes sont réunies. En admettant même que tout organisme ne soit qu'une machine, nous ne connaissons pas suffisamment ses conditions de fonctionnement pour le manier comme une automobile ou un aréoplane qui ne sont pas d'ailleurs sans causer encore quelques surprises. Il faut compter avec l'humeur de l'animal, son état de santé, ses caprices. Il y aura toujours dès lors des gens qui auront vu et ceux qui n'auront pas vu devront croire sur parole. Ce serait beaucoup exiger que ces derniers soient tous également confiants, et par suite les discussions recommenceront.

Qui sait enfin si ces chevaux capables de causer entre eux ne se communiqueront pas leurs impressions et ne se syndiqueront pas, en quelque sorte, même contre l'appareil de M. Delaga, à seule fin de mystifier les hommes trop curieux ? Alors . . .

EDMOND PERRIER.

Roger Bacon et ses prédictions

C'est avec raison qu'on considère Roger Bacon comme le père des sciences expérimentales. Il voulut en effet substituer aux vaines hypothèses et aux subtiles argumentations de la scolastique, les observations et les expériences qui font connaître les faits, puis une induction légitime qui découvre les lois de la nature et les causes des phénomènes. « La science expérimentale, disait-il, ne reçoit pas la vérité des mains des sciences supérieures, c'est elle qui est la

maîtresse et les autres sciences sont ses servantes. »

En dehors de ses études sur les sciences naturelles, consacrées par d'importantes découvertes en physique, en chimie, en astronomie, Roger Bacon eut l'intuition des merveilles de l'industrie moderne, par un pressentiment singulier, qui est une véritable vision prophétique.

Voici ce qu'il écrivait au commencement du XIII^e siècle, — il y a 700 ans, — « De secretis operibus artis et naturæ. » : « On peut faire » jaillir du bronze une foudre plus redoutable que » celle de la nature ; une faible quantité de » matière préparée produit une horrible explo- » sion accompagnée d'une vive lumière. On » peut agrandir ce phénomène jusqu'à détruire » une ville et une armée. L'Art peut construire » des instruments de navigation tels que les plus » grands vaisseaux, gouvernés par un seul » homme, parcourant les fleuves et les mers » avec plus de rapidité que s'ils étaient remplis » de rameurs. On peut faire aussi des chars, qui » sans le secours d'aucun animal, courront avec » une incomparable vitesse. »

Roger Bacon avait donc prédit l'invention de la poudre et des canons, des bateaux à vapeur, des locomotives et des automobiles.

Faut-il ajouter que l'autorité ecclésiastique persécuta cet homme de génie, comme plus tard Galilée. Le Général des moines franciscains d'Angleterre le fit enfermer comme magicien et sorcier, dans les cachots de son monastère où il languit pendant plusieurs années.

D^e Edm. Dupouy.

(*Le Fraternaliste*, du 19 septembre 1913.)

Bibliographie

L'Éducation féministe des filles, par MADELEINE PELLETIER, docteur en médecine, 1913, Paris, M. Giard et E. Brière, éditeurs, 16, rue Soufflot, 1 vol. in-12, 1 fr.

On a beaucoup écrit sur l'éducation en général, mais peu ou pas sur l'éducation féministe des filles. Les auteurs qui se sont occupés de l'éducation des filles, n'ont visé en général qu'à borner leur esprit pour en faire des compagnes soumises de l'homme.

L'ouvrage de Madeleine Pelletier vient donc à son heure. Le féminisme est un mouvement mondial, et l'une après l'autre les nations donnent aux femmes leurs droits politiques. Il n'est pas jusqu'à la Chine elle-même que l'on croyait figée à jamais dans un traditionalisme millénaire qui ne parle d'émanciper ses femmes et d'en faire des citoyennes

Mais à ce rôle de citoyenne, l'éducation donnée jusqu'ici à la femme ne la prépare pas ; le lycée contre lequel la réaction a tant crié se

montre à cet égard des plus timides.

Madeleine Pelletier veut que l'on prépare la fille à être une femme indépendante, capable de se suffire à elle-même, tant moralement que matériellement.

Tous les amis de l'émancipation féminine le front donc avec plaisir ; les mères et les institutrices y trouveront une idée directrice pour l'orientation nouvelle que l'on doit donner à l'éducation des filles.

(*Note des Éditeurs*)

Au-Delà du Capricorne. Roman spirite par MARC SAUNIER, 1 vol. in-18 jésus. Prix, 3 fr. 50. E. SANSOT & C^{ie}, éditeurs, 9, Rue de l'Éperon, Paris.

Dans ce roman, M. Marc Saunier traite de l'un des plus graves problèmes qui angoissent l'humanité : la Survie.

Qu'y a-t-il, en effet, après la Mort ? Est-ce le Néant ? Est-ce l'Immortalité ? Sont-ce des vies successives dans d'autres planètes, dans d'autres étoiles ? M. Marc Saunier répond à l'énigme douloureuse, en évoquant d'après les Religions, les Philosophies, les Traditions, l'épopée d'une âme devenue la proie des mystères de l'Au-Delà. Il raconte le roman d'un Mort, homme sensuel, qui erre dans l'orbe terrestre, hanté par les souvenirs pervers de son passé et cherchant en vain à retenir la vie humaine qui, désormais, lui échappe, pauvre fantôme qui ne peut plus jouir, quoique devenu la proie des désirs inextinguibles ! Mais, progressivement, il s'éveille à une vie plus idéale, il pénètre les secrets de l'Univers, le pourquoi de la Vie, le pourquoi de la Mort, le pourquoi des réincarnations et des vies successives. Puis il rencontre l'Ame-Sœur dont l'amour le sauve et il évolue à l'état d'Androgyne en Jupiter, planète paradisiaque des Terriens.

Nul mieux que M. Marc Saunier, l'auteur de *La Légende des Symboles*, ne pouvait écrire un tel livre qui, tout en étant une œuvre d'imagination, est une synthèse de tout ce qui a été dit sur la mort par les Religions, les Traditions, les Philosophies, chez les Modernes, comme chez les Anciens.

Ce roman curieux et original s'adresse non seulement aux fervents du spiritisme, mais il est aussi fait pour captiver tous ceux qui s'inquiètent des mystères de l'Au-Delà.

(*Note des éditeurs*)

Nécrologie

Le 14 août dernier ont eu lieu les funérailles spirites de dame Arotin, née Hortense Paternotte, décédée à l'âge de 80 ans.

Le dimanche 7 septembre, par les soins de la mutualité des enterrements spirites ont eu lieu à Carnière les funérailles de notre frère Ghislain Devillez.

Prières et discours furent lus au milieu du recueillement général.

Aux esprits de cette sœur et de ce frère croyants, nous adressons nos meilleures pensées.

Imp. du MESSAGE, Liège — rue Bonne-Fortune, 5.

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME

QUESTIONS SOCIALES

MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

LE MESSAGER est administré par un Comité directeur qui dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit : Au journal LE MESSAGER, à Liège.

LE MESSAGER est affilié à l'Association des Journalistes périodiques belges et étrangers.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique. fr. 3,00
Pays étrangers faisant partie de l'Union Postale, fr. 5,00

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2-30 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner à tous les bureaux de poste

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de M. Jacques Focroulle, 25, rue Gaucet à Liège.

SOMMAIRE :

Les tables tournantes et le médium Home. — Les Vies successives (suite). — Correspondance à propos de la question scolaire. — De Païenne à Chrétienne. — Bibliographie. — Nouvelles.

**Les tables tournantes
et le Médium Home**

Le Dr Armand Barthez, ancien médecin du Prince impérial, et qui, en cette qualité eut l'honneur d'accompagner Napoléon dans plusieurs de ses voyages, adressait, presque chaque jour, à sa femme — quand il était séparé d'elle — une sorte de journal qui relatait, avec ses impressions, les événements de tout ordre dont il était témoin.

Ce sont ces lettres, communiquées par les filles de leur auteur, que la librairie Calmann-Lévy vient de réunir en un volume et de publier sous ce titre « La famille impériale à Saint-Cloud et à Biarritz ». Elles éclairent d'un jour très curieux l'existence intime de l'Empereur et de l'Impératrice que son séjour à la Cour lui a permis d'étudier de plus près.

La *Métropole*, d'Anvers (numero du 14 septembre) en a détaché quelques pages sur la tendance qu'avaient les souverains — comme c'était la mode aux premières années du second Empire — à croire aux tables tournantes et aux esprits. On y verra comment le docteur Barthez, resté toujours très sceptique en ces matières, finit par être persuadé, bien à tort, que le fameux médium Home n'était qu'un... simulateur.

J'ai vu M. Home, ce fameux médium qui évoque les esprits. J'étais très curieux de le

connaître. Aussitôt que son arrivée à Biarritz a été sue, l'Impératrice l'a envoyé chercher et nous a parlé de lui. La croyance qu'elle a en lui, l'animation, la violence avec lesquelles elle en parle m'ont impressionné. Là, évidemment, est l'un des côtés faibles de cette femme, si remarquable d'ailleurs par ses qualités physiques, morales et intellectuelles.

J'ai compris de suite le côté dangereux de cette faiblesse et tout le parti que les ennemis de Leurs Majestés peuvent tirer de cette croyance, en répandant l'opinion qu'Elles consultent les esprits, revenant pour la direction des affaires de l'Europe. Cette crainte est d'ailleurs celle de bien des personnes de la société du château. Tout cela m'avait donc fort attristé et fort mal disposé au sujet de M. Home. Aussi, dès qu'il entra me déplût-il souverainement. Son air simple, timide, demi-gauche, me parut cacher un savoir-faire très habile. Je voyais entre ses yeux et sa bouche une contradiction d'expression qui lui donnait un air de fausseté très désagréable. En un mot sa figure appelait une paire de claques, plutôt que de l'enthousiasme. Aussi, profitant de quelques paroles de Sa Majesté sur l'obstacle que la présence d'incrédules met à l'action des gens de l'autre monde, je me suis retiré sans rien dire, et n'ai pas assisté à cette soirée qui, d'ailleurs, n'eut rien de bien intéressant.

Hier soir, M. Home a diné au château. J'étais à deux places près de lui. Je l'ai bien vu et examiné, et je suis resté convaincu que son air demi-simple cache une réelle fausseté.

Cependant cette seconde impression a été moins mauvaise que la première.

Après dîner, on s'est mis en séance et d'après quelques paroles qui m'avaient été dites, j'ai compris que je devais rester. Je me suis donc

mis, avec tous, autour de la table, les mains dessus, et, de suite j'ai senti la table remuer et se trémousser. Puis on a frappé sous la table, répondant à des coups par d'autres coups dictés évidemment par une intelligence : on a gratté grattaillé à droite et à gauche ; on a tiré la robe de Sa Majesté ; on a enlevé une sonnette de la main d'un monsieur qui était à côté de moi pour la porter ailleurs ; un accordéon maintenu par une seule main de M. Home a joué un air ravissant et très juste ; tout cela se passait sous la table ; mais au bout d'un quart d'heure, tout s'est arrêté ; l'esprit a fait entendre qu'il voulait s'expliquer au moyen de coups frappés sous la table ; il a fait écrire une phrase qui voulait dire que nous étions trop nombreux ; il a désigné les personnes dont il ne voulait plus la présence ; je me suis trouvé du nombre, ce qu'expliquait naturellement l'expression narquoise, incrédule que je sentais exister sur ma figure, et je dus m'en aller.

J'ai su, ce matin, que le reste de la soirée n'avait rien présenté de plus remarquable, sinon que la table avait sauté de ses quatre pieds.

Tu vas me demander ce que je pense de cela. Ces faits, je les ai vus et entendus ; ils sont vrais, comme il est vrai que je sors de déjeuner ; ils sortent de la règle commune et de ce que je puis juger par les connaissances physiques que je possède. C'est-à-dire que je ne peux pas les expliquer.

Mais de là à conclure qu'ils sont le produit d'un sortilège ; que des esprits, des revenants sortent de leurs tombeaux pour venir faire de telles « farces » sur une table, tu me permettras de te dire qu'il y a loin. Entre ces faits et l'explication qu'on en donne, il y a un abîme qu'il m'est absolument impossible de franchir quant à présent.

Je reste ignorant, complètement ignorant de la manière dont les choses se passent. Mais tant qu'il faudra que cela se passe « sous » la table ; tant qu'on ne me permettra pas de scruter, de fouiller, d'examiner ; tant qu'on s'opposera à ce que j'emploie, pour me renseigner et pour éviter l'erreur, les moyens d'investigation que j'ai à ma disposition ; tant qu'on me dira que ma qualité d'incroyant s'oppose aux manifestations d'outre-tombe, je dirai que j'ai parfaitement le droit de ne pas croire à des esprits et de soupçonner l'existence de moyens très naturels, mais qui m'échappent.

En somme, M. Home me paraît être un très habile homme, mais surtout comme empaumeur d'esprits et cela sans calembour, ce ne sont pas

les esprits d'outre-tombe qu'il sait attirer et empaumer. Ceci est clair pour moi, et pour d'autres aussi. Mais... mais... que ne fait pas la nécessité de flatter les gens ?...

25 septembre 1857.

. Je te dirai, pour t'amuser, qu'on a fini par saisir l'un des procédés au moyen desquels M. Home évoque les esprits. L'impératrice en est réduite à dire que le Home d'aujourd'hui n'est plus le Home d'autrefois, qu'il a perdu son pouvoir et qu'il cherche à le remplacer par des subterfuges.

La chose est fort simple.

M. Home a des souliers fins, faciles, à ôter et à remettre. Il a aussi, je crois, des bas coupés, qui laissent les doigts libres. Au moment voulu, il ôte un de ses souliers et avec son pied tire une robe par-ci, une robe par-là, fait inter une sonnette, cogne d'un côté ou d'un autre, et la chose une fois faite, remet prestement sa chaussure.

Cela a été vu par M. Morio qui en a fait une belle relation écrite et signée, avec tous les détails nécessaires pour établir l'authenticité de sa découverte.

Home a vu qu'on devinait son affaire et il faisait, je t'assure, piteuse figure. Il est sorti, se disant malade et, toute la nuit, il a eu des attaques de nerfs et des visions, a été entouré d'esprits. Enfin, comme on le jugeait sur le point de mourir on a été chercher le prêtre et le médecin...

Le lendemain, la mort paraissant toujours imminente, on supplie le médecin du château de venir au secours du moribond, ce qu'il fait en grande hâte. Alors, je vois mon homme étendu sur un lit et entouré d'une famille inquiète, explorée. Lui a les yeux rouges, la figure gonflée, bouleversée par-ci, calme par-là. Il me fait un tas de contes sur ces souffrances, sur les esprits qui le tourmentent, etc.

Malheureusement, il avait le pouls le plus naturel du monde. Puis, il s'est mis à avoir une extase ; son œil a tourné en l'air, est devenu fixe ; évidemment les esprits revenaient et allaient le tourmenter de nouveau. Alors, je le prends par le bras, je le secoue un peu rudement et lui dis à l'oreille :

— Allons, monsieur Home, pas de bêtises ; laissez donc tous ces esprits tranquilles ; vous savez bien que je n'y crois pas !

Alors, l'extase a cessé ; il m'a regardé dans le blanc des yeux ; il a bien vu que je me moquais de lui et, du coup, les esprits se sont envolés.

Je me suis retiré en affirmant à la famille

désolée qu'il n'y avait aucun danger, qu'il s'agissait d'une simple attaque nerveuse et qu'il fallait mettre toute inquiétude de côté. Je n'ai pas manqué de rendre compte de ma visite médicale ; j'ai même rédigé une consultation écrite que j'ai remise à M. Morio de l'île pour joindre à son récit écrit.

Du coup, les séances d'évocation des esprits ont cessé au château et nous espérons que cet indigne charlatan est démonétisé.

Cependant Sa Majesté ne peut pas digérer qu'un homme ait eu le front de se moquer à ce point d'Elle et de l'Empereur pendant une année !

Docteur BARTHEZ.

On a pu voir ici comment un Docteur sceptique conçut tout d'abord l'opinion la plus fautive sur le caractère de Home qui était un homme timide et bon ; ne croyant pas à l'existence des esprits, M. Barthez ne vit dans toutes ces manifestations que farces et impostures. Il est vrai que cela se passait en 1857, au début du mouvement spirite alors que le célèbre médium n'avait pas encore donné toute sa mesure et n'avait pas des répondants tels que Sir W. Crookes et d'autres grands savants qui ont pu contrôler avec la plus grande rigueur scientifique tous les phénomènes dont parle si légèrement le Dr Barthez.

Nous ne pouvons voir dans l'historiette de M. Morio, racontée de plusieurs façons, que des potins de cour qui ne méritent pas d'être pris au sérieux.

Il serait intéressant de savoir, ce que l'Impératrice Eugénie, encore de ce monde, pense actuellement de la vie et de l'œuvre de M. Home, si bien décrites ici même par notre collaborateur M. Louis Gardy et réunies ensuite en un volume.

La Métropole, si elle veut éclairer la conscience de ses lecteurs, pourrait y trouver de précieux renseignements appuyés sur des documents authentiques,

Les Vies Successives

(Suite)

Dans le chapitre II de ses **Expériences Magnétiques** « *Régression de la mémoire et Prévission* », M. de Rochas dit que c'est le hasard de ses opérations qui le conduisirent à faire revivre les souvenirs du passé chez ses sujets. On avait bien obtenu cela en Espagne avant ; lui seulement il l'ignorait. En outre, des

médecins avaient aussi constaté la résurrection de souvenirs antérieurs, mais c'était chez des malades ou des anormaux et ils n'y avaient pas du reste attaché plus d'importance que cela. Tel il en fut, par exemple, pour le cas de *Jeanne R.* rapporté par les Drs *Bourru* et *Burot*.

On dit au sujet de se réveiller à l'âge de 6 ans (il en a 24) *Jeanne* se trouve alors chez ses parents ; on est au moment de la veillée et elle pèle des châtaignes. Elle a envie de dormir et demande à se coucher. Elle appelle son frère *André* pour qu'il l'aide à finir sa besogne ; mais *André* s'amuse à faire des petites maisons avec des châtaignes au lieu de travailler. « Il est bien fainéant, dit-elle ; il n'en pèle pas plus de 10 et il faut que je pèle le reste. »

A cet âge, elle a une attitude d'enfant, parle le patois limousin et ne sait pas lire, connaissant à peine l'A B C. Elle n'entend pas un mot de français. Sa petite sœur *Louise* ne veut pas dormir. « Il faut toujours, dit-elle encore, dandiner ma sœur... qui a 9 mois. »

En lui mettant la main au front, on l'amène à 10 ans. — Alors elle va chez les sœurs, qui lui apprennent à parler. Depuis 6 mois, elle commence à écrire ; elle se rappelle une dictée qui a été donnée *mercredi* et elle écrit très couramment et par cœur une page entière (celle qu'elle a réellement faite à 10 ans.)

Elle dit ne pas être très avancée : « *Marie Coutureau* aura moins de fautes que moi. *Moi*, je suis toujours après *Marie Baudet* et *Marie Coutureau* ; mais *Louise Rolland* vient après moi. Je crois que *Jeanne Beaulieu* est celle qui fait le plus de fautes. »

De la même manière, on lui indique de se retrouver à l'âge de 15 ans. Elle sert alors à *Mortemart* chez M^{lle} *Brunerie*. Demain, dit-elle, nous allons au mariage de *Baptiste Colombeau*, le maréchal. C'est *Léon* qui sera mon cavalier. Oh ! nous nous amuserons bien ! Mais je n'irai pas au bal : M^{lle} *Brunerie* ne veut pas. Parfois, j'y échappe bien un quart d'heure, au bal ; mais elle ne le sait pas. »

On lui fait écrire « *Le Petit Savoyard* » qu'elle avait appris, mais qu'elle ne sait plus aujourd'hui. Il y a une grande différence avec son écriture actuelle. De plus, quand on lui montre son ancienne dictée, elle soutient que ce n'est pas elle qui l'a écrite.

(N'est-ce pas curieux ? Et quel langage typique !)

Dans le cas précédent comme dans celui de *Laurent*, il n'est pas question du souvenir de

vies antérieures ou de prévisions d'avenir. Mais le Colonel, ainsi que M. Bouvier, de Lyon, en a étudié d'autres où tout cela entre en jeu. — Les premiers de ce genre rapportés par lui sont ceux de *M^{me} Lambert*, *Eugénie* et *Joséphine*, dont le *Message* du 15 septembre 1904 a déjà publié le récit, ce qui fait que nous n'en dirons que quelques mots.

D'abord, voici un détail concernant *Madame Lambert*, le Colonel la vieillissant de quelques années, elle voit alors ses cheveux devenus à moitié gris de noirs qu'ils étaient. (Depuis, *M^{me} Lambert* a servi aux expériences Durville.)

Eugénie a 35 ans. M. de Rochas la rajeunit et lui fait notamment reproduire l'écriture qu'elle avait à 9, 6 et 4 ans. Puis, quand il la repousse avant sa naissance, elle se voit une enfant chétive appelée Ninie ou Apollonie, et auparavant encore, une petite fille morte très jeune d'une fièvre occasionnée par sa dentition. Après quoi, ramenée à son âge actuel et vieillie en outre de 4 ans, elle constate que s'accomplissent alors certains faits la concernant qui avaient été prédits par elle.

En 3^e lieu, *Joséphine*, 18 ans, est auparavant Jean Claude Bourdon. — qui raconte *sa vie*, pendant laquelle il est soldat. abandonne Jeannette sa promise et vit plus tard assez misérablement jusqu'à 70 ans ; — auparavant, une méchante femme du nom de Philomène Carton, morte en 1702 ; — plus loin encore, une petite fille morte en bas âge, précédant un homme qui avait tué. — Lorsque le sujet est redevenu *Joséphine*, le Colonel la fait vieillir et même censé mourir, — non sans avoir été séduite et délaissée comme conséquence de ce qu'à l'égard de Jeannette elle-même avait fait lorsqu'elle était Jean Claude Bourdon.

Avant l'incarnation, tous les sujets énoncent qu'ils sont dans « le gris » ou « le noir » ; et d'une manière générale, lorsque la destinée oblige quelqu'un à renaître, il sent une force qui le pousse à entourer, à l'état de corps fluidique, celle qui doit être sa mère, et ce, jusqu'au moment où l'enfant vient au monde : il le pénètre alors plus intensément et n'y est à peu près enfermé d'une manière complète que vers l'âge de 7 ans. (1)

Ainsi *Eugénie* raconte au Colonel que jusqu'à cet âge, elle a vécu en partie hors de son corps charnel, qu'elle voyait, aux premiers temps de sa vie comme si elle était placée à l'extérieur.

(1) Celui de la raison, où l'on peut offenser Dieu, dit le catéchisme : on voit dès lors sur quoi, au fond, repose cette énonciation.)

Elle ne distinguait pas bien, alors les objets matériels qui l'entouraient ; mais, en revanche, elle avait la perception d'esprits flottant autour d'elle. Les uns, très brillants, la protégeaient contre d'autres, sombres et malfaisants, qui cherchaient à influencer son corps fluidique ; quand ces derniers y parvenaient, ils provoquaient ces accès de rage que les mamans appellent ordinairement *des caprices*.

(Ajoutons que souvent des enfants semblent regarder dans l'invisible et parler avec quelqu'un auquel ils sourient : on dit alors qu'ils *rient aux anges*. — Que ne les observe-t-on alors, au lieu de les interrompre ou de se moquer d'eux !)

A propos de ces différentes constatations, le Colonel fait encore cette citation de *Maxwel* (docteur médecin et avocat général à Paris), parlant d'une femme sensitive élevant son enfant : « Le sujet, surtout dans l'obscurité, voit à côté du petit une ombre lumineuse, aux traits plus formés que ceux de l'enfant et un peu plus grande que lui. Cette ombre, à la naissance, était plus éloignée du corps qu'elle ne l'est maintenant ; elle semble pénétrer peu à peu. L'enfant a 14 mois et la pénétration est d'environ les deux tiers. (Entre parenthèses, le sujet en question a souvent vu se dégager le corps astral des mourants, corps lui paraissant brunâtre, étendu au dessus de la tête principalement, et semblant flotter.)

(A suivre).

L. G.

Correspondance

A propos de la Question Scolaire

A Monsieur A. Jacques, Député permanent, Président de la conférence publique et contradictoire sur le *Projet de la Loi Scolaire* qui aura lieu le 4 octobre dans la salle de *La Fraternelle* à Spa.

Cher Monsieur,

Je viens de recevoir une invitation personnelle pour la Conférence annoncée ci-dessus à laquelle je n'aurai pas le plaisir d'assister, ma quasi-surdité ne me permettant pas de suivre les débats.

Cette circulaire toutefois me rappelle une réunion électorale qui eut lieu à Spa il y a plus de 31 ans où je prononçai un discours sur *La Question Scolaire et le Spiritisme* qui fut reproduit dans le *Mémorial de Spa* et *Le Messager de Liège*, comme vous le verrez dans le numéro ci-joint du 15 juin 1882.

Vous faisiez partie avec moi à cette époque sous l'administration Peltzer du Comité de l'Association libérale de Spa, et vous vous rappelez sans doute cette réunion où tous nos sénateurs et députés étaient présents.

Combien peu hélas ! survivent encore.

Les considérations que je fis valoir et qui à mon humble avis allaient au cœur même de la question scolaire, sortaient de l'ordinaire. A peine eus-je fini ma lecture, qu'un sénateur de Verviers cria à M^r l'avocat Mallar, député : Faites nous un discours politique.

M. Mallar me répondit pourtant gentiment, il comprenait l'importance du sujet que je venais de traiter et promit de s'en occuper, mais la chose n'eut pas de suite comme il résulte d'une lettre ouverte que je lui écrivis plus tard et à laquelle il répondit. (Voir le *Messenger* du 1^{er} juillet 1886, ci-joint.)

Je vous serais reconnaissant de vouloir bien communiquer ces documents aux honorables députés qui feront demain la conférence, car le sujet est toujours d'actualité.

On pourrait me demander sur quels faits je me base pour prôner ainsi le spiritisme.

Je répondrai à cela que mes expériences dans ce champ si vaste remontent au delà d'un demi siècle alors que j'entendis parler pour la première fois des tables tournantes et parlantes, phénomène que Victor Hugo et ses amis avaient déjà étudié minutieusement pendant plus d'un an en 1854 et 1855. Le grand poète acquit alors la conviction qu'il était entré en communication avec des esprits de l'autre monde et de toutes catégories. Il est resté de ces entretiens avec l'au-delà un gros volume qui n'a pas encore été publié et dont nous ne connaissons que quelques fragments.

Ma première expérience avec la table eut lieu à Anvers pendant l'hiver 1862-1863 avec M. Jean Van Beers, le littérateur flamand et sa dame, MM. Hipolyte et Jacques Langlois.

Par la typtologie, j'obtins alors d'emblée une réponse adéquate à une demande mentale adressée à mon père et que j'ai lieu de croire provenant de cet esprit.

Depuis je n'ai cessé de suivre le mouvement spirite et de me livrer à des investigations lorsque l'occasion s'en présentait. Je ne peux entrer dans des détails. Je vous dirai seulement que le phénomène qui m'a le plus impressionné c'est l'écriture produite directement en pleine lumière par les esprits, au moyen d'un bout de crayon enfermé entre deux ardoises d'écolier. Le petit crayon, qui écrit tout seul en différentes langues, qui dessine, avec lequel on peut s'entretenir

comme s'il était tenu par un être humain, qui répond à des demandes mentales et donne parfois des preuves d'identité, n'est-ce pas la démonstration la plus probante la plus péremptoire de la vérité du spiritisme ?

Je possède un petit carnet en ardoise que le médium Slade avec qui j'ai pu observer maintes fois ce phénomène, n'a jamais touché, et sur lequel un esprit a écrit en anglais ces mots : *Dieu est amour, la vérité est Divine*. La même intelligence m'avait écrit précédemment sur une carte postale neuve ces mots : *Je n'aime pas ce papier*. J'ai aussi conservé une ardoise avec des inscriptions en sept langues différentes.

Si je vous parle du phénomène de l'écriture directe, c'est qu'il a pu être observé en Belgique par un grand nombre de journalistes et d'hommes de science. A Spa même, je peux vous citer M. le D^r Jules Lezaack, bourgmestre, MM. François et Louis Lebrun, échevins. Ces derniers ont rendu compte loyalement de leurs expériences dans leur journal *L'Avenir de Spa*. Le petit crayon leur fit connaître entr'autres une chose que personne ne pouvait savoir en ce moment. Ils reçurent aussi par l'écriture directe quelques phrases peu banales qui méritent d'être rappelées. Les voici textuellement :

« Pourquoi faut-il que l'on voie encore les hommes s'abandonner à cette terrible passion (la guerre) qui les ravale au rang des bêtes féroces ».

« Les Pharisiens et les scribes occupent encore le Temple et en font une maison de négoce; c'est aujourd'hui qu'il faudrait le Christ pour les chasser... »

La Bible et toutes les histoires anciennes sont remplies de faits spirites, mais les gazettes cléricales ne ratent jamais une occasion pour dénaturer et ridiculiser ces faits, et le grand public ne voit dans tout cela que supercherie et charlatanisme.

J'ai essayé d'intéresser nos instituteurs officiels réunis en Congrès à Spa à cette question en rappelant une pétition adressée aux Chambres législatives par la Fédération spirite belge dans le but d'obtenir une enquête gouvernementale, mais ils sont restés indifférents. Ce n'est pourtant que dans le spiritisme en mettant cette question à l'étude qu'on pourra trouver les bases d'un enseignement en rapport avec les besoins de notre temps : religieux, rationnel et scientifique et une sanction à la morale sociale.

Se trouvera-t-il parmi nos députés un homme assez courageux, assez indépendant, pour rappeler au gouvernement cette pétition pendant les débats qui vont s'ouvrir à la Chambre sur la

question scolaire ? Ce serait à souhaiter.

Notez que la plupart des prêtres et des religieux ne connaissent rien du mouvement spirite moderne. On leur défend de lire les ouvrages spirites et on leur apprend que tout cela est l'œuvre du diable.

Un petit aperçu historique et scientifique de la question serait certainement pour beaucoup d'entr'eux une véritable révélation qui pourrait avoir les plus heureuses conséquences.

Agréé, je vous prie, cher monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

H. VANDERYST.

Spa, le 3 Octobre 1913.

De " Païenne à Chrétienne ,,

Le Figaro du 18 Octobre 1913.

On sait que M^{me} Juliette Adam vient de terminer un roman qui, avant même d'avoir été publié, provoque déjà la curiosité. Pour cette nouvelle œuvre, l'auteur de *Païenne* a écrit une éloquente et délicieuse préface dont nous sommes heureux de pouvoir offrir la primeur à nos lecteurs.

A Sainte Julite.

Je vous dédie ce livre, à vous qui m'avez assistée avant que je vous appelle.

Et je dirai à mes lecteurs comment vous êtes venue à moi.

Le premier soir où j'occupais la chambre de l'abbesse, à l'abbaye de Gif, que je venais d'acheter et qu'on disait hantée, je regardais par une fenêtre ouverte le haut mur protecteur qui entoure le grand clos.

Nul arbre ne me le cachait alors, les Prussiens, au dire de mon jardinier, les ayant tous coupés (dans l'esprit bienveillant dont ils ont gardé l'inspiration vis-à-vis de l'Alsace conquise), sous le prétexte que le propriétaire de l'abbaye était Alsacien.

La lune, en son plein, brillait de tout son éclat sur une herbe humide et luisante qui avait poussé depuis la coupe de septembre.

Tout à coup, venant du bois, franchissant le haut mur et restant à la hauteur du mur franchi m'apparurent des formes blanches, glissant deux par deux, enveloppées de longs voiles, un peu traînants, mais qui laissaient intactes les distances.

Elles avançaient dans un rythme lent, avec

une légère secousse et se dirigeaient vers la première grande ogive des ruines, ouverte à la hauteur d'où elles glissaient.

Pas un instant je n'eus l'angoisse d'une apparition.

Une grande douceur me pénétra et lorsque la virginale vision disparut, elle ne laissa dans mon esprit que cette pensée souriante :

« Elles m'accueillent, moi païenne. »

Je m'appliquai, dès lors, à embellir la demeure de passage où les nonnes blanches « revenaient ».

Je m'y attachai chaque jour davantage : Par là, j'attirai les âmes des mortes, avec lesquelles, à chaque heure, la mienne entra en contact.

Lentement, pour ne pas me donner un brusque sursaut, elles réveillèrent en moi, pour les ressusciter plus tard, des croyances délaissées.

Tout d'abord, je mêlai mes dieux au Leur.

Par les soirs de lune claire, je sollicitai leur retour. Je les revis une fois et puis plus.

Je me plaisais, cependant à les évoquer dans mes ruines. Je respirais leur air, j'entendais leurs chants. Je me pris à murmurer des prières, les leurs, mes premières, oubliées, depuis plus de soixante-dix ans.

Plus d'une fois, j'ai rêvé que mon âme, vêtue de blanc, les soirs de lune claire, s'essayait à suivre la longue théorie des nonnes blanches, mais elle retombait lourdement.

Je ne pouvais, seule, l'alléger de ses croyances matérialisées. Il me fallait une aide, laquelle ?

Je la cherchais, sans bien savoir ce que j'en attendais. Je rêvai une intermédiaire entre les nonnes blanches et moi.

Ce fut un jour, en attachant des guirlandes de vieux lierres, dont je me plais depuis tant d'années à diriger les jeunes pousses rêvant, comme on le fait sagement lorsque les mains s'occupent, que se formulèrent précis mes désirs :

« Si j'avais une patronne, une sainte à moi, qui me rattacherait aux nonnes blanches et m'attacherait à elles ? »

Je savais l'histoire, pour ainsi dire profane, de l'abbaye. J'avais d'elle des actes d'achats de terre, je connaissais le démêlé des supérieures avec les archevêques de Paris, leur mission éducatrice, la présence, chez elles, comme élèves, de M^{lle} de Sévigné, de Marie Racine, la teinte de jansénisme qui leur avait fait interdire la prise de voile et c'était tout !

Je voulais une sainte, une patronne qui pût m'assurer la protection des nonnes blanches, non celles des dernières qui se vêtissaient de noir.

Et l'hiver qui précède le dernier, à une amie

provençale, très pieuse, ma confidente chrétienne, dont les prières et les pieux réconforts, au milieu d'épreuves cruelles ont été pour moi d'une grande douceur, je répétais avec insistance :

« Trouvez-moi une sainte, une patronne. »

Et elle me répondait :

— Vous avez sainte Julie et même sainte Juliette.

— Non, une autre, plus à moi.

— Païenne, répondait-elle, attristée.

Un jour, elle arriva avec un très vieux livre, si vieux qu'il en était, en certaines pages, illisible.

« Ai-je, enfin, votre sainte ? me dit mon amie joyeusement. Voulez-vous de sainte Julite ? »

Que le lecteur, superbement libre-penseur s'apitoie sur mon lamentable état d'esprit et l'attribue dédaigneusement, s'il lui plaît, à « mon âge avancé », mais au nom de sainte Julite, j'eus un sursaut de joie.

Je sentis que « ma sainte », celle que je cherchais, que je voulais, était bien elle la seule : sainte Julite.

Je la priai...

Et je lus avidement sa vie de martyre. Elle a été surhumaine.

Le courage étant pour moi la marche à l'héroïsme et ce que j'honore le plus dans la vie, ma sainte Julite fut mienne plus encore.

Un dimanche, que je lisais les journaux en attendant les rares amis que mon deuil peut accueillir, mes yeux par hasard, tombèrent sur l'*Echo paroissial* de Gif et je lus :

« Le 16 juin, anniversaire de l'exposition des reliques et de la procession en l'honneur de sainte Julite, à l'abbaye de Gif. »

« Ma sainte à l'abbaye, mon abbaye ? J'étais encore tremblante d'émotion, quand mes amis arrivèrent.

L'un d'eux, mon voisin, le peintre Y..., m'amenait l'un de ses amis, curé de nos environs, l'abbé T...

A peine commencions-nous une conversation que le vieux curé nous dit :

— Je ne sais ce qui se passe dans ce salon, mais je sens une influence puissante, comme une protection d'en haut.

Je racontai à mes amis, très émus, comment j'avais cherché, trouvé ma sainte, comment à l'instant je venais de découvrir que ces reliques étaient en juin, mois courant, exposées et processionnées à l'abbaye.

Ma sainte était bien mienne !

Et c'est depuis juin que j'ai commencé à écrire

Chrétienne qui ne parvenait pas à mûrir en mon esprit depuis plusieurs années.

Est-elle digne de la patronne à laquelle je la dédie ?

Juliette Adam.

Voici comment M^{me} Juliette Adam raconte, dans un article publié par le TEMPS du 12 octobre, le changement qui s'est produit dans ses croyances.

« La première impulsion qui me conduisit vers mon état d'esprit actuel, me vient en réalité de ma grand'mère qui m'apparut à son lit de mort : quoi que j'aie fait plus tard, quels que soient les arguments par lesquels j'ai tâché de me défendre contre ses reproches, ils m'ont toujours hantés, toujours poursuivie, et ce sont eux qui ont dominé mon intellectualité et ma religiosité par la suite. »

Et M^{me} Juliette Adam raconte une des séances spirites à laquelle elle assista :

« J'avais, dit-elle, l'habitude de ne jamais sortir le soir sans jeter un coup d'œil rapide sur les « Dernières Nouvelles » du *Temps*. Or, ayant déplié le journal avant de me rendre chez la duchesse de Pomar qui nous avait promis un médium étonnant, je fus frappée par l'annonce de la mort de M^{me} Blavatsky, qui me sembla imprimée en caractères énormes. Je n'y attachai pas autrement d'importance, et je me rendis à la soirée.

« Nous nous installons ; un assistant écrit, appelez, on frappe, et bientôt le nom révélé nous annonce M^{me} Blavatsky.

« — C'est impossible, s'écrie la duchesse, je l'ai quittée il y a trois jours.

« Je garde le silence. Le médium insiste.

« M^{me} Blavatsky revient et dit :

« Je suis morte ; j'ai laissé un testament au colonel Olcott, où je demande à être incinérée. Or, l'incinération, telle qu'on la pratique aux Indes, c'est-à-dire en plein air est conforme aux prescriptions religieuses ; mais, ici, on la pratique dans un four ; elle fait perdre la personnalité psychique. Or, je vous supplie d'écrire au colonel Olcott de ne pas me faire incinérer, bien que je pressente que vous ne réussirez pas. Toutefois, j'ai tenu à vous dire cela, pour sauver une âme, celle de M^{me} Adam, qui a fait, il y a quinze jours, un testament, dans lequel elle demande à être incinérée, elle aussi.

« Et c'était vrai. Et aucune des personnes présentes ne pouvait être au courant de ce détail. »

Et M^{me} Juliette Adam, en rentrant chez elle, déchira ce testament.

Nota. — Nous avons publié dans le *Message*

la communication que feu M. le Dr Vinderogel prétend avoir obtenue de M^{me} Blavatsky, ce qui prouve que celle-ci n'a pas perdu sa personnalité psychique. D'après une information parue dans le *Soir* de Bruxelles, d'un théosophe en renom, M^{me} Blavatsky serait maintenant réincarnée.

Bibliographie

Vers l'initiation par Annie BESANT. 1 Volume in-8 couronné avec magnifique portrait de l'auteur. Prix : 3 fr. Port en sus : 0 fr. 15.

Perdus et submergés dans les affaires de la vie ordinaire, les choses du monde de la béatitude nous échappent, s'oublent et disparaissent. Pourtant chacun y pense à un certain moment de sa vie. Qui ne se sentirait heureux en sachant pouvoir trouver le guide qui le conduit au delà des tourbillons terrestres, au delà du monde irréel et fugitif.

« *Vers l'Initiation* » est le livre qui répond à ce désir inné, le conseiller de l'âme et du cœur, le précis qui peut instruire l'intelligence et l'entraîner dans des domaines qu'elle pressent mais qu'elle ne sait aborder. Les Premiers Pas, la Recherche du Maître, la Rencontre du Maître, voilà des chapitres à méditer. La vie du Christ, le Christ triomphant sont des sujets qui traitent des questions auxquelles la théologie ne peut répondre qu'en imposant ses dogmes, auxquelles la science ne donne encore aucune solution. Ce que Madame Besant présente comme hypothèse, bien que réalité et certitude, pour elle, mérite une étude spéciale.

(Note de l'éditeur.)

Et lux erat. Brochure de 11 pages. — Réponse du chev^r Le Clément de St-Marcq au questionnaire signé « Fiat Lux » suivie d'une lettre au « Courrier spirite belge » :

Nouvelles

Une manifestation imposante en l'honneur du grand écrivain Camille Lemonnier a eu lieu le 26 Octobre à l'hôtel de ville de Bruxelles.

M. Edmond Picard fut le premier à prendre la parole pour saluer d'une voix brisée par l'émotion son grand noble et fidèle ami, en des termes dont il nous plaît de rappeler ici un passage :

La gloire, dit-il, est le soleil des morts. C'est une solennité de deuil et de gloire qui réunit

dans une même pensée les admirateurs de l'écrivain. Certes, il eut été heureux d'assister de son vivant à cette apothéose, *mais il n'est point absent ; il est là, au milieu de ceux qui l'aimèrent et le comprirent.*

La 21^{me} assemblée annuelle de l'Association nationale des spiritualistes américains à eu lieu cette année à Chicago du 16 au 20 septembre. Parmi les médiums en renom qui assistèrent à cette réunion se trouvait Pierre Keeler de Washington, célèbre pour la production de l'écriture directe.

Un comité fut choisi à plusieurs reprises parmi des personnes connues et dignes de foi pour laver les ardoises et les lier ensemble, après quoi une trentaine de messages écrits fut trouvée dans les dites ardoises. Une d'elles portait les messages de quatre éditeurs de journaux spirites passés dans l'au-delà, savoir : I. R. Francis, M. Roberts, colonel Bundy et Luther Colby. M^{me} L. Fixen, qui rapporte ces faits dans le *Progressive Thinker* de Chicago du 11 octobre, dit qu'elle possède une autre ardoise avec l'écriture familière de John P. Altgeld, le dernier gouverneur de l'Illinois.

Le Prix Nobel pour la Médecine. — L'Institut carolingien de médico-chirurgie de Stockholm a décidé de décerner le prix Nobel de médecine au professeur à l'Université de Paris, Charles Richet pour ses travaux sur l'anaphylaxie. Le prix est cette année de 198.000 francs.

En présentant nos félicitations à M. Charles Richet, bien digne d'une telle distinction, qu'il nous soit permis d'exprimer ici un vœu, c'est de voir consacrer, dans l'intérêt des études des sciences psychiques, une faible partie de cette somme à s'assurer la présence à Paris d'un médium tel que Keeler. M. Richet à déjà pu se rendre compte de la réalité du phénomène de l'écriture directe avec le médium Eglinton mais nous ignorons s'il pratique encore depuis qu'il est richement marié.

Un congrès extraordinaire des spirites belges dans le but d'examiner la situation du spiritisme en Belgique aura lieu le Dimanche 23 novembre à Namur.

Toute correspondance concernant ce congrès doit être adressée au président J. Fraikin, Boulevard Henri de Dinant, 10, Liège.

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME

QUESTIONS SOCIALES

MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

LE MESSAGER est administré par un Comité directeur qui dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit : Au journal LE MESSAGER, à Liège.

LE MESSAGER est affilié à l'Association des Journalistes périodiques belges et étrangers.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique. fr. 3.00
Pays étrangers faisant partie de l'Union Postale, fr. 5.00

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner à tous les bureaux de poste

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de M. Jacques Focroulle, 25, rue Gaucet à Liège.

SOMMAIRE :

Avis. — La jeune fille à stigmates. — Les Vies Successives. — La Vie Future. — Encore la clairvoyance de M. Reese — Communication de l'au-delà. — Nouvelle. — Nécrologie. — Denier de la propagande.

Avis

Nos abonnés de Belgique sont informés que l'administration des postes leur présentera incessamment la quittance de réabonnement pour 1914. Prière d'y faire bon accueil.

Nos abonnés de l'étranger sont priés de nous envoyer leur abonnement pour 1914 en un mandat pour faciliter nos écritures.

La jeune fille à stigmates

ABBEVILLE, 15 novembre. — Bussus-Bussuel était naguère encore, du département de la Somme, une inglorieuse commune. Il n'en sera plus ainsi dans les temps à venir !

Bussus-Bussuel cache sous ses vieux toits verdis un phénomène merveilleux et singulier : la petite Raymonde, fille d'un originaire du lieu, M. Bellard, au temporel coiffeur et charcutier de circonstance.

A cette jeune campagnarde adviennent depuis quelques semaines, et plus régulièrement depuis huit jours, de bien étranges aventures.

Jugez ! Mais surtout ne vous montrez pas dès l'abord, incrédules. Ce qui va suivre est *vrai*.

M^{lle} Raymonde Bellard est âgée de douze ans. Son aspect est celui de beaucoup de fillettes : elle est blonde, ses yeux sont bleus, rieurs et clairs.

Aux cerises dernières, cette petite fille « fit » sa première communion. A l'occasion de cet

événement, on ne remarqua point — ceci est à noter — qu'elle prouvât plus de ferveur qu'aucune de ses camarades.

Peu de jours après la cérémonie, donc, M^{lle} Bellard était à l'école de Bussus, penchée sur son pupitre et rêvassant un peu. Soudain elle eut une grande surprise : sur son bras nu venait distinctement d'apparaître, en relief, une échelle.

L'image de cette échelle demeura sur la peau légèrement rougie durant une huitaine de minutes, puis elle s'estompa et disparut.

Raymonde confia à M^{me} Tahon, l'institutrice, les phases de cette apparition inattendue.

— Bah ! pensa la maîtresse d'école, cette gamine, sans doute, est névrosée, l'anémie la tracasse. Elle « a cru » voir... Cela n'est rien.

L'échelle, à dire vrai, ne « revint » pas, mais voici douze jours, et encore à l'école, Raymonde tout à coup sentit au bras une démangeaison. Elle observa la peau, sur laquelle se dessina, d'abord vague, puis en se précisant, une branche chargée de feuilles et de baies.

— Regarde, dit la fillette à sa voisine.

Celle-ci se mit à clamer son émoi. La maîtresse survint et dut se rendre à l'évidence :

— Mais c'est une branche de gui !

— Ah ! fit Raymonde, je n'en ai cependant *jamais vu* !

Et alors, sous les yeux de vingt petites écolières et de M^{me} Tahon émerveillées, on vit s'inscrire, en une belle « anglaise », au-dessus du rameau, trois lettres : le mot « gui ».

Pour le coup, on en référa au curé. En une demi-heure, les trois cent cinquante habitants de Bussus furent instruits du fait.

— C'est un miracle ! assurait-on. Dieu apprécie les gens de Bussus. Il les protège.

Et des cantiques à la vesprée, louangèrent le Christ.

Mais à compter de ce moment, le « miracle » à Bussus devint une banalité. Chaque jour, à chaque heure, sur le front de Raymonde Bellard, ses épaules ou sur ses jambes, quelque nom surgissait. Parfois on y lisait des phrases tout entières :

« Fedœra ne viendra pas ce matin. »

Ou bien :

« Victor sera pris bon pour le service. »

— Et quand ? demandait-on.

« A l'automne prochain. »

Car, j'avais omis de le dire, aux stigmates déjà suffisamment troublants quel'on constate sur Raymonde Bellard, s'allie la rare faculté de la divination.

C'est ainsi qu'il est très loisible à quiconque de déchiffrer, et toujours en relief, sur le coude ou la joue de la petite fille, le quotient de telle ou telle division.

Des voyageurs sont arrivés curieux à Bussus. Ils venaient d'Abbeville ou d'Amiens.

— Est-il possible à cette demoiselle, questionnaient-ils, de nous dire nos prénoms ?

Aussitôt, en une « anglaise » fort correcte, « boursoufflée » sur sa peau, Raymonde répondait : « Marthe, Marie, Germaine ou Jacques... »

Mais il me faut nécessairement abrégé.

Les anecdotes abondent. On m'en a conté des centaines, et de plus belles encore...

A M. Tahon, l'instituteur un bien digne homme, qui m'accompagnait dans Bussus je demandai :

— Puisque vous me dites, monsieur, avoir assisté à presque tous ces phénomènes, n'avez-vous point observé, au moment où ils se produisaient, que la jeune fille souffrit ? Est-ce une enfant normale ? Est-elle intelligente ? Enfin quel est l'avis des docteurs qui l'ont vue ?

— Raymonde m'a toujours paru fine et assez éveillée. Sa santé est fort bonne. Les médecins de Vaucourt, Saint-Riquier, Ailly-le-Haut-Clocher sont venus. Des manifestations bizarres se sont produites sous leurs yeux. Il les ont parfaitement enregistrées avec tout le village. Leur opinion ? Ma foi ! ils n'en ont point, je crois...

L'avouerais-je ? Malgré que dix honorables personnes m'aient assuré : « Moi, j'ai vu ! », je restai fort sceptique en franchissant le seuil de M. Bellard père. N'a-t-on pas enregistré — ou bien l'ai-je rêvé ? — des cas d'hallucination collective ?

— Pouvez-vous, dis-je à brûle-pourpoint à la petite fille, savoir comment je me prénomme et me répondre par les moyens qui vous sont familiers ?

— L'expérience ne réussira peut-être pas,

objecta, sa mère, car les phénomènes se manifestent depuis deux jours avec plus d'intensité le matin que le soir.

Nous attendîmes, non sans curiosité, pendant un long quart d'heure.

Tout à coup Raymonde prononça :

— Ah voilà !

Et elle découvrit sa jambe au-dessus du genou. J'aperçus sur la peau une quantité d'ampoules minuscules. Elle se transformèrent, se lièrent, et bientôt, en très gros et très purs caractères, on lisait un nom, mon prénom : Henri.

Avant qu'elle ne s'effaçât, nous pûmes photographier l'image. Et cette fois, nous étions convaincus.

J'apporte aux lecteurs du *Matin* ce véridique témoignage.

Ces « miracles » de Bussus-Bussuel procèdent, en effet des féeries et de la fable :

Décidément nous vivons dans des époques fantastiques !...

Henri VIDAL

Les esprits, qui transmettent directement par l'écriture des messages sur du papier ou des ardoises peuvent en transmettre également sur la peau d'un homme lorsque les conditions sont favorables. Les anciens lecteurs du *Message* pourront se rappeler le médium américain Charles Foster qui obtenait fréquemment ce phénomène en lettres rouges sur son bras.

Après lecture de l'article ci-dessus dans le *Matin* du 16 novembre, nous écrivîmes le même jour à l'instituteur de Bussus dont le nom est cité pour lui faire part de nos impressions à ce sujet. M. Tahon voulut bien nous répondre par la lettre suivante :

Bussus-Bussuel.

par Ally-le-Ht-Clocher

Somme.

Le 19 novembre 1913.

Monsieur le Rédacteur en chef du *Message*,

Je vous remercie beaucoup pour l'envoi de votre journal. Il est intéressant et instructif.

Vous avez dû lire le dernier article du *Matin* et du *Journal*, numéros du 17 novembre.

Un journal départemental *Le Progrès de la Somme*, n° du 18 novembre, donne aussi un article au sujet de la fillette.

Pour ma part, je croyais à de l'auto-suggestion, mais devant la parole autorisée du professeur M. Bordas que j'ai eu le plaisir de voir et d'entendre dimanche dernier, chez moi, à Bussus, je m'incline.

Je laisse à de plus experts le soin de pouvoir

expliquer ce cas étrange si toutefois il peut se rattacher au spiritisme ce dont je doute.

Veuillez agréer, etc.

R. Tahon
Instituteur.

Quelle est donc l'opinion de M. le professeur Bordas, secrétaire général de l'Institut de psychologie de Paris, devant laquelle s'incline M. Tahon ? On peut en prendre connaissance dans le *Matin* du 17 novembre ainsi que celle de M. Petit, président de la société de pathologie comparée et de celle du docteur Colin, un distingué patricien d'Amiens, ces trois savants ayant été chargés par le *Matin* de procéder sur place à une enquête approfondie.

Or, il résulte de cette enquête, d'après ces messieurs, qu'il n'y a rien de surnaturel ; on se trouve en présence d'un simple cas de dermatographie comme il s'en présente souvent chez des gens nerveux ou hystériques et qu'on a même pu observer chez les animaux. Les stigmates sont engendrés uniquement par des manipulations exercées sur le tégument avec l'ongle ou un objet pointu. Il résulterait de là que la petite Raymonde ne serait qu'une simulatrice et que, pour pouvoir duper tout le monde, il faut nécessairement que son entourage soit complice de la fraude.

Vraiment, tant de noirceur et de duplicité se cachent-elles dans l'âme de ces paysans simples et modestes dont le *Matin* nous offre les portraits ! Nous avons de la peine à le croire. Et pourquoi toute cette mise en scène. Dans quel but se demande-t-on ?

Ce n'est pas la première fois que les scientifiques feraient fausse route lorsqu'il s'agit de spiritisme. Le Dr Barthez, ancien médecin du Prince impérial, en a offert un exemple frappant dans notre dernier numéro.

Nous réservons notre jugement sur cette affaire jusqu'à plus amples informations.

Les Vies Successives (1)

(Suite)

Un des cas les plus instructifs rapportés par M. de Rochas est celui de Louise, âgée de 36 ans (en 1911), personne qui, à l'instar de M. Bouvier, de Lyon, traite les maladies à distance et a fait, — paraît-il, des cures extraordinaires au profit de maniaques et de dégénérés, poursuivant le traitement des mois entiers quand il le fallait, et ce, avec un grand esprit de

désintéressement et de charité. (Où sont donc les syndicats malfaisants de médecins pour les en empêcher ?)

Louise s'endort difficilement par les passes magnétiques, mais elle jouit de la propriété de voir, étant éveillée, le corps astral des sujets quand il s'extériorise. Ainsi, pendant mes expériences avec Joséphine, dit le Colonel, elle voyait celui de cette dernière se dégager sous un aspect vaporeux et se condenser peu à peu pour prendre forme humaine, forme qui changeait selon l'âge et la personnalité auxquels était amené momentanément le sujet. — Ce corps astral était lumineux pendant les périodes de vie et sombre pendant les différentes existences. Au moment qui correspondait à la mort, il paraissait se dilater en s'obscurcissant et en perdant sa forme. Quand Louise se trouvait avec cette sorte de nuée, elle éprouvait une sensation de froid très pénible, la même qu'elle ressent quand elle s'approche d'une personne qui vient de mourir.

En outre, toujours à l'état de veille et par un simple effet de sa volonté, Louise extériorise son propre corps astral ou quelque chose d'approchant, — qu'un autre ne saurait voir, — donnant même à cette substance la forme qu'elle veut. De plus, elle peut matérialiser sa pensée et la rendre visible à des sensitifs. C'est ainsi que, pensant fortement à moi ou encore à une autre personne dont le portrait est dans la pièce, son amie Joséphine, qui est très sensible, voit se dessiner dans l'espace, soit mes traits, soit ceux du portrait, sans savoir à quoi pensait Louise.

Dans le phénomène de la régression de la mémoire, Louise se *souvient* plutôt qu'elle ne mime. Elle a été un prêtre mort très vieux, un bon prêtre simplement attaché à ses devoirs sacerdotaux. — Il meurt et il reste dans le gris, assez longtemps pour se bien rendre compte de son état, qu'il ne comprenait pas d'abord, car il croyait trouver le paradis ou le purgatoire et il ne voyait rien. Louise prend alors sa tête dans ses mains et se met à sangloter ; les larmes coulent de ses yeux. Je l'interroge, et elle finit par me répondre qu'il est bien malheureux, lui prêtre, d'avoir enseigné des choses inexacts. Je lui fais observer que ce n'est pas de sa faute, et qu'il vaut mieux avoir parlé à ses paroissiens du ciel et de l'enfer, que de leur avoir laissé croire qu'il n'y a plus rien après la mort. — Oui, c'est vrai ; mais malheureusement ils ne croient plus à l'enfer, et s'ils étaient persuadés qu'il y a une série d'existences dans lesquelles on expie les

(1) du Colonel de Rochas, — Chacornac, éditeur.

fautes des vies précédentes, ils se conduiraient bien mieux.

— Alors vous désirez vous réincarner ?

— Oui... pour pouvoir m'instruire davantage et répandre la vérité dans le peuple en l'éclairant et en le soignant.

— Il faut donc vous réincarner dans une famille riche qui vous donnera de l'instruction.

— Non... chez de pauvres gens, au contraire, pour mieux connaître la misère et la soulager.

Par des passes, le sommeil magnétique de Louise ayant été approfondi, elle se rappela alors que, dans son existence précédente, elle était née à Méaudres (Isère), localité où elle n'a aucune attache dans la vie actuelle, qu'elle avait fait ses études au grand séminaire de Grenoble et qu'avant cette existence, elle avait été une jeune fille morte jeune et très orgueilleuse, ce qui lui avait valu un passage assez pénible dans le gris, où elle rencontrait de mauvais esprits qui la tourmentaient. — Je l'ai alors ramenée par des passes transversales et des suggestions à son âge actuel ; puis je l'ai poussée vers l'avenir : elle m'a alors fait part de prévisions dont j'ai reconnu la probabilité quand je l'ai interrogée complètement éveillée et ayant perdu le souvenir de ce qu'elle m'avait dit en somnambulisme.

(A suivre).

Pour extrait :
L. G.

La Vie Future

La Meuse du 10 novembre.

La vie future, tel est, en réalité, le sujet de *La Mort*, le livre grandiose et splendide où Maurice Maeterlinck a voulu contempler en face ce spectre d'épouvante qu'il cherche à dépouiller de son manteau d'horreur et de ténèbres.

Dans *L'Intruse*, *Les Aveugles*, *Intérieur*, *La Mort* apparaissait comme une puissance fatale, horrible et cruelle, régnant sur une nuit sans lueur et jalouse de la vie, du bonheur et de la beauté. Dans *La Mort de Tintagiles*, le penseur révolté avait lancé, contre cette force implacable, le plus grandiose anathème qu'aient jamais formulé peut-être le pessimisme et le désespoir.

Mais peu à peu, dans *La Sagesse et la Destinée*, dans *Le Temple enseveli*, dans *Joyzelle*, Maeterlinck avait marqué plus de confiance dans les puissances inconnues qui nous mènent ; il avait exprimé l'idée que notre incompréhension

de l'énigme du monde était peut-être la seule cause de notre attitude hostile. C'est alors que, s'entourant d'une documentation scientifique extrêmement précise et abondante, il s'est attaché à l'étude de l'intelligence universelle, en commençant par *La Vie des Abeilles* et *L'Intelligence des Fleurs*. La philosophie de M. Maeterlinck devient dès lors de plus en plus optimiste, et sa préoccupation essentielle, nettement marquée dans la subtile féerie de *L'Oiseau bleu*, est l'étude du bonheur qu'il considère comme un corollaire de l'intelligence du monde.

La Mort, le dernier ouvrage de cette série, témoigne d'un effort extrêmement remarquable pour éclairer un peu notre connaissance de l'Au-delà, ou plutôt pour élargir le champ trop étroit de nos pensées humaines.

Maeterlinck s'attache tout d'abord à établir l'injustice de préjugés qui aggravent singulièrement notre horreur de la mort, en lui attribuant des douleurs dont la vie seule serait responsable ; il s'insurge contre l'usage de prolonger l'agonie dont la vision affreuse impose son image à l'éternel départ.

Que trouve-t-on de l'autre côté de la vie ? L'auteur écarte tout d'abord l'hypothèse de l'anéantissement absolu, expérimentalement niée par la science et rationnellement réfutée par les philosophes. Il étudie les causes qui semblent vouloir s'opposer à la survivance avec notre conscience actuelle, les relations du corps et de la pensée ; il cherche à saisir ce moi si insaisissable, si incertain, si fugitif et si précaire, et qui pourtant « est tellement le centre de notre être, nous intéresse si exclusivement, que toutes les réalités s'effacent devant ce fantôme », dont la fragile mémoire semble le lien le plus fixe.

Cette mémoire ne sera-t-elle pas anéantie avec le réseau de nerfs qui la reliait à nous ? Et comment, plongés dans l'immensité de l'infini, pourrions-nous conserver la conscience de la mesquine personnalité que nous avons connue ici ?

Nous devons donc restreindre nos suppositions à la survivance de notre être, soit avec une conscience personnelle encore, mais modifiée ; soit répandu, dispersé dans la conscience universelle, dans l'infini.

Pour trouver un appui dans l'étude de ces questions, l'auteur examine deux des hypothèses les plus importantes de la survivance : l'hypothèse théosophique et l'hypothèse néospiritiste.

Il écarte rapidement la première, qui lui semble offrir peu de sécurité scientifique, puis

il passe à la seconde, à laquelle il s'attache longuement. Avec un esprit critique très averti, il fait abstraction des expériences peu sérieuses ou intéressées, invoque le témoignage de savants de la valeur de William Crookes, Myers, Hodgson, William James, R. Wallace, Gurney, Olivier Lodge et, s'entourant de toute la documentation désirable, il se base sur ce qu'il y a de meilleur dans les recherches récentes.

Après des enquêtes nombreuses et sévères, les savants spirites ont cru pouvoir établir qu'une forme spirituelle ou nerveuse, un reflet de l'existence survivait pendant quelque temps au corps, pouvait se manifester aux vivants, et parfois même, par l'intermédiaire d'un médium ou de la « correspondance croisée », communiquer avec eux. Ce qui est certain, c'est que les expériences ont provoqué des phénomènes extraordinaires de transmission de pensée, de vision à distance, de clairvoyance subliminale très déconcertants. Il y a là quelque chose de nouveau que l'on n'a pas le droit de nier d'un simple haussement d'épaules et qui mérite d'attirer toute notre attention ; mais avec un instinct scientifique très sûr, Maurice Maeterlinck reste en deçà des conclusions de la plupart des savants qu'il cite ; il ne nie point les phénomènes, mais il incline à les expliquer par l'hypothèse télépathique ou par toute autre, excluant l'intervention de l'esprit des morts ; il pense qu'« il est sage et nécessaire, avant de quitter le plan terrestre, d'épuiser toutes les suppositions, toutes les explications qu'on y peut découvrir ».

L'auteur de *La Mort* parle ensuite des expériences extraordinairement troublantes du colonel de Rochas, qui semblent devoir apporter un appoint puissant à la théorie de la réincarnation des âmes ou des personnalités.

Le colonel de Rochas, dont la probité de savant n'a jamais été mise en doute, endort certains sujets exceptionnels et, à l'aide de passes longitudinales, il leur fait remonter tout le cours de leur existence. Le patient retrouve successivement le caractère et les tendances des diverses périodes de sa vie.

C'est ainsi que Joséphine Voiron, par exemple, redevient un tout petit enfant allaité par sa mère. Bientôt, elle ne répond plus : elle n'est pas encore née. Tout-à-coup s'éveille la voix inconnue d'un autre être, un vieillard qui déclare s'appeler Jean-Claude Bourbon ; il raconte sa vie, puis il explique qu'après sa mort, son corps fluïdique s'est approché de la mère de Joséphine, pénétrant peu à peu dans le corps de son enfant ; c'est ainsi qu'il s'est réincarné dans Joséphine.

Une magnétisation nouvelle ramène le vieillard mort à l'état de petit enfant, puis d'embryon, jusqu'à ce que s'élève une voix nouvelle celle d'une vieille femme du nom de Philomène Carteron qui donne à nouveau des détails de sa vie passée. Le colonel de Rochas, de même que plusieurs autres expérimentateurs, ont obtenu fréquemment des résultats identiques et réellement saisissants.

Mais, nous dira-t-on, le médium n'est-il pas un mystificateur ? Cela se produit parfois ; mais, dans les cas les plus sûrs, toute idée de fraude doit être abandonnée : après avoir fait remonter au sujet le cours de plusieurs vies humaines, on l'amène, par des passes transversales, à redescendre le même cours ; quelque soit le nombre d'épreuves, les résultats ne diffèrent jamais et le médium n'introduit aucune modification dans le labyrinthe de dates et de faits une fois révélés.

Il faudrait d'ailleurs, nous dit Maeterlinck, que ces médiums — d'intelligence généralement médiocre — devinssent subitement des poètes de génie, pour créer ainsi, de toutes pièces, une série de caractères absolument différents les uns des autres, où tout se tient : geste, voix, humeur, morale, pensée, sensibilité, et toujours prêts à répondre conformément à leur nature la plus intime, aux questions les plus imprévues.

Ces curieuses manifestations doivent elles nous amener à croire à la théorie déjà si ancienne de la réincarnation ? Peut-être ces phénomènes peuvent-ils s'expliquer plus vraisemblablement par la suggestion ou par l'existence d'une mémoire atavique encore inconnue. Mais cette supposition n'enlève rien au puissant intérêt qu'ils excitent, à l'immensité des horizons nouveaux qu'ils ouvrent devant nous.

Puisque les hypothèses spirite et théosophique, en dépit de tant d'observations merveilleuses, ne nous ont pas encore donné la clef de l'énigme, Maeterlinck s'efforce d'envisager, par la logique et par l'intuition, l'angoissant problème.

La survivance sans conscience lui paraît peu probable ; il croit que l'on ne peut préjuger ainsi de l'universelle pensée.

Après la mort, nous serons sans doute rendus à l'infini qui nous possédait avant notre naissance ? Quel sera cet infini ? Devons-nous croire à un univers ayant atteint depuis longtemps la limite de ses possibilités et recommençant toujours en vain les mêmes expériences inutiles ; ou bien faut-il croire à un univers si riche en combinaisons nouvelles, si infini dans ses transmutations, si consciemment ou inconsciemment intelligent, que nous puissions, malgré l'éternité qui le précède, attendre encore de lui les plus

merveilleux progrès dans l'éternité à venir ?

Puisque rien d'absolu ne nous permet de nous décider entre ces deux formes de l'infini, l'auteur pense qu'il nous est permis d'espérer, de croire en la plus favorable d'entre elles.

Dès lors, nous devons admettre que notre sort — puisque rien ne se perd — restera lié à celui de cet univers progressif, marchant de triomphe en triomphe vers une incommensurable splendeur.

L'infini n'est rien s'il n'est pas la félicité, s'il ne veut pas notre félicité, car nous sommes partie intégrante de lui-même, et l'infini ne peut vouloir être pour son malheur.

Voilà, dans ses grandes lignes, l'argumentation de ce livre superbe et réconfortant. Les dernières conclusions, malgré leur profondeur et leur élévation merveilleuse, ne me paraissent guère concluantes, ni bien rigoureuses; plus d'une objection sérieuse peut leur être opposée.

Il n'en pouvait être autrement, en l'état actuel de nos connaissances. Maeterlinck reconnaît lui-même que l'énigme du monde et de la vie égale l'infini; que jamais, sans doute, elle ne nous sera révélée en sa plénitude; mais il pense — et nous le croyons aussi — qu'il n'est rien de plus beau, rien de plus grand, que d'élargir le cercle des contemplations humaines, et surtout le cercle du mystère, de l'inconnaissable, sans lesquels notre vie, étroitement bornée, resterait sans valeur et sans poésie.

LUCIEN-PAUL THOMAS.

Encore la clairvoyance de M. Reese

Dans notre numéro du 1^{er} août nous avons reproduit une lettre adressée aux *Annales des sciences psychiques* par le D^r Von Schrenk Notzing, signalant les facultés extraordinaires de cet homme étonnant. Le récit du D^r Van Schrenk fut confirmé en partie par une autre lettre du D^r Joseph Maxwell, procureur général à Paris que le défaut d'espace ne nous permit pas d'insérer.

Voici maintenant un article paru dans le *Berliner Tageblatt* du 31 juillet que nous reproduisons des *Annales des sciences psychiques* de septembre et qui donne des renseignements encore plus complets sur ce personnage qui paraît être bien connu des spirites américains. Nous lisons en effet dans le *Progressive Thinker* de Chicago du 18 Octobre le compte rendu d'une

conférence sur « La valeur du spiritisme » que venait de donner le professeur D. D. Reese, membre de Fowler Institute, conférence qui fut suivie par quantité de messages donnés à des étrangers qui en certifièrent l'exactitude.

Ceci dit voici l'article du grand journal politique de Berlin.

On prie le bon lecteur de ne pas voir un poisson d'Avril en retard dans ce que je vais raconter ici. Je suis fait d'avance aux médisances, j'entends déjà les éclats de rire réfléchis de mes amis scientifiques et positivistes; je vois leur air moqueur.

Tout ceci ne doit pas m'empêcher de raconter des événements que j'ai en partie vécus moi-même, et en partie appris de témoins entièrement dignes de foi. L'histoire est en elle-même si piquante et si épicée, qu'elle mérite d'être connue. Je laisserai de côté tous les détails inutiles, et m'abstiendrai de tout jugement.

Je vais exposer les faits dans l'ordre où il se sont produits; je mentionnerai le lieu et aussi en partie les personnes, afin de ne laisser aucun doute sur l'authenticité des événements.

C'était donc à la fin de juin que, vers 8 heures et demie du soir, j'arrivai au Sanatorium du D^r Apolant, à Kissingen. Je demandai ma chambre au concierge et je remarquai en passant un monsieur âgé, petit et trapu, avec un ventre proéminent et un front carré, énorme, complètement chauve, seulement encadré d'une bordure étroite de cheveux sur le derrière de la tête. L'apparence de cet homme ne présentait, au demeurant, rien d'extraordinaire. Il paraissait tout à fait matériel, à première vue. Avec son nez camus, qui avait de petits trous ronds, le cou charnu, la figure pleine, j'avais quelque peine à le classer dans une catégorie quelconque de tempéraments humains. Il ressemblait bien à un bouledogue de race, paresseux et grogneur. Je ne pouvais voir la couleur de ses yeux, dans la demi-obscurité. Je vis seulement des sourcils épais de ce blond sale, qui est particulier aux personnes âgées, les entourant.

Il lui sortait du pavillon de l'oreille de petites boucles de cheveux du même blond émoisé que ses sourcils. Il me sembla encore, en voyant sa grosse lèvre supérieure qui recouvrait si complètement les dents, que l'on pouvait supposer qu'il était complètement dépourvu de dents.

Cet homme que je rencontrai tout d'abord à mon arrivée au Sanatorium éveilla mon attention par le vacarme qu'il fit en parlant au concierge. En un baragouin, dans lequel de

l'allemand et du *broken english* se mélangeaient, il rudoyait le cerbère de la maison.

Ah, un Américain allemand, un marchand de bestiaux de là-bas, qui était venu sur la grande mer pour soigner son estomac ruiné !

A ce moment, le concierge dit sur un ton humble et soumis : « Calmez-vous donc, Monsieur le Professeur ».

En même temps un serviteur vint à moi pour me conduire dans ma chambre. J'étais si perplexe, que je ne posai aucune question. On a chez nous, dans ce pays, une certaine idée de la physionomie d'un professeur, même quand on le tient pour un âne achevé. On ne se corrige pas volontiers.

Je m'assis à une table ; mais de partout il m'arrivait des mots pleins de mystère, je vis des personnages importants, des yeux étonnés, vifs, et brillants, des figures excitées.

— Vous parlez du professeur Reese ? — dit le Dr T., l'orthopédiste de Berlin, et il rit un peu orgueilleusement.

— Avez-vous déjà fait connaissance avec cet homme merveilleux ? Les gens ici racontent de lui des choses folles.

Après le dîner, le Dr Lowenfeld, Directeur de l'Opéra de Hambourg, vint à moi. Il me sembla déconcerté, sa femme dans un état anormal, bouleversée. — « Il n'y a pas de si et de mais », dit-il, « ce que nous venons de voir, défie toute description et peut amener quelqu'un à mettre en tas toutes ses idées sur le monde. » Et il raconta alors, que lui et sa femme venaient d'avoir une conférence avec le Professeur Reese. Ce dernier avait quitté la chambre ; conformément à ce qu'il lui avait demandé, M^{me} Lœwenfeld écrivit sur un morceau de papier le nom de jeune fille de sa mère, que n'avait connu personne de la maison, tandis que M. Lœwenfeld nota sur un autre morceau de papier le nom d'un instituteur décédé depuis longtemps. Sur un troisième morceau de papier il devait mentionner le nom du pasteur qui les avait mariés, sa femme et lui. Il nota sur cette feuille qu'il était hors d'état de le faire, car son mariage avait été célébré à la mairie.

Les morceaux de papier furent pliés ensemble et mis dans des tiroirs différents. M. Reese rentra alors dans la chambre.

Ni le Dr Lœwenfeld ni sa femme ne savaient quelles questions les bandes de papier mélangées ensemble contenaient.

— Retirez le morceau de papier de ce tiroir et placez-le sur mon front. Ainsi.

Un moment se passa... — M^{me} Lœwenfeld sentit un courant électrique, qui passait de son

front à son coude, après quoi Reese nomma, à leur épouvante, le nom de l'instituteur décédé ; après, de façon correspondant absolument aux faits, il répondit aux deux autres questions.

M^{me} Lowenfeld ressentit un tremblement nerveux.

— Que voyez-vous ici sur mon cou ? demanda-t-il à la dame, en montrant une toute petite tache qui apparaissait.

— Une tache hépathique.

— Bon. Eh bien ! vous en avez une pareille sur votre hanche gauche.

Le Directeur de théâtre de Hambourg et sa femme ne l'avaient pas vue. Le petit homme charnu dont l'apparence ordinaire n'aurait très certainement pas laissé conclure à la possession de puissances et d'aptitudes mystérieuses, voyait à travers les armoires et les vêtements, jusque sur la peau et les os.

L'orthopédiste de Berlin Dr T. haussa les épaules. Le Directeur de l'Opéra de Hambourg, un homme d'éducation académique, au courant de tous les trucs de théâtre, qui n'est pas si facile à admettre aucun bluff, est cependant un témoin irréprochable. Le Dr T. haussa donc les épaules.

Je m'adressai au Directeur de notre Sanatorium, Dr Apolant. Je suis encore exempt des enthousiasmes dont les autres sont transportés. Je n'ai confiance qu'en ce que j'ai vu de mes propres yeux, en ce que j'ai entendu de mes propres oreilles.

Le Dr Apolant me dit : « Il ne peut être aucunement question de charlatanisme. Ce sont des événements énigmatiques, pour lesquels nous n'avons aucune explication ».

Il me raconta que, lors de sa première visite, cet homme l'avait examiné comme une image, en tournant tout autour de lui, et lui avait déclaré ensuite, qu'il pouvait lui dévoiler sa vie entière. Le Dr Apolant avait décliné cette offre ; mais les cas qu'il avait vus dans le Sanatorium étaient simplement ébahissants. Il me pria personnellement, en qualité de médecin (il faisait la même chose par principe pour tous les habitants de son Sanatorium), de m'abstenir de tout contact avec Reese.

Le Dr Apolant est le type du médecin scientifique, de sang-froid et de tranquillité intérieure, de tempérament dominé et réglé. Jusque là, j'étais un peu surpris, mais je ne pouvais pas m'empêcher de songer que le Dr Lœwenfeld est homme de théâtre, avec la fantaisie facilement inflammable des artistes. Mais il y avait ici un homme de science, très équilibré, qui voit avec les yeux acérés du médecin. Eh bien ! ce savant dut se rendre, lui aussi, à la réalité des faits, en

répétant le mot fameux d'Hamlet: « Il y a entre le ciel et la terre un plus grand nombre de choses que notre philosophie n'en a imaginées ».

Le soir venu nous étions assis dans la salle de billard. L'une après l'autre, les personnes présentes rapportaient ce qu'elles avaient vu et entendu avec Reese. Un monsieur dont je suis prêt, en cas de besoin, à mentionner le nom, raconta: « Après que M. Reese m'eût dit des choses singulières, je lui déclarai que tout cela était étrange et remarquable, et que, par conséquent, il devait donner une explication naturelle de tout cela. « Peut-être possédez-vous des yeux armés de rayons Røengen — lui dit-il — avec lesquels vous pouvez pénétrer à travers tous les matériaux.

Là-dessus, le Professeur Reese me regarda un moment de façon pénétrante, avant de me répondre très tranquillement: « Maintenant je vais vous donner une pilule que vous pourrez mastiquer pendant assez longtemps. Il y a quinze ans, tel mois, tel jour, vous avez été condamné à une amende de quatre cents marks pour blessures. En lisant le jugement le juge vous fit des remontrances et y ajouta qu'en cas de récidive, vous seriez certainement puni de prison ».

Messieurs, quand l'homme m'eut dit cela, j'étais à bout. Tout cela était exact; la date avait été correctement indiquée. Il y a quinze ans j'ai giflé un homme, durant une réunion antisémite, et lui ai ainsi blessé l'oreille. L'affaire eut son dénouement devant le Tribunal; le résultat du procès fut bien tel que M. Reese l'a dit. Depuis cette époque je n'ai parlé à personne de cet événement pas même à ma femme avec laquelle je suis marié depuis six ans.

(A suivre).

FELIX HOLLAENDER.

Communication de l'Au-Delà

Mon Dieu donnez-moi de vouloir ce que je dois vouloir, d'aimer ce que je dois aimer; éclairez moi sur ce que je dois voir et comprendre; mettez la sincérité dans toute ma conduite, et *soyez vous-même ma récompense*.

La possession de Dieu peut-elle être réellement la récompense de l'âme ici-bas? *n'est-ce pas une fiction.*

RÉPONSE

Ce n'est pas une fiction c'est une réalité, c'est une sérénité résidant au fond de l'âme que l'homme injuste et trompeur, habitué à voir et à chercher le mal partout et dans tout, ne connaît pas, ne soupçonne même pas, Dieu est la source

de toute justice, de toute vérité, Dieu c'est la lumière qui luit dans les ténèbres, c'est la voie droite: or, celui qui possède au fond de son cœur le *désir* intense de la justice et de la vérité, *celui-là demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui*, il possède un avant goût de l'éternelle félicité, il a en lui-même un trésor qu'une armée rangée en bataille ne saurait lui ravir, l'âme qui possède ce trésor est au-dessus des afflictions de la terre, elle n'en est pas exemptée, mais elle les surmonte avec plus de légèreté, elle a la confiance intense que son Dieu ne l'afflige que pour un temps, que cette épreuve est celle du sculpteur qui use la pierre et la polit pour en faire sortir un édifice de gloire et quand les eaux salutaires de l'affliction auront baigné cette âme, elle en sortira pure et comme revivifiée.

Mille fois merci pour la Communication si belle et si reconfortante transmise par M^{lle} A. P.

Nouvelle

L'école pratique de Magnétisme et de Massage, a rouvert ses cours pour la vingt et unième fois, à la Société Magnétique de France, 23, rue St-Merri à Paris, le lundi 17 Novembre 1913:

L'École à un double but:

1° Mettre le Magnétisme et le Massage à la portée des gens du monde pour leur permettre de se traiter eux-mêmes et de traiter les autres avec le plus grand succès.

2° De former des praticiens instruits, dignes en tous points de la confiance des malades et des médecins, pour servir d'auxiliaires à ces derniers.

Nécrologie

Les familles Dayt, de Chalon-sur-Saône, la Société spirite pour l'œuvre de la crèche nous annoncent le décès de Mademoiselle Ambrosine Dayt, professeur, fondatrice, directrice de la Crèche spirite de Lyon, rentrée dans la vie spirituelle le 23 novembre après une existence terrestre de 77 années.

Elle fut pour nous un exemple d'amour, de dévouement et de charité. Son enveloppe corporelle retourne à la matière, mais son âme généreuse et ses enseignements resteront vivants en nos cœurs.

Que nos bonnes pensées l'accompagne dans son évolution.

Denier de la Propagande

Anonyme fr. 100

Imp. du MESSAGER, Liège — rue Bonne-Fortune, 5.

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME

QUESTIONS SOCIALES

MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

LE MESSAGER est administré par un Comité directeur qui dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit : Au journal LE MESSAGER, à Liège.

LE MESSAGER est affilié à l'Association des Journalistes périodiques belges et étrangers.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique fr. 3.00
Pays étrangers faisant partie de l'Union Postale, fr. 5.00

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner à tous les bureaux de poste

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de M. Jacques Focroulle, 25, rue Gaucet à Liège.

SOMMAIRE :

Communication spirite. — Un cas de réincarnation. — Les vies successives (suite) — Encore la clairvoyance de M. Reese (suite). — La correspondance posthume d'Allan Kardec. — Bibliographie. — Nouvelles.

Communication Spirite

Chère Madame. Je suis heureux, d'essayer ce soir votre médiumnité, il y a, je crois, bien plus de vingt ans que je vous connais et j'ai souvent admiré votre médiumnité quand je vous voyais écrire. Je me rends compte maintenant du mécanisme de votre faculté, et comment ma conscience spirituelle se substitue en partie à la vôtre ; j'espère ne pas trop vous fatiguer car je suis très ému. A la fois heureux d'avoir quitté la terre et déchiré par le regret de laisser ma chère compagne, avec qui j'ai passé de si dures épreuves dans cette vallée de misères et mes enfants bien-aimés.

Malgré le bonheur de retrouver ceux qu'on a perdus, il est cruel de sentir les regrets qu'on laisse derrière soi, et de ne pouvoir libérer des chaînes de la vie terrestre ceux que l'on aime et qui souffrent ici-bas de la séparation.

La mort, pour moi, a été douce et c'est sans angoisse et sans grandes souffrances que mon âme a quitté mon pauvre corps usé. Et pourtant je regrette ce vieux compagnon de lutte ; cette enveloppe charnelle, qui m'a cependant permis d'accomplir mon rude labeur d'ici-bas.

Car la vie a, pour moi, eu de bien cruelles épreuves, et si j'ai eu des défaillances que je n'aurais pas dû avoir en tant que spirite, c'est que parfois la tâche était écrasante ; c'est que parfois, je me débattais dans un réseau

inextricable, comme une pauvre mouche prise dans une toile d'araignée.

J'ai eu souvent des heures d'angoisse devant le calice amer que la destinée me tendait, et souvent j'ai prononcé les paroles du Christ au jardin des Oliviers.

Mais puisque le Maître lui-même a défailli devant l'épreuve, le disciple, l'humble disciple, n'a-t-il pas droit à l'indulgence et à la compassion ? et l'homme pécheur et faible, qui fut en moi, n'a-t-il pas droit au pardon et à la rémission de ses erreurs.

Vous devez être étonnée, chère Madame, de ne pas me voir exalter la joie de ma rentrée dans la vie spirituelle, Eh bien ! malgré la beauté de cette vie nouvelle, mon âme est pénétrée d'une certaine mélancolie au moment de s'éloigner de la terre.

Je ne sais comment vous exprimer ce sentiment où le regret d'un adieu irrémédiable m'empêche de sentir pleinement la joie de mon état présent.

Peut-être, est-ce mon âme un peu malade de poète qui frissonne au vent du détachement suprême comme frissonne la feuille sous les rafales automnales.

Et cependant, cette impression n'est pas sans charme ni sans douceur. Il y a pour toute âme un peu sensible quelque chose de cette sensation mélancolique que nous inspirent les derniers beaux jours.

La mort a beau être une renaissance, la feuille qui tombe sait bien qu'elle ne reviendra pas.

Ma conscience totale est l'arbre qui persiste à travers les saisons, mais la personnalité que je viens de quitter, c'est la feuille desséchée qui se détache de l'arbre, tournoie lentement dans

l'air et vient tomber sur le sol pour y devenir une poussière impalpable.

Pauvre feuille ! pauvre moi ! tour à tour caressée du soleil et battue par la tempête ; tour à tour baignée par les rayons lunaires, emperlée par la rosée ou crispée par la chaleur torride ; pauvre feuille ! quelque chose m'attache à toi, quelque chose de saint et de sacré.

Laurent de Faget est mort, son moi éternel est toujours vivant, oui ; mais laissez-le pendant quelque temps pleurer l'ami qui s'efface ; comme homme, on pleure, dans son cœur, l'image du petit enfant qu'on a été.

Billevesées de poète. Hélas, chère Madame, les poètes n'ont jamais passé pour des gens très raisonnables ; ils s'attachent aux vieilles maisons, aux vieux souvenirs, aux vieilles lettres, à mille choses qui leur semblent vivantes et qui vous paraissent mortes.

Eh bien ! les poètes ont quelquefois raison, et toutes ces choses mortes ont des âmes qui nous parlent et qui nous savent gré d'être écoutées. Tout ce qui nous a servi dans notre lutte terrestre, notre corps, notre maison, nos meubles, nos livres, les fleurs de notre jardin ; nous leur devons une part d'amour et de reconnaissance ; ils nous ont aidé à vivre et nous leur avons donné un peu de notre vie et il est juste, qu'au moment du départ, nous nous retournions vers ces choses amies que nous abandonnons.

Notre femme, nos enfants, nos amis reviendront nous rejoindre, mais nos humbles auxiliaires, nous les quittons pour toujours, et n'est-il pas juste, sur le seuil, de regarder encore une fois ce passé qui s'efface.

Merçi, Madame, de votre longue patience à traduire ces sentiments singuliers ; je ne suis pas triste, mais ému. Ému de la séparation terrestre que je sens si vivement.

Que ma femme, que mes enfants, que mes amis ne s'inquiètent pas de moi ; je suis heureux, autant que je puis l'être actuellement dans un état encore si nouveau.

Je remercie Dieu des épreuves qu'il m'a envoyées et qui ont hâté mon évolution ; je bénis ma chère compagne et mes enfants qui m'ont aidé à les supporter ; je remercie tous mes amis du réconfort qu'ils m'ont apporté par leur amitié, et je pardonne de tout mon cœur à ceux qui m'ont fait souffrir.

Du monde des esprits, je continuerai à servir la cause spirite et à travailler au développement de l'Humanité.

Seule, la doctrine de la réincarnation, et par

conséquent de la survie, peut enrayer les progrès de l'égoïsme et conduire les hommes vers plus de bonheur.

Que la paix du Seigneur soit avec vous ! Les épines de la vie se changent ici en roses merveilleuses ; mais pour que ces roses éclosent, il leur faut la rosée des larmes.

Heureux ceux qui ont beaucoup pleuré, car la floraison du jardin de leur âme sera d'autant plus belle qu'ils auront plus souffert.

A. LAURENT DE FAGET.

Cette communication a été reçue le 9 janvier 1913 par l'écriture. En se manifestant les deux fois l'esprit sembla très ému.

Un cas de réincarnation

Nos lecteurs apprendront avec plaisir, l'apparition, à partir du 1^{er} janvier, d'une nouvelle revue : *Psychic Magazine*. Dirigé par H. Durville, elle vulgarisera dans le grand public tous les phénomènes psychiques et étudiera leurs conséquences au point de vue individuel et social. Superbement illustrée, elle formera tous les 15 jours un superbe recueil dont le prix est seulement fixé en France à 20 centimes (étranger 25 centimes en vente dans tous les kiosques, les 1^{er} et 15 de chaque mois.

Cette revue accueillera toutes les idées. Les spirites y trouveront des documents particulièrement intéressants. C'est ainsi que dès le 1^{er} numéro sera publiée la relation d'un *Cas de Réincarnation*, cas peut-être le plus curieux, le plus démonstratif qui ait été constaté jusqu'ici. C'est M. le Docteur Gaston Durville qui rapportera, avec son esprit scientifique, les faits curieux que voici résumés.

Madame Laure Raynaud a dit, il y a quelques années, qu'elle se souvenait avoir vécu une autre vie, en un lieu qu'elle dépeignait et qu'elle disait retrouver un jour. Elle déclarait avoir vécu dans des conditions nettement déterminées (sexe, rang social, nationalité, etc.) et s'être désincarnée il y a tant d'années à la suite de telle maladie. Les témoignages précis furent recueillis par Monsieur Gaston Durville.

Madame Raynaud partie en Italie en mars 1913 reconnaît le pays où elle aurait vécu. Elle parcourt les environs de Gènes et retrouve «sa» maison, telle qu'elle l'avait décrite.

M. le Docteur Gaston Durville vérifie les souvenirs de Madame Raynaud et grâce à la collaboration de M. Calame, un psychiste érudit de Gènes, il retrouve dans les minutes de la paroisse des francesco d'Albaro un acte de décès qui serait celui de Madame Raynaud n° 1 ? Toutes les déclarations faites il y a plusieurs années, sexe, condition sociale, nationalité, âge et cause de décès, etc... se trouvant confirmées.

Un sujet lucide, en état de somnambulisme découvre des détails curieux sur la sépulture de

Madame Raynaud n° 1, détails ignorés de tous et vérifiés, établit le rapport entre Madame Raynaud n° 1 et Madame Raynaud n° 2.

Tel est le cas vraiment curieux que publiera *Psychic Magazine* avec tous les documents photographiques nécessaires. Nous ne doutons pas que cette relation contribue à la solution du problème des Vies successives. Nos lecteurs qui ne trouveraient pas *Psychic Magazine* dans les kiosques pourront s'adresser directement à sa direction 23, Rue Saint-Merri, Paris.

A. L.

Les Vies Successives (1)

(Suite)

Après le cas de Louise, celui de *Mayo*, déjà rapporté dans les *Annales des Sciences psychiques* de juillet 1905 et aussi pour toute partie dans « *le Problème de l'Être et de la Destinée* » de LÉON DENIS.

Marie Mayo, née en 1887, dans le Var, avait 18 ans lors des expériences du Colonel. Elle n'avait jamais ouï parler de magnétisme ou de spiritisme. Son père était un ingénieur mort en Orient et elle a été élevée jusqu'à 9 ans à Beyrouth (Syrie). — Sous l'influence du Colonel, assisté notamment du Dr Bertrand, maire d'Aix, elle repasse à maintes reprises par les phases ordinaires des autres sujets.

Entre autres, M. de Rochas l'endort ou la réveille en lui pressant les points hypnogènes des poignets. Parfois, pour prendre de la force, elle s'appuie contre lui. — La toucher au front, cela rappelle ses souvenirs ; à un autre point de la tête, l'extase religieuse chez elle se produit ; et, par l'effet de la musique, — d'airs qui lui plaisent, — elle se dresse captivée et mime admirablement les impressions qu'ils lui font éprouver. — L'or la brûle et aussi le diamant (le vrai, qu'au contact elle distingue alors aisément du faux), tandis que l'étain lui cause une sensation de froid — Enfin, lorsque le Colonel pince son corps astral, la marque se voit ensuite sur son corps physique ; de même, s'il touche le fil fluïdique reliant ses deux corps.

Toujours à l'état somnambulique, Mayo énonce qu'elle (son corps astral) n'entre dans son corps (physique) que peu avant sa naissance et partiellement. Auparavant elle n'est pas dans le petit corps, mais autour de la mère ; cependant elle commence à éprouver quelques sensations de l'un et de l'autre. Quand elle vient au monde, elle a une impression bien nette, celle de respirer.

(1) du Colonel de Rochas, — Chacornac éditeur.

Avant d'être appelée autour de sa mère actuelle, elle était dans « le gris », où elle ne souffrait pas. — Auparavant encore, lors d'une antérieure incarnation, c'était dans « le noir » Elle y souffrait, et elle ne peut expliquer ce genre de souffrance, qui n'était pas une souffrance physique, mais comme un remords (pour avoir tué et mal vécu).

D'une façon plus précise, revivant son passé, et à 8 ans, entre autres faits, étant en classe à Beyrouth, elle forme des lettres arabes qu'aujourd'hui elle ne sait plus écrire. — Puis, dans de précédentes existences, elle se trouve, par exemple, sous Louis XVIII, être *Line*, la femme d'un pêcheur breton ; — *Charles Mauville*, un employé de bureau au temps de la Révolution ; — et en 3^e lieu, sous Louis XIV, une grande dame, M^{me} de St-Marc. — Le Colonel lui fait signer ces divers noms. (Voir dans son livre.)

A 26 ans, étant *Line* et ayant perdu son mari dans un naufrage, elle se jette, désespérée, du haut d'une falaise et son corps est mangé par les poissons (sans qu'elle en sente rien.) — Le principal intérêt de l'expérience, c'est de lui voir reproduire la scène de sa noyade, alors qu'elle se débat contre la mort. — Auparavant, étant grosse, le ventre et les seins lui gonflent (cela très visiblement) et, lorsqu'elle accouche, on la voit se renverser avec des traits convulsés comme si l'événement avait réellement lieu (son enfant mourut à 2 ans).

Avant d'être *Line*, elle était dans le « noir », parce qu'elle avait été un homme méchant, mort à 50 ans, — d'une maladie de poitrine, — *Ch. Mauville*. — Le Colonel lui fait donner maints détails sur l'existence de ce dernier. — Vers la fin, elle tousse et semble éprouver une grande oppression.

Antérieurement à *Mauville*, Mayo avait été *Madeleine Dorneuil*. — Elle épouse un gentilhomme du nom de *Gaston de St-Marc*, qui l'amène à la cour. Elle n'aime pas son mari, mais elle n'a pas d'amant. M. de Rochas lui dit que c'est une lacune et il s'offre de la combler. Elle lui répond par un léger soufflet lancé avec grâce. — Une autre fois, elle reçoit une nouvelle déclaration de lui sans embarras, comme une femme habituée à ces sortes de tentatives.

Dans une autre circonstance, pour aller entendre prêcher l'abbé Bossuet, elle prend le bras du Colonel et tous deux vont au fond du salon. Elle se met alors à genoux et fait ses dévotions. Après quoi, il la raccompagne près du canapé. Par ses attitudes et sa démarche, elle a

vraiment l'air grande dame. A la demande de ce qu'avait dit le prédicateur, elle répond qu'elle n'a pas écouté. — Et bien ! A quoi pensiez-vous donc ? — Réponse : « Ça ne vous regarde pas. »

Le Colonel l'interroge encore sur la Vallière : bête et triste, pleurant toujours, dit-elle ; — sur MM^{mes} de Montespan et de Maintenon : elle les connaît peu ; — sur le Roi : il a beaucoup de maîtresses ; — sur Louvois : pas aimable ; — sur Vauban : un paysan ; — sur Corneille : un sauvage ; — sur Molière : il ne lui plaît qu'à moitié ; — sur Racine : c'est son auteur favori...

Ayant été vieillie, elle fait de grandes difficultés pour avouer son âge ; elle tousse et à 45 ans finit par mourir de la poitrine, comme il lui arrivera plus tard également lorsqu'elle sera Ch. Manville.

Avant d'être Mme de St-Marc, Mayo avait en outre été un enfant mort en bas âge.

Voulant, par des passes transversales, la faire vieillir, le Colonel, malgré tous ses efforts, ne peut la pousser au delà de 20 ans. Elle est alors dans un pays de nègres. Son beau-père (sa mère s'est de nouveau mariée à un ingénieur) construit des chemins de fer et habite une maison assez loin d'une gare dont elle ne peut arriver à lire le nom. — Pressée de dépasser cet âge, elle répond : « Je ne peux pas ou je ne sais pas. »

Ajoutons que Mayo ne peut être endormie sans son consentement et que, quand elle l'est, elle conserve toute sa volonté. « On ne me ferait pas faire ce que je ne veux pas, dit-elle, ni croire ce qui n'est pas vrai. »

A son sujet, M. de Rochas résume à nouveau de façon générale :

« Quand on endort certains sujets au moyen de passes longitudinales, on leur fait parcourir ainsi en remontant toutes les phases de leur existence. Et, vérification faite, on trouve que les souvenirs de la sorte éveillés sont exacts, et que les sujets prennent successivement les personnalités correspondant à leur âge. En outre, quand on continue les passes endormantes ou longitudinales au delà de la première enfance, ou bien les passes réveillantes ou transversales au delà de l'âge actuel du sujet, on détermine le souvenir des vies passées ou bien la vue de l'avenir, soit dans cette vie, soit dans les vies futures. — Les personnalités diverses prises ainsi par le sujet sont parfaitement définies : elles se succèdent toujours dans le même ordre et avec leurs caractères propres. Mais comment expliquer cet effet de causes physiques, telles que des passes?... Puis, que

n'est-il possible de constater que les personnalités que « jouent » les sujets ont réellement vécu ? — La preuve n'en est malheureusement pas faite. »

Cependant, répond quelqu'un d'averti, si les souvenirs passés de l'existence actuelle sont « exacts », cela ne milite-t-il pas en faveur de la réalité des autres ? D'autant que si l'imagination du sujet composait de toutes pièces les existences qu'il nous décrit, il varierait constamment dans le récit qu'il nous en fait ; de même si c'était un simple rêve, — le propre du rêve étant d'être changeant et sans consistance : d'où il s'ensuivrait que chaque nouvel exposé différerait des précédents...

— Mais ce ne sont que de simples farces de « l'Inconscient » allèguent les Scients de tout acabit !... Pauvres scients ! pauvres attardés !

Terminons ces réflexions par de judicieuses paroles de M^{me} Noeggerath, notre regrettée Bonne-Maman : « Dans toutes ces expériences qui visent la connaissance de l'au-delà et où l'on marche à tâtons, l'essentiel est d'être très bien aidé ou protégé par l'invisible, ce qui ne peut être obtenu que par l'élévation morale et la prière... Or, nos savants, qui traitent ces choses comme affaires de laboratoire, pensent-ils un seul instant à invoquer l'assistance spirituelle, sans laquelle ne sauraient être écartées maintes influences d'ordre occulte productrices d'erreur et de confusion, venant ainsi mêler l'erreur à la vérité ? »

Pour extrait :

L. G.

(A suivre).

Encore la clairvoyance de M. Reese

(Suite)

Quant à moi, je n'avais encore échangé aucun propos avec Reese ; je l'observais à la dérobée. Après le dîner il était assis dans la salle de jeu et jouait aux cartes avec grand plaisir. Comme un bon gros bourgeois paisible il battait son écart. De temps en temps il venait dans notre Sanatorium des barons russes, de très riches Américains et Anglais, afin de le consulter. Il faisait bien payer sa science, mais il était également prêt, quand la fantaisie l'en prenait, à opérer gratis. De jeunes Américaines quittaient sa chambre avec des figures toutes rouges. Il est venu à Kissingen avec sa femme malade. Il est, à proprement parler, comme un grand enfant.

On lit clairement sur sa figure sa joie naïve pour l'étonnement qu'il nous a causé à tous.

Nous l'évitons. Il ne fit pas du tout attention à moi. Et je m'en tenais au conseil du Dr Apolant, tâchant de ne rien avoir à faire avec lui.

Le Dr Apolant me raconta un peu du passé de Reese. Il était originaire d'un petit endroit dans le voisinage de Posen, où son père s'occupait des affaires de la commune, et avait une petite boutique pour tous articles. Les facultés merveilleuses se montraient déjà chez l'enfant et effrayèrent tellement les habitants, qu'ils désertèrent la boutique du père et le contraignirent, pour ne pas perdre tout moyen d'existence, à faire partir son fils de la maison et à le mettre dans une pension à Posen. Les habitants du petit endroit étaient remplis d'effroi ; ils considéraient l'enfant comme un sorcier, comme le diable en personne.

« D'ailleurs » ajouta le Dr Apolant « cet homme a les plus grandes relations. Il a été reçu à plusieurs reprises par le Czar et a été gratifié de très riches présents ; le Roi de Siam, le Roi d'Angleterre, l'Empereur d'Allemagne ont agi de même. La grosse bague de brillants qu'il a au doigt provient de Félix Faure. J'ai eu entre les mains des journaux américains, dans lesquels des rapports de colonnes entières figurent sur ses séances avec Astor, Vanderbilt, Gould, Rockefeller. Je vous montrerai le livre à l'occasion. »

« Grand merci, Monsieur le Docteur. Je ne désire pas partir d'ici, sans avoir fait la connaissance de cet homme. Voulez-vous lui demander à l'occasion, s'il est disposé à me recevoir ? »

Le Dr Apolant me le promit.

Le Sanatorium tout entier est aujourd'hui dans une vive agitation.

Un sportsman connu a consulté Reese, pour savoir si l'un de ses chevaux gagnerait la course prochaine. « Conduisez-moi dans l'écurie », avait répondu Reese, et là il avait désigné le cheval en question.

Le sportsman avait ri fortement : « Vous avez vraiment pris ma plus mauvaise rosse ». « Je regrette — insista Reese. — Celui-là gagnera la course ».

Et en fait, il en fut ainsi.

Les habitants du Sanatorium ont appris aujourd'hui, que Reese est allé voir Edison avec une recommandation du Professeur Slaby, et qu'avec la plus grande prudence et la méthode la plus précise, et rempli de la plus profonde méfiance, Edison entreprit des expériences avec lui.

Le Dr Apolant montra un livre qui contenait des rapports sur les séances de Reese.

Une coupure du Journal le *World* montre Edison et Reese en « contact ». Et le reporter informait son journal qu'Edison avait dit que le clairvoyant avait pénétré jusque dans les fibres les plus intimes de son être, et qu'il lui avait apparu comme le « Juif éternel ».

Ce mot avait interloqué et contrarié Reese. Il s'était adressé par lettre à Edison et avait demandé une explication. La réponse d'Edison est collée dans le livre. Edison a écrit, que rien ne l'aurait davantage affligé que de le froisser ; toutefois il n'avait trouvé aucune expression plus forte pour rendre l'impression exorbitante qu'il avait ressentie.

Je tournai une autre feuille ; on lisait ici la rencontre de Reese avec le célèbre médecin français Charcot, qui, on le sait, est devenu un des plus grands innovateurs scientifiques dans le domaine de la médecine nerveuse. Charcot déclara à un reporter d'un journal français qui l'interviewait, que M. Reese lui avait donné des frissons chauds et froids ; que toute duperie était impossible et que l'on avait affaire ici à un phénomène énigmatique.

Je mentionnerai maintenant de propos délibéré et seulement en l'effleurant un événement qui s'est produit à une époque tout à fait récente pendant le dernier séjour de M. Reese à Berlin.

Une des plus grosses affaires commerciales — on m'a prié de ne pas livrer le nom à la publicité — était absolument hors d'état de sortir d'une comptabilité fausse qui devait avoir été faite par un employé imposteur.

On fit venir Reese, dont on avait entendu parler. Il demanda comme honoraires le cinq pour cent de la somme détournée. Sa demande fut accordée, et alors il indiqua sans plus la page du livre qui contenait la comptabilité frauduleuse.

Nous avons vu au Sanatorium le chèque de la Société en question, qui participe à plusieurs des plus grosses affaires du monde entier. L'honoraire ainsi gagné par Reese s'élevait à 2.500 marks.

(A suivre)

FÉLIX HOLLÄENDER.

La Correspondance Posthume d'Allan Kardec

De 1854 à 1869, Allan Kardec a reçu une volumineuse correspondance, plusieurs milliers de lettres chaque année.

Une grande partie de ces missives a été conservée ainsi que la copie littérale des réponses d'Allan Kardec à ses correspondants.

M. Paul Leymarie, directeur de la *Revue spirite* fondée par le Maître en 1858, a jugé utile d'insérer dans la dite Revue quelques extraits de cette correspondance dont la publication semble s'imposer tout particulièrement à l'époque actuelle.

Ce projet répond en effet à un double but : montrer l'immense et bienfaisant labeur du Maître et donner un complément d'informations, d'instructions, de conseils à tous ceux qui cherchent à s'instruire dans la science spirite.

On lira certes avec intérêt et curiosité les lettres adressées au Maître, car il en est de touchantes et de désespérées, de timides et de plaintives, de victorieuses et remplies d'espérance, de bizarres, de désolantes aussi.

A tous ses correspondants, le Maître a répondu. Aux uns, il a prodigué les conseils et les consolations ; pour les autres, il s'est efforcé de préciser les vérités qui lui étaient révélées ; à tous, sans exception, il a donné le meilleur de lui-même en s'efforçant de leur insuffler l'esprit de foi et de charité dont il était animé à un si haut degré.

Des écrivains, des penseurs, des politiciens, des ecclésiastiques, des savants, des hommes de toutes les conditions et de tous les pays ont correspondu avec Allan Kardec. Des mères et des épouses éplorées, des maris désespérés, des jeunes gens, des victimes de la vie ou de ce que l'on appelle plus communément le sort, ont demandé au Maître des explications, des conseils et des consolations.

Toutes et tous on obtenu la réponse qui les pouvait satisfaire, toutes et tous ont pu retrouver, grâce aux instructions du Maître, un peu d'espérance et de joie au milieu de leurs malheurs et de leurs affections.

Avec une inlassable patience et la foi éclairée d'un apôtre sûr de sa mission, avec toute son énergie et son talent d'écrivain, le grand Initiateur s'est efforcé de consoler, de satisfaire et d'instruire, en ouvrant aux âmes affligées et torturées les riants et douces perspectives de la vie supra-terrestre.

« Ma correspondance, a-t-il écrit, dans une de ces lettres — la première qui paraîtra dans le numéro de décembre 1913 de la *Revue spirite* — sera un jour, après moi, une chose bien curieuse. Ce sera le plus vaste et le plus lumineux répertoire de l'histoire du spiritisme moderne. »

Avec clarté et précision, avec cette rigoureuse

logique qui a fait la force et la grandeur de son œuvre, Allan Kardec a toujours trouvé le mot juste, l'explication qui rendait compréhensible les admirables révélations du Spiritisme.

D'autre part, le Maître n'a pas seulement conservé les lettres des affligés et de ceux qui pouvaient comprendre ses enseignements, il a gardé aussi les billets ironiques, les lettres railleuses, qui sont et demeureront les preuves des luttes qu'il a dû soutenir contre la mauvaise foi, le parti pris, la jalousie et toutes les méchancetés des hommes de son époque.

Avec une maîtrise incomparable, une politesse élégante et fine, il a réfuté victorieusement certaines théories et bien souvent il est arrivé à désarmer ses adversaires les plus acharnés.

La correspondance posthume du Maître démontrera d'une façon éclatante la supériorité morale, la haute portée philosophique et scientifique de son enseignement, ou pour mieux dire de celui des Esprits, car Allan Kardec, avec une humilité parfaite, a tenu à répéter qu'il n'était que l'ouvrier modeste dont s'étaient servis les Esprits supérieurs.

Les temps approchent, où définitivement la Foi éclairée va rayonner sur le Monde terrestre ; les temps approchent où la science plus parfaite, moins orgueilleuse, moins dogmatique et moins intransigeante, prètera son utile et bienfaisant concours à la foi religieuse.

Et c'est bien ce que le Maître a toujours affirmé dans tous ses écrits, lesquels prennent à l'heure actuelle une importance considérable, par suite de l'intérêt et de la variété des sujets traités.

La publication qui va commencer, dans la *Revue spirite*, n'étant qu'un extrait de la correspondance d'Allan Kardec, nous taisons la plupart des noms de ceux qui se sont adressés à lui et nous négligerons d'indiquer les dates des lettres. Il suffira de savoir que cette correspondance va de 1854 à 1869.

Plus tard, la réunion de toutes ces lettres, classées chronologiquement, sera susceptible de former plusieurs volumes, mais avant cette mise au point définitive, nous avons cru devoir en donner d'importants extraits, persuadés d'avance qu'ils seront favorablement accueillis par les admirateurs du Maître.

Tous ces documents seront précédés ou suivis de commentaires destinés à préciser leur portée et compléter les enseignements qu'ils comportent.

La tâche que nous entreprenons a surtout pour but d'amener les spirites à la compré-

hension et à la pratique raisonnable d'une doctrine pour laquelle le Maître a dépensé tant d'efforts, et dont il s'est fait l'apôtre infatigable.

Au milieu de nos hésitations à tous, ces écrits posthumes viendront réveiller notre confiance et notre foi. Ils nous inciteront à nous avancer toujours plus loin sur la route indiquée par le Maître, ils nous forceront peut-être à mieux nous pénétrer des véritables idées de charité et de fraternité en attendant la lumineuse aurore d'une vie meilleure que nous aurons su gagner par nos efforts.

Paul BODIER.

Bibliographie

Dante. — **Le Phare de la Vérité**, dicté par DANTE. Communications spirites reçues par le médium M^r L. D. — Hector et Henri Durville, imprimeurs éditeurs, 23, rue Saint-Merri. Prix : 3 francs.

C'est le premier d'une série d'ouvrages du même genre, purement spirites et dictés par divers auteurs disparus, tendant à prouver à tous que de l'au-delà on peut et on doit attendre l'aide qui peut-être utile aux humains lorsque ceux-ci veulent bien le demander pour les aider à progresser. Afin de rendre ses conseils plus agréables et intéressants, l'Esprit de DANTE narre d'abord quelques faits contrôlables, puis remémore des événements qui se sont produits récemment.

Cette vaste publication qui s'annonce tend à l'unique but d'instruire tout le monde en général sur les croyances spirites et de contribuer ainsi à une rénovation nécessaire à tous.

(Note des Éditeurs.)

* * *

Astrologie Scientifique simplifiée. par MAX HEINDEL (traduit de l'anglais), chez M^r R. G. H., Les Peupliers, Mont-Saint-Amand lez-Gand (Belgique). — 2 fr. 50 franco contre mandat.

Ce livre devrait se trouver entre les mains de toutes les personnes qui s'intéressent à l'Astrologie et qui désirent l'étudier sérieusement. Le premier, parmi tous les ouvrages qui traitent de cette science, ce manuel explique avec clarté et simplicité, la manière d'établir scientifiquement un thème de nativité. Un grand nombre de personnes, susceptibles de devenir de bons astrologues, croient que le côté mathématique de l'astrologie est d'une difficulté insurmontable et s'arrêtent aux préliminaires. Ce livre leur sera d'une utilité incontestable, il leur prouvera, par la méthode qu'il enseigne, que les calculs astro-

logiques n'exigent de l'étudiant que de savoir additionner et soustraire. Nous sommes convaincus que toute personne qui se procurera un exemplaire de cet ouvrage y trouvera les connaissances préliminaires qu'elle a en vain cherchées ailleurs, aussi nous en recommandons sincèrement la lecture à tous. L'éditeur se met entièrement à la disposition des commençants, qui après avoir lu l'ouvrage, désireraient quelques renseignements supplémentaires.

(Note de l'éditeur)

Nouvelles

Le *Petit Parisien* du 6 décembre publie le portrait de Mme Mary Demange, et sous la signature de Paul Lagardère un long et impartial compte rendu de deux séances de spiritisme où les esprits familiers du célèbre médium firent des merveilles.

Excellente propagande si l'on considère que le *Petit Parisien* a le plus fort tirage des journaux du monde entier, on parle de plus d'un million et demi d'exemplaires.

* * *

Les Bizareries de la Foudre. — Au cours d'un orage qui a sévi, dimanche 9 novembre sur le Paradou, dans les Bouches-du-Rhône, la foudre se livra à de bizarres fantaisies.

Les nommés Pascal Ambroise, Deffauc Joseph, la femme et le fils de ce dernier, ainsi que deux chasseurs, MM. Ch. Cornille et Louis Reille, avaient cherché un abri dans un vieux colombier abandonné. Soudain, la foudre s'abattit sur l'antique mesure, et une boule de feu passant par la porte fit soudain explosion parmi les réfugiés terrifiés...

Le fluide capricieux toucha Duffaud père, passa dans une manche de sa chemise et sortit par le bas du pantalon, sans brûler les habits, puis alla serpenter autour du jeune Duffaud, sur le corps duquel il sillonna une sorte d'écharpe.

Les autres spectateurs furent épargnés, mais subirent un commencement d'asphyxie.

Lorsque le danger fut passé, les « rescapés » constatèrent avec stupeur que l'un des fusils des chasseurs avait la crosse brisée et enlevée sur sa longueur.

Détail curieux : les fusils étaient chargés et, cependant, ils ne firent pas explosion, bien que leur clef de fermeture se fût ouverte.

Une cloche qui vole. — Les violents orages de ces jours derniers ont ramené quelques conversations sur les méfaits et les fantaisies de la foudre. Pour ceux de nos lecteurs qui collectionneraient ce genre d'anecdotes, relatons l'étrange phénomène qui vient de se produire à Deal. Six habitants de cette ville affirment, sous la foi du serment, qu'un de ces derniers soirs, à la tombée de la nuit, ils aperçurent dans le cimetière de leur cité une couronne de fleurs artificielles posée sur une tombe et enfermée sous une cloche de verre s'élever à un mètre de hauteur, faire un saut périlleux et retomber sans se briser.

Aussitôt des savants se consultèrent, et, comme le tonnerre n'avait pas cessé de gronder au cours de la journée en question, ils attribuèrent le phénomène à l'électricité et à l'air comprimé contenu dans la cloche de verre. L'électricité, on le voit, explique bien des choses. N'est-elle pour rien dans l'exploit de Pégoud ?

(*La Meuse* du 6 septembre).

* * *

Le Procureur Hallers est une pièce de théâtre qu'on vient de représenter à Paris et dont le *Matin* du 18 octobre nous donne le canevas sous ce titre : Deux hommes dans un même corps.

L'histoire racontée est celle d'un homme affligé d'une double personnalité.

Le procureur Hallers, magistrat de haute allure, s'est usé au travail, et dans son cerveau surmené, tout à coup une partie de son intelligence, celle qui en nous contrôle, équilibre les actes journaliers, s'abolit et sombre. Il est alors le sujet d'hallucinations d'autant plus singulières qu'elles sont logiques dans le temps et l'espace.

Chaque soir, quand sa raison l'abandonne, le procureur Hallers se transforme en chef de bande. Or, tant qu'il est lucide, le magistrat n'a aucune mémoire des actes qu'il commet comme apache, et apache, il ne peut se souvenir d'aucun des moments de son existence de juriste. Il vit comme si deux hommes très différents habitaient en lui, sous le même crâne, n'ayant d'autre lien entre eux que l'enveloppe corporelle qu'ils dominent à tour de rôle.

On conçoit facilement les conflits de théâtre qui peuvent surgir de cette curieuse maladie.

Tout cela paraît de la haute fantaisie, mais il ne faut pas oublier que les doubles et multiples personnalités sont des faits réels dont nous avons enregistré de nombreux exemples.

Le *Petit Parisien* a publié récemment un article très documenté là-dessus.

Le plus jeune Chef d'Orchestre du Monde. — C'est sans contredit la petite Dorys Ryan, âgée de 7 ans, et qui vit le jour à Chicago, de parents absolument incapables de déchiffrer leurs notes.

Le petit prodige conduit à la perfection un orchestre et les partitions de Haydn, Mozart, Beethoven, Wagner, Debussy, Massenet, etc., etc. n'ont pas de secrets pour lui.

Alors qu'elle était encore au berceau la petite Dorys donnait des signes du plus grand contentement quand des bribes de piano, de chant, et même d'orgue de barbarie parvenaient à ses oreilles.

A 3 ans elle parvenait déjà, bien que ne connaissant pas les notes, à reconstituer au piano un air entendu.

Dès qu'elle eut un professeur la petite Dorys fit des progrès étonnants.

Elle a donné récemment un grand concert à l'Orchestra Hall de Chicago, où elle obtint un triomphal succès.

* * *

Le Rêve Sauveur. On mande de Varsovie (Pologne) 25 septembre 1913 :

M. Klein, propriétaire à Lodz, dont le sommeil est toujours agité par des cauchemars et qui a une tendance au somnambulisme, a été sauvé la nuit passée par un rêve trop impressionnant.

Ayant cru voir dans son sommeil des bandits pénétrer chez lui et s'attaquer au coffre-fort qui se trouve dans la pièce à côté de sa chambre à coucher, M. Klein, toujours en état de somnambulisme, se leva et se précipita vers l'endroit où se trouve son coffre-fort.

A peine eut-il quitté sa chambre à coucher que le plafond de celle-ci s'écroula.

Son rêve lui avait sauvé la vie.

* * *

Le Prix Nobel pour la Paix. — Une dépêche de Christiania annonce que le prix Nobel pour la paix de 1912 a été attribué au sénateur américain Elihu Root, ancien ministre des affaires étrangères des Etats-Unis, et celui de 1913 à M. Henri La Fontaine, avocat, sénateur socialiste pour Liège, fondateur de l'Union des Associations internationales rattachées à l'Office de bibliographie.

On sait que l'an dernier le Storting norvégien avait décidé de ne pas décerner le prix de la Paix, en raison de la guerre des Balkans.

Il y a deux ans, le prix Nobel de la paix avait été attribué au Bureau international de Berne, présidé par M. La Fontaine. Cette fois, le sénateur belge le reçoit à titre personnel, en récompense de son inlassable propagande en faveur du pacifisme.

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME

QUESTIONS SOCIALES

MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

LE MESSAGER est administré par un Comité directeur qui dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit : Au journal LE MESSAGER, à Liège.

LE MESSAGER est affilié à l'Association des Journalistes périodiques belges et étrangers.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique. fr. 3.00
Pays étrangers faisant partie de l'Union Postale, fr. 5.00

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner à tous les bureaux de poste

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de M. Jacques Focroulle, 25, rue Gaucet à Liège.

SOMMAIRE :

La carte du MESSAGER. — Réflexions de Nouvel An. — Les Vies Successives (suite). — Encore la Clairvoyance de M. Reese (suite et fin). — Une apparition matérialisée merveilleuse. — Conférence à Nancy de M. Delanne. Le médium Aubert — Autour d'une matérialisation. Un argument troublant. — Bibliographie.

Le Messenger

présente à ses abonnés, collaborateurs et lecteurs ses meilleurs vœux pour 1914.

Réflexions de Nouvel An

Pour quiconque observe attentivement les choses, les temps où nous vivons, sont pleins de menaces. Notre civilisation paraît brillante, mais que de taches ternissent son éclat. Le bien-être et la richesse se sont répandus, mais est-ce par ses richesses qu'un peuple est grand ? Le but de l'homme est-il de mener une vie fastueuse et sensuelle ? Non ! un peuple est grand, un peuple s'éclaire par le travail, par le culte de la vérité et de la justice. Que sont devenues les civilisations du passé où l'on ne s'occupait que du corps et de ses besoins, de ses fantaisies ? Elles sont mortes.

L'humanité, devenue adulte, a de nouveaux besoins, des aspirations plus larges, plus élevées ; elle comprend le vide des idées dont elle a été bercée, l'insuffisance de ses institutions pour son bonheur ; elle ne trouve plus dans l'état actuel

des choses les satisfactions auxquelles elle se sent appelée ; il faut à sa raison mûrie des aliments plus substantiels ; le présent est trop éphémère ; elle sent que sa destinée est plus vaste, et que la vie actuelle est trop restreinte pour la renfermer tout entière ; c'est pourquoi elle plonge ses regards dans le passé et dans l'avenir, afin d'y découvrir le mystère de son existence, et d'y puiser une consolante vérité.

Nous sommes arrivés à l'heure de l'histoire où les religions vieilles s'affaissent sur leur base, où un renouveau philosophique et social se prépare ; le progrès matériel appelle le progrès moral ; un monde d'aspirations s'agite dans les profondeurs des âmes et fait effort pour prendre forme et naître à la vie. Ces deux grandes forces, impérissables comme l'esprit humain dont ils sont les attributs, le sentiment la raison, forces jusqu'ici hostiles et qui troublent la société dans ses conflits, semant partout la discorde et la haine, ne tarderont pas à se rapprocher.

La religion doit perdre son caractère dogmatique et sacerdotal pour devenir scientifique ; la science se dégagera des bas fonds matérialistes pour s'éclairer d'un rayon divin. Une doctrine, idéaliste dans ses tendances, positive et expérimentale, appuyée sur des faits indéniables, éclairera tous les peuples ; des philosophies contradictoires et ennemies, le Spiritisme et le Naturalisme entre autres, trouveront un terrain de réconciliation ; synthèse puissante, elle embrassera et reliera toutes les conceptions variées du monde et de la vie, rayons brisés, faces diverses de la vérité.

Ce sera la résurrection, sous une forme plus complète, rendue accessible à tous, de cette doctrine secrète qu'a connu le passé, l'avènement de la religion naturelle.

Chaque père sera prêtre dans sa famille. La

religion passera dans les actes, dans le désir ardent du bien ; l'holocauste sera le sacrifice de nos passions, le perfectionnement de l'esprit humain. Elle sera la religion supérieure, définitive, universelle ; au sein de la famille se fondront, comme les fleuves dans l'Océan, toutes les religions passagères, contradictoires, causes trop fréquentes de division et de déchirement pour l'humanité.

Contre les doctrines de négation et de mort, les faits parlent aujourd'hui. Une expérimentation méthodique prolongée nous conduit à cette certitude : *l'être humain survit à la mort, et sa destinée est son œuvre.*

Dans ces phénomènes étranges qu'une science nouvelle observe et enregistre depuis plus d'un demi-siècle, nous trouvons la solution des problèmes suspendus au-dessus de la raison humaine : la connaissance de notre véritable nature et la loi de nos destinées grandissantes. Ces faits naturels n'ont rien de nouveau ; ils ont eu lieu à toutes les époques lorsque les persécutions du haut clergé ne leur faisaient pas d'obstacles. Ces phénomènes, on l'a dit et répété souvent, sortent des lois de la science vulgaire, et révèlent dans leur cause l'action d'une volonté libre et intelligente. La raison dit qu'un effet intelligent doit avoir une cause intelligente.

Ces phénomènes ne méritent-ils pas l'attention de tous les penseurs sérieux ? Mais il y a toujours des gens qui croient que la lumière n'a été faite que pour eux seuls.

Le catholicisme a déshabitué l'homme de penser ; il lui a appris à étouffer ses doutes, à annihiler sa raison et ses plus belles qualités, à s'éloigner de tous ceux qui chercheraient librement et sincèrement la vérité, à estimer ceux qui portaient le même joug que lui.

L'Église, comme pétrifiée dans ses dogmes, s'immobilise, tandis qu'autour d'elle tout marche et avance ; de jour en jour la science grandit et la raison humaine prend son essor.

Rien n'échappe à la loi du progrès, les religions pas plus que le reste ; elles ont pu répondre, aux besoins d'un temps et d'un état social arriérés, mais le moment est arrivé où ces religions emprisonnées dans leurs formules comme dans un cercle de fer, doivent changer ou mourir. C'est la situation du Catholicisme. Ayant donné à l'histoire tout ce qu'il pouvait lui offrir, devenu impuissant à féconder l'esprit humain, celui-ci l'abandonne et, dans sa marche ascendante, s'avance vers des conceptions plus vastes et plus élevées. L'idée chrétienne se transformera pour reparaître dans une forme

nouvelle et plus épurée. Un temps viendra où le catholicisme, ses dogmes et ses pratiques ne seront plus qu'un souvenir, presque effacé de la mémoire des hommes, comme l'est pour nous le paganisme romain et scandinave. Mais la grande figure du Crucifié dominera les idées, et trois choses subsisteront de son enseignement, car elles sont l'expression de la vie éternelle : *l'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme et la fraternité humaine.*

Le protestantisme est supérieur au Catholicisme, parce qu'il repose sur le principe du libre-examen.

Le Spiritisme moderne repose sur des témoignages universels ; il s'appuie sur des faits d'expérience, observés sur tous les points du globe par des hommes de toute condition, parmi lesquels de nombreux savants appartenant à de grandes universités et à plusieurs académies célèbres. C'est grâce à eux, grâce à leurs efforts, que la science contemporaine, malgré ses hésitations, a été amenée peu à peu à s'intéresser à l'étude du monde invisible. D'année en année, le nombre des expérimentateurs s'est accru. Les enquêtes ont succédé aux enquêtes, et, toujours, les résultats sont venus confirmer les affirmations antérieures. De ces observations, multipliées à l'infini, s'est dégagée une certitude : celle de la survivance de l'être humain et, avec elles, des notions plus précises sur les conditions de la vie future.

La mort perd ainsi le caractère lugubre, terrifiant, qu'on lui prêtait jusqu'ici. Elle n'est plus le « roi des épouvantements », mais plutôt une renaissance, une des conditions de l'accroissement et du développement de la vie. Toutes nos existences se relient et forment un ensemble. La mort n'est que le passage d'une à l'autre ; pour le sage, pour l'homme de bien, c'est la porte d'or qui s'ouvre sur des horizons plus beaux. Grâce au Spiritisme ; nous avons la consolation de savoir que les êtres aimés qui nous ont devancés dans l'au-delà veillent sur nous ; ils sont souvent à nos côtés, invisibles, à nous secourir dans le malheur ; leurs communications, leurs messages, adoucissent pour nous les amertumes du présent les tristesses d'une séparation qui n'est qu'apparente. Les enseignements des Esprits développent nos connaissances et nos sentiments élevés ; ils tendent à nous rendre meilleurs, plus confiants dans l'avenir et dans la bonté de Dieu.

Ainsi se réalise et se révèle à nos yeux la loi de fraternité et de solidarité qui relie tous les êtres. Plus de salut personnel, plus de jugement

inexorable qui fixe à jamais l'âme loin de ceux qui lui sont chers, mais la réparation toujours possible, avec l'assistance de nos frères de l'espace, l'union des êtres dans leur ascension collective et éternelle.

Avec le matérialisme, la fraternité n'est qu'un mot, l'altruisme une théorie sans racines et sans portée. Sans foi dans l'avenir, l'homme reporte forcément toute son attention sur le présent et les jouissances qu'il peut contenir. En dépit de toutes les sollicitations des théoriciens et des sophistes, il se sent peu disposé à sacrifier sa personnalité, ses intérêts ou ses goûts au profit d'une collectivité passagère, à laquelle l'attachaient des liens formés d'hier et que le lendemain dénouera. Si la mort est la fin de tout pensait-il, pourquoi s'imposer des privations que rien ne viendra compenser ? A quoi bon la vertu et le sacrifice, si tout doit aboutir au néant ?

Sous l'action de ces souffles destructeurs, la société oscille sur ses bases et avec elle, toutes les notions de moralité, de fraternité, de solidarité.

Tout le monde aujourd'hui reconnaît la nécessité d'une éducation morale, susceptible de régénérer la société. On a cru longtemps avoir fait assez en répandant l'instruction, mais l'instruction sans l'enseignement moral est impuissante et stérile. Avant tout, il faut faire de l'enfant un homme, un homme connaissant ses devoirs comme il connaît ses droits ; il ne suffit pas de développer les intelligences ; il faut former les caractères, fortifier les âmes et les consciences. Les connaissances doivent être complétées par des lumières qui éclairent l'avenir et précisent la destinée de l'être. Pour faire une société nouvelle, il faut faire des hommes nouveaux et meilleurs. Sans cela, toutes les réformes économiques, tous les progrès intellectuels seront insuffisants. L'ordre social ne vaudra jamais que ce que nous valons nous-mêmes.

Mais cette éducation nécessaire ne doit point s'appuyer sur des théories négatives ; elles ont causé, en partie, les maux du présent. Ce ne sera pas davantage sur des dogmes surannés, sur des doctrines mortes, sur des croyances toutes de surface et d'apparence, qui n'ont plus de racines dans les âmes.

Non ! il faut à l'humanité la grande lumière, la splendide éclosion du vrai que le nouveau spiritualisme peut seul lui procurer. Lui seul peut fournir à la morale une base définitive. Avec le nouveau spiritualisme, l'homme sait où il va ; son pas devient plus ferme, plus assuré ; il sait que la justice gouverne le monde, que tout

s'enchaîne, que chacun de ses actes, bon ou mauvais, retombera sur lui à travers les temps. Dans cette pensée il trouvera un frein pour le mal, un stimulant pour le bien.

Les rapports entre les vivants et les morts lui montrant l'avenir d'outre-tombe dans sa réalité vivante, il sait quel sort l'attend, quelles responsabilités lui incombent, quelles qualités il doit acquérir pour être heureux ; il comprend qu'il n'est pas venu ici-bas pour rechercher des plaisirs trivols, pour satisfaire de vaines et puériles ambitions, mais pour développer ses qualités supérieures, corriger ses défauts, mettre en œuvre tout ce qui peut contribuer à son élévation. Nourris de ces préceptes, nous ne redouterons plus ni l'adversité, ni la mort, sans regret nous aborderons l'autre rive quand l'heure sera venue.

J. FL.

Les Vies Successives (1)

(Suite)

Passons au *Cas n°7*, celui de *M^{me} Roger*, endormie par *M. Bouvier*, de Lyon, en présence du Colonel de Rochas.

Elle a 39 ans. — Ramenée à 20 ans, elle dit qu'elle est fréquentée par un jeune homme du nom d'André, garçon de peine chez un horloger. et qu'elle va se marier avec lui. — A 12 ans, elle fait le ménage et les commissions et est souvent grondée par ses parents. — Plus jeune encore, elle raconte ce qu'elle fait à l'école. où elle est chez sa tante, institutrice.

Avant sa naissance, elle est dans l'espace, avec des compagnes qu'elle voit rieuses. Certaines ont l'air d'être au-dessus d'elle et aussi plus heureuses.

Auparavant, étant née et s'appelant *Madeleine Beaulieu*... à 16 ans, — en 1724, — elle est sans contentement et il lui semble qu'elle ne doit pas vivre longtemps. En effet, à 19 ans, elle paraît souffrir ; elle se plaint et a la respiration difficile.

On l'interroge sur son enfance. Elle a des grands parents très âgés ; sa grand' maman est toute blanche et ses père et mère voyagent constamment pour leurs affaires.

A 6 ans, elle joue et fait mine de lancer quelque chose. Elle demande qu'on lui jette son ballon, s'impatiente et se met en colère. — A 3 ans, elle réclame des bonbons et répète rageusement : des bonbons... des bonbons ! — A 1 an,

(1) du Colonel de Rochas, — Chacornac éditeur.

elle démolit tout et fait preuve d'un très mauvais caractère. — Pleure à 6 mois ; à 2 mois, à 1 mois, fait mine de têter. — Dans le sein de sa mère, elle prend la position habituelle de l'enfant : à 7 mois, elle quitte cette position ; à 8 mois, elle se détend... Elle naît ensuite.

A un autre moment, le sujet est dans l'espace. Il voit tout noir et est malheureux. — Qu'avez-vous ? — Pourquoi me demandez-vous cela ?... C'est lui qui me fait souffrir. — Qui, lui ? — Ce malheureux qui est là... je l'ai.. non... — Comment donc vous appelez-vous ? — Je ne suis pas disposé à vous être agréable. — Si ce malheureux vous fait souffrir, c'est que peut-être vous avez cherché à lui faire du mal (en effet, il l'a tué). — Je n'étais pas bon ; ça, je le sais. — Vous lui avez pris sa femme ? (mouvement de contrariété du sujet). — Si je l'aimais, cette femme ?... Et, après tout, qu'est-ce que ça peut vous faire ?... — Tu as 35 ans — Je suis mal à mon aise ici et je veux qu'on me laisse tranquille. — Tu fais la cour à la femme d'un de tes amis ! — Ça, c'est mon affaire... — A 41 ans : Tu veux te débarrasser de celui qui te gêne ? — Je vais le prendre dans un guet-apens, mais comme il faut... — A 41 ans et 7 mois : Le sujet mime la scène d'un crime ; il souffre.

C'est sous Louis XIV. — Après s'y être d'abord refusé, il finit par dire qu'il s'appelle *Philibert* et qu'il est ouvrier travaillant le fer. — A 42 ans, il est en prison. — Tu as tué ton ami pour avoir sa femme. — Parce qu'elle me plaisait. — Et que dit-elle ? — Elle pleure, mais ça ne me fait rien... — A 45 ans : Je suis cerné par mes fautes ; je suis malheureux. C'est fini... Je souffre... je le vois... Il est là... je le vois là... et pourtant... il est là... laissez-moi... je ne veux pas le voir... — Le sujet avait alors une mimique vraiment impressionnante.

A 47 ans : Je vais bientôt mourir... — Je suis perdu... on m'emmena... Assez... assez... assez... c'est inutile... (Il pleure) — Je ne veux pas de confession ; je ne saurais obtenir le pardon... non... ça, je sais que je ne peux pas l'obtenir... On va me faire mourir.

A 48 ans 1/2 : Il se porte les mains au cou et sur les yeux. (On le pend) — Oh ! je souffre... cette femme, si je pouvais la ravoïr... — C'est elle qui est la cause que tu as été pendu... — Mais je ne la vois pas... — Et lui, celui que tu as tué, le vois-tu ? — Ah non, je ne veux pas le voir... je ne le veux pas... je ne le veux pas...

Ainsi se montrait et parlait *Philibert*.

Pour le 8^{me} cas du livre, c'est toujours

M. Bouvier qui opère. Et ce, avec *M^{me} J.*, née en 1878, femme instruite d'un gradé militaire, laquelle se prête avec beaucoup de complaisance aux expériences du magnétiseur.

J'ai pu constater, dit celui-ci, que, malgré l'interversion de mes questions, à chacune de mes demandes, il reste toujours la personnalité du moment sans jamais d'erreurs dans les réponses de *M^{me} J.* — J'ai pu l'interroger différentes fois à plusieurs jours et même à plusieurs semaines de distance sur les détails d'une vie : ses réponses n'ont jamais été en contradiction... Puis, chaque fois que le sujet passe par une vie différente, la physionomie devient en rapport avec la personnalité. Comme homme, la parole, le ton, les allures diffèrent sensiblement du ton, et des gestes de la femme ; de même lorsqu'il passe par la phase de l'enfance. Ensuite, une vie ne peut être sautée pour arriver plus vite à la précédente ou à la suivante.

M. Bouvier a pu faire remonter *M^{me} J.* jusqu'à sa onzième vie antérieure, — aux premiers temps de notre ère. Et il explique que, par suite de circonstances imprévues, il ne lui a pas été possible de pousser plus loin dans le passé ; car, dit-il, on ne doit pas oublier que plus le sujet remonte loin, plus l'expérience est longue et délicate, et qu'il faut généralement pour atteindre la 10^e vie, environ 3 heures, ce qui est forcément un premier écueil, vu le peu de temps à dépenser de part et d'autre.

Toutefois, énonce-t-il encore, si le sujet, pendant ce temps, ne peut revivre que les vies décrites, il lui est possible, dans une durée beaucoup plus courte, de voir se dérouler, comme dans une apothéose, une quantité innombrable de tableaux qui pour lui sont des faits, le reculant probablement jusqu'aux premiers jours de l'humanité (tel il en est, dit-on, pour des mourants revenant à la vie, — des noyés, par exemple, qui revivent en un instant leur passé : — rêves ou réalités, en face de quoi se dressent toujours de nouveaux points d'interrogation et auxquels la science et l'avenir pourront peut-être répondre un jour, en nous donnant la *preuve scientifique* de ce qu'aujourd'hui nous ne pouvons que conjecturer.

Ne désespérons pas ; car, comme le dit justement *Eugène Nus* dans un de ses beaux livres :

« Seule, au milieu du désarroi universel, la science marche en avant sans s'arrêter, sans réfléchir. Ce qu'elle cherche, elle ne saurait le dire ; elle compte beaucoup de pionniers, mais peu de penseurs. Les pionniers abattent et défrichent. Que poussera-t-il dans cette terre

nouvelle ? L'immortalité ou le néant ? La matière ou l'esprit ? Dieu ou l'athéisme ? — Elle l'ignore, mais elle avance toujours. Pour savoir où elle va, il faut planer au dessus d'elle... Elle cherche Dieu, même quand elle le nie ; et, malgré ses négations, elle le trouvera...

(A suivre).

Pour extrait :

L. G.

Encore la clairvoyance de M. Reese

(Suite et fin)

Les cas que je pourrais encore raconter, sont légion. Ne voulant pas fatiguer le lecteur outre mesure, j'en arrive maintenant à mon entretien personnel avec M. Reese.

Il s'était déclaré prêt à me recevoir. Notre entretien eut lieu un jour avant mon départ. Nous allâmes sur le balcon de sa chambre. J'étais parfaitement tranquille. Je voulais observer très froidement en pleine sérénité d'esprit. Il me pria de noter mes questions sur de petits morceaux de papier, de les plier ensemble et de les mettre dans les différentes poches de mon habit. Il quitta le balcon pendant que je procédais à cette opération, et rentra dans l'intérieur de la chambre.

« Notez sur un morceau de papier — me dit-il alors — le journal ou la publication dans lequel a paru le premier article que vous avez publié de votre vie.

Cette requête me troubla dans une certaine mesure. Je devais réfléchir un moment. Je trouvais alors que Théodore Wolff, le Rédacteur en Chef du *Berliner Tageblatt*, avant ou après avoir quitté le collège, avait publié une revue périodique sous le titre de *Er-te Waffengange*. J'étais alors dans la même classe du Collège Frédéric-Guillaume, et il m'avait fait l'honneur de m'inviter à y collaborer. Max Osborn, Dessoir et d'autres avaient alors également agité leurs ailes pour la première fois, et avaient collaboré à ce périodique. Je crois qu'à l'exception de Théodore Wolff et de moi, personne ne connaît cela. Je notai en outre le nom d'un cher mort, le nom de jeune fille de ma mère et celui de ma femme Johanna Baumgætnér.

Les bandes de papier mélangées ensemble furent mises dans six poches différentes, avant que le professeur Reese apparut de nouveau sur le balcon.

Mais j'avais en outre mentionné une série de

choses concernant l'avenir et de nature toute personnelle, que je ne puis indiquer ici. Une profonde faculté de pressentiment de mon passé devait être nécessaire, même pour toucher seulement à ces questions.

Quand Reese vint de nouveau à moi, il avait dans la main un papier avec des caractères en hébreu. Il me pria de rayer un à un les hiéroglyphes. Ensuite, sur sa demande, je tirai un des morceaux de papier d'une poche quelconque et le plaçai sur sa tempe.

Je vis dans ses gros yeux gris, clairs, qui, d'après le jugement de la plupart des gens de notre Sanatorium, avaient à l'état régulier quelque chose de trouble, de laiteux et devenaient maintenant plus grands, qu'ils recevaient un éclat singulier, étaient rayonnants et transparents. Je sentis lors du contact avec sa tempe des battements électriques dans mon corps. Je sentis comment Reese travaillait derrière son front puissant, je perçus très nettement des bruits bourdonnants, faibles, qui venaient vers moi de l'intérieur de sa tempe. Et alors il répondit à toutes mes questions comme un mécanisme travaillant avec une haute précision.

Je ne puis que répéter sur mon cas, ce que Charcot a dit avant moi : « J'avais des frissons chauds et froids. » Cet homme diabolique voyait les choses cachées de mon existence passée.

J'attendrai pour voir si ses prophéties s'accomplissent. Je suis disposé à le croire après ce que j'ai vu.

Cher ami lecteur, je vous prierai de m'épargner votre rire. Il s'agit en effet d'une chose très sérieuse. Il écrivit sur un morceau de papier toutes les choses indiquant l'avenir. Il s'interrompit une fois et dit : Attendez un moment. » Et il écrivit une couple de lignes.

Quand ceci fut fait, il me demanda : « Combien votre mère a-t-elle mis d'enfants au monde ? Et combien êtes-vous ? »

Je répondis : « Treize frères, et sœurs ; je suis le onzième ».

Il me remit alors le papier sur lequel, avant ma réponse, il avait écrit ce fait.

Je commençai à le questionner.

— Comment ces choses, se produisent-elles ? Quelles sont les choses qui se passent dans votre intérieur pendant votre travail mental ?

Il répondit : « Vous en savez exactement autant que moi à ce sujet. Je ne puis absolument rien dire là-dessus. Tout au plus, je sais que je tombe dans une grande excitation et qu'à chaque fois je perçois derrière mon crâne un bruit régulier, comparable au tictac d'une montre.

— Savez-vous quelque chose sur votre propre existence ?

— Pas la moindre chose, Monsieur. Sur moi et sur ma famille je suis entièrement dans l'obscurité. Comme actionné par une puissance intérieure, je dois soudainement dire les choses les plus redoutables. J'ai fait quelque part la connaissance d'un couple âgé de Francfort-sur-Mein. Ces gens me racontèrent que dans le commerce de bijouterie de leur fils, il s'était produit dans les derniers temps des vols fabuleux, sans que l'on ait réussi à découvrir les voleurs. Et j'ai dit à ces vieilles gens face à face, que personne d'autre que leur belle-fille n'était la voleuse, qu'en outre de cela elle trompait son mari et gaspillait l'argent avec son amant. Comment en suis-je arrivé à savoir cela ? Je ne le sais réellement pas. Je dois présumer, que de la nature je possède un sixième sens, ou comme vous voudrez le nommer. Par suite d'une contrainte, à laquelle je ne puis pas me soustraire, je dis fréquemment des mots, qui me sont inconnus, étrangers à moi-même, je fais des choses qui, en apparence, n'ont pas de sens, Dieu m'a mis au monde avec ce don.

— Existe-t-il encore des hommes en dehors de vous, avec les mêmes talents.

— Il existe des gens qui ont les mêmes tendances. Les liseurs de pensées, ainsi qu'on les appelle. Ordinairement, deux de ces gens travaillent ensemble. Ils ont certains instincts et n'ont pas un tempérament ordinaire. Mais ils sont insuffisants et primitifs, et il n'en sort pas beaucoup. Une seule fois dans ma vie, j'ai rencontré quelque chose d'inouï. Je trouvai aux Etats-Unis une petite indienne âgée de onze ans, qui m'a causé de l'étonnement. Je voulais prendre avec moi l'enfant et offris aux parents, de pauvres mendiants, quarante dollars par semaine jusqu'à la fin de leur vie. Ils ne voulurent pas. Ils buvaient du whisky du matin jusqu'au soir et ils empoisonnèrent la pauvre enfant avec cette boisson jusqu'à ce qu'elle mourut comme un petit moineau. Cette enfant était une merveille, peut-être aurais-je fait avec elle des choses incroyables; qui peut savoir ? dit-il très lentement et sur un ton qui me fit frissonner.

Et je vis alors que sa figure était devenue soudainement extrêmement vieille, et il me sembla que ses yeux avaient vu les choses de ce monde depuis l'origine. Et tout d'un coup je compris le mot d'Edison, qu'il lui était apparu comme le *Juif éternel*. Un homme de génie avait trouvé pour ce phénomène la dernière et définitive formule.

Après un long silence je demandai : « Avez-vous entendu parler de Kant ? De Emmanuel Kant ? répétais-je, un peu nerveux. Il me regarda sans comprendre. Jamais dans sa vie il n'avait seulement entendu prononcer ce nom.

« Et que dites-vous de Swedenborg ?

A cette question, une commotion passa à travers son corps. « Swedenborg — dit-il — a transmis son don au Reb Kifa Giga, et de celui-ci et de quelques autres, il a été transmis à moi. Personne en dehors de nous ne l'a possédé. »

Qui était le Reb Kifa Giga ? Je dirai ici même quelque chose à ce sujet.

Le Tribunal de dernier ressort n'a pas encore parlé dans les affaires de métaphysique.

Le cas Reese aura sans doute un certain poids sur ses décisions suprêmes.

FÉLIX HOLLAENDER.

Une apparition matérialisée merveilleuse si l'histoire est véridique

LONDRES, 20 décembre. — *Du correspondant particulier du « Matin »* (par téléphone). — Le *Daily Express* publie aujourd'hui, comme rigoureusement exacte, une très curieuse histoire, dont les acteurs appartiennent, dit-il, à la plus haute société londonienne.

Le recteur d'une église du quartier aristocratique de Kensington se disposait à sortir du temple après le service religieux, quand une dame s'approcha de lui et, très agitée, lui demanda de se rendre immédiatement avec elle à une adresse proche.

— Il y a là dit-elle, un gentleman sur le point de mourir. Il est extrêmement préoccupé de l'état de son âme et désire vivement vous voir avant sa mort.

Le clergyman s'inclina, suivit la dame, monta derrière elle dans un taxi qui attendait, et quelques minutes après la voiture s'arrêtait devant un bel hôtel particulier. La dame, de plus en plus énervée en apparence, pressa le recteur d'entrer sans tarder. Le clergyman sauta alors du taxi, sonna à la porte de l'hôtel et demanda au laquais qui vint ouvrir :

— M. X... demeure bien ici ?

— Oui, monsieur.

— J'ai appris qu'il était gravement malade et qu'il m'envoyait chercher.

Le laquais, l'air absolument stupéfait, répondit que son maître se portait à ravir.

— Mais, dit le recteur en se retournant, cette dame...

Il resta bouche bée : le taxi et celle qui l'occupait avaient disparu.

Le laquais se demanda si le clergyman était un fou ou un mauvais plaisant, et il allait lui

fermer la porte au nez, quand le maître de la maison arriva et s'enquit de ce qui se passait.

Le recteur le mit au courant et fit la description de la personne qui était venue le chercher.

Je ne reconnais la personne de ma connaissance, fit le « moribond ». Mais voulez-vous me faire le plaisir d'entrer ?

Une fois installé dans le petit salon, le propriétaire de la maison dit au clergyman :

— Il est fort étrange qu'on vous ait envoyé chez moi de cette mystérieuse façon. En fait, quoique je me porte très bien, j'ai depuis quelque temps des inquiétudes sur l'état de mon âme et j'ai beaucoup pensé à aller vous voir pour causer de cela avec vous. Maintenant que vous êtes ici, laissons de côté l'incident qui vous a amené, et si vous le voulez bien, je vais vous dire ce que j'ai sur la conscience.

Après avoir conversé pendant une heure, les deux hommes se séparèrent, après avoir pris rendez-vous pour le lendemain matin à l'église. Mais M. X. ne vint pas à ce rendez-vous, et le clergyman, intrigué, retourna chez lui pour connaître la cause de ce manque de parole.

Là, le même laquais qui lui avait ouvert lors de la première visite lui apprit que son maître était mort la veille dix minutes après son départ.

Tout ému, le recteur se fit conduire auprès du mort, et le premier objet qui frappa son regard en pénétrant dans la chambre mortuaire, ce fut, placé sur un guéridon, le portrait de la femme qui était venue le chercher le jour précédent.

— Qui est cette personne ? demanda-t-il au valet.

— Ce portrait, monsieur c'est celui de la femme mon de maître morte il y a quinze ans !

Conférence à Nancy

M. Delanne et le médium Aubert. — Un écho de l'au-delà

Hier dimanche, à 4 heures, eut lieu devant une salle comble, la conférence de M. Delanne, suivie de l'audition du médium Aubert.

Outre les membres de la Société d'Etudes psychiques, organisatrice de cette intéressante séance, un public nombreux, attiré par le nom bien connu du conférencier, aussi bien que par le désir de voir et d'entendre enfin un médium, était venu renforcer l'auditoire habituel. Cet appoint portait le nombre des assistants à plus de cinq cents.

La réunion était présidée par M. le colonel Collet, qui a fait de M. Delanne un éloge très applaudi. Ce n'était pas la première fois que le distingué propagateur du spiritisme expérimental se faisait entendre à Nancy, où son éloquence, appuyée sur une conviction profonde, a laissé de sympathiques souvenirs. Aussi l'a-t-on écouté avec une attention qui ne s'est pas démentie.

Mais le *clou* de la séance a été la merveilleuse audition du Médium Aubert, dont les magnifiques improvisations ont vivement impressionné les auditeurs. Jamais le sentiment se dégageant d'une œuvre musicale ne mérita mieux le mot d'*inspiration*. M. Aubert est-il véritablement inspiré par les grands maîtres défunts, comme l'affirme M. Delanne ? Ou s'est-il pénétré de leur pensée au point de rivaliser avec eux tous ? Nous nous demandons laquelle des deux hypothèses est la moins vraisemblable, M. Aubert n'ayant appris nulle part l'harmonie.

Nous reviendrons, dans une prochaine édition, sur la conférence et sur ce concert étrange, où nous avons entendu des compositions inédites et pour ainsi dire vivantes de Mendelssohn, de Bach, de Beethoven et de Chopin.

D.

(*L'Etoile de l'Est* du 9 décembre).

Nous publierons la suite de cet article dans notre prochain numéro.

Autour d'une matérialisation

Un argument trouvant

M^{me} Bisson, veuve de l'écrivain connu, vient d'offrir un pari de 20.000 francs au professeur Dickson en le défiant de reproduire par ses trucs les expériences de matérialisation faites par elle dans des conditions de sérieux et d'authenticité absolue.

Nous avons assisté à plusieurs de ces expériences ; elles étaient entourées de toutes les garanties scientifiques possibles. Un fait surtout contribua à en établir la sincérité. C'était chez M^{me} Bisson, dans son appartement du Trocadéro. Le médium était endormi. Le professeur allemand Schrenk avait disposé son appareil photographique et sa lanterne de magnésium.

A un moment, les effluves lumineux se manifestent, et une figure enveloppée de voiles se montre. On presse le dé clic du magnésium. Mais l'étincelle a fait explosion. Et la lanterne prend feu. Une dame présente pousse un cri. L'opérateur est alors obligé de rallumer brusquement toutes les lumières.

Voilà un fait inattendu, que le médium ne pouvait savoir ni prévoir. Si elle fraude, si elle est montée sur sa chaise, si elle a tiré de ses manches des voiles blancs pour figurer l'apparition, elle n'aura jamais eu le temps — *en trois secondes* — de dérober ses trucs, de tout remettre en place...

Nous regardons. Le médium, M^{lle} Eva-C...

est couchée sur sa chaise longue, bien tranquille, sans rien autour d'elle qui puisse avoir collaboré à l'apparition de tout à l'heure. Il est certain qu'elle n'a point bougé. Il est clair que cette émanation lumineuse ne peut provenir d'un truc quelconque.

Deux médecins qui assistaient à cette expérience assurent que le fait de l'explosion *inattendue de tous*, est un des plus forts arguments qu'on ait donnés de la sincérité parfaite de ces expériences.

J. S.

(*L'Intransigeant* du 16 décembre)

Le *Matin* du 15 décembre a publié, à propos du pari et des expériences de Madame Bisson, un article intéressant illustré de plusieurs photographies d'esprits matérialisés. Nous en reparlerons.

Bibliographie

Le véritable Almanach du Merveilleux 1914, in-16 de 330 pages avec nombreuses illustrations. 1 fr. 50 franco, France, 1 fr. 75 franco, Etranger.

Ce charmant recueil annuel, toujours impatientement attendu, vient de paraître et, cette fois encore, c'est avec plaisir que nous l'avons parcouru de la première à la dernière page.

Il est difficile de rendre compte en détail de tous les articles intéressants et curieux rassemblés dans l'édition 1914 du *Véritable Almanach du Merveilleux*, aussi prenons-nous le parti de citer les principaux au hasard de la table des matières et d'en conseiller la lecture à tout le monde.

Le Calendrier de 1914. — Le temps qu'il fera. — Les éclipses en 1914.

Chez les Astrologues et les voyantes : Prédications pour 1914 (Ch. Raoul. Phaneg, A. de Siva, Henry).

Le merveilleux en 1913 : Les Congrès de Psychologie expérimentale de Paris et des Spiritistes à Genève. — Les chevaux pensants d'Elberfeld.

Le Concours des Sourciers (Opinion de MM. Gustave Tery, Fernand Hauser, Henri Mager, Dr Marage). Les Mystères Egyptiens. F. Abaly.

Les caractères d'après le baiser, R. Schwaeble. — Nos ministres chez l'astrologue (Horoscopes du Gouvernement et des ministres), Ch. Raoul. — Quels seront les dix derniers papes ? Raymond Poincaré intime (Son caractère dévoilé par l'onomatologie, la graphologie et l'astrologie). A. de Rochetal. — La résurrection des morts, Emile Gautier. — Comment vous coiffez-vous ?

Les Contes du Merveilleux : La Bougie, Léon Lafage. — La main d'Or, H. Falk. — Le Rêve de Tloé, P. Desirieux.

La fin de l'Europe. — Nous renaissions

comme les Saisons, Fernand Hauser. — Entre la vie et la mort. — Les voyants d'Alzonne, etc.

Le Véritable Almanach du Merveilleux 1914 est en vente dans toutes les librairies et kiosques de journaux et chez l'éditeur A. Leclerc, 19, rue Monsieur-le-Prince, Paris.

Catalogue de la Bibliothèque, **Sciences Psychiques**, Magie, Occultisme, Philosophie, Mystique, Médecine, Science, Littérature, etc. Paris, Société Unitive-240, rue de Rivoli, 1913, in-8° coq. 117 p... 3 fr.

Ce catalogue comprend 2.421 nos d'ouvrages en français, anglais, latin, etc. sur les sujets ci-dessus. Collections intéressantes de périodiques : Annales des Sciences Psychiques (éditions française et anglaise) ; Journal et Proceedings de la « Society for Psychical Research » de Londres.

Terminé par une table alphabétique des Sujets traités par les Auteurs mentionnés au Catalogue.

Cette collection d'ouvrages sur les Sciences Psychiques, etc., est peut-être une des plus étendues qui soient, en France, cataloguées à la disposition du public, car la Société Unitive, à qui elle appartient, est largement ouverte à tous ceux qu'intéresse la connaissance de la vérité, sur ces sujets généralement mal connus.

Les ouvrages en anglais, dont certains aussi rares qu'importants, y figurent en grand nombre, et l'ensemble forme une base universelle de documentation de choix sur tous les phénomènes des Sciences Psychiques : *Spiritisme*, *Occultisme*, « *New Thought* », « *Christian Science* », *Théosophie*, *Alchimie*, *Astrologie*, *Divination en général*, etc..

Les recherches sont facilitées par une Table des Matières très détaillée, comprenant plus de deux cents articles ou sujets distincts, avec la liste des Auteurs mentionnés au Catalogue et qui s'y rapportent.

On peut s'adresser à la Société Unitive 240, rue de Rivoli, Paris, pour tous renseignements supplémentaires.

FLAMBART (Paul). * — **Notions élémentaires d'Astrologie scientifique** : vol. in-8, carré, dessins de l'auteur. — Prix : 1 fr. 50. — MM. Hector et Henri Durville, imprimeurs-éditeurs, 23, rue Saint-Merri, Paris.

L'auteur n'a aucunement songé à écrire là un traité complet d'astrologie, surtout sous la forme d'œuvre de compilation habituelle en pareille matière. Il a voulu en quelques pages condenser, sous la forme la plus claire, les données et observations qui lui paraissent les mieux fondées en fait d'astrologie scientifique. C'est un résumé du traité sommaire qu'il avait publié, en 1902, sous le titre de « *Langage astral* » et qu'il fait paraître dans la Revue « *L'Influence astrale* » dont il est directeur. Le but de cette publication était avant tout de permettre aux lecteurs, même profanes, de pouvoir aisément suivre dans leurs grandes lignes les analyses et discussions données dans cette revue; celle-ci est consacrée avant tout aux « *recherches positives et critiques des correspondances entre les astres et l'homme* », ainsi qu'à leur portée pratique et philosophique et à l'histoire de l'astrologie. »

Imp. du MESSENGER, Liège — rue Bonne-Fortune, 5.

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME

QUESTIONS SOCIALES

MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

LE MESSAGER est administré par un Comité directeur qui dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit : Au journal LE MESSAGER, à Liège.

LE MESSAGER est affilié à l'Association des Journalistes périodiques belges et étrangers.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique fr. 3.00
Pays étrangers faisant partie de l'Union Postale, fr. 5.00

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner à tous les bureaux de poste

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de M. Jacques Focroulle, 25, rue Gancet à Liège.

SOMMAIRE :

Le Zouave Jacob est désincarné. — Les Vies Successives (suite). — A propos des Vies Successives. — Conférence à Nancy. M. Delanne et le médium Auber (suite et fin). — Spiritisme et Prestidigitation. — Commune de Geer. Cercle des Conférences Populaires

Le Zouave Jacob est désincarné

Le zouave Jacob n'est plus, il a quitté notre monde le 23 octobre, s'éteignant tout paisiblement dans le plein épanouissement de sa quatre-vingt-cinquième année.

Jacob fut, on le sait, un très fort thaumaturge ; il obtint des guérisons en nombre, et acquit une popularité dont bien des médecins conçurent jalousie. Il fut condamné, du reste, plusieurs fois, pour exercice illégal de la médecine, mais n'en continua pas moins à prodiguer sa force bienfaisante et curatrice.

Mille anecdotes curieuses, gaies, comiques même fourmillent tout au cours de sa longue carrière de guérisseur, et il vaut la peine qu'après une biographie rapide nous en citions quelques-unes parmi les plus essentielles, ce qui finira de donner à nos lecteurs une exacte idée de l'étendue du don de guérir que possédait Jacob, et de l'originalité de sa personne.

« Henri-Auguste Jacob naquit en 1828, à Saint-Martin-des-Champs. Plus ou moins bien traité dans sa famille, il s'engagea. Une fièvre typhoïde lui avait enlevé une partie de la mémoire et il savait tout juste lire et écrire, aussi, au régiment, ne parvint-il pas à posséder parfaitement sa théorie, ce qui l'empêcha de conquérir le plus petit grade. Mais la Providence lui réservait mieux.

Les débuts de Jacob comme guérisseur sont assez curieux. Vers l'âge de dix à douze ans, il conduisait un cheval qui se mit à boiter. Le jeune Jacob intrigué, lève le pied du cheval, et remarque une enflure au bas de la jambe claudicante. Sans se rendre un compte exact de ce que cela peut faire, l'enfant passe plusieurs fois sa main sur cette enflure et remet à terre le pied de l'animal, qui se secoue d'un air de satisfaction et cesse de boiter ; il était guéri.

Vers la même époque, un voisin affecté d'un ulcère à la jambe, se faisait panser par sa femme. Celle-ci lavait la plaie et y appliquait une compresse chargée de cérat. La femme pria un jour Jacob de faire le pansement en son absence. L'enfant heureux et très empressé lava la plaie, mit la compresse, mais oublia de l'enduire du cérat. Chose singulière, le malade ne s'en trouva que mieux, l'enflure diminua d'une manière sensible, et le jeune Jacob ayant été prié par le malade de continuer à la panser, s'acquitta si bien de son rôle que la plaie se referma très rapidement et se guérit radicalement.

Jacob soldat, fut tour à tour lignard, voltigeur, artilleur, chasseur à cheval, puis musicien aux zouaves de la garde où il se fit particulièrement remarquer par son habileté à jouer du trombone, encore qu'il ne fut pas initié à l'art musical, mais il était de ceux en qui la faculté naît parfois spontanément, et que l'on peut classer dans la catégorie dite des médiums-musiciens.

De passage à Lyon, il vit un médium qui lui révéla qu'il était « guérisseur-né », qu'il deviendrait célèbre dans l'exercice du don naturel qu'il possédait, et qui lui fit connaître comment il devait s'y prendre. Fort des indications qu'il semblait ainsi recevoir d'en haut, notre guéris-

seur appliqua un beau jour sa main sur le cou d'une femme atteinte d'une angine ; cette femme se trouva guérie à l'instant même.

Un autre jour, se rendant au camp de Châlons, alors qu'il était au service de la patrie — Jacob resta 20 ans dans l'armée, — il aperçut un paysan dont la main était considérablement enflée, les doigts crispés, et qui paraissait douloureusement souffrir. Jacob prend la main, se recueille et, oh surprise ! les doigts s'allongent la douleur s'en va avec l'enflure ; le paysan est guéri.

A la Ferté-sous-Jouarre, Jacob trouve un enfant immobilisé dans une gouttière, avec une plaie à la cuisse ; le thaumaturge touche la plaie et ordonne à l'enfant de marcher, celui-ci marche ; la plaie se referme au bout de quelques jours.

Au camp de Châlons, la réputation du guérisseur devient telle qu'il se voit dans l'obligation de traiter les malades dans une tente qui lui est spécialement réservée et qui devient rapidement trop petite.

Il fut alors obligé de recevoir à l'hôtel de l'Europe, au grand Mourmelon, où les officiers de toutes armes prenaient pension. L'hôtel devint bientôt insuffisant ; les malades, après avoir envahi la salle qui leur était réservée, se répandaient partout, dans les hangars, dans les écuries, dans les jardins, dans la cour et jusque dans la rue où ils gênaient la circulation. Là, sous l'œil des officiers généraux, supérieurs et subalternes, il traitait cent malades réunis en 4 séances, par groupes de 25.

Il changea d'hôtel et sa réputation grandit tellement qu'à certains jours il se présentait 5 à 600 malades, qui, ne pouvant pas être reçus le jour même, couchaient dehors, comme ils pouvaient, afin, d'être là, les premiers pour le lendemain.

Le médecin-major du régiment protesta énergiquement contre la liberté de guérir qui était accordée au zouave, dont le devoir était surtout de souffler dans son trombone. Une enquête fut ordonnée pour savoir s'il avait reçu quelque argent ; car on l'accusait déjà hautement d'abuser de la crédulité publique. L'enquête ne signala, *en dehors des guérisons*, aucun acte répréhensible ; mais, obéissant à la pression le maréchal Regnault de Saint-Jean d'Angély, qui commandait le camp, lui défendit de recevoir aucun malade, et pour avoir la certitude, que son ordre serait respecté, il fit mettre un planton à la porte de sa tente, qui avait pour consigne de le suivre partout où il allait.

Voici maintenant une anecdote qui montre l'élévation du caractère et les nobles sentiments de notre héros :

— Un jour le colonel Robinet, aide de camp du maréchal Regnault de Saint-Jean d'Angély, vint chercher le zouave, pour soigner le maréchal qui était en proie à une violente attaque de rhumatisme. Jacob déclara simplement qu'il n'avait jamais fait de passe-droit pour personne, et qu'il n'en ferait jamais ; que d'ailleurs le maréchal lui avait interdi de guérir. Que l'interdiction qui pèse sur moi soit levée, ajouta-t-il, je commencerai d'abord par ceux qui attendent, et le tour du maréchal viendra après.

— Un autre jour, son colonel le prie, sans lui dire pourquoi, de vouloir bien se rendre chez un de ses amis qui désirait le voir. Jacob se rend à l'adresse indiquée et demande au concierge, à quel étage demeure le monsieur qu'il venait voir. Le concierge, tout en indiquant l'étage, répond que le monsieur étant malade ne recevait presque pas. Jacob remarque que le concierge qui avait la main enveloppée, paraissait beaucoup souffrir. Il était affecté d'un panaris. Jacob le prie de lui montrer le doigt malade : il le regarde pendant quelques instants, juge probablement qu'il peut le guérir ; et comme poussé par une force quelconque, il porte la main sur le doigt malade, l'y laisse quelques minutes et pressant ensuite, il fait sortir une quantité de pus et de matière sanguinolente. La douleur se calme, la main désenfle et deux jours après, le malade était complètement guéri. Après cet exploit, oubliant de rendre visite au malade, objet de sa démarche, il rentre à la caserne. Le colonel s'informe. Il apprend que son ami n'a pas reçu la visite du guérisseur ; et que, par contre, son concierge a été guéri, d'où reproches sévères adressés à Jacob.

La renommée du zouave parvint jusqu'à l'empereur, et de hauts dignitaires prièrent celui-ci de vouloir bien taire que le guérisseur puisse, pour le plus grand bien des malades, exercer la faculté qu'il avait reçue de la nature. L'empereur répondit qu'il ne pouvait pas faire grand'chose, mais qu'il allait toutefois donner des ordres pour que le zouave guérisseur fut laissé tranquille.

Le régiment des zouaves de la garde quitta la garnison de Paris pour se rendre à Versailles.

Sauf la liberté de guérir, au camp de Châlons. Jacob avait toujours eu presque toutes les libertés. Il en fut de même à Versailles. Il en profita pour faire de fréquentes visites à son ami, M. Dufayet, un fervent spirite, fondeur de métaux, qui demeurait rue de la Roquette.

Un jour, la cuisinière, de son hôte, ayant une douleur violente dans le bras, et ne pouvant pas préparer le dîner, celui-ci se disposait à emmener son invité au restaurant. Le zouave prie Dutayet de lui présenter la malade. Celle-ci, appelée, s'empresse de venir ; il lui applique les mains sur les épaules, fait quelques passes magnétiques sur le bras ; des secousses nerveuses se produisent, le mouvement se fait sans douleur, et la malade complètement guérie, prépare le dîner.

Le bruit de cette guérison se répandit dans le quartier comme le feu sur une traînée de poudre, et le domicile du fondeur fut bientôt envahi par un nombre incalculable de malades qui venaient chercher la santé. C'était en 1867, au moment de l'exposition universelle, qui attirait à Paris un grand nombre de provinciaux et d'étrangers, qui augmentaient encore l'affluence des parisiens.

Si nous en croyons les journaux et les témoins oculaires de cette époque, à certains jours, la rue de la Roquette et les rues avoisinantes étaient tellement encombrées de malades, de curieux et de badauds, que la circulation était interceptée, et que pour l'assurer dans une certaine mesure, un service d'ordre devait être sérieusement organisé. C'est alors qu'une ou plusieurs brigades de sergents de ville, sous la direction de leurs officiers de paix, étaient mobilisées pour cela. Et, ce n'était pas toujours chose facile, car le toit même des maisons était souvent envahi par les curieux qui, à tout prix, voulaient voir le zouave et les malades guéris qui s'en allaient triomphalement, en chantant les louanges de leur sauveur.

Plus tard Jacob est appelé à Fontenay-aux-Roses, vers le maréchal Forey qui perclus de douleurs, était paralysé des bras et des jambes. Il arriva, salua respectueusement le vainqueur de Puebla et, après l'avoir longuement fixé : — « Il faut vous lever, monsieur le Maréchal », lui dit-il. — « Je ne puis bouger », observa Forey. — « Il faut vous lever », répéta le zouave d'une voix ferme, « il le faut ». Et tout à coup, à la stupeur de quelques assistants, le maréchal se leva. Quelqu'un voulut le soutenir. — « Laissez-le marcher », commanda Jacob, « il faut qu'il marche ». Et le maréchal marcha, les larmes aux yeux, en murmurant : « *Mais vous êtes donc le bon Dieu* ». — « Marchez marchez toujours », répéta encore le zouave. Et le paralytique, légèrement appuyé sur le bras de son magnétiseur, put faire une petite promenade dans le jardin.

On le voit, le grand Jacob connut les honneurs ;

il eut son heure de célébrité. Les notes que nous venons de donner sur sa vie datent déjà ; on en pourrait trouver beaucoup d'autres, et la biographie complète de cet original guérisseur, ne serait pas un mince travail à mener à bien mais il est assez dit pour donner une idée de ce que fut un des plus grands sinon le plus grand même des guérisseurs de l'époque.

Car, au résumé, on peut dire que le zouave Jacob fut un guérisseur de haute lignée et, instruit, il eut pu avoir une très grosse influence sur son époque. Ce qu'il appert de meilleur, c'est que des quantités de malades lui doivent de la reconnaissance et tous ceux qui l'ont connu et qui savent rendent hommage à l'extraordinaire faculté qu'il possédait, et qui n'était fort probablement pas autre chose qu'une grande puissance de rayonnement vital dont s'imprégnaient très rapidement ceux que la confiance en son pouvoir amenait vers lui.

(*La Vie Mystérieuse.*) — Maurice de RUSNACK.

Jacob était un médium guérisseur agissant par son magnétisme personnel, mais il savait qu'il était assisté par de bons esprits qu'il voyait très souvent et qui l'aidaient dans ses modes de traitement comme il l'a déclaré à M^{me} Hardinge Britten pendant son séjour en Angleterre. Le *Light* cite quelques cures remarquables effectuées par lui à cette époque et que M^{me} Britten a notées dans son ouvrage *Nineteenth Century Miracles*, pages 68 et 69. On sait que ce bel ouvrage, précieux pour l'histoire du spiritisme, fut édité à New-York en 1884 et n'a pas encore été traduit en français.

Jacob a publié quelques ouvrages : *L'Hygiène naturelle* ou l'art de se conserver la santé et de se guérir soi-même (1868) ; *Les Pensées du Zouave Jacob* (1881) ; *La Théurgie du Zouave Jacob* où il émet des idées souvent originales et s'en prend à la Faculté et au Clergé.

Les Vies Successives (1)

(Suite)

Nous ne citerons que quelques traits des vies de M^{me} J., en nous arrêtant plus particulièrement aux faits instructifs.

Dans son existence précédente, elle s'appelle *Marguerite Duchesne* et est née en 1835 à Briançon. — Auparavant, interrogée à l'état d'esprit, elle répond : « Je me promène tout le temps ; je vois mes parents et mes amis, qui, eux, ne me voient

(1) du Colonel de Rochas, — Chacornac éditeur.

pas. Je voudrais bien aussi apercevoir Louis, mon fiancé, parti avant moi, mais je ne le trouve pas. »

— Revoyez-vous votre corps ? — Oui, dans un cimetière à Briarçon. — ... Au moment de votre mort ? — Je me vois la même figure. — Et quand vous le quittez, votre corps ?... — Le sujet tousse beaucoup, se renverse en arrière et devient froid.

Ramenée à l'âge d'enfant, elle va à l'école chez les dames Trinitaires. — A 4 ans : Je ne veux pas aller chez la sœur. — Pourquoi ? — On m'a mis mon tablier sur la tête, parce que z'ai dit à une petite qu'elle était une bugne et pis que ze li ai fait les cornes, et pis on me dit que le diable va me prendre... — A 7 mois... On me met dans l'eau pour me guérir ; on dit que je suis bien nerveuse... — Vous venez de naître. — C'est pas drôle. On me met dans l'eau ; je suis toute sale.

(Qu'on veuille bien se rappeler qu'il n'y a pas d'esprit enfant et que c'est par l'organe d'un sujet adulte qu'en la circonstance celui-ci s'exprime.)

3^e vie de M^{me} J. : Jules Robert. — Vous êtes à l'état d'esprit : que faites-vous ? — Je m'ennuie, je souffre et ne suis pas très bien. — Vous rendez-vous compte de l'état dans lequel vous êtes ? — Je ne sais pas trop ; je me sens plus leste. — Comprenez-vous que vous n'avez plus votre corps matériel ? — Oui, mais je souffre quand même. — Reprenez-le (le sujet-tousse énormément). Qu'est-ce que vous avez ? — Je suis bien malade... Quand pourrai-je mourir ? Sale existence... C'est pas malheureux que je meure... — Votre âge ? — J'ai 42 ans en cette année 1780...

Interrogé sur son existence d'alors, le sujet raconte qu'il taille du marbre à Milan chez le sculpteur Paoli... pour 20 sous par jour ; — qu'à 25 ans, il est dans une épicerie et porte des paquets ; — à 20 ans, dans une autre où il décloque des caisses : mille métiers, 36 misères, dit-il ; — à 18 ans, il fait le cordonnier, mais trouve cela trop dur ; — à 16 ans, il est chez son père, un cultivateur, et veut s'en aller parce lui faut trop travailler ; — à 12 ans, il s'éreinte chez son père, va à l'école l'hiver, mais s'en moque pas mal ; — à 5 ans, on l'occupe à dévider des cocons (le sujet en fait le mouvement) ; mais il ne sait pas faire ça ; ça l'agace, vu qu'il faut aller trop vite ; — à 2 ans : ze m'amuse avec papa ; — à 1 an : suis malade ; — à 6 mois ; z'ai mal au ventre (il gémit)... — Vous venez de naître (le sujet se renverse en arrière)... Vous êtes dans le sein de votre mère (position et

mouvements habituels)... Au moment de la conception (le sujet paraît souffrir)...

4^e Vie : Jenny Ludovic... morte à 30 ans, en 1702 — A 16 ans, elle a épousé un bûcheron de Plouernel, Auguste Ludovic, veuf avec 2 enfants, le petit Alain et la petite Yvonne. Elle disait alors qu'elle en aurait bien soin, mais, au fond, elle n'avait pas envie de les garder et pensait les coller à la grand' mère... — Auparavant, comme elle était orpheline, elle vivait chez son oncle, employé chez un apothicaire et qui lui a appris à connaître les plantes (Confidentiellement : Je crois bien que c'est mon père, mais il ne faut pas le dire)... — A 2 ans : Votre maman ou est-elle ? — J'en ai pas... — Vous venez de naître ? — Je vois une jeune femme. On dit que c'est maman. Papa pleure. . maman va mourir.

5^e Vie : Michel Berry... né en 1493. — A l'état d'esprit, que faites-vous ? — Ah ! ce sacré coup de lance me fait terriblement souffrir ! — Y a-t-il longtemps que vous en souffrez ? — Il me semble qu'il y a des années. — Où avez-vous été frappé ? — Entre les côtes (il y porte la main). — Comment souffrez-vous, puisque vous n'avez plus votre corps matériel ? — Si, je l'ai, puisque je souffre. — Quel âge avez-vous ? — 22 ans. — Et si vous mourez, croyez-vous qu'il reste ensuite quelque chose de vous ? — Tout est fini ; il n'y a rien après la mort.

Et où avez-vous reçu votre coup de lance ? — A Marignan, en 1515. Pauvre Berry, tu es f...tu... — Avec qui êtes vous ? — Avec François. — Qui, François ? — Le Père, notre seigneur et maître, le roi de France. — Contre qui combattez-vous ? — Contre ces cochons de Suisses ; depuis 3 jours et 3 nuits, nous luttions. Je veux leur trouer la peau à tous. François, tu peux compter sur moi.

A 20 ans : Où êtes-vous ? — En route pour Amiens où les Anglais veulent encore qu'on leur donne une leçon. Sales Anglais !... (La même année). Je suis à la bataille de Guinegate scus les ordres de Louis le Douzième... (A 21 ans) Je suis sans cesse sur les grandes routes en Italie, dans le Milanais, pour battre les Suisses... Rude métier où on ne couche pas souvent dans un lit.

Il reconnaît le pays où il a fait un rêve il y a 2 ans, l'avisant qu'il devait mourir frappé d'une lance. — Vous y croyez donc aux rêves ? — Oh oui ! tout ce que j'ai rêvé ne m'a jamais trompé. Ainsi, tout jeune, je me suis vu à la Cour et, en effet, j'y suis allé. Chaque fois que ma maîtresse

m'a trompé, comme elle le fait, par exemple avec François, je l'ai su en rêve. — Et bien, vous êtes en 1515 dans le Milanais. La bataille s'engage à Marignan... Voyez... un Suisse s'approche de vous... prenez garde (le sujet semble concentrer son attention sur un point, et portant tout à coup la main à son côté, s'écrie): Oh! ce coup de lance... ce rêve... mais je ne veux pas mourir. — Non, vous ne mourrez pas...

— Vous n'avez plus que 19 ans: où êtes-vous?
— Je trouve que vous êtes rudement curieux... Eh bien! je suis au service du roi. On s'y amuse fort, on rigole, on fait la noce avec les petites femmes. J'ai ma blonde, Diane de Coucy...

A 17 ans, il est au service du duc de Coucy, porte sa correspondance et fait ses tablettes. On est tantôt à Paris et tantôt à Blois. Il est éreinté, mais faut bien s'amuser. Agnès et Diane sont ses amours... — A 16 ans, il se trémousse avec Charlotte de Montmorency. Il y pense beaucoup à sa petite Charlotte. Il ne veut pas se marier avec elle, mais en faire sa dame. Il sait bien qu'elle fricote avec François, mais il s'en moque pas mal.

A 14 ans ans il est à l'école... au petit collège de la Sorbonne. Puis il entre au service de Louis XII et suit la Cour à Blois, en 1508. Il est avec de belles madames comme page. Il fait des révérences et des lectures. — A 12 ans, il est déjà à la Cour. Qu'y faites-vous? — Je retrouse la robe aux dames; je leur donne le petit doigt pour les conduire à Sa Majesté (le sujet en fait le geste, le poing fermé, le petit doigt tendu, le sourire sur les lèvres). Et il ajoute: On dit que je suis si joli. . les yeux bleus, les cheveux blonds. Les dames me font des petits mimis. Quand je serai grand, c'est moi qui leur en ferai.

A 10 ans: Qu'est-ce qu'on vous apprend? — A manier l'épée. — Déjà? — Dès que l'on sait marcher... — A 9 ans: Quand est-ce que j'irai à la Cour, suivant ce que m'a dit papa? — Que fait-il votre papa? — Il garde la maison de Montmorency. On lui a promis d'être suivant quand je serai à la Cour; mais il dit que je suis trop jeune et que je serais trop vite corrompu... — Auparavant, il ne fait rien et est avec papa et maman; il voudrait bien un petit frère pour s'amuser...

A propos des Vies Successives

Il est question dans le livre du Colonel de Rochas de deux sujets entre autres: *M^{me} Lambert*

et *Joséphine*. Voyons comme il eut l'occasion de les guérir.

La première avait des lésions du tube digestif. — « J'ai dégagé, dit le colonel, son corps astral en l'extériorisant; elle a alors vu, sur le double de son tube digestif, ces lésions sous la forme de plaques d'une couleur particulière. Je lui ai dit de placer ma main sur l'une de ces plaques et de tâcher d'absorber le fluide vital dégagé par cette main. Elle a vu la tache diminuer, puis disparaître. J'ai opéré successivement sur chacune de ces taches et les symptômes maladifs ont disparu... »

Quant à *Joséphine*, étant tombée d'une échelle sur l'angle d'une machine à coudre, elle se blessa grièvement le côté. J'extériorisai le corps astral, dit encore le Colonel, par lequel elle reconnut au changement de couleur, l'emplacement de la contusion de son corps physique. Elle y plaça ma main que j'y laissai quelque temps avec l'intention de la guérir. Réveillée toute douleur avait cessé définitivement.

Parlons encore de *Lina* un autre sujet dont il a déjà été question dans le *Message* et qui servit au Colonel dans ses expériences dites d' « extériorisation de la sensibilité ».

Lina avait une descente et marchait très difficilement, — « Je fais sortir le corps astral, dit M. de Rochas, et je dis à Lina de mettre ma main sous le double de l'organe déplacé et de me prévenir quand il sera en place. Je remonte alors doucement ma main et je l'arrête sur son avertissement, quand elle s'est élevée d'une dizaine de centimètres. L'organe est en place et toute gêne a disparu. Il y a plusieurs années que l'opération a été faite et il n'y a pas eu de rechute ».

C'est égal. Voilà une manière de guérison pas banale pouvant s'exercer avec des malades sensitifs, et Messieurs nos morticoles devraient bien tâcher de se l'approprier. L. G.

Conférence à Nancy

M. Delanne et le médium Aubert. — Un écho de l'au-delà

(Suite et fin)

Dans sa conférence, M. Delanne a insisté surtout sur le côté scientifique du spiritisme, qui n'est autre chose que l'étude raisonnée de phénomènes dont la réalité n'est pas niable. Sans doute, il a eu ses mystificateurs et ses exploitteurs, comme toutes les découvertes pouvant

offrir un champ d'action au charlatanisme. Mais que peut la supercherie d'un charlatan contre des faits dûment contrôlés, dont la réalité est attestée par des hommes dont la science et l'honorabilité sont au-dessus de tout soupçon, et qui, comme William Crookes, viennent dire hautement : « Je n'affirme pas que cela est possible, j'affirme que *cela est*. »

M. Delanne cite des noms et donne lecture de documents. Après une rapide classification des phénomènes spirites connus, il examine les hypothèses diverses à l'aide desquelles on a essayé de les expliquer par des causes purement physiques, et les combat successivement. En passant, il rectifie certaines erreurs, accréditées par les adversaires du spiritisme

On a dit, par exemple, que les matérialisations constatées à la villa Carmen, où il a fait la connaissance de M. Charles Richet, étaient une supercherie imaginée par un cocher, pour se venger d'avoir été congédié. Or le médium dont la présence produisait ces matérialisations n'a nullement disparu, comme on l'a prétendu. Il est à Paris ; il a prêté le concours de ses remarquables facultés à des expériences nouvelles. Soumis à un contrôle minutieux, excluant toute possibilité de fraude, les mêmes phénomènes se sont reproduits. Il existe des procès-verbaux de ces expériences, signés de personnalités dignes de foi ; ils ont été réunis en un volume qui sera édité sous peu.

M. Delanne fait la psychologie des médiums et indique leur rôle dans la production des phénomènes. Doués de qualités psychiques spéciales, ils servent d'intermédiaires aux personnalités de l'au-delà pour entrer en relations avec le monde matériel. Le conférencier arrive ainsi à parler de M. Aubert et raconte comment sa médiumnité se manifesta.

La famille de M. Aubert s'occupait souvent de spiritisme ; il avait donc eu plus d'une fois l'occasion d'assister à des expériences de table où l'on enregistrait des communications spirites obtenues au moyen de coups frappés. Un soir une de ces communications invite M. Aubert à se mettre au piano. Il était très peu musicien et rien ne pouvait faire supposer qu'il pût intéresser un auditoire ; il obéit cependant. Mais à peine ses mains eurent-elles effleuré le clavier qu'il donna des preuves d'une virtuosité extraordinaire. Le morceau qu'il improvisa inconsciemment était de toute beauté, exécuté en artiste consommé, avec une facilité de composition que, seule, une longue étude jointe à des dispositions exceptionnelles auraient pu lui donner.

Or, M. Aubert n'avait jamais étudié l'harmonie, jamais improvisé ; il n'aurait pu jouer de mémoire aucune œuvre de cette force, et ignorait lui-même d'où lui venait la connaissance du morceau dont il avait été l'interprète purement automatique.

Du reste, l'auteur de ce morceau s'est fait connaître dans les communications spirites obtenues au cours des séances du groupe. Le nom qui fut donné était celui d'un de nos plus grands maîtres.

Depuis, le même fait s'est renouvelé souvent, et tout récemment à Liège, où le médium-musicien s'est fait entendre en présence de plusieurs professeurs du Conservatoire de cette ville, dont les attestations confirment les facultés inexplicables qui distinguent les improvisations de M. Aubert.

Le public est vivement intrigué par l'exposé fait par M. Delanne, avec une clarté et une précision qui sont la caractéristique de son éloquence.

Pendant une courte suspension de séance, les membres du Comité se rapprochent du piano, et M. Aubert prend place devant le clavier. C'est un homme jeune encore, élancé, à la physionomie sympathique et régulière, l'air sérieux, sans pose.

Après un instant de silence, un violent accord plaqué se fait entendre, et les doigts du médium courent sur les touches, se relèvent, frappent, bondissent, avec une souplesse et une dextérité merveilleuses, pendant que le buste est complètement immobile et que le visage revêt une impassibilité étrange. On dirait un masque de cire. Et les notes s'égrènent, se confondent, se détachent, s'enchaînent tour à tour en une symphonie puissante, où l'on a parfois l'illusion de distinguer des sonorités orchestrales.

Le pianiste est d'une virtuosité remarquable, mais le doigté est souvent irrégulier, fantasque, bien que ne décelant pas la moindre hésitation. L'avant-bras est raide, comme pétrifié. Ses mouvements, qui ont la précision de ceux d'un automate, contrastent singulièrement avec la souplesse vertigineuse des doigts.

Le morceau terminé, pendant que les applaudissements éclatent, la physionomie d'Aubert se détend et le masque d'impassibilité disparaît. Mais des gouttes de sueur perlent aux tempes et l'expression trahit une légère fatigue.

Le nom du compositeur est demandé ; la réponse est donnée par le procédé spirite : les lettres de l'alphabet énoncées à haute voix, et un coup frappé lorsque se présente celle qui doit

servir à constituer le mot. La réunion des lettres obtenues successivement donne le nom : *Mendelssohn* !

L'audition est reprise et le piano — nous allions dire l'orchestre — attaque une fugue dont le thème majestueux, d'une originalité frappante, surnage sur les flots d'harmonie, pour se dessiner de plus en plus nettement à chaque changement de ton. Puis la symphonie se précipite, s'enchevêtre, semble poursuivre la phrase mélodique et l'enlacer. C'est d'un effet prodigieux. Les visages des auditeurs reflètent des impressions multiples, parmi lesquelles dominent l'étonnement et l'admiration.

Le nom donné à la fin est celui de *Bach*.

Un troisième morceau, plus remarquable encore, peut-être, est indiqué comme étant une œuvre inspirée par *Beethoven*, et un quatrième, par *Chopin*.

Tous les quatre rappellent incontestablement la manière de ces maîtres ; mais la manière seulement, car nous avons beau analyser, nous n'y retrouvons aucune réminiscence de leurs œuvres connues.

La séance, commencée à quatre heures, n'a pris fin qu'à six heures et demie. Nous ne croyons pas nous tromper en disant qu'à tout le monde elle a paru trop courte.

Des remerciements sont dus à la Société d'Études psychiques et en particulier à M. Thomas, son dévoué secrétaire général, pour avoir révélé au public nancéien cette musique impressionnante, qui, *d'où qu'elle vienne*, est d'une exceptionnelle beauté.

Il serait injuste de ne pas ajouter que l'excellent piano à queue qui a prêté sa sonorité et son mécanisme impeccable au médium artiste et à ses inspireurs, est un *Gaveau*, et qu'il a été fourni par la Maison Dupont-Metzner, de Nancy.

D.

(*L'Etoile de l'Est* du 9 décembre).

Spiritisme et Prestidigitation

La *Revue Suisse des Sciences Psychiques* de novembre signalait le passage à Genève d'un prestidigitateur-agitateur nommé Dickson qui a battu monnaie sur le dos des spirites en exploitant la spiritophobie du public qui ne comprend pas que pour faire de la prestidigitation il suffit d'un opérateur et de quelques trucs, mais que pour faire du spiritisme il faut certaines conditions et un coopérateur invisible dont l'obéissance est plus que problématique.

Dickson a recommencé son manège à Paris, se vantant dans le *Matin* qu'il pouvait reproduire les phénomènes de matérialisation, les apparitions de fantômes, par ses propres moyens.

La veuve d'Alexandre Bisson, l'auteur des *Surprises du divorce* et de tant de spirituelles comédies, qui vient d'écrire un livre sur ces phénomènes, a envoyé au *Matin*, la lettre suivante.

10 décembre 1913.

Monsieur le rédacteur en chef,

Vous publiez dans votre numéro du 10 décembre un article concernant la production des fantômes par un prestidigitateur qui a sans doute rendu autant de services à l'instruction publique qu'à l'agriculture.

Je ne discuterai pas ses titres et je me bornerai à répondre à ses affirmations relatives à la production de certains phénomènes qu'il assure pouvoir imiter.

Toute personne au courant de la question aura bien vite reconnu le caractère fantaisiste des allégations du professeur prestidigitateur.

Permettez-moi cependant de protester contre des indications qui donnent la plus fausse idée des phénomènes véritables, dont la reproduction est affirmée.

Je n'ai l'intention de défendre aucune école, mais simplement de vous assurer que les «trucs» du prestidigitateur existaient avant qu'il eût escamoté la moindre muscade !

Il y a quarante ans que M. Maskelyne les a employés à l'*Egyptian Hall* de Londres.

Si le professeur Dickson a suffisamment confiance en lui pour reproduire exactement, dans les mêmes conditions où mes expériences sont faites, les résultats obtenus par mes collaborateurs et moi, je suis disposée à parier avec lui 20.000 francs. 20.000 francs que je déposerai à la caisse du *Matin*.

Un comité composé de gens honorables, acceptés comme arbitres par les deux parties, se réunira chez moi et prononcera en dernier ressort.

Recevez, monsieur le rédacteur en chef, l'assurance de ma haute considération.

JULIETTE ALEXANDRE BISSON.

P. S. — Je vous envoie un livre où vous verrez dans quelles conditions les expériences auxquelles je fais allusion sont faites.

En insérant cette lettre dans son numéro du 15 décembre, le *Matin* donna un résumé favorable de l'ouvrage publié par M^{me} Bisson sous le

titre : *Les Phénomènes de matérialisations* avec deux préfaces de M. le baron Dr de Schrenck-Notzing et M. le Dr J. Maxwell, le tout accompagné de plusieurs photographies et du portrait du médium Eva C... qui n'est autre que M^{lle} Marthe Béraud, le médium de la Villa Carmen dont parlait M. Delanne dans sa conférence de Nancy.

Le 26 décembre, autre article du *Matin* intitulé : Les surprises de l'au-delà. Comment on identifie les fantômes ? qui est la contre-partie du précédent.

C'est une demoiselle Berthe Barklay, une inconnue pour nous, collaboratrice de la nouvelle revue le *Psychic Magazine* de M. Henri Durville, qui, ayant trouvé certaines similitudes assez troublantes entre les apparitions et des images découpées dans une feuille de papier, prétend établir par là que toutes ces manifestations sont frauduleuses. M^{lle} Barklay, qui n'a jamais assisté à une séance parle néanmoins avec une grande assurance en faisant la leçon à nombre de savants et de personnes honorables qui ont suivi et contrôlé ces manifestations pendant des années. Reste à savoir si elle pourra justifier cette attitude hautaine en montrant, comme elle l'a promis, la cachette où M^{lle} Béraud dissimule ses fantômes en papier. C'est là où nous l'attendons. Toutes les présomptions de fraudes citées par M^{lle} Barklay peuvent s'expliquer par des créations fluidiques ou projections de pensées.

La *Querelle des Fantômes*, comme on l'appelle, a pris une grande ampleur dans le *Matin* où l'on peut consulter les articles suivants :

Mme Bisson n'est pas troublée par les révélations et identifications publiées dans le *Matin* d'hier. (n° du 27 décembre 1913).

20.000 francs dont personne ne veut. (n° du 29 décembre 1913).

Les prestidigitateurs demeurent sceptiques. (n° du 2 janvier 1914).

50.000 francs sont offerts à Mme Bisson et son médium à condition qu'elles reproduisent devant une commission de savants les phénomènes contestés (n° du 3 janvier 1914).

Ce que répond Mme Bisson. (n° du 5 janvier 1914).

Lettre du professeur Diksonn. (n° du 8 janvier).

Ce dernier, cela ce conçoit, s'est bien gardé d'accepter le défi de Mme Bisson, ce qui l'aurait mis en mauvaise posture ; il demande d'abord à voir les prétendus trucs avant de pouvoir les dévoiler. Or, Mme Bisson n'est pas disposée à confier son médium à des sceptiques

de parti-pris et à un contrôle brutal qui pourrait mettre sa vie en danger.

Quant au défi de 50.000 francs qui lui est porté, M^{me} Bisson déclara tout d'abord au reporter du *Matin* qu'il ne saurait avec elle être question d'argent, inutile donc d'insister sur ce point.

Au surplus, ajouta-t-elle, je connais l'auteur de ce nouveau défi, un ami personnel du docteur de Schrenck et qui a pu assister à l'une des expériences d'Eva C... Je sais quels mobiles personnels le dirigent, et puisque M. de Schrenck a été mis en cause par lui c'est entre lui et M. de Schrenck que l'incident se limitera désormais. Je vais écrire à mon éminent collaborateur et c'est lui-même qui réglera cette affaire d'un ordre un peu particulier. Il ne saurait être question d'improviser un contrôle, de se hâter, de donner aux études une publicité que je ne recherche. Des prestidigitateurs, je ne veux plus entendre parler. Mes études ne peuvent pas les intéresser. Elles sont d'un ordre supérieur à leur art.

Ainsi parla M^{me} Bisson dont on ne saurait assez admirer le dévouement dont elle fait preuve pour défendre une grande et noble cause.

Commune de Geer

Cercle des Conférences Populaires

(Salle Communale)

Les dimanches 11 et 18 janvier, à 3 heures, conférence par M. Jules Dumoulin, de Liège, ancien professeur de l'École Moyenne de Waremme Sujet : *Le spiritisme comme science d'observation*.

1^{ère} Partie. — Etude méthodique des bases de la conviction des médiums, c'est-à-dire, des perceptions diverses qui leur permettent d'acquiescer directement la connaissance de l'Invisible.

2^e Partie. — Etude des objections courantes et exposé de quelques faits démonstratifs.

Ces conférences ont aussi été faites tout récemment à Waremme, où M. Dumoulin a professé vingt-six ans, et y ont attiré un très nombreux auditoire.

Elles présentent ceci de particulier qu'étant tirées entièrement de la propre expérience médiumnique de l'orateur, elles constituent un témoignage direct sur les choses de l'au-delà.

Il est à remarquer d'ailleurs qu'elles ont été organisées en dehors de tout groupement spirite et sollicitées par les organisateurs eux-mêmes, ce qui est une preuve de la pénétration des idées spirites et du désir de s'en instruire.

Nous apprenons avec plaisir que les conférences de M. Dumoulin ont tellement plu à Waremme que le distingué professeur a été appelé à y conférencier une fois par mois.

Journal bi-mensuel

LE MESSENGER

SPIRITISME

QUESTIONS SOCIALES

MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

LE MESSENGER est administré par un Comité directeur qui dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit : Au journal LE MESSENGER, à Liège.

LE MESSENGER est affilié à l'Association des Journalistes périodiques belges et étrangers.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction

ABONNEMENTS :

Belgique fr. 3.00
Pays étrangers faisant partie de l'Union Postale, fr. 5.00

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2.50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner à tous les bureaux de poste

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de M. Jacques Focroulle, 25, rue Gaucà à Liège.

SOMMAIRE :

Lettre ouverte à Messieurs les Députés et Sénateurs.
La question primordiale. — Au Drapeau. — Les chevaux d'Elberfeld et Maeterlinck. — M. Charles Richet élu à l'Académie. — Bibliographie.

**Lettre ouverte à Messieurs
les Députés et Sénateurs.****La Question Primordiale**

Est-il possible d'entendre un aveu plus lamentable que celui que n'hésite pas à faire M. Ferdinand Buisson, dans une lettre qu'il adressait à M. Furnémont, secrétaire de la Libre-Pensée internationale, il y a quelques années.

Dans ce document intitulé « la question primordiale », M. Buisson constate la faillite, que dis-je, l'ironie de la morale laïque, rationnelle, positive, matérialiste et athée.

« Si les églises, dit-il, ne peuvent plus dans la question morale, exercer un « magistère » efficace, si le monde échappe aux institutions confessionnelles, la Libre-Pensée est-elle en mesure de remplacer ces grandes autorités déchues ?

A la mise en demeure, « à la sommation pressante » qui lui a été adressée de toutes parts, qu'a-t-elle répondu ? A l'obscurité qu'elle a faite dans le Ciel comme dans les âmes, quel flambeau offre-t-elle à l'humanité égarée dans la nuit ? Rien ! Rien !!!

N'est-ce pas une ironie amère de vouloir imposer des lois morales à la foule des miséreux qui succombent sous l'effort, de labeur, les privations et les souffrances sans nombre, alors qu'à côté se trouve « une élite d'heureux privilégiés » au profit desquels le monde semble avoir été créé ?

N'est-ce pas une amère ironie de faire appel à la conscience de la misère, alors que la richesse n'en a cure, n'en a plus ? De parler devoirs aux humbles, aux pauvres, alors que les puissants, les riches ont renié les leurs, et ne se préoccupent que de leurs... Droits ?!!!

N'est-ce pas une amère ironie d'exalter le beau, le bien, dans une société qui met toutes ses aspirations, tout son idéal dans la possession, dans la jouissance des biens matériels, qui ne connaît, ne se prosterne que devant une divinité : « LE VEAU D'OR » ?

N'est-ce pas une amère ironie de prêcher l'égalité à une société où elle n'existe nulle part, où les uns ont tout, et où les autres n'ont rien ?

N'est-ce pas une amère ironie d'invoquer la justice, devant les honteux dénis de justice que nous constatons tous les jours ? Devant les faveurs, les privilèges, les honneurs qui récompensent plutôt l'intrigue et l'astuce que le mérite, le beau et le bien ?

Vous avez promis au peuple, à la plèbe, à tous ceux qui travaillent et qui peinent, en leur supprimant les joies et les espérances du Ciel, d'autres joies, d'autres espérances plus certaines, plus prochaines ! Le moment de l'échéance est arrivé. Ceux qui vous ont crus sur paroles, ceux auxquels vous avez engagé votre signature, vous la présentent aujourd'hui. Allez-vous la laisser protester ; allez-vous renier vos engagements ?... *Il faut payer !*

Prenez garde, si vous ne tenez pas vos promesses, qu'ils ne se retournent pas contre vous, qu'ils ne vous anathématisent et vous maudissent, car, non seulement vous êtes les larrons de leur bonheur et de toutes leurs espérances, mais vous avez tué, leur conscience avec leur âme.

Ah ! Messieurs les matérialistes, positivistes, rationalistes et athées, il ne suffit pas de démolir, il faut reconstruire ensuite. Il ne suffit pas de prendre, il faut rendre. On ne supprime pas la vie spirituelle *sans risque de mort*.

Vos chefs de file jettent le cri d'alarme, ils reconnaissent que la « question primordiale » est une question morale d'où peut ressortir la vie ou la mort de votre société. C'est heureux, et cela fait honneur à leur clairvoyance : pourtant, il ne suffit pas de dénoncer le mal, *il faut trouver le remède*.

Et, puisque vous reconnaissez enfin qu'une morale laïque, matérialiste et athée, ne peut avoir aucune prise sur les consciences (ce que le dernier de vos instituteurs a constaté depuis longtemps), et que cette morale si populaire qu'elle soit, ne peut conduire notre malheureuse Patrie, qu'à l'amoralité, à l'immoralité absolue, autrement dit, à la mort sans phrase, allez-vous donc persister dans la fausse voie où vous vous êtes engagés jusqu'alors, si maladroitement, si légèrement, et si inconsidérément ?

J'ai lu quelque part, dans vos livres scolaires, de Payot, de Aulard etc., qu'il était plutôt immoral de faire le bien en vue d'une récompense ultérieure ; que le bien devait se faire pour le bien, pour la satisfaction de conscience : que la considération qui s'attachait aux belles actions était bien préférable à toutes ces promesses de félicités enfantines, de félicités célestes.

Eh, messieurs, qui vous parle de félicités de ce genre ? Des promesses, on n'en a pas à faire. La loi Divine, la loi immuable de Justice est une loi admirable qui fonctionne sans juge ni juré. Dieu même n'a pas à intervenir, et elle n'a surtout rien d'arbitraire. Le bien crée la joie, le bonheur : le mal crée la peine, la souffrance, sans qu'il soit besoin de l'intervention d'une religion quelconque. La preuve, comme le dit M. Valabrègue, la science des fluides nous la donne. Tous ces médiums guérisseurs dont on ne peut nier l'action bienfaisante, souvent curative dans les affections incurables, sont tous des altruistes. Les guérisons dites miraculeuses, que l'on constate dans les pèlerinages, en témoignent également. Ce sont des effluves de bonté, de charité et d'amour qui agissent sur les souffrants. Pas besoin d'intervention divine, pas besoin de foi ; rien de miraculeux. Il suffit d'être en état de projeter de bons fluides de charité, d'amour, et d'être en état de réceptivité : c'est tout.

Le spiritisme nous donne d'autre part, d'innombrables et irréfragables preuves de l'exis-

tence de l'âme, de son immortalité, de la loi des réincarnations aussi. En faut-il davantage pour trouver la base, la raison et le but d'une morale saine, haute et surtout efficace ?

J'écrivais un jour, dans le « Fraternaliste », que c'était une grosse faute d'avoir répudié le Christ et son œuvre. Où pourrions-nous trouver une morale plus haute et plus belle que la sienne ? Le Christ, cet admirable moraliste de tous les temps, passé, présent et futur, a été le plus puissant médium du monde peut-être. Il nous enseigne cette science des fluides et il nous donne de nombreuses preuves de leur valeur. M. Verlot, qui nous invite à faire une Noël laïque, pourquoi n'irait-il pas vous demander également de laïciser le doux Maître lui-même ?

Puisque, de l'aveu même de M. Buisson, le monde échappe aux religions, et c'est une vérité ; puisque la libre pensée, c'est-à-dire le matérialisme ne peut les suppléer, il ne nous reste plus qu'à tenter l'éducation spiritualiste à l'École telle que l'ont proposée MM. Valabrègue et Brun.

Il ne vous est plus permis d'ajourner davantage la question et surtout la solution. Un tel dédain de l'éducation morale serait un crime épouvantable, impardonnable. M. Buisson vous le dit : « *C'est là, la sommation pressante, la directe et impérieuse mise en demeure qui, de toutes parts, vous est adressée* ».

On demande, on exige que vous éclairiez la route de la vie si sombre, si longue et si pénible pour le plus grand nombre. On exige les adoucissements que vous avez promis aux heures de souffrance et de désespérance : on exige des consolations pour ceux qui gémissent et qui pleurent. Tout cela, la foi des ancêtres nous le donnait avec la résignation et l'espérance.

Pourquoi nous avoir privés de la foi, cette boussole si nécessaire dans la vie, mer toujours houleuse, toujours cruelle, si vous deviez nous laisser désemparés et sans guide, livrés à la fureur des flots.

Si vous n'étiez pas en mesure de nous donner le pain de l'esprit, il ne fallait pas nous ôter celui que la religion nous donnait, si dur, si noir qu'il était ; car sache-le, la nourriture spirituelle nous est aussi et plus encore nécessaire que celle du corps.

L'homme est enfant de deux Patries, du Ciel et de la terre. Ses deux natures, spirituelle et terrestre, demandent également à être entretenues, nourries et développées. L'éducation morale est indispensable à son évolution, à l'évolution de sa conscience.

Et comme on disait autrefois : « Le roi est mort, vive le roi ! » Nous devons dire aujourd'hui : « La religion est morte, vive la religion ! » Mais, comme le dit Valabrègue, auquel j'emprunte tant de mots et d'idées, « *La religion libre, libératrice, rédemptrice, conforme à la science, à la conscience, à la raison humaine, conforme surtout au cœur humain élargi* ».

Mais, hâtez-vous, ne laissez pas mourir, ne laissez pas s'éteindre, la dernière petite lueur de foi ancestrale encore cachée tout au fond de nos consciences. Ne laissez pas nos âmes se pétrifier davantage dans le matérialisme, ne laissez pas nos désirs, nos aspirations s'égarer plus longtemps dans les jouissances grossières et trompeuses, ne laissez pas les besoins de la chair nous tenir plus longtemps en servage, ne laissez pas se développer, sans bride ni frein, les passions et les vices, ne laissez pas perdre à l'homme le souvenir de sa mission ici-bas, de la glorieuse destinée qui l'attend.

Déjà, l'influence de votre éducation néfaste et mortelle se fait sentir. Déjà le flot des revendications, des plaintes, des colères, des révoltes et des haines, monte et menace de nous engloutir tous, L'armée du crime, de tous les crimes, devient de plus en plus nombreuse et menaçante ; les cris des désespérés, des vaincus, des meurtris deviennent inquiétants ; si vous voulez écouter, si vous voulez entendre ; c'est la marche des hordes furieuses, indisciplinées et aveugles, qui demain vont se ruer les unes sur les autres, se déchirer, s'entre-tuer, s'entre-dévoier. C'est une humanité exaspérée, affolée qui veut aller à la conquête, monter à l'assaut de toutes les impures jouissances, de tous les bonheurs grossiers et incertains de ce monde.

Et c'est ainsi que la vision de l'horrible prendra corps ; que le rêve prophétique que reproduisait le journal « l'Humanité », dans son numéro du 22 avril 1912, pourra bien se réaliser !

« ... Partout, du feu, des cris, des choses broyées, du sang, des râles.

« Et ce fut ainsi durant toute une longue nuit d'hiver.

« Au matin, en place de l'orgueilleuse cité, on ne vit plus que des décombres fumants, des débris, des monceaux de cadavres, des marais de sang... et splendide, radieux, dans une aube rayonnante, le soleil éclaira l'acte, l'œuvre de justice ! »

LOUIS.

Le Fraternaliste du 9 janvier.

NOTA. — Il existe un admirable code de morale, s'inspirant du plus pur christianisme

qui répond aux besoins religieux de notre temps, il s'appelle *L'Evangile selon le Spiritisme*, par Allan Kardec. Si un député ou un sénateur avait le courage d'en proposer l'enseignement dans les écoles laïques, le parti clérical oserait-il soutenir que ce livre admirable est une œuvre diabolique ?

En Belgique les élèves dispensés par leurs parents de suivre les cours de religion sont peu nombreux, 3 pour cent seulement, dit-on, et encore beaucoup de parents demandent que les communes organisent un cours spécial d'éducation et de lecture morale à l'usage de leurs enfants afin d'utiliser la demi heure du cours de religion. M. Neujean député et plusieurs de ses collègues ont déposé le 22 janvier sur le bureau de la Chambre en ce sens un amendement à la loi scolaire actuellement en discussion. Cela n'est-il pas significatif ?

Au Drapeau !!

Lorsque au cours d'une mêlée, dans le feu de la bataille, le clairon sonne le ralliement et que retentit ce cri : *Au Drapeau*, c'est que le danger est grave et que l'honneur du régiment est lui-même en péril. Eh bien ! cet appel *au Drapeau*, je crois de mon devoir de l'adresser en ce moment à tous les spirites Kardecistes, car notre drapeau à nous, c'est celui d'Allan Kardec, c'est son œuvre philosophique qui nous est chère, et que nous avons à cœur de vouloir propager et défendre. Or cette œuvre, base du Spiritisme, est soarnoisement attaquée à la dérobee, viciée dans ses principes, par des adversaires habiles ou des amis maladroits ; pour parer aux coups dont on la menace : *Spirites au Drapeau*.

Loin de nous cependant la pensée sectaire de considérer l'œuvre du Maître comme intangible ; de la regarder comme parole d'évangile, à laquelle, sans profanation, nul ne peut oser porter la main. Si nous voulions émettre une telle prétention, nous serions les premiers à nous mettre en contradiction avec la pensée d'Allan Kardec qui a déclaré : « Le Spiritisme » marchant avec le progrès ne sera jamais » débordé, parce que si une nouvelle découverte » lui montrait qu'il est dans l'erreur sur un » point, il se modifierait sur ce point. Si une » nouvelle vérité se révèle, il l'accepte »...

Mais il a soin de nous faire savoir autre part : « Le Spiritisme est loin d'avoir dit son dernier » mot quant à ses conséquences, mais il est » inébranlable dans sa base, parce que cette base » est assise sûr des faits ».

C'est précisément cette base de l'édifice spirite que nous ne devons pas laisser attaquer à tort et à travers, que nous devons au contraire défendre, pour éviter qu'elle soit méconnue ou faussée, soit par nos adversaires, soit par des amis ignorants, qui oublient trop souvent de consulter les ouvrages d'Allan Kardec, avant de formuler des théories qui sont la négation des principes sur lesquels le Maître a établi les bases de notre philosophie.

Il est possible qu'il y ait des corrections à apporter aux principes sur lesquels repose le Spiritisme, mais ces corrections, ce n'est pas au premier venu à les faire de son chef, en infirmant la pensée d'Allan Kardec sans établir la preuve de ce qu'il avance. S'il y a des erreurs, des lacunes, qu'on les signale et qu'on en fournisse des preuves irréfutables ; mais tant que ces principes n'ont pas été démontrés erronés, ils doivent rester pour tous les spirites l'expression la plus exacte de la vérité.

On nous objecte parfois : Le Spiritisme sera scientifique ou ne sera pas. Nous voulons et nous devons avoir certes, le plus profond respect pour la science, qui prouve ce qu'elle affirme, mais notre admiration ne saurait être la même pour les représentants de la science, qui peuvent être des génies dans leurs spécialités, dans les questions qui leurs sont familières, mais qui deviennent Gros-Jean comme le commun des mortels, dans les questions qu'ils n'ont pas étudiées sérieusement. Ceux-là peuvent affirmer tout ce que bon leur semblera, ou nier tout ce qui les embarrasse, tant qu'ils ne fourniront pas la preuve de leurs affirmations ou de leurs négations, nous n'aurons que faire de leurs objections souvent moins intéressantes qu'intéressées.

Je montrerai, en terminant, avec qu'elle désinvolture sont parfois traités les enseignements d'Allan Kardec ; mais avant il est bon de rechercher la cause de toutes les incorrections, de toutes les hérésies qui s'insinuent, se faufilent partout, sans bruit, et pervertissent l'enseignement du Spiritisme qu'elles faussent ou dénaturent.

La première cause de toutes ces contradictions est sans contredit l'erreur de la plupart des néophytes en Spiritisme qui ne se pénètrent pas assez de cette vérité, que pour savoir et pouvoir discuter, il faut, au préalable, étudier et se pénétrer à fond du sujet que l'on veut traiter. En Spiritisme, comme en toutes choses, il faut être apprenti avant d'être ouvrier, or la plupart d'entre eux se croient passés maîtres dès leurs débuts.

Je ne mets pas en doute leur bonne foi, ni leur bonne volonté, je n'incrimine que leur connaissance trop imparfaite des principes qui sont la base du Spiritisme. Car pour le malheur de nos néophytes, on ne lit plus, ou on lit très peu Allan Kardec ; on le croit vieilli, rococo, alors qu'il est autant d'actualité, qu'au jour où ses ouvrages ont été publiés ; d'autres, après lui, ont reproduit plus élégamment, plus scientifiquement sa pensée, mais nul n'a montré plus clairement, plus judicieusement, ce qu'était le Spiritisme, quels étaient ses moyens d'action et son but. Pour remédier à cette ignorance des bases du Spiritisme, ne cessons de recommander à tous de lire et de relire souvent les ouvrages d'Allan Kardec, plus on y revient, plus on s'en pénètre, et mieux on comprend l'ardeur des premiers pionniers du Spiritisme ; ils avaient lu, ils avaient étudié, médité et compris, et ils avaient la foi raisonnée qui nous manque et qui fait les vrais apôtres.

La seconde cause d'erreurs, de confusion, d'incertitude est, à mon avis, la suivante.

Sous le couvert d'un éclectisme que je ne voudrais pas blâmer, nos journaux et revues spirites acceptent trop facilement et sans y faire d'objection, les thèses que leur adressent les occultistes, les théosophes, les scientifiques, les philosophes indépendants, et tous les arrivistes et autres néologues, dont les communications ne défendent les idées de leurs auteurs, que pour combattre ou ruiner les principes du Spiritisme. On prévient bien que la rédaction n'est pas responsable des théories émises par les rédacteurs occasionnels, mais, à mon avis, ce n'est pas suffisant ; le commun des mortels, c'est-à-dire la plupart des lecteurs, ne se préoccupent pas de savoir si l'opinion émise est conforme, ou en contradiction avec les principes du Spiritisme. Au lieu de remonter à la source, on accepte tout : il se fait alors dans la mémoire des lecteurs une véritable macédoine des théories les plus diverses, le plus disparates, les plus contraires, et qui n'ont rien de commun avec la doctrine spirite, avec les enseignements que nous a laissés Allan Kardec.

Il serait plus logique que chaque partisan défende ses vues dans les journaux spéciaux aux théories sur lesquelles il s'appuie, mais il n'en est pas ainsi, et la presse spirite est souvent débordée de productions de toutes natures, qui combattent, ouvertement ou indirectement, nos principes, au lieu de les défendre et de les propager. Pour remédier à cet état de choses, ne serait-il pas possible lorsqu'une affirmation con-

traire à nos principes est énoncée, de lui opposer, sur le champ, l'enseignement orthodoxe du Spiritisme sur ce même point ? En agissant ainsi on préviendrait les lecteurs spirites, et on les inciterait à rechercher eux-mêmes, dans les ouvrages d'Allan Kardec, le véritable enseignement du Spiritisme.

Quelques exemples feront mieux comprendre la surveillance que réclame le respect de notre philosophie et en montreront l'utilité, le côté pratique.

Comme je ne veux combattre que les théories subversives et non leurs auteurs ou propagateurs, et afin de n'attaquer, ni blesser ou froisser personne, je prendrai momentanément à mon nom les théories que je réprouve, et je leur opposerai comme la chose aurait dû être faite, les principes fondamentaux du Spiritisme qui les contredisent.

Etant donné que les phénomènes, que nous observons en Spiritisme, sont produits soit grâce à l'intervention des Esprits, soit au dédoublement des médiums, nous devons savoir qu'il est dit : Livre des Esprits, page 58, n° 134.

Qu'est-ce que l'âme ?

— *Un esprit incarné.*

Qu'était l'âme avant de s'unir au corps ?

— Un esprit.

Le mot âme, connu et accepté par tous, désignant un esprit uni à un corps, je n'ai donc aucune raison d'en créer un nouveau plus ou moins baroque, pour désigner une situation déjà exactement définie.

Si, m'occupant de l'origine des Esprits, je prétends : « Que les Esprits ont toujours existé par conséquent sont incréés » — et si j'ajoute : « Ni la raison, ni l'observation, ni un sentiment intérieur ne tendent à attribuer à Dieu la création des Esprits. Que cette idée paraît bien reposer exclusivement sur l'imagination ».

On devra m'opposer l'enseignement du Spiritisme page 34, n° 78.

« Les Esprits ont-ils un commencement ou bien sont-ils comme Dieu, de toute éternité ?

« Si les Esprits n'avaient point de commencement, ils seraient égaux à Dieu, tandis qu'ils sont sa création et soumis à sa volonté. Dieu est de toute éternité, cela est incontestable ; mais savoir quand et comment il nous a créés, nous n'en savons rien. Tu peux dire que nous sommes sans commencement, si tu entends par là que Dieu étant éternel, il a dû créer sans relâche. Mais quand et comment chacun de nous a été fait, je te le dis encore, nul ne le sait ; c'est là qu'est le mystère. »

Si malgré cela, j'affirme que : « L'Esprit étant indivisible, est par cela même indestructible et éternel ; il a toujours existé, il n'a pas eu de commencement et il n'aura point de fin. Il n'y a donc pas de création pour lui. »

On devra me mettre en face des alinéas 80 et 81 avec lesquels je me trouverais en contradiction.

« N° 80. La création des Esprits est-elle permanente, ou bien n'a-t-elle eu lieu qu'à l'origine des temps ?

« — Elle est permanente, c'est-à-dire que Dieu n'a jamais cessé de créer.

« N° 81. Les Esprits se forment-ils spontanément, ou bien procèdent-ils les uns des autres ?

« — Dieu les crée comme toutes les autres créatures, par sa volonté, mais, encore une fois, leur origine est un mystère. »

Une des devises du Spiritisme : Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse, telle est la loi, soulève bien des protestations, de la part de ceux qu'elle gêne ou contrarie ; l'un écrit : « La seule pensée que je dusse affronter une nouvelle existence dans l'économie actuelle me ferait douter à jamais de la miséricorde de Dieu ». L'autre affirme : « Que les esprits peuvent se réincarner en nous au cours de notre existence, mais jamais dans le fœtus. » Eh ! si la chose se passait ainsi qu'advierait-il de notre personnalité, de notre libre arbitre ? On peut récuser, nier une chose, cela ne l'empêche pas d'être si elle est dans les lois de la nature.

Voici à ce sujet l'avis d'Allan Kardec, page 74, n° 166.

« Comment l'âme, qui n'a point atteint la perfection pendant la vie corporelle, peut-elle achever de s'épurer ?

« En subissant l'épreuve d'une nouvelle existence. »

« — Comment l'âme accomplit-elle cette nouvelle existence ?

« Est-ce par sa transformation comme Esprit ?

« L'âme, en s'épurant, subit sans doute une transformation, mais pour cela il lui faut l'épreuve de la vie corporelle. »

« — L'âme a donc plusieurs existences corporelles ?

« Oui, tous nous avons plusieurs existences. Ceux qui disent le contraire, veulent vous maintenir dans l'ignorance où ils sont eux-mêmes, c'est leur désir. »

« — Il semble résulter de ce principe que l'âme, après avoir quitté son corps, en prendra un autre ; autrement dit, qu'elle se réincarne dans un corps nouveau : Est-ce ainsi qu'il faut l'entendre ?

« C'est évident ».

Comment a lieu cette union de l'âme et du corps ? page 153, n° 344.

« — A quel moment l'âme s'unit-elle au corps ? »

« L'union commence à la conception, mais elle n'est complète qu'au moment de la naissance, etc... »

Que vous le vouliez ou non, aimables négateurs, il vous faudra revenir, subir de nouvelles existences, et reprendre contact avec la chair, non dans un corps développé par un autre, mais dans un nouveau fœtus que vous façonnerez à votre aune.

La doctrine des vies successives étant admise, ai-je le droit d'écrire : « On admet généralement que le passage a lieu de l'animal à l'homme. Il n'y a pas de raison pour qu'il ne puisse pas s'opérer en sens inverse, c'est-à-dire de l'homme à l'animal. » Halte là ! doit-on m'objecter ; ce *on* qui admet le passage de l'animal à l'homme, c'est le Darwinisme, c'est le Monisme, mais ce n'est pas le Spiritisme qui vous a déclaré ne pas savoir l'origine de l'esprit, dont la création pour lui est un mystère ; et ce mystère n'est malheureusement pas la seule énigme imposée à nos sens bornés, à notre intelligence trop étroite.

Ne sachant pas d'où nous venons, pouvons-nous revenir dans le corps d'un animal ? par exemple « un esprit dégradé ne pourrait-il pas, pour expier ses fautes humaines, revenir dans le corps d'un cheval, qui toute son existence, traînerait un lourd tombereau sous une grêle de coups ».

Le livre des Esprits : page 51, n° 118, répond :

« — Les Esprits peuvent-ils dégénérer ?

» Non ; à mesure qu'ils avancent ils comprennent ce qui les éloignait de la perfection. » Quand l'Esprit a fini une épreuve, il a la science et il ne l'oublie pas. Il peut rester stationnaire, mais il ne rétrograde pas. Et page 78 :

» Les Esprits peuvent rester stationnaires, mais ils ne rétrogradent pas, et alors leur punition est de ne pas avancer et de recommencer les existences mal employées dans le milieu qui convient à leur nature. »

Si malgré cela j'affirme encore « Le passage de l'âme dans le corps des bêtes peut effacer les tares humaines qu'elle a contractées en supprimant tout ce qui les alimente et les entretient. »

Non, répond encore la « Doctrine Spirite », page, 262, n° 612.

« — L'Esprit qui a animé le corps d'un homme pourrait-il s'incarner dans un animal ?

» Ce serait rétrograder et l'Esprit ne rétrograde pas. Le fleuve ne remonte pas à sa source. »

Page 263 La métempsycose serait vraie si l'on entendait par « ce mot la progression de l'âme d'un état inférieur à un état supérieur où elle acquerrait ces développements qui transformeraient sa nature ; mais elle est fautive dans le sens de transmigration directe de l'animal à l'homme et réciproquement, » etc. »

Je pourrais poursuivre les citations et les réponses que fait la « Doctrine Spirite », aux théories subversives qu'on voudrait lui faire endosser, mais il faut savoir se borner et j'en ai assez montré l'importance pour éveiller l'attention de nos amis spirites, et des directeurs des journaux et revues spirites, et justifier mon cri d'alarme : *au Drapeau !*

Le danger est grand, il est de tous les instants, spirites kardecistes, veillons.

H. SAUSSE.

Dans une réunion tenue à Lyon, trente chefs de Groupe ont approuvé et signé cette protestation, parmi lesquels M. Brun, *président de la Société Spirite Lyonnaise* ; M. J. Solam de *l'Oeuvre populaire d'éditions philosophiques* ; M. Rossigneux, traducteur de l'ouvrage de Lombroso sur le Spiritisme, M. Achard, instituteur, MM. Allier, Brissard, Morel, etc.

Les chevaux d'Elberfeld et Maeterlinck.

Le Soir de Bruxelles du 19 décembre 1913.

Le docteur Menzerath a fait hier soir, à l'Université Nouvelle, devant un auditoire nombreux et attentif, une conférence sur les fameux chevaux d'Elberfeld, les chevaux pensants.

Après avoir rappelé les exploits de Hans, dressé par von Osten, ancien professeur de mathématiques, le conférencier a parlé des élèves de M. Krall : Mohamed et Zarif, étalons arabes ; Berto, mecklembourgeois aveugle ; Henschel, un petit poney du Shetland, et M^{lle} Kama, un jeune éléphant.

M. Menzerath a fait le voyage d'Elberfeld : il a fait travailler les chevaux tantôt seuls, tantôt en présence de M. Krall. Il s'est rencontré à Elberfeld avec M. Maurice Maeterlinck. Pour lui comme pour l'auteur de la *Vie des Abeilles*, il n'y a pas de doute : les chevaux de M. Krall sont des chevaux intelligents : ils lisent et cal-

culent. On doit écarter toute idée de truc. Ceux-là seuls peuvent croire aux trucs qui n'ont pas vu les chevaux à l'œuvre. Mais ceux-là ont-ils le droit d'émettre un avis ? Non. On ne proteste pas contre l'existence d'un fait, on en démontre son irréalité. — si l'on peut.

Dans le domaine de l'experimentalisme, les protestations ne servent à rien. Reste l'explication du fait constaté. M. Menzerath a passé en revue toutes les hypothèses émises. Aucune ne le satisfait entièrement. On se trouve devant un phénomène si nouveau, si étrange ! Mais l'explication viendra à son tour. Pour le moment, ce qui est plus intéressant encore que les exercices de Mohamed et de Zarif, c'est l'invention, la découverte d'une pédagogie animale qui permet d'entrer en communication avec des chevaux, des chiens. C'est de cela surtout qu'il faut savoir gré à M. Krall.

La méthode étant connue, on fera bien, avant de s'inscrire en faux, contre l'existence de chevaux pensants, d'en éduquer un soi-même.

Et si l'on échouait, il conviendrait de ne point se décourager si vite et de recommencer avec un autre sujet, car, comme l'a fait remarquer en terminant le docteur Menzerath, il y a des chevaux aussi bêtes que les hommes.

20 décembre.

Nous avons dit, en rendant compte de la conférence qu'il a faite à l'Université nouvelle, que le docteur Menzerath s'était rencontré à Elberfeld avec Maurice Maeterlinck.

Voici ce que l'auteur de la *Vie des Abeilles* écrit au sujet des chevaux pensants de M. Krall :

J'ai passé, du 3 au 4 septembre de cette année, deux matinées et une après-midi dans l'écurie des chevaux d'Elberfeld. Mohamed, Zarif, Haenschen et l'aveugle Berto ont tour à tour travaillé devant moi et résolu des problèmes qui allaient des additions les plus simples aux extractions de racines les plus compliquées. J'ai quitté Elberfeld, aussi convaincu qu'on peut l'être, de la réalité, de l'absolue sincérité des faits merveilleux et inexplicables que j'y avais vus de mes yeux. Il suffit, du reste, de séjourner une heure dans l'honnête atmosphère de l'écurie fantastique, mais loyale, pour que le moindre soupçon de fraude ou de supercherie ne vienne même plus effleurer l'esprit le plus méfiant. La théorie des mouvements inconscients de l'opérateur ne résiste pas davantage à l'examen. Quant à l'hypothèse télépatique, vers laquelle je penchais, je dois reconnaître que mes expériences, que complétèrent deux jours après mon

départ celles du Dr Haenel, semblent également l'écarter. Il faut donc admettre comme le fait M. Krall, dont l'autorité a ici le plus grand poids, que les chevaux résolvent eux-mêmes, sans aucune aide, sans aucune influence étrangère, par les seules forces de leur intelligence, les problèmes les plus ardues qu'on leur propose, ou avoir recours à l'hypothèse médiumnique qu'il est impossible d'aborder en cette note, et à laquelle je compte consacrer une étude spéciale. Les deux interprétations sont également troublantes, vastes et mystérieuses et ouvrent la porte à des pensées, à des conséquences et peut-être à des espérances infinies.

MAETERLINCK.

Abbaye Saint-Wandrille (Seine-Inférieure),
octobre 1913.

17 janvier 1914

On avait annoncé que M. Krall, le propriétaire des fameux chevaux calculateurs d'Elberfeld, allait se séparer d'eux. Il avait, en effet, vendu Mohammed et Zarif ; mais, au moment de les livrer, son cœur s'est déchiré. Il n'a pu quitter ces êtres en lesquels il a éveillé, à force de patience, quelque chose qui ressemble fort à l'intelligence des hommes, n'en déplaise aux disciples attardés de Descartes pour qui un animal est un jouet ou une machine incapable de comprendre, de souffrir ou de se souvenir.

Les chevaux qui extrayent des racines cubiques aussi facilement qu'un dentiste expert extrait une molaire avaient été vendus à un officier de cavalerie de la garde en garnison à Berlin.

M. Krall lui a payé une forte indemnité comme dédit, et les chevaux resteront à Elberfeld.

— — — — —
M. Charles Richet

élu à l'Académie des sciences

L'Académie des sciences s'est honorée elle-même en appelant hier dans son sein par 42 voix sur 52 votants le professeur Charles Richet, dont le nom avait déjà attiré l'attention du monde entier lorsque, il y a quelques semaines, le prix Nobel lui fut décerné.

En 1887, il démontra le premier que le sang des animaux vaccinés contre une infection peut, si on le transfère à un autre animal, conférer à ce dernier une certaine immunité. Ce fut le point de départ de la sérothérapie, qui a donné depuis tous les brillants résultats que l'on sait. Mais la découverte la plus remarquable et la plus riche

en conséquences de M. Charles Richet, est sans conteste celle du phénomène qu'il a appelé l'*anaphylaxie* : on sait que la plupart des poisons, lorsqu'on les prend habituellement, finissent par être supportés plus facilement. C'est le *mithridatisme*. L'*anaphylaxie* est juste le contraire : certains poisons, lorsqu'on les a absorbés une fois et bien tolérés, confèrent à l'organisme une sensibilité telle qu'une seconde ingestion d'une dose même très faible devient très nocive ou mortelle. Tel est le cas pour tous les sérums aujourd'hui employés (sérums antidiphthérique, antipesteux etc.). Grâce à M. Richet, nous savons aujourd'hui la cause de la *maladie des sérums*, et nous savons comment on peut l'éviter et la guérir. Grâce à lui, les accidents mortels que la trop célèbre tuberculine de Koch a produits naguère peuvent être expliqués et évités. L'*anaphylaxie* est en train de révolutionner la médecine et la physiologie.

(Le *Matin* du 20 janvier).

Avec M. Charles Richet, à qui nous présentons nos sincères félicitations, on peut espérer que l'Académie osera enfin parler de spiritisme.

Nous avons publié dans le temps une étude du professeur Charles Richet parue dans les *Annales des Sciences Psychiques* dont il est le directeur. Elle portait le titre : *Faut-il étudier le spiritisme ?* Il est bon de rappeler la conclusion de cette étude dont les doctes académiciens pourront faire leur profit :

« Au lieu de paraître ignorer le spiritisme, disait M. Richet, les savants doivent l'étudier. Physiciens, chimistes, physiologistes, philosophes, il faut qu'ils prennent la peine de se mettre au courant des faits affirmés par les spirites. Une longue et laborieuse étude est nécessaire. Elle sera certainement féconde ; car la vanité des théories ne détruit point la réalité des faits.

Or, s'il y a beaucoup d'erreurs et d'illusions dans les affirmations des spirites, il y a probablement, certainement même, beaucoup de vérités, qui sont bien mystérieuses encore. Ces vérités-là, quand elles seront mieux connues, modifieront profondément les chétives notions que nous possédons aujourd'hui sur l'homme et l'univers. »

M. Ernest Lavisse de l'Académie française, directeur de l'École normale supérieure, dépeint dans un article paru dans le *Matin* du 28 janvier sous le titre : *Un phénomène considérable*, un renouveau philosophique et le besoin que ressent notre société moderne pour conquérir enfin les doctrines et les certitudes nouvelles dont elle a besoin.

Que l'honorable académicien dirige donc son attention sur les doctrines et les faits spirites, et avec M. Richet il se trouvera certainement sur la bonne voie pour aboutir à une heureuse solution.

Bibliographie

Mavéric et Rip Monfloride. — LA MAGIE RURALE. Révélations de la Magie campagnarde, villageoise, champêtre, sylvestre, fluviale et cynégétique, avec figures. — Hector et Henri Durville, imprimeurs-éditeurs, 23, rue Saint-Merri, Paris. Prix : 3 francs.

Voici un petit livre rempli d'attrait, car son contenu très substantiel, condensé, et dépourvu d'aucune compilation, n'est uniquement constitué que de matériaux vivants et actuels, puisés aux sources mêmes de la Nature. Le collaborateur de M. J. Mavéric, dont les mœurs rurales et le caractère inquisiteur, constituèrent de précieux moyens d'investigation, recueillit inlassablement les procédés les plus divers de la *Magie campagnarde*, en orientant ses recherches non seulement vers différentes régions, mais surtout parmi les détenteurs les plus hétérogènes de cet art ignoré, dans le but appréciable d'en rassembler les éléments les plus variés.

Ayant l'intention de publier un traité aussi complet que le comportaient ses dimensions, les auteurs n'ont pas voulu limiter leur étude aux habituelles formules relatives à la seule guérison des maladies, et, bien que ce chapitre y occupe la place qui lui convient, leurs efforts furent dirigés vers toutes les formes du rituel magique, dans ses multiples adaptations aux diverses nécessités de la vie rurale.

A. Porte du Trait des Ages.

* * *

Problèmes de philosophie spirite, par Rouxel. Volume in-16 de 109 pages. En vente chez l'auteur à Nantes, 17, Avenue de la Villa-aux-Roses, au prix de 1 franc.

Pour répondre à différentes demandes, M. Rouxel, dont le talent comme écrivain et dialecticien est bien connu, a réuni dans ce volume quelques articles remarquables publiés dans différentes revues. Ils portent pour titres : Le spiritisme devant le catholicisme. — Les preuves scientifiques de la mortalité de l'âme. — Les phénomènes psychiques. — La réincarnation. — Les Esprits des grands hommes. — La superstition spirite. — Spiritisme et Scientifisme. — L'Etat présent du spiritisme.

Nous nous proposons de faire quelques citations de ce livre intéressant.

Imp. du MESSAGE, Liège. — Rue Bonne-Fortune, 5.

Journal bi-mensuel

LE MESSAGEUR

SPIRITISME

QUESTIONS SOCIALES

MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

LE MESSAGEUR est administré par un Comité directeur qui dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit : Au journal LE MESSAGEUR, à Liège.

LE MESSAGEUR est affilié à l'Association des Journalistes périodiques belges et étrangers.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction

ABONNEMENTS :

Belgique. fr. 3.00
Pays étrangers faisant partie de l'Union Postale, fr. 5.00

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner à tous les bureaux de poste

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de M. Jacques Focroulle, 25, rue Gaucet à Liège.

SOMMAIRE :

La vulgarisation des idées spirites. Lettre ouverte à M. Albin Valabrègue. — Les Vies Successives (suite). — L'état présent du spiritisme. L'évolution du catholicisme. — Une séance de spiritisme à Nice. — Bibliographie. — Nouvelle.

La Vulgarisation des idées spiritualistes

Lettre ouverte à M. Albin Valabrègue

1^o Je partage un grand nombre de vos idées, au sujet du spiritualisme, dont vous défendez la cause avec tant de courage.

Je dis « courage » parce qu'il est peu de personnes connues, et ayant votre grand talent littéraire, qui osent écrire publiquement leurs pensées intimes.

Bien plus, si vous causez dans l'intimité avec certains intellectuels de marque, vous remarquerez que, dans ces causeries, ils émettent des opinions qui prouvent qu'ils sont bien près d'admettre le spiritualisme moderne comme une cause première et nécessaire, sans laquelle on ne peut rien expliquer.

Mais ce qui est réellement étrange, c'est que si vous lisiez ensuite leurs articles dans les journaux, ils émettent des idées contraires, ou bien ils se rangeront carrément dans la classe des esprits forts ; dans la classe de ceux qui nient tout et qui ne s'en laissent pas conter.

Pourquoi ces différences ?

C'est à cause du « *Verba volant, scripta manent* », et ces auteurs ont peur d'être déconsidérés, d'être disqualifiés, s'ils osent professer des opinions contraires à celle de la science officielle qui est matérialiste.

2^o En ces temps de libertés religieuses, où chacun cependant devrait pouvoir émettre les avis les plus divers, et discuter publiquement « *les mystères de l'univers* », nous constatons une aversion, une opposition systématique, un ostracisme complet, pour tout ce qui touche à des croyances *quelconques*, et à plus forte raison pour tout ce qui se rapporte au spiritualisme de près ou de loin.

Aucun grand quotidien, de crainte de déplaire à la masse de ses lecteurs, n'oserait publier des articles spiritualisés *sérieusement*.

S'ils le font, ils ne publieront que les fraudes constatées, sans jamais publier des phénomènes médiumniques certains, et même bien contrôlés par des savants dont l'autorité s'imposerait au public.

Je serais bien heureux si vous pouviez nous donner les causes de cet ostracisme, inexplicable dans un pays où chacun devrait pouvoir dire ce qu'il pense, sans craindre les railleries des confrères et sans être amoindri.

Il semblerait que la grande presse ait à cœur d'induire en erreur ses lecteurs, et qu'elle ait un énorme intérêt (lequel ?), à laisser ces lecteurs dans l'ignorance des faits les plus certains, que les psychistes considèrent aujourd'hui comme des vérités acquises à la science.

Je me bornerai à citer cet exemple de la lévitation des tables sans contact, qui est une vérité aussi certaine que la rotation de la terre sur elle-même et autour du soleil.

Il ne s'agit plus ici d'une croyance religieuse, mais d'un simple phénomène physique, en mettant de côté toute interprétation de ce phénomène qui est celui-ci : *Sous l'action des facultés de certains sujets rares, une table, oui ou non, peut-elle être soulevée sans contact.*

Vous avez pu constater avec quelle ardeur, avec quelle opiniâtreté « *Le Matin* », par exemple, a tenu à empêcher que ses centaines de milliers de lecteurs soient trompés et ne croient pas à ce phénomène.

Pourquoi cela, je le répète ? En quoi ce grand quotidien compromettrait-il ses intérêts et recettes, (car au fond il s'agit toujours de faire recette), s'il mettait ses lecteurs en mesure de connaître loyalement la vérité.

3° Vous avez, Monsieur, un nom très apprécié dans la littérature et vous avez fait vos preuves. Eh bien ! je reste convaincu que si vous adressiez à ces grands quotidiens des articles du genre de ceux que vous publiez si vaillamment dans la presse psychique, malgré votre grand talent, vos articles seraient refusés, comme « *indésirables* ».

Est-ce parce que la grande presse tient « *tant que cela* » à répandre les idées matérialistes ?

Je ne le pense pas, car, pour les journaux en général, il n'existe qu'un seul critérium : « le tirage d'un grand nombre d'exemplaires ».

Dès lors, on est conduit à conclure que ces quotidiens supposent que leur tirage baisserait, s'ils défendaient les conceptions spiritualistes.

Pour être plus précis, je pense que la grande presse observe rigoureusement ce principe, de ne pas lutter contre les opinions qui ont cours parmi les intellectuels qui dirigent les idées de la nation.

C'est-à-dire que pour se documenter et savoir dans quel sens elle doit s'orienter, elle consultera les membres de l'Institut et de l'Académie de médecine.

Or, tous ces instituts et académies professent des idées matérialistes. Ces personnages sont intransigeants et refusent absolument d'enregistrer comme des vérités, les faits qui ne sont pas présentés par leurs membres, et même dédaignent de s'occuper des sciences psychiques, si ce n'est pour les dénigrer, et essayer de tout interpréter, (sans succès d'ailleurs), par des causes naturelles, parmi lesquelles il faut citer en première ligne les facultés de la subconscience ou de la conscience subliminale.

Ces intellectuels préfèrent dire des absurdités, plutôt que d'admettre la possibilité de l'existence d'un monde invisible, pouvant avoir des rapports avec notre monde matériel.

Ils préfèrent admettre cette erreur colossale d'attribuer à la subconscience humaine, une omniscience lui permettant de tout voir à distance et même de prédire parfois la mort de certaines personnes, avec une précision bien

au-dessus des facultés humaines, puisqu'aucun médecin, même choisi parmi les plus illustres, ne pourrait en faire autant, et diagnostiquer à une échéance déterminée, le décès d'une personne dont l'état n'inspire aucune inquiétude.

5° Ils ne veulent pas aborder l'étude des *substances fluidiques*, qui doublent la matière et des Etres fluidiques qui doublent un corps de chair, parce que leurs préjugés scientifiques leur enseignent officiellement que ces substances d'un ordre supérieur n'existent pas.

Or, ces négations sont contraires à l'expérimentation, puisque la littérature psychique est pleine de faits démontrant l'action d'Etres invisibles au cours des séances médiumniques.

Et même, si ces savants ne voulaient pas admettre l'existence de ces Etres invisibles, ils seraient quand même forcés d'accepter l'action de substances de nature fluidique et invisibles, agissant sur la matière.

Dans un article récent, vous venez de publier : « *Nier l'intelligence, hors de l'homme, je ne sais rien de plus extravagant...* »

Or, l'intelligence, la pensée, sont inséparables de la vie. Vous pouvez donc ajouter, que le milieu ambiant recèle des sources naturelles de forces vitales et psychiques.

6° Dans mon ouvrage sur « *Le Fluide humain et la Force biolique* » (1) j'ai développé longuement cette opinion. Dans un petit livre dû au talent de M. Porte du Trait des Ages, intitulé « *Philosophie moderne* », vous retrouveriez ce chapitre intitulé « *Une page de philosophie* » (2), où je montre que le milieu éthéroïde et fluidique qui englobe notre Planète, est une source naturelle de forces vitales et psychiques.

Dès lors, il n'est pas étonnant que notre humanité ressent constamment les influences de ce milieu ambiant qui recèle de la vie et de l'intelligence.

Il serait trop long de parler ici de l'influence des Etres du monde invisible sur ceux de notre monde ; mais il me paraît certain que tous ceux qui ont des croyances religieuses, à quelque confession qu'ils appartiennent, et qui croient à la survivance, commettraient une grave erreur de raisonnement, en n'admettant pas la réalité du monde de l'au-delà.

(1) LE FLUIDE HUMAIN ET LA FORCE BIOLIQUE par G. de Tromelin. Durville, Editeur, 23, Rue St-Merri, Paris. Prix : 4 fr.

(2) PHILOSOPHIE MODERNE par Porte du Trait des Ages. Prix : 2 fr. 50, chez l'auteur : M. Porte du Trait des Ages, directeur de la revue HERMÈS, à St-Michel-de-Maurienne (Savoie).

En effet, où donc iraient toutes les âmes ou esprits des morts, sinon dans les régions terrestres qu'ils ont habitées durant leurs incarnations ?...

7° J'ai même été plus loin, puisque, grâce à mes recherches sur les propriétés de la force biolique, je suis arrivé à démontrer expérimentalement, au moyen d'un dispositif que j'ai appelé « les antennes bioliques », l'existence de la biolilité naturelle dans notre ambiance ; et cela de la même façon qu'on démontre que notre milieu ambiant et atmosphérique est une source naturelle d'électricité.

Or, la force biolique est celle qui entretient la vie des êtres vivants ; c'est la biolilité animale, et si ces découvertes se confirment, notre ambiance recèlerait de la biolilité naturelle, qui serait la vitalité du milieu ambiant.

Ce serait là une grande découverte, capable d'influer fortement sur les sciences en général sur la biologie et surtout sur la philosophie expérimentale, qui en serait bouleversée.

Je vous adresse ici toutes mes félicitations les plus vives, pour la courageuse campagne que vous avez entreprise en faveur du spiritualisme, et veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

G. de TROMELIN.

Les Vies Successives (1)

(Suite)

6° Vie : Mariette Martin... ayant 20 ans en 1302, le roi étant le beau Philippe (Philippe-le-Bel)... Elle est à Vannes comme institutrice chez la mère de Gaston. — Ah ! s'il n'était pas mort, j'aurais été sa femme malgré sa mère... —

A 19 ans : Je le suivrai, mon Gaston, — Où va-t-il ? — Vous voyez bien qu'on me l'apporte mort, écrasé par son cheval... — A 18 ans : Où êtes-vous ? — Chez la comtesse de Guise, pour lui tenir compagnie. Elle va prendre ses neveux pour que je les instruisse.

A 16 ans : Je ne me rappelle de rien du tout. On dit que je suis morte, mais je ne suis pas malade. (De 16 à 14 ans, le sujet paraît être dans une période léthargique et ne répond plus aux questions qui lui sont posées)... A 10 ans : Je suis au collège. On veut me garder dans un couvent... — A 4 ans : Maman a du chagrin ; papa est bien malade. — Que fait-il votre papa ? — Des dessins pour mettre dans les chambres, c'est pour le roi qu'il travaille.

(1) du Colonel de Rochas, — Chacornac éditeur.

7° Vie : Sœur Marthe... morte à 87 ans abbesse de couvent à Vincennes et ayant vécu sous Louis IV et sous Capet... le 1^{er} gros et bouffi et pas beau, dit-elle.

Elle ne se rend pas exactement compte qu'elle a quitté son corps matériel... — Le remords m'accable, dit-elle encore ; j'ai fait bien des fautes. — Quelles fautes ? — Je tyrannisais des jeunes filles. — Pourquoi ? — Pour les faire entrer en religion, par ordre. — Dans quel intérêt ? — Pour que leurs frères aient leurs biens. — Que leur faisiez-vous ? — Je les retenais prisonnières et je les empêchais de voir le soleil... Ainsi en a-t-il été pour Blanche de Paris que Capet a fait enfermer pour que son frère Robert ait plus grosse part d'héritage. — Ont-ils beaucoup de biens, les Capets ? — Oh oui ! ils ont des duchés partout...

A 60 ans : Qu'êtes-vous dans votre couvent ? — Supérieure depuis 20 ans ; mais j'espère devenir abbesse ; l'Abbé me l'a promis. — Qui est l'Abbé ? — C'est Choiselles. — Qu'est-ce que Choiselles ? — C'est un prince aspirant à la royauté. Il fut bien malheureux. Et il était si gentil étant jeune homme ?

A 30 ans : Que faites-vous ? — Je suis dans les ordres... J'aurais mieux fait de n'y pas entrer. — Pourquoi donc ? — Je ne remplis pas mes devoirs. J'aime l'abbé de Choiselles... Je lui ai résisté pendant des années ; mais celle-ci, j'ai trahi mes vœux. — Et lui, l'abbé de Choiselles, vous aime-t-il ? — Oui, il m'aime aussi. Si j'étais libre, je pourrais l'aimer ; ma conscience serait en repos.

A 29 ans : Vous êtes heureuse ? — Je souffre ; j'aime quelqu'un et cela m'est défendu, car je ne dois aimer que Dieu. — Qu'est-ce que Dieu ? — C'est l'être infiniment parfait. — Où est-il ? — Au ciel — Et le ciel ? — C'est où j'irai si je fais le bien... — Quelle différence faites-vous entre Jésus et Dieu ? — Ils ne font qu'un. — Comment cela ? — Il ne faut pas chercher à comprendre, c'est défendu. Dieu l'a dit dans ses mystères et dans la Bible, qui est l'écriture de Dieu.

A 25 ans : Aimez-vous toujours le bon Dieu ? — Je ne sais pas — Vous aimez un prêtre peut-être ? — Non ; il n'est pas encore prêtre. — Néanmoins, vous vous plaisez en sa compagnie ? — C'est forcé. — Quelle année sommes-nous ? — 948, et le roi est Louis IV. Il règne depuis que j'avais par là 13 ans.

A 20 ans : Je suis bien heureuse. Je vais être là à prier le bon Dieu : j'entre en religion... — A 18 ans : Je suis au couvent de St-Denis ; je veux me faire religieuse... Je m'appelle Louise de Mareuil.

A 15 ans : Mon père et ma mère sont morts. Je suis chez mon oncle le vicomte de Mareuil... Je vais voir les pauvres avec lui... — A 10 ans : J'apprends à lire et à écrire, mais Sophie est bien méchante. — Qu'est-ce Sophie ? — Celle qui m'apprend... — A 3 ans : Je m'amuse.

8^e Vie : *Carlomée*... En 449 il a 31 ans. — Passant la main sur ses yeux, le sujet énonce qu'il a été un chef franc choisi par Mérovée et que, pris à Châlons-sur-Marne, Attila lui a fait brûler les yeux. — Question : Connaissez-vous Dieu ? — Il y a quelqu'un au dessus : c'est Théos. — Comment l'adorez-vous ? On lui donne des hommes que l'on brûle, et c'est très beau.

9^e Vie : *Esius*. vivant à Romulus (Rome) vers 275-279. — Le sujet paraît beaucoup souffrir ; ses poignets croisés l'un sur l'autre semblent être attachés. Il fait des efforts pour se dégager de ses liens.

A 39 ans, il est gardien de l'empereur Probus. Celui-ci lui a pris sa fille Florina et, pour s'en venger, il se propose de le tuer. Son projet ayant été découvert, il est condamné au feu ainsi que sa fille. — Votre corps est brûlé ? — Non, je le sens. — Et votre fille ? — Brûlée aussi (le sujet verse d'abondantes larmes qui tombent sur ses joues.) — Vous ne devez plus souffrir ! — Je brûle et si je me touche, je ne me trouve plus. Si j'étais vengé, je ne souffrirais plus... Les camarades ont juré de le faire à ma place...

Avez-vous entendu parler de Jésus-Christ ? — On dit que c'est un imposteur. — Pourquoi imposteur ? — Tout ce qu'il a dit n'existe pas ; il voulait monter sur le trône. — Dans quelle année sommes-nous ? — 275 — Et pourquoi appelez-vous 275 l'année où vous êtes ? — Parce que Jésus-Christ était un savant et c'est lui qui a tout fait.

Qu'est-ce que les dieux ? — C'est ceux qu'il faut adorer, c'est ceux qui font tuer les gens. Si je les voyais, je leur demanderais si c'est vrai. — Vous ne les voyez donc pas ? — Non ; mais je les entends quand je dors. — Que vous disent-ils ? — *Esius*, ne va jamais à Romulus. Il faut être brave, mais pas de sang. Quand je me réveille, je n'entends plus rien. — Pourquoi fait-on des sacrifices ? — Pour satisfaire les dieux. — Comment sacrifie-t-on ? — On coupe les victimes en petits bouts ... Je voudrais pouvoir délivrer ceux qu'on sacrifie.

Avez-vous appris à lire, à écrire ? — Oui, avec le préteur. — Combien y a-t-il de signes pour

écrire ? — Quinze... Je ne me les rappelle plus bien... — Comment le préteur unit-il les gens ? — Il met les mains sur leur tête et dit : Allez, vous êtes bénis ; et le mariage est ainsi fait.

10^e Vie : *Irisée*... morte à 26 ans, au service d'Ali, prêtre qui offre le sacrifice aux dieux en brûlant des fleurs pour qu'ils en aspirent le parfum. Ces dieux, dieux de la prière, sont Abraham et José.

Ali, dit le sujet, enseigne qu'il faut prier les dieux et bien les aimer afin de pouvoir aller vers eux. — A cet effet, il me fait respirer des plantes et m'envoie correspondre avec eux. Je ne les vois pas, mais je les entends. Pendant ce temps, Ali prie devant l'autel plein de fleurs, que tous les jours je mets et qu'on brûle le soir. — Quelle fleur Ali vous fait-il respirer ? C'est une fleur blanche, l'*irum*. — Que se passe-t-il ensuite ? — Mon corps reste là ; tout le reste va vers les dieux — Qu'est-ce qui va ainsi ? l'intelligence ? — C'est une belle boule blanche. — Une fois vers les dieux, que faites vous ? — Ils me donnent des commissions pour Ali.

(Qui ne verrait là une reproduction des scènes d'entraînement des sibylles et des pythies de l'ancienne Rome ou de la Grèce, ou encore plus loin, auparavant, des prêtresses de la vieille Egypte ?)

11^e Vie : Celle de peu d'importance d'un enfant mort à 8 ans.

Pour extrait :
L. G.

(A suivre).

L'Etat présent du Spiritisme ⁽¹⁾

L'évolution du Catholicisme

Une vérité nouvelle (ou *renouvelée*) rencontre toujours beaucoup d'obstacles dans son expansion. Les nouveautés soulèvent une vive opposition de la part des corps constitués, qui se disent amis du progrès, parfois même librepenseurs, mais qui se considèrent, avant tout, comme les gardiens du trésor sacré des traditions et des vérités définitivement acquises, ou regardées comme telles.

Cependant, la force des choses étant plus puissante que la force des hommes, la foule étant plus dépourvue de parti pris que l'élite, les vérités nouvelles font leur chemin lentement,

(1) REVUE SCIENTIFIQUE ET MORALE DU SPIRITISME. (Mars 1913).

mais d'autant plus sûrement. Examinées et adoptées d'abord par le peuple, elles montent peu à peu, par une sorte de capillarité sociale, dans les classes supérieures, et il arrive un moment où leurs adeptes deviennent si nombreux que l'élite est entraînée par la foule, qu'elle croit diriger.

Les adversaires de la veille deviennent alors les meilleurs amis, les plus chauds partisans de l'idée nouvelle. ses plus résolus défenseurs. Ils l'embrassent de toutes leurs forces, au risque de l'étouffer, ce qui arrive quelquefois ; mais on en est quitte pour recommencer.

Autant que j'en puis juger par l'observation des faits et par la lecture de nombreuses revues françaises et surtout étrangères, j'incline fort à croire que l'heure est prochaine où les adversaires du spiritisme vont devenir ses amis ; et je me propose de donner ici quelques preuves de la vraisemblance de ma prévision.

Les principaux adversaires du spiritisme, — je dirais *les seuls* s'il n'y avait pas en outre les théosophes bouddhistes — ont été l'Eglise et l'Ecole, c'est-à-dire les prêtres et les savants officiels. Commençons par examiner où en sont les prêtres.

Les théologiens ont admis, dès le début, la réalité des phénomènes spirites — et aussi des phénomènes magnétiques, — il les ont même souvent exagérés : mais ils ont repoussé bien loin et énergiquement l'interprétation spirite, et par suite, les conséquences qui en découlent.

Il est certain que la conciliation de l'enfer et du paradis éternels, dont on ne sort plus une fois qu'on y est entré, n'est pas facile à établir avec les manifestations des Esprits ou âmes des morts. Beaucoup d'autres dogmes, non seulement catholiques, mais chrétiens, se trouvent non moins ébranlés, pour ne pas dire renversés, par ce simple fait : les diverses manifestations des Esprits.

Néanmoins on voit chaque jour des prêtres, même des prélats, non pas encore proclamer hautement la doctrine spirite, mais convenir de la réalité des faits, renoncer à l'hypothèse satanique pour admettre l'hypothèse spirite.

Ils ne regardent plus comme impossibles les communications des morts avec les vivants, d'où il suit que l'enfer n'est pas hermétiquement clos et qu'il y a des lézardes dans ses murailles. Ils admettent la possibilité, la probabilité, la réalité de ces communications.

Certains ministres de la religion catholique et des religions protestantes vont plus loin

encore : ils ne répugnent plus à admettre des points plus ou moins nombreux de la doctrine spirite, notamment en ce qui concerne la réincarnation, qui est le point capital,

C'est ainsi que cette théorie, rejetée d'abord par les spirites, à plus forte raison par les pasteurs des pays anglo-saxons, est aujourd'hui à peu près universellement admise, non seulement par les spirites, mais par les ministres, surtout par les jeunes.

C'est ainsi encore que, non seulement beaucoup de prêtres catholiques, mais des prélats, évêques, archevêques se convertissent à la théorie de la pluralité des existences de l'âme.

Je ne puis citer ici qu'un exemple de ce fait, mais il est typique. Ceux qui voudraient en savoir plus long pourront recourir à la revue italienne : *Filosofia della Scienza*.

Cette revue, dirigée par M. Calderone, un spirite *théosophisant*, paraît-il, a ouvert une enquête sur la doctrine de la réincarnation. Elle réimprime les *Réflexions diverses, vieilles ou nouvelles, sur la théorie de la réincarnation*, par V. Cavalli, un spirite. Elle publie des *Lettres réincarnationnistes* de S. E. Tancredi Canonico, sénateur italien. dont nous allons faire le résumé critique.

Le sénateur Canonico a été initié à la doctrine de la réincarnation par M^{sr} Towianski, prélat polonais de grande réputation et science. Canonico a eu ensuite sur ce sujet deux conversations avec M^{sr} Passavalli, dont il fait part à M^{sr} Falkowski. Vous voyez que nous sommes en bonne et haute compagnie.

Dans sa lettre à Falkowski, Canonico se déclare réincarnationniste, tout en voulant rester catholique, et cherche à concilier la théorie de la réincarnation avec les dogmes contraires du catholicisme.

D'abord la réincarnation admise ou supposée, que devient le dogme de l'éternité des peines de l'enfer et des récompenses du paradis ?

« J'ai toujours, dit Canonico, pris pour la base de mes croyances et de mes jugements, même dans les matières scientifiques et politiques, la tradition de l'enseignement de J.-C., conservé par l'église catholique. »

Conservé ? Partiellement, je le veux bien ; il resterait à savoir si la partie conservée par l'Eglise est la bonne.

« Le mot *éternité* est employé en deux sens différents dans l'écriture. »

S'il en est ainsi l'Écriture a eu tort, car il ne

faut pas, en pareille matière surtout, souffler à volonté le chaud et le froid. Il faut savoir exactement à quoi se tenir.

« Une tradition rapportée par saint Thomas et qui n'a pas été condamnée par l'Eglise, dit que l'empereur Trajan a été libéré des peines de l'enfer par les prières de saint Grégoire le Grand. »

Cette tradition n'a pas été positivement condamnée par l'Eglise, soit ; mais elle a dû l'être indirectement, si l'Eglise a enseigné, comme articles de foi, des opinions contraires ; au surplus, il y a beaucoup d'autres erreurs et superstitions que l'Eglise ne condamne pas, tolère, faute de pouvoir les détruire. Cette tradition n'a donc aucune valeur.

Elle prouverait peut-être que le dogme de l'enfer éternel n'était pas encore admis au temps de Grégoire le Grand. Dans ce cas, l'Eglise n'aurait pas seulement *conservé* l'enseignement de J.-C., elle y aurait ajouté du sien, ce qui nous mène loin.

Enfin, il ne s'agit pas seulement de savoir si le mot *éternité* a deux sens dans l'écriture mais dans lequel de ses deux sens l'Eglise l'a admis et nous l'a enseigné. Or, chacun de nous a suivi les catéchismes, a entendu des sermons et est au courant des amplifications qu'on y fait sur l'éternité des peines.

Si l'enfer n'est pas éternel dans le sens absolu du mot, les prêtres se sont trompés ou nous ont trompés et damnés gratuitement. Leurs enseignements ont plus contribué à faire des athées que des saints, donc à peupler l'enfer plus que le paradis.

« Quel homme de bons sens, continue Canonico, oserait dire que la sanction pénale destinée par Dieu pour assurer l'accomplissement de sa volonté doit être telle qu'elle rende cet accomplissement impossible ? »

C'est ce que je vous demanderais, si vous ne le demandiez pas vous-même.

* * *
Canonico expose les objections qu'on élève contre la doctrine de la réincarnation.

« Il répugne, dit-on, que celui qui, s'étant sacrifié toute sa vie, a acquis dans sa vieillesse l'espérance du salut, soit de nouveau mis dans la condition de pouvoir tout perdre avec les épreuves d'une nouvelle vie.

Le sacrifice doit avoir sa mesure et sa raison d'être comme toute chose. Il n'y a nulle apparence que nous soyons sur la terre uniquement pour nous sacrifier, à qui ? pourquoi ?

Si tout le monde se sacrifie, à qui profitera le

sacrifice ? Cela reviendrait au même que si personne ne se sacrifiait.

Si tout le monde ne se sacrifie pas, les uns profiteront des sacrifices des autres, de quel droit ? dans quel but ? Ne risquez-vous pas ainsi d'organiser l'iniquité universelle et la misère générale, car les profiteurs eux-mêmes souffriront des indigestions et de leurs suites, pendant que les privations des sacrifiés les rendront malades de corps et d'esprit et les tueront.

L'espérance du salut, dont il est parlé dans l'objection, repose sur l'hypothèse pessimiste que la vie est mauvaise et qu'il faut en sortir à tout prix et le plus tôt possible pour entrer dans le paradis ou dans le nirvana, où il n'y aura plus à lutter.

Cette hypothèse est lâche, fautive et athée.

C'est Dieu qui est l'origine de la vie. Si elle est mauvaise, c'est-à-dire si la somme des maux dépasse celle des biens, Dieu est mauvais, injuste, de nous imposer une vie que nous ne demandions pas.

Une autre objection au réincarnationisme dérive du péché originel. « Le péché originel, effacé dans l'âme par le baptême, devrait être repris par la génération qui lui donne la nouvelle vie sur la terre, chose qui ne peut être admise ».

Le péché originel est une hypothèse aussi pessimiste et, par conséquent, aussi athée que l'hypothèse du salut. Il a son origine dans l'idée que se fait le christianisme des rapports sexuels.

C'est parce que la vie est considérée comme mauvaise, que les pessimistes préconisent — pour les autres sinon toujours pour eux, — les privations des plaisirs des sens, les macérations, le sacrifice de soi, à plus forte raison l'abstention de l'acte génératif, tant pour lui-même que parce qu'il multiplie la vie supposée mauvaise.

Canonico présente ces difficultés par la conciliation des dogmes catholiques avec la théorie de la réincarnation, mais il ne les résout pas, parce que, dit-il, il n'est pas théologien.

Il se contente de dire à son correspondant : « Quand même d'autres difficultés encore se présenteraient, je ne pourrais non plus rejeter les sentiments que je vous ai exposés ».

L'excuse donnée par Canonico ne vaut rien.

Nous sommes tous théologiens ou nous devons l'être : il s'agit de nous, de ce qu'il y a de plus précieux en nous. La théologie, ramenée à ses principes naturels, est une science à la portée de tout le monde, — heureusement pour nous, — les subtilités dont l'ont enveloppée les spécialistes n'ont aucune raison d'être à moins

que ce ne soit de permettre aux initiés de duper et d'exploiter les biens naïfs profanes.

* * *

Les autres objections que se pose Canonico ne sont pas plus solides que les précédentes.

« Il est vrai, dit-il, que pour l'homme au terme de sa carrière, qui a la conscience d'une bonne vie et l'espérance d'un prochain avenir heureux, la pensée d'avoir à recommencer peut sembler triste. »

Triste ? Cela dépend, nous l'avons vu, de la manière dont on envisage et estime la vie, c'est-à-dire de l'idée qu'on se fait de son Auteur. L'espérance d'un prochain bonheur parfait est trop haute, et la crainte de reprendre un corps est trop basse. Comme l'observe Canonico lui-même, on ne recommence pas, au contraire.

S'il est triste, dit-il, pour les bons de penser qu'ils devront recommencer, il est bien plus triste pour les mauvais, qui ne sont pas absolument endurcis, de penser qu'ils ne recommenceront jamais, qu'ils ont joué leur unique carte et que toute voie de réparation leur est close.

« Quant à moi, je sens vivement que personne ne perd à recommencer son pèlerinage, puisque chacun le reprend où il l'avait fini.

» ... La mort ainsi comprise n'est plus une mort, mais un sommeil, — et, de même qu'après le sommeil qui suit une journée de fatigue, nous réveillons le matin avec des forces de l'esprit et du corps régénérées et nous sommes redevenus capables de travailler de nouveau, — il en est ainsi de cet autre sommeil et de cet autre réveil que nous appelons mort et réincarnation. »

A la bonne heure ! Le sommeil est ainsi l'image de la mort dans toute l'acception du terme, l'analogie est complète : Nous nous réveillons du sommeil ; donc, nous nous réveillons aussi de la mort.

Après ces considérations et quelques autres encore présentées par Canonico à M^{sr} Passavalli, il ajoute :

Monseigneur a paru s'arrêter à ce que je lui ai dit, car sa figure s'est illuminée et il m'a dit :

« Je commence moi aussi à entrer dans cet ordre d'idées. D'autre part, je sens que les dogmes ont une vie, qu'ils peuvent être interprétés largement et que Towianski ne fait pas de théories ; dans ses écrits, tout est plein de l'Esprit de Dieu ; il ne touche pas aux dogmes, si ce n'est indirectement et quand il est nécessaire pour les éclaircir et les appliquer à la vie chrétienne. »

Je n'examinerai pas quelle différence il y a entre les théories et les dogmes. Les catho-

liques tiennent beaucoup à cette distinction. Pour eux les philosophes qui ont admis la pluralité des vies, comme Bruno, Campanella, Spinoza, Leibnitz, Jean Reynaud, Pierre Leroux, etc., ne sont que des théoriciens.

Les catholiques ont quelque chose de mieux — ou de pire — que les théories, ce sont leurs dogmes ; mais ces dogmes paraissent bien ébranlés. Ce ne sont plus seulement les modernistes, les américanistes — les prêtres et fidèles — qui les discutent, mais les prélats eux-mêmes. Or, les dogmes discutés ne sont plus des dogmes.

On voit par cet aperçu que le catholicisme évolue de plus en plus vers le spiritisme. Depuis longtemps déjà ses fidèles deviennent spiritistes ou, pour le moins, semi-catholiques et semi-spiritistes ; depuis longtemps aussi beaucoup de prêtres prennent la même orientation. Maintenant, ce ne sont plus seulement le troupeau et les pasteurs subalternes qui *spiritisent*, c'est le haut clergé, ce sont les Monseigneurs qui, ne pouvant plus retenir leurs ouailles, les suivent.

(A Suivre).

ROUXEL.

Une Séance de Spiritisme à Nice

Notre abonné M. Edward Troula, rue Saige, 8, à Monaco, qui a souvent obtenu par le magnétisme de remarquables guérisons, nous a envoyé le compte rendu d'une séance de spiritisme à laquelle il lui a été donné d'assister le 15 novembre chez des personnes de sa connaissance qui lui inspirent toute confiance, étant entièrement désintéressées.

M. Troula, qui donne ses conseils gratuitement aux malades, préconise fort l'exercice gratuit de la médiumnité, il estime que c'est la meilleure garantie que peut offrir un médium.

Je sais bien, dit-il, ce que l'on peut me dire : et si le médium n'a pas les moyens de vivre, il faut le payer ?

Je répondrai *non*, il doit chercher des moyens d'existence par ailleurs ; qu'il gagne sa vie par un travail honnête et ne fasse du spiritisme que dans ses moments de loisirs et de repos. S'il y a intervention de bons esprits, ceux-ci ne le fatigueront nullement mais l'aideront au contraire dans ses travaux journaliers. Je ne connais pas un seul médium guérisseur qui se soit fatigué en soignant les malades, s'il a agi *gratuitement*.

Voici maintenant un extrait du compte rendu un peu long pour être rapporté intégralement.

M. Troula avait mis ses mains sur un guéridon

à quatre pieds en compagnie de deux dames qui en faisaient autant. Une troisième personne, assise dans un coin de la chambre, tenait un enfant sur ses genoux.

« Le guéridon répond aux questions posées en se soulevant des quatre pieds à la fois ; puis il se retourne et met les quatre pieds en l'air ; dans cette position une chaise couchée glisse sur le tapis, vient se mettre sous le guéridon pour le supporter en l'air. L'esprit est allé chercher un vase à fleurs, un bougeoir et des allumettes qu'il a mis sur le fond du guéridon qui formait corbeille avec ses quatre pieds en l'air.

« Mme P... a allumé la bougie, quand je lui ai lâché les deux mains, pour voir la position des objets, car nous étions dans l'obscurité.

« L'Esprit familier de la dame P... aime à boire et à fumer... »

M. Troula raconte ensuite que dans le courant de la séance, l'esprit est allé chercher des verres et une bouteille de vin rouge qui se trouvaient sur une table éloignée du groupe et qu'il a cassé la bouteille sur le tapis en voulant verser le vin dans les verres, la porte d'une chambre à côté s'est alors ouverte et une autre bouteille fut apportée sur le guéridon alors que M. Troula tenait les mains aux dames. Un tiroir d'une armoire s'est ouvert et une cigarette a été mise à la bouche de Mme P... qui avait refusé de boire. A sa demande, l'esprit a fumé également dans la partie de la chambre qui lui est indiquée, on voyait dans l'obscurité le feu de la cigarette se déplacer.

« Deux grosses tables surchargées d'objets lourds ont glissé sur le tapis et sont venues près de nous.

« Le vase à fleurs est revenu, les fleurs ont été mises sur ma figure ; j'ai demandé qu'une fleur soit mise à ma boutonnière : cela a été fait. Le public peut croire ou ne pas croire à ces phénomènes, mais ils ne peuvent être compris et expliqués que par ceux qui se sont occupés de spiritisme ; par le raisonnement seul sans intervention de la foi ».

Bibliographie

ERNEST BOZZANO: **Des Phénomènes prémonitoires. (Pressentiments — Rêves prophétiques — Clairvoyance dans le Futur, etc.)**. — (Volume in-12 de 448 pages.) (Edition des ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES, boulevard Péreire, 175, Paris. — Prix : 5 francs).

Parmi toutes les questions qui se rattachent à

la psychologie dite « supernormale », aucune peut-être n'est plus propre à passionner un grand nombre d'esprits que celle concernant la connaissance de l'avenir. D'un côté, par suite des conséquences immédiates et matérielles qui en découlent, elle est de nature à intéresser aussi des personnes que les spéculations philosophiques laissent indifférentes. D'autre part, les intelligences plus élevées que tente l'étude des grands problèmes de l'existence humaine, sont attirées par les questions si troublantes — telles que celles du déterminisme et du libre arbitre — soulevées par le moindre phénomène prémonitoire proprement dit.

Cependant, alors que tant d'ouvrages ont été écrits sur d'autres sujets psychiques, le volume de M. Bozzano, qui vient de paraître, est le seul qui soit entièrement consacré aux prémonitions et qui traite la question à un point de vue réellement expérimental et scientifique.

Le nombre de faits de toute sorte, pour la plupart dûment étayés par des témoignages de premier ordre, qui se trouvent recueillis dans ce volume est tel, que difficilement le lecteur peut se soustraire à la force de conviction qui s'en dégage. Mais l'ouvrage dont nous nous occupons présente aussi le grand avantage que les faits s'y trouvent groupés en diverses catégories, de façon à permettre l'examen de leur origine et de leurs traits caractéristiques et à amener les lecteurs aux conclusions que l'auteur s'est proposé d'atteindre.

* * *

Contribution à l'étude des Correspondances croisées. Conférence faite le 20 décembre à la Société universelle d'études psychiques sous la présidence de M. Camille Flammarion par le docteur Gustave Geley. Brochure de 47 pages qui nous est envoyée par Mme de W... et dont nous donnerons prochainement des extraits.

Nouvelle

Une somnambule de Nancy, connue sous le nom de M^{me} Camille (M^{me} Veuve Hoffman dont le cabinet est rue de l'Équitation, 16), ancien sujet d'expériences des professeurs Liebault et Bernheim, est en ce moment l'objet de la curiosité publique, ses révélations ayant amené la découverte du cadavre d'un industriel de Landerneau M. Cadiou, assassiné mystérieusement.

Cette affaire fait beaucoup de bruit, non seulement à Landerneau, mais dans la grande presse.

Imp. du MESSAGER, Liège. — Rue Bonne-Fortune, 5.

Journal bi-mensuel

LE MESSENGER

SPIRITISME

QUESTIONS SOCIALES

MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

LE MESSENGER est administré par un Comité directeur qui dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit : Au journal LE MESSENGER, à Liège.

LE MESSENGER est affilié à l'Association des Journalistes périodiques belges et étrangers.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique fr. 3.00
Pays étrangers faisant partie de l'Union Postale, fr. 5.00

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2.50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner à tous les bureaux de poste

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de M. Jacques Focroulle, 25, rue Gaucet à Liège.

SOMMAIRE :

Des Indes à la planète Mars et à... Judas. — Les Vies Successives (suite) — Le Spiritisme à l'Académie des Sciences. — L'Etat présent du Spiritisme. L'Evolution du Catholicisme (suite) — Un Charpentier guérisseur. — Nouvelles. — Denier de la propagande.

Des Indes à la planète Mars et à... Judas

En 1900 paraissait un volume qui fit sensation dans les milieux où l'on cultive les sciences métapsychiques ; il portait ce titre énigmatique : *Des Indes à la planète Mars* et était signé : Th. Flournoy, professeur de psychologie à la Faculté des sciences de l'Université de Genève. Dans ce livre, l'auteur exposait le cas du médium Hélène Smith.

Hélène Smith était et est convaincue d'avoir déjà vécu deux fois sur notre globe. Il y cinquante ans, elle était fille d'un cheik arabe et devint, sous le nom de Simandini, l'épouse préférée d'un prince hindou ; au siècle dernier, elle apparut sous les traits de Marie-Antoinette.

Réincarnée actuellement, pour ses péchés et son perfectionnement, dans l'humble condition d'Hélène Smith, elle retrouve en certains états somnambuliques le souvenir de ses glorieux avatars de jadis. Elle redevient princesse hindoue ou reine de France.

A ces deux cycles, le cycle royal et le cycle hindou, à ces deux romans vint bientôt s'en ajouter un troisième : le cycle martien. Dans ce troisième roman, M^{lle} Smith, grâce aux facultés médianimiques qui sont l'apanage et la consolation de sa vie présente, peut entrer en relation avec les gens et les choses de la planète Mars,

ce qui explique le titre du volume de M. Flournoy : *Des Indes à la planète Mars*.

Mais les avatars de M^{lle} Hélène Smith ne devaient pas s'arrêter là. Un matin, on apprit qu'elle faisait de la peinture et peignait comme un professionnel sans avoir fait aucun apprentissage. La princesse Simandini, Marie-Antoinette, l'exploratrice de Mars était devenue médium peintre. Son dernier tableau représente Judas. D'où le titre de cet article ou plutôt de ce court préambule.

Nous passons maintenant la plume à M. Henri Cuendet, vice-président de la Société d'Etudes psychiques de Genève, qui a suivi toute l'évolution médianimique d'Hélène Smith et résumé pour les lecteurs du *Soir* sa curieuse carrière de peintre inspiré.

Les tableaux d'Hélène Smith

L'œuvre d'Hélène Smith est en passe de devenir universelle. La sympathie qu'elle inspire est générale, et nous le comprenons. Il ne s'agit pas de rattacher cette série de tableaux, peints dans un état spécial, à une confession religieuse ou même à une secte occultiste quelconque. Hélène Smith, de religion protestante, quoique baptisée catholique, a l'esprit large et indépendant. Depuis huit années qu'elle a commencé ces peintures inspirées, d'un caractère essentiellement sacré, elle s'est réjouie de vivre avec la pensée constante que son merveilleux travail était d'une provenance purement spirituelle. C'est pourquoi elle ne tolère chez elle aucune discussion confessionnelle. Elle se fait un devoir d'accueillir ceux que son œuvre intéresse, laissant à chacun ses libres opinions.

Pour elle, de la croix du Christ se dégage un

rayonnement de vie et d'amour, un souffle apaisant d'espoir et de pardon, qui a eu son action bien marquée sur nombre d'esprits désabusés.

On sait quelle est la façon de procéder d'Hélène Smith. C'est toujours à la même heure, entre cinq et sept, qu'une lumière intense inondant sa chambre lui annonce une séance de peinture. Elle se lève à la hâte, elle attend dans un fauteuil que le moment de s'approcher du panneau soit venu. Subitement elle s'y sent poussée et dans un malaise indéfinissable, perd complètement conscience d'elle-même. En s'éveillant de cet état spécial, elle constate qu'une fraction de l'œuvre a été peinte sans dessin préalable. Ce mode de composition n'a jamais varié. Pour qu'aucun doute ne subsiste à cet égard, elle a pris la décision de faire photographier son dernier tableau, *Judas*, sous toutes ses phases. Elle possède ainsi cinquante-trois clichés de l'évolution de cette peinture. Ils marqueront, sans aucun doute, dans les annales de la science et prouveront de façon irréfutable, que, seule, une série de visions objectives a pu permettre un travail semblable.

La première des peintures d'Hélène Smith représente la tête du Christ, jeune homme encore, avant son ministère. Ses cheveux bruns dorés tombent en boucles sur son cou et, de ses yeux profonds, se dégage un attrait si grand qu'on ne peut les regarder quelques instants sans être en quelque sorte hypnotisé et sans se sentir l'âme troublée. Le type est juif, pur, étrange et beau.

La seconde peinture est la Vierge Marie au moment où l'ange lui annonce la naissance prochaine du Christ. Ses grands yeux étonnés, d'où l'interrogation se dégage, sont prenants et pleins de douceur. Tout, dans ce visage d'une carnation incomparable, respire la simplicité et la pureté.

Le troisième tableau, le *Christ à Gethsémani*, est vraiment admirable. Haut de 1 m. 70, sur 1 m. de large, il représente une soirée d'Orient avec un splendide coucher de soleil. A genoux contre un bloc de rocher, près d'un figuier, le Christ est en prière. Son regard angoissé, saisissant d'expression, est chargé de tristesse à la pensée que ses disciples dorment et n'ont pu veiller avec lui. Le crépuscule répandu sur tout l'ensemble est merveilleusement reproduit. Le charme, l'attraction, est d'une puissance surprenante.

La quatrième peinture, de 2 m. 40 sur 1 m. 60, nous montre Jésus crucifié. C'est — l'opinion à

cet égard est générale — une œuvre sublime. C'est le moment où le ciel s'assombrit. Au travers de lourds nuages qui, tourmentés dans l'espace, semblent s'abaisser sur la terre quelques déchirures au-dessus de la croix laissent apparaître des langues de feu d'un effet saisissant. La croix, basse, se dresse sur un tertre rocailleux semé de mousse et de buissons d'olivier. Jésus est lié. De sa bouche entr'ouverte s'échappent ces paroles : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! » Nous voudrions donner au lecteur plus de détails sur cette scène poignante ; mais la place nous manque, et nous lui dirons simplement que rien au monde ne peut susciter plus d'émotion que ce Christ cloué sur sa croix. Il semble nous tendre les bras ; son regard agonisant est un reflet de pardon et d'amour.

Le cinquième tableau est Jésus ressuscité marchant sur la route de Tibériade à Emmaüs. Il rencontre ses disciples qui ne le reconnaissent pas, et leur montre ses mains percées, afin de dissiper leurs doutes sur sa personnalité. Un des disciples, assis sur la grève, reconnaît tout à coup le maître et fait signe à ses compagnons d'approcher. Le paysage oriental, la mise en scène sont d'un puissant effet. Le Christ, dans cette œuvre, est peint de telle façon que n'importe où se trouve placé le visiteur, le corps entier paraît se retourner, et la tête même se pencher du côté de celui qui la regarde.

La sixième peinture, *la Transfiguration*, est difficile à décrire. On essaiera de donner une idée de cette apparition de Moïse et d'Elie au Christ, sur le mont Thabor, du trouble mêlé d'admiration des disciples, qui se demandent qui sont ces merveilleux vieillards en robe blanche. On n'arrivera jamais à exprimer avec exactitude tout le sublime de ce tableau, fluide en quelque sorte, d'où se dégage un reflet puissant de grandeur et de mystère.

Septième tableau, *la Sainte-Famille* peinture de 2 m. 50 de haut sur 2 de large. C'est tout un poème. Jésus, Joseph et Marie sont réunis près d'un puits où ils sont venus avec de belles amphores de cuivre puiser l'eau qui leur est nécessaire. Jésus, enfant de six à sept ans, nous laisse deviner par son attitude, la profondeur de son regard, qu'il n'est point un enfant ordinaire. Une paix immense se dégage de cet ensemble de grâce et de simplicité.

Huitième peinture, *l'Ange et Hélène Smith*, tableau symbolique représentant cette dernière soutenue et guidée par son ange gardien, dans

un chemin pierreux semé de ronces, lequel va s'élargissant et se dégageant de plus en plus de toute entrave. Cet ange, si immatériel, si transparent, est d'une suprême beauté. Il donne l'impression véritable d'un être tout à fait céleste.

Neuvième tableau, *la Vierge à la Croix*. Marie est venue le lendemain de la mort de son fils prier au pied de la Croix du Golgotha. Elle est assise sur une pierre, la main gauche posée sur le bois maculé de sang, les yeux levés au ciel, dans une attitude de douleur infinie. Cette œuvre est remarquable par la sobriété des détails et l'impression de calme et de douceur qu'elle suggère.

Dixième tableau, *Judas*, œuvre saisissante, qui nous montre un Judas en larmes, dans une attitude de repentir qui dispose à tous les pardons. Cette peinture, d'un captivant intérêt, terminée le 12 décembre 1913, soulève déjà et soulèvera sans nul doute pour l'avenir des discussions et critiques sans nombre. L'auteur de cet article, professeur à Genève, vient de faire paraître dans cette ville, à la librairie Atar, une brochure intitulée *Judas*, et qui donnera au lecteur la description détaillée de ce splendide panneau.

N'oublions pas d'ajouter que les paysages de tous les tableaux se sont faits entièrement avant que les personnages soient apparus. Cela constitue un double travail que certes ne ferait pas un peintre professionnel, et donne un puissant intérêt à l'œuvre entière.

Il nous reste maintenant à répéter que notre profonde admiration va tout entière à Hélène Smith pour son travail unique, ainsi que notre sympathie, pour les soucis multiples suscités dans sa vie par cette œuvre pendant les huit années de son exécution.

Puissent ceux qui posséderont un jour ces remarquables tableaux se souvenir qu'ils ont été exécutés au milieu de luttres sans nombre, que leur caractère religieux ne pouvait que soulever ! Qu'ils se souviennent également que la mission d'Hélène Smith ne lui a jamais été d'aucun rapport et ne le sera jamais ! Les peintures se donneront, elles ne se vendront pas.

Le *Sour* du 17 février

H. CUENDET.

NOTA. — Nous sommes toujours heureux de pouvoir signaler dans la grande presse des articles comme celui-ci où les faits spirites sont présentés d'une manière impartiale.

Les Vies Successives (1)

(Suite)

Le 9^e cas, étudié par M. Bouvier encore, est le cas, *Surel* (1905). — Le sujet est un jeune soldat, engagé volontaire, et maçon de son état.

Dans sa précédente existence, il se nommait Louis Fargeau. Fils d'un batelier du Rhône, habitant les Brotteaux, à Lyon, il naquit en 1778 et s'engagea pendant la Révolution. — Il raconte, non sans erreurs de dates, ses faits et gestes militaires. Entre autres, il est à Toulon combattant les Anglais ; — à la capitulation d'Ulm, où il est sous-officier ; — en Russie, d'où Napoléon est obligé de faire le camp (il est alors officier) ; — et enfin à Waterloo. Là, il décrit la manœuvre qu'il fit avec sa batterie, puis tombe blessé à mort.

Dans sa 3^e vie, il apparaît comme un être stupide non malheureux. — Auparavant, il est dans l'espace et n'y est pas satisfait. On va bien où l'on veut aller : car il suffit de vouloir et on est arrivé. Mais ni boire, ni manger, ni travailler !... On s'ennuie...

Dans sa 4^e vie, il est paysan de Franche-Comté, s'appelle Richard, se marie à 19 ans et a 2 fils : Henri et Justin. — Il travaille la terre du seigneur à qui il donne la moitié des récoltes — A 40 ans, il a une maladie dans le ventre, mais il faut néanmoins piocher ou le seigneur le bat. — Il a souvent faim et se nourrit de pain, de lait et de fruits : son père lui a dit avoir mangé seulement une fois de la viande (du cochon). — Pas de lit : on couche sur la paille. — Il meurt à 70 ans.

Cas n° 10 : Victoria, 1905, à Voiron (Isère). — Endormie magnétiquement par son mari, elle ressentait les maladies des gens qui venaient la consulter et leur prescrivait instinctivement, disait-elle, les remèdes appropriés.

Au cours de 3 séances, le Colonel a pu déterminer chez elle la régression de la mémoire dans la vie actuelle, — avec changement d'écriture, — et deux personnalités antérieures.

Lors de la plus ancienne, elle est une fille, nommée Marie Mazode, qui garde les brebis en filant sa quenouille. — Il y a des seigneurs qui font crever de faim les paysans ; les jeunes disent qu'on va bientôt démolir les châteaux. Ils sont à cette époque soldats pour 14 ans. — Elle meurt à 69 ans.

Morte, elle ne souffre pas, mais elle s'ennuie. Elle est dans l'obscurité ; elle voudrait redevenir vivante et intelligente.

(1) du Colonel de Rochas, — Chacornac éditeur.

Cela lui arrive -- Elle est plus tard un garçon qui, voulant se faire prêtre, étudie chez un curé en vue d'entrer au séminaire. Il n'y réussit pas et se marie avec une religieuse qu'il avait séduite. Après quoi, il s'établit instituteur, puis devient employé de chemin de fer et meurt de nouveau à 69 ans par suite d'excès de boisson.

Ces dires ne purent être justifiés par aucune information ; au contraire. — Vous voyez bien, clameront de suite les Sciens dans leur jargon, qu'il n'y a là qu'un *rêve subliminal de l'Inconscient*... Il feraient bien mieux d'étudier à leur tour...

Cas n° 11 : Juliette Durand, 1905, à Grenoble. Cas intéressant en ce qu'il comporte plusieurs prévisions de l'avenir. — Juliette a 16 ans et est fille d'un petit banquier de Die qui a fait faillite et est mort depuis une dizaine d'années. Elle sert de modèle chez les artistes. Sa mère est remariée à un ouvrier électricien qui voyage de ville en ville pour trouver du travail.

Au moyen de passes longitudinales, le Colonel l'endort et la fait changer de personnalité. Elle devient *Francisque Bonnabry*, né d'une mère belge. En 1818, ce Bonnabry a 32 ans, est marié et travaille comme typographe à Angoulême (on lui fait signer son nom). En 1821, il se sépare de sa femme qui a une mauvaise conduite. Il en est très triste et meurt à 45 ans (1831) d'une maladie de cœur. — Il a quitté son corps charnel sans trop de peine ; son corps astral est sorti par la tête. Il a suivi son enterrement et reconnu les personnes qui y assistaient. Les prières du prêtre lui ont fait du bien ; l'eau bénite a chassé les mauvais esprits ; il n'a pas remarqué le mur fluïdique que d'habitude produit le prêtre en tournant autour du cercueil dans l'église. — Il est à peu près indifférent au sort de ceux qu'il a laissés sur la terre : « Leurs souffrances, dit-il, sont nécessaires... et de si peu de durée par rapport à l'éternité ! » — Maintenant il est dans une demi-obscurité et il ne souffre pas trop.

Ramené en arrière, Francisque est dans le sein de sa mère : le corps, pas l'âme. — Plus loin encore, après un séjour dans l'erraticité, il est une petite fille morte en bas âge. Celle-ci est dans l'obscurité parce qu'auparavant elle a eu, comme femme, une longue existence, où elle s'est mal conduite et a abandonné son mari et ses enfants. Elle repousse avec dégoût ces souvenirs et en souffre vivement.

D'autre façon, à une séance ultérieure, par

des passes transversales, le Colonel vieillit Juliette et l'interroge. Elle a maintenant 20 ans et a quitté Grenoble depuis assez longtemps. Elle est à Genève et continue de poser, ce qui l'ennuie beaucoup. — A 22 ans, elle est à Nice. Elle a pris froid et tousse à chaque instant ; elle ne peut plus poser. — Sous l'influence des mêmes passes, elle vieillit encore ; son visage exprime la souffrance ; des quintes violentes la secouent et elle presse fortement sa poitrine ; son attitude est si triste et si résignée qu'elle émeut tous les assistants.

Enfin elle meurt — à 25 ans (en 1914). Sa tête retombe sur son épaule et ses membres deviennent inertes. — Son corps astral s'est détaché sans souffrance. Elle se souvient d'avoir été Juliette, qui est toujours restée vertueuse. — Auparavant, elle a été un homme mort jeune : un brave homme aussi, qui a bien souffert pendant sa vie, parce que jadis il avait été une méchante femme.

Juliette dit encore qu'elle est heureuse d'être morte. Elle ne souffre pas et n'est pas dans l'obscurité. Elle se souvient de ceux qui ont été bons pour elle, notamment du Colonel de Rochas qui est mort 2 ans après elle (en 1916), d'une maladie dont il souffrait depuis longtemps. (En voilà une prédiction qu'elle fait ainsi au Colonel lui-même !)

Etant poussé plus loin, le sujet se trouve réincarné dans le corps d'un petit garçon très pieux du nom d'*Emile Chaumette*, qui, en naissant, a entraîné la mort de sa mère. Il a, dès l'enfance, l'envie de se faire prêtre. Aussi entre-t-il au séminaire. Peu après sa sortie, en 1940, il est nommé vicaire au Havre. Il ne croit pas à la lettre tout ce qu'il enseigne ; mais cela suffit au plus grand nombre. On est encore en république, mais les rapports entre l'Eglise et l'Etat se sont modifiés plusieurs fois depuis le commencement du siècle... Je le prie d'écrire son nom, dit le Colonel. — Pourquoi faire ? réplique-t-il d'un air inquiet. — Enfin, il se décide et a beaucoup de peine à signer *Chaumette*. (Le fac-similé figure dans le livre de M. de Rochas.)

Après cela, le Colonel, ayant pris amicalement Juliette par la taille, ce qu'il faisait à l'occasion quand il était content de ses réponses, elle se lève cette fois brusquement avec un air sévère. — « Quelles drôles de manières vous avez ! Du reste, il faut que je parte ; j'ai à dire ma messe. » — On peut serappeler, par contre, que Marie Mayo, étant Ch. Mauville, se laissait volontiers tâter la poitrine, alors que, dans ses existences de femme, elle repoussait les pri-

vautés. — Et le Colonel écrira plus tard, à propos d'un autre sujet. « Pendant l'expérience, Mireille m'abandonne ses mains avec plaisir ; mais, dès que Vincent est incarné dans son double à elle, il retire ses mains avec impatience, comme un homme qui se sent caressé par un autre homme. » (N'est-ce pas des plus caractéristique ?)

Cas n° 12 : (M^{me} Marguerite N.) janvier 1906. — La régression de la mémoire de ce sujet présente des circonstances qui ne permettent pas d'ajouter grande foi à ses dires. « Il est à supposer, dit le Colonel, que son imagination a joué un rôle prépondérant dans les phénomènes produits. » (Mais qu'est-ce, en réalité, que l'imagination et comment au juste fonctionne-t-elle !)

Particulièrement le sujet, vieilli en second lieu, dit être mort à 45 ans, après une vie triste où tous ses instincts ont été étouffés, n'ayant pas eu d'enfant et n'ayant servi à rien. — Or, en 1910, M. de Rochas apprenait qu'au contraire un enfant était né à M^{me} Marguerite N... (Qui donc apportera la lumière dans ces contradictions et aussi le contrôle touchant la véracité des dires et des faits ?)

Pour extrait :

L. G.

(A suivre).

Le Spiritisme à l'Académie des Sciences

9 Février 1914.

Le Commandant Darget à Monsieur le Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences.

Monsieur le Secrétaire perpétuel,

J'ai l'honneur de vous adresser, pour être présenté à l'Académie des Sciences, le présent mémoire sur le Spiritisme et ses effets sur les plaques photographiques.

Cette science est maintenant assez adulte, et elle a donné suffisamment de preuves de sa réalité pour que l'Académie veuille bien la prendre en considération.

Après vous avoir déjà envoyé, depuis 1898 jusqu'à ce jour, dix rapports et des photographies donnant la preuve réelle et visible que l'homme, l'animal, la plante, et certains minéraux si ce n'est tous, possédaient un fluide vital, un rayonnement, une radio-activité qui influençaient les plaques photographiques et y marquaient des empreintes, des traces, des effluves qui étaient

en rapport avec la qualité et l'intensité du fluide qui les frappait, je viens présenter à l'Académie des photographies d'une nature particulière et que je dénomme Photographies Spiritées.

Vous avez déjà reçu mes mémoires successifs traitant de la photographie du fluide vital, de la pensée, des sentiments, des maladies et en dernier lieu des rayons V proprement dits. Vous avez également reçu de mes clichés colorés par le fluide vital de toutes les couleurs du spectre solaire, découverte que j'avais faite en 1897 ; c'est à dire bien avant la découverte de ce qu'on a appelé la Photographie des couleurs.

Et maintenant, poursuivant toujours mes travaux photographiques, j'ai fait des expériences sur les chromolithographies appliquées sur les plaques qui sont ensuite entourées de papier noir.

Or ces chromos de toutes couleurs m'ont impressionné des plaques, en positif et en négatif, d'une façon semblable qu'avec de l'encre ordinaire, ou avec des caractères imprimés, ou avec des crayons de différentes couleurs.

Déjà, pendant les années 1908 et 1909, vous aviez chargé M. d'Arsonval de faire successivement quatre rapports sur 4 de mes mémoires successifs, rapports qui n'ont jamais été faits.

Le 23 juillet 1912, vous m'avez informé qu'à la séance du 6 mai, l'examen de ma découverte avait été renvoyé à une commission composée de MM. d'Arsonval et Dastre, et je suis heureux de vous remercier à ce sujet.

Mais il est une chose qui est considérablement en retard ; c'est la décision de la Commission que vous avez chargée d'examiner mes travaux que je viens d'énumérer pour en démontrer l'importance.

Donc, en dehors de ma nouvelle présentation je viens vous prier de faire décider par la Commission : 1. Si le fluide vital existe ; 2. Si mes photographies démontrent ou non qu'il peut être photographié.

Mon rayonnement humain n'est en réalité que le fluide magnétique universellement connu de Mesmer qui, depuis plus de cent ans, attend son admission à l'Académie. Ma découverte a consisté seulement à prouver son existence par la photographie, puisque les effluves en restent visibles à l'état permanent.

Après ce préambule qui m'a paru nécessaire pour mieux faire comprendre ce qui suit, je viens vous présenter à l'effet d'être examiné par l'Académie, ce dont je vous ai parlé en commen-

cant ; c'est à dire quelques unes de mes photographies spirites.

Le fluide magnétique émis par l'être humain et principalement par les personnes qu'on désigne sous la dénomination de médiums, est un agent dont peuvent se servir des forces intelligentes, extérieures à l'humanité, pour nous mettre en communication avec ce qu'on appelle l'au delà de la vie terrestre.

De nombreux savants, dans tous les pays et dans toutes les branches de la science ont reconnu l'existence de ces forces.

Il leur manque la sanction de la science officielle ; c'est à dire la sanction des corps constitués en Académies scientifiques. Il appartient à l'Académie des sciences de Paris d'être la première à faire connaissance avec ce problème qu'on appelle le merveilleux et qui n'est que de l'insuffisamment connu.

Des manifestations de toute nature, telles que des déplacements d'objets sans contact, semblables à ceux que M. d'Arsonval a observés à l'Institut général psychologique, en présence de plusieurs témoins, sont relatées dans le rapport de M. Courtier, auquel l'Académie vient de décerner, pour ce motif, une portion du prix Fanny Emden.

La voyance à distance de certains médiums de faits qui se passent dans un lieu éloigné, la voyance de médiums qui disent apercevoir des personnes mortes et les décrivent sans les avoir jamais connues ; l'écriture et la signature des décédés obtenues sur des feuilles de papier placées dans des boîtes scellées, en présence de plusieurs témoins, semblent prouver qu'il y a communication entre le monde visible et le monde invisible.

Il est nécessaire que la science étudie ces faits ; vouloir les nier sans les avoir vus est semblable à un juge qui voudrait rendre un arrêt sans lire les pièces du procès.

D'ailleurs toutes les religions sont fondées sur cette communication ; c'est leur raison d'être. Mais les religions ne donnent que la foi, c'est à dire la croyance forte, vague ou nulle, dans la possibilité de ce contact, tandis que les phénomènes du spiritisme donnent la certitude. La distance entre ces deux termes est considérable.

Depuis l'ombre de Samuel apparaissant à Saül jusqu'aux visions de Jeanne d'Arc, en passant par le démon de Socrate et l'Egérie, du fondateur de Rome, la croyance en les phénomènes dénommés à tort « miracles » s'est considérablement émoussée.

Cependant nos médiums contemporains réa-

lisent les mêmes phénomènes, donnant la certitude à ceux qui veulent les étudier que ceux relatés dans les religions et les traditions léguées depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, peuvent exister.

A l'heure présente, une multitude de personnes honorables, d'une sagacité et d'un savoir connus, les affirment après les avoir vus.

C'est pour cela que je convie l'Académie à les voir pour qu'elle donne ensuite son opinion.

Le fait le plus important de la réalité de ces phénomènes est que certains peuvent être photographiés et laisser une trace indéniable sur la couche sensible d'une plaque. Toutes les objections disparaissent devant cette réalité brutale. C'est le plus sûr garant que l'on puisse fournir.

Quant à ceux qui ne peuvent pas être photographiés, je n'ai eu qu'à m'en rapporter à M. Boirac à qui, en 1912, l'Académie a accordé une portion du prix Fanny Emden pour son rapport sur « la Psychologie inconnue » qui n'est que l'antichambre du Spiritisme. Maintenant il va plus loin : car il vient de m'écrire :

« Il est prouvé que les tables tournent, qu'elles font des réponses intelligibles aux questions qu'on leur pose ; il est certain, il est prouvé que certains individus, ceux que l'on appelle des médiums, peuvent écrire, parler, agir, sans avoir conscience de faire par eux-mêmes, ce qu'ils font, exactement comme s'ils étaient les instruments de personnalités étrangères. Tous ces faits sont amplement établis, et il n'y a que les ignorants qui les nient ».

Pour ce qui est de la photographie d'un esprit, c'est à dire du fantôme d'un homme qui a vécu, lequel donne le portrait de l'individu ayant existé sur cette terre, qu'on reconnaît, qui dit qu'il est bien le même, et qu'il continue à vivre dans l'au-delà avec toute son intelligence, ayant la même conscience de son impérissable moi, et qu'il vient en donner la preuve sur la plaque sensible, je dis qu'une telle preuve, si elle ne convainc pas les savants officiels, doit tout au moins les inciter à prêter quelque attention à ceux qui l'ont obtenue et qui l'affirment.

Entre un homme qui affirme ce qu'il a vu et celui qui nie sans avoir vu, auquel doit-on donner raison ? Des hommes illustres tels que Crookes, Zœlner, Aksakoff, Russel-Wallace, Lombroso, Olivier Lodge, et bien d'autres ont obtenu des photographies de fantômes avant moi avec l'appareil ; mais les miennes sont d'une autre nature, en ce sens qu'elles sont le produit de la magnétisation directe de mes plaques, et que je les obtiens sans appareil.

Elles dérivent de mes précédentes découvertes sur les rayons V.

Elles ont un caractère de vérité tel qu'il est impossible de les imiter.

D'ailleurs, les unes et les autres, avec ou sans appareil, aboutissent à la même conclusion que je formule ainsi qu'il suit :

Le Spiritisme est une science positive qui donne les preuves matérielles et palpables de l'existence de l'âme et de sa survivance au corps.

Il détruit les assertions des matérialistes en démontrant, par la méthode expérimentale, la réalité d'un principe intelligent indépendant de la matière.

Il détruit la superstition en faisant rentrer les faits, considérés à tort comme merveilleux, dans le cadre des lois naturelles.

* * *

En supposant que vous ne vouliez pas aller si loin que ma formule, je dirai que mes photographies que j'ai dénommées SPIRITES, portent des empreintes, des figures d'hommes ou d'animaux, où encore des écritures, qui ne peuvent avoir été créées ou dessinées sur mes clichés que par une intelligence extérieure ; c'est-à-dire de la même nature que les « personnalités étrangères » dont vient de parler M. Boirac.

Si M. Boirac revient sous ma plume, c'est parce qu'il a une situation prépondérante dans l'Université ; qu'il est des vôtres. Sans cela, je citerai, en premier lieu, pour l'étude des phénomènes, le fondateur de la science spirite, Allan Kardec, et en deuxième lieu, M. Delanne dans son œuvre magistrale : « Les Apparitions matérialisées des vivants et des morts ».

Dans le cas où les spirites, qui sont légion dans tous les pays du monde, se tromperaient quant aux explications qu'ils peuvent donner de ces phénomènes, il appartient à la science dont l'Académie est la représentation la plus en vue, de les étudier.

Et je termine en vous citant la parole de Victor Hugo.

« Éviter le phénomène spirite, ne pas lui accorder l'attention à laquelle il a droit, lui tourner le dos en riant, c'est faire banque route à la science et à la vérité ».

Et la parole de Crookes :

Je ne dis pas que cela est possible, mais que cela est. Passer ces phénomènes sous silence, serait un acte de lâcheté que je n'éprouve aucune tentation de commettre ».

Ci-inclus quinze photographies avec explica-

tion au verso de chaque épreuve. Les clichés sont à votre disposition et je suis également à votre disposition si vous me faites l'honneur de m'appeler pour des explications complémentaires.

Je vous prie d'agréer, etc...

Commandant DARGET.

Nota. — Nous lisons dans les Nouvelles académiques publiées dans le GAULOIS du 10 février :

ACADÉMIE DES SCIENCES. — M. le secrétaire perpétuel communique une lettre de M. le commandant Darget relative à des phénomènes de spiritisme. Cette communication est renvoyée à l'examen de M. d'Arsonval.

L'Etat présent du Spiritisme

L'évolution du Catholicisme

(Suite)

Pour démontrer ma thèse de l'évolution du christianisme vers le spiritisme, afin d'être bref et clair, je n'ai cité qu'une revue italienne ; mais il y a dans le même esprit, beaucoup d'autres revues de langues latines, dans les deux mondes, qui me fourniraient de quoi remplir un volume ; et les revues de langue anglo-saxonne sont dans le même cas, peut être même sont elles plus accentuées.

Comme exemple, je me contenterai de citer le *Light* de Londres, qui publie de fréquents articles tendant à ramener le christianisme au spiritisme. Je dis ramener parce que la pluralité des existences était admise dans le christianisme de Jésus, de Paul et de la plupart des chrétiens primitifs.

Dans le *Light* du 8 juin 1912 (p. 268), M. Street croit fermement que le jour est proche où tous les hommes ne douteront pas plus de la réalité du spiritisme qu'il ne doutent de l'existence du soleil.

Dans le même numéro, p. 275, M^{sr} Benzon dit : « Vous pouvez croire à la religion chrétienne et assister aux réunions spirites ». On cherche à démontrer qu'il n'y a pas opposition entre les deux doctrines, puisqu'elles admettent toutes deux l'immortalité de l'âme.

On oublie qu'il y a entre elles deux un vrai abîme, l'enfer ; mais le numéro du 17 août, p. 389, nous fait part d'une Résolution passée à l'unanimité par 4.000 délégués de l'*International Bible Studiante Association*, réunis à Washington, déclarant « qu'ils ne trouvent pas que la Bible enseigne la doctrine d'un littéral hell-fire (feu de l'enfer) pour la punition des méchants ».

Le même journal publie une longue série d'articles (d'après Andrew Jackson Davis), par E. Wake Cook, intitulés : *The Spiritualism as social saviour*, qui peut se traduire par : *le spiritisme comme moyen de salut social*, ce qui implique que le christianisme n'est plus le *seul* moyen de salut, si toutefois il en est encore un.

Le mouvement n'est donc pas seulement local ou national, il est mondial.

(A Suivre).

ROUXEL.

Un charpentier guérisseur

THONON-LES-BAINS, 25 janvier. — *Du correspondant particulier du « Matin »*. — Un ouvrier charpentier, M. Dubois, né à Saxon, dans le Valais (Suisse), et domicilié depuis quelques semaines, à Thonon, a, paraît-il guéri, de très nombreux malades sans le secours d'aucun médicament, uniquement par passes magnétiques et avec de l'eau.

Emus par ce fait qu'une nombreuse clientèle visitait M. Dubois, les médecins de la localité portèrent plainte contre ce dernier pour exercice illégal de la médecine. Par jugement rendu le 22 janvier, le tribunal correctionnel de Thonon acquittait Dubois, le magnétisme étant à notre époque une science reconnue.

À l'audience, de nombreux témoins à décharge sont venus déclarer, avec force louanges et marques de reconnaissance à l'adresse de l'inculpé, qu'ils avaient été radicalement guéris par ses soins de maux dont ils souffraient depuis longtemps.

Nous avons tenu à joindre le guérisseur.

M. Dubois est un homme fort simple, portant une large barbe noire d'apôtre. Dès que nous lui expliquons le but de notre visite, il nous prie de nous asseoir, et opérant comme sur un malade, il pratique devant nous une dizaine de passes magnétiques en abaissant les deux mains de la tête aux pieds. Ces passes sont renouvelées à une plus grande distance, et c'est fini !

Les malades doivent apporter eux-mêmes une bouteille vide. Après quelques passes magnétiques sur la bouteille, on s'aperçoit avec stupéfaction qu'elle se maintient verticalement sous la main ouverte de l'opérateur, et l'adhérence est telle qu'il est impossible de l'arracher.

Le fluide magnétique a agi. Il n'y a plus alors qu'à remplir d'une eau quelconque cette bouteille magnétisée et à en boire un verre avant les repas. C'est là le seul remède préconisé.

Comme nous demandons à M. Dubois de quelle manière il s'est aperçu de son pouvoir magnétique, il nous explique qu'un jour il rencontra dans l'escalier de son domicile une pauvre femme en proie à de vives douleurs. Il l'examina et la remit sur pied grâce à quelques passes. La renommée aux cent bouches répandit la nouvelle de la cure merveilleuse, et bientôt tout un monde de malades envahissaient le domicile du guérisseur, gens du peuple comme gens de la meilleure société.

Nouvelles

Un nouveau succès de magnétisme en justice a été obtenu par l'*Ecole pratique de Maguétisme et de Massage* dirigée par M. Durville. Celui-ci avait été condamné d'abord par le tribunal correctionnel à 500 francs d'amende et solidairement à 2000 francs de dommages et intérêts envers deux Syndicats médicaux, mais la Cour d'appel de Paris vient d'infirmar ce jugement en condamnant les parties civiles aux dépens.

Signalons encore un jugement rendu par le tribunal correctionnel de Bethune acquittant deux guérisseurs, MM. Lecomte et Lesage, accrédités par l'Institut psychosique de Douai. Ce fut un beau jour pour l'Institut susdit dont les directeurs MM. Pillault et Beziat, qui s'étaient présentés en personne devant le tribunal pour défendre leurs adeptes, font ressortir l'importance dans leur journal le *Fraterniste*.

* * *

La justice n'aime pas les thaumaturges. *Le Soir* du 24 février dit que le parquet de Charleroi a fait une descente au temple que le père Dor, un neveu d'Antoine le guérisseur, a élevé près de Roux. Le père Dor présenta très habilement sa défense, acclamé par une centaine de fidèles qui assistaient à l'office. Les magistrats se sont bornés à prendre les noms des personnes présentes.

Si cette descente de justice n'a pas pour résultat des poursuites contre le guérisseur pour exercice illégal de la médecine, elle aura certainement contribué à accroître encore sa popularité.

Denier de la propagande

Miss Stanley, Angleterre 7 fr. 50

Imp. du MESSENGER, Liège. — Rue Bonne-Fortune, 5.

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME

QUESTIONS SOCIALES

MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

LE MESSAGER est administré par un Comité directeur qui dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit : Au journal LE MESSAGER, à Liège.

LE MESSAGER est affilié à l'Association des Journalistes périodiques belges et étrangers.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique. fr. 3.00
Pays étrangers faisant partie de l'Union Postale, fr. 5.00

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner à tous les bureaux de poste

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de M. Jacques Focroulle, 25, rue Gaucet à Liège.

SOMMAIRE :

La Presse et le spiritisme. Réponse à M. G. de Tromelin. — Des sourciers font des prodiges. Un savant les constate — Les Vies Successives (suite). — L'état présent du Spiritisme. L'évolution du Matérialisme. — Correspondance. — L'apparition d'un Chien. — Deux Cas de Télépathie — Expériences de matérialisations. — Bibliographie. — Denier de la propagande.

La Presse et le Spiritisme

Réponse à M. G. de Tromelin.

Lausanne (les Marcottes) 22 février 1914.

Monsieur et très honoré frère en ...certitude,

Je reçois la lettre que vous me faites l'honneur de m'adresser. Je suis heureux de la lire dans le *Message* qui lutte, depuis 42 ans, pour le triomphe du spiritualisme et du spiritisme et heureux, aussi, de voir que mes efforts et mon travail ne vous ont pas échappé. Vous me le dites en des termes aimables qui, pour nous autres hommes, sont l'équivalent des fleurs que nous offrons aux dames.

Vous vous préoccupez de l'action, c'est-à-dire de la mise en valeur des idées, de leur *entrée en scène*, dirai-je, en me souvenant de ma profession d'auteur dramatique, et vous vous demandez pourquoi la grande presse, les journaux qui tirent à des centaines de mille exemplaires nous ferment leurs colonnes ou les ouvrent pour nous cribler de traits.

Soyez certain que s'il y avait eu des journaux à Jérusalem, au temps où le Christ a foulé la terre, on aurait lu dans l'*Echo de Sion*, dans la *Judée*, dans la *Semaine de Pilate*, etc. les attaques les plus violentes contre le Fils de l'Homme et contre sa doctrine, ce qui n'aurait pas empêché le christianisme de conquérir le monde.

Je ne connais pas de duel plus effroyable, plus douloureux, que celui qui met aux prises les vérités qui veulent vivre et les vérités qui ne veulent pas mourir.

Si les journaux nous ferment leurs colonnes ou ne nous les ouvrent qu'avec parcimonie, c'est qu'ils ne sont pas dirigés par leurs directeurs ; ils sont dirigés par le public, par le tyran-Public !

J'ai 42 ans de journalisme et j'ai appris, entre autres choses, que les lecteurs mécontents écrivaient beaucoup plus pour se plaindre, que les lecteurs satisfaits n'écrivent pour féliciter.

J'ai beaucoup servi le spiritisme dans la grande presse ; j'ai une malle pleine des articles que j'ai publiés.

Je me souviens qu'à Genève où je fis, en 1902, un assez long séjour, M. Metzger, président de la société des études psychiques me dit : « Vous obtenez des journaux, à vous seul, plus que nous tous réunis. »

N'oublions pas que le dernier Congrès spirite a eu une excellente presse et que le temps est passé où tout spirite était un fou ou un imbécile.

Comme vous le voyez, Monsieur, la situation n'est pas aussi mauvaise qu'elle vous a paru l'être.

S'il y avait, en France, un Conseil supérieur du spiritisme, qui se chargerait d'envoyer aux journaux des rectifications aux articles qui nous attaquent ou qui méconnaissent des faits attestés par nos savants, ces communications, *qu'il faudrait courtes*, seraient accueillies neuf fois sur dix.

Seulement... le spiritisme, qui ne manque pas d'hommes de grand talent, manque d'hommes **d'action...**

Je vois des auteurs qui publient des livres

achetés... par des spirites ; des conférenciers qui parlent... pour des spirites ; des sociétés qui réunissent... des spirites ; des journaux qui ont pour abonnés ...des spirites, mais je ne vois pas d'action suffisante visant **ceux qui ne sont pas spirites.**

Cette action, j'ai voulu l'organiser et savez-vous qui j'ai trouvé au premier rang des hommes hostiles ?

Des spirites !

Pourquoi ? Parce que pour avoir leur concours, il ne suffit pas d'être spirite, il faut encore être Kardéciste !

Grandissons le spiritisme et c'est le grandir que de tendre la main, bien ouverte, à tous les hommes de Foi, et de bonne foi qui pensent autrement que nous. C'est le grandir que de se dire : Toutes les consciences loyales se valent. Si le Mal a mille aspects, le Bien, lui aussi, peut revêtir mille formes. L'avenir est aux plus fraternistes.

Quiconque a de la bonté, plein le cœur, a de la lumière sur le front. Quand les hommes sauront tout ce que la douceur, unie à la raison, peut faire de miracles, le progrès sera rapide dans notre pauvre humanité si triste et si douloureuse aujourd'hui !

Lorsque l'Amour et la Science nouvelle auront sauvé le monde, vous serez, Monsieur, parmi ceux dont on inscrira les noms en bonne place, parmi ces précurseurs qui n'ont connu que l'amertume de l'écorce, afin que nos enfants connaissent la saveur du fruit.

Et quand nous serons dans l'au-delà et que nous verrons resplendir l'Aurore dont nous aurons été les bons annonciateurs, notre joie sera accrue par toute la joie qui montera vers nous de la Terre radieuse, rajeunie, renouvelée par l'Amour et par la Justice !

Ma meilleure cordialité,
Albin VALABRÈGUE.

Des sourciers font des prodiges

Un savant les constate

Le Journal du 27 février.

Pendant toute une semaine de mars 1913, l'Académie des sciences avait pris le soin d'étudier la méthode de ces gens adroits qui savent découvrir, avec la baguette, les eaux profondes, les métaux cachés et les cavernes souterraines — et l'on sait que depuis un an la commission

prépare son rapport.

Mais tandis que tout le monde attend impatiemment les conclusions de l'illustre compagnie, les sourciers ont continué silencieusement leurs mystérieuses prospections. Si bien qu'un savant, M. Viré, docteur en sciences, professeur de géologie souterraine au Muséum, rapportait récemment à l'Académie des sciences des faits remarquablement impressionnants.

Trois sourciers réputés, MM. Probst, Pélaprat et l'abbé Mermet, s'en vont avec M. Viré sur le plateau qui recouvre le gouffre de Padirac, et, l'un après l'autre, ces professionnels d'un art surprenant déterminent les contours et profondeurs des cavités. Ensuite la troupe des baguettisants s'en vient aux grottes de Lacave et les trois sourciers repèrent séparément sur le terrain les méandres capricieux et secrets des grottes.

Quand la topographie des lieux est ainsi jalonnée à ciel ouvert, le docteur Viré prend un plan précis des grottes, établi par l'ingénieur Brunet, dont pas un expérimentateur ne connaît l'existence, et voilà que le tracé des sourciers vient *se superposer exactement et mathématiquement dans toute sa longueur et ses moindres détails au plan de l'ingénieur.*

Alors, nos chercheurs font mieux encore, ils révèlent, avec la baguette, un amas de métal enterré à quatre mètres de profondeur. On fouille et ce sont des anneaux de bronze et des vieilles pointes de fer de flèche, qui apparaissent à la lumière. Enfin, au puy d'Issolud, M. Pélaprat fait lever les morts de leurs tombeaux, en indiquant la présence effective de trois squelettes, et, pour un quatrième, l'habile baguettisant déclare à l'avance qu'il y a une masse de fer, ce qui était en réalité un grand couteau de l'époque franque.

Tout de même le nom de M. Viré, la conscience qui a présidé aux expériences, donnent une si grande autorité à ces troublantes constatations, que les plus sceptiques doivent en éprouver quelque émoi.

Jean LEJEUX.

Citons encore ces réflexions de Robert à propos de sourciers dans la *Meuse* du 7 mars :

« Il faut donc admettre, chez certaines natures, l'existence d'une faculté spéciale, d'une sensibilité toute particulière dont on ne s'explique pas la nature, faculé qui réagit même sur les expérimentateurs, car, et c'est ce qu'il y a de plus singulier, M. Viré lui-même, bien qu'animé du plus robuste scepticisme, s'est révélé baguettisant au courant des expériences et a trouvé à Luzech, des cavités qui lui étaient personnellement inconnues et un dépôt d'objets métalliques : pointes de flèches et anneaux en bronze. »

Les Vies Successives (1)

(Suite)

Cas n°13 : Henriette, 1906, à Valence. — C'est une femme de 34 ans, fort instruite et parfaitement équilibrée, mère de famille, catholique fervente, et occupant dans le monde, ainsi que son mari, une situation élevée.

Sa sensibilité extériorisée peut se fixer sur un foulard de soie ou dans un verre d'eau... Même éveillée, elle éprouve une brûlure si, à distance convenable, on présente un diamant devant un de ses points hypnogènes.

A la suite d'une première séance, Henriette dort mal la nuit d'après, et elle rêve qu'un homme inconnu, au visage froid, l'observe avec sympathie, puis l'emporte dans l'espace sous forme d'un nuage blanchâtre. Elle entend quelques raps (coups frappés).

2^e Séance. — Endormie, Henriette, dit le Colonel, m'explique que l'homme qui emportait son corps fluide est un ami qu'elle ne voit pas encore, mais qui viendra bientôt. Elle se rappelle avoir été une très vieille femme. Elle va bientôt s'incarner, mais ne peut pas dire si c'est pour expier ses fautes ou pour continuer son ascension intellectuelle ou morale. — Elle paraît fatiguée. — Par des passes transversales, je la ramène à l'instant actuel et lui suggère de voyager dans l'espace. Elle s'élève « vite, vite », et avec plaisir. Elle voit quantité de belles formes lumineuses qui, elles aussi, se déplacent très rapidement sans la regarder. — C'est très beau ; elle voudrait bien que ce voyage durât toujours.

Autres séances. — J'endors à nouveau Henriette et la renvoie dans l'espace. Elle s'y élance avec le même plaisir et, presque aussitôt, elle voit son ami. Il s'appelle Henri et il la guidera plus tard. — Après avoir repassé de façon rapide son existence actuelle, par une attitude de mort, elle entre dans sa précédente vie. C'est alors une vieille femme toute cassée, vivant à Paris, sous la République de 1848. Elle regrette « ce brave homme » de Louis-Philippe. — Elle a eu beaucoup d'enfants, mais la plupart sont morts et les autres l'ont quittée. Elle n'a que son chat à qui elle fait une place à côté d'elle sur son fauteuil et qu'elle caresse. Elle s'appelle *Marie Lecourbe* et elle a eu bien des malheurs. Elle aurait voulu épouser son voisin le sculpteur Henri Davin, mais cela n'a pu se faire, les parents d'Henri étant riches et

elle pauvre. Elle n'a vu qu'une fois la mère d'Henri et cette méchante femme lui a fait une scène. — Dans sa jeunesse, elle a vu Louis XVIII, « ce gros vilain », et aussi les Cosaques, ainsi que Napoléon, dont on commençait à avoir assez, parce qu'il n'y avait plus d'hommes.

A 10 ans, elle se montre très vive et très gaie. Elle se lève et saute à la corde. — A 20 ans, elle se marie, à un ouvrier en métaux, son cousin, et ce, sans enthousiasme, puisqu'il lui a fallu renoncer à Henri. — A 30 ans : Son mari est un assez brave homme « qui ne boit pas plus que les autres ». Elle ne voit plus Henri et ne veut plus le revoir. Elle l'a trop aimé et est restée sage ; mais la séparation lui a fait trop de mal. D'ailleurs, il a épousé une femme laide... Il a de l'argent et il se paie des maîtresses. — « Moi, j'étais jolie ; je ne le suis plus ; j'ai eu trop d'enfants. »

Je lui demande si elle a quelque intuition d'avoir connu Henri dans une autre existence. Réponse. « Il n'y a pas d'autre existence ; on a bien assez de celle-ci. » Elle a trop de peine. Elle a perdu de tout petits enfants. Elle en a plusieurs autres autour d'elle, un au berceau à sa droite, un qui à gauche s'accroche à sa jupe. Elle est pressée. Il faut qu'elle fasse la soupe... Elle prend son bébé dans ses bras, le berce et murmure : « Mon petit Henri ! » — Je lui demande si ce nom est un souvenir de son ancien amour. Elle sourit, baisse la tête, murmure un *oui* timide et embrasse le bébé.

A 60 ans, elle se porte à merveille et est veuve depuis 5 ans. Son mari est mort et c'est heureux, car il ne travaillait plus. Elle est seule ; son petit Henri est mort. Ses enfants encore vivants sont mariés, sauf sa petite Rose qui a mal tourné, qui a de belles robes et qui s'en va sur le trottoir. Elle était trop jolie ! « Mais moi aussi j'étais jolie et je n'ai pas fait ce qu'elle a fait. Je la vois quelquefois, mais ça me fait mal. Enfin !.. elle a peut-être raison de ne pas s'éreinter comme moi... »

A 75 ans : « Chez nous, on vit vieux ! » dit-elle. Sa santé est toujours bonne, mais elle s'ennuie. Ses enfants ne veulent plus d'elle. Sa joie est de voir ses petits — enfants... — A 85 ans, elle est sourde, mais a bon estomac. Elle caresse son chat. Ses enfants lui ont laissé quelque chose pour vivre et ses petits — enfants lui viennent en aide. Sa fille Rose est morte de misère à l'hôpital. « Elle mettait tout sur mon dos », ajoute-t-elle.

A 90 ans, elle est courbée par l'âge. Pour en

(1) du Colonel de Rochas, — Chacornac éditeur.

finir, dit le Colonel, je la vieilliss rapidement. Elle tombe en arrière avec un petit cri et meurt. Elle voit son enterrement. Il n'y avait presque personne. Ses enfants riaient. On trouvait qu'elle était assez vieille pour faire une morte. Tout cela lui était bien égal. Elle n'a guère regretté que son chat... qu'une voisine a recueilli. Elle a été le revoir en corps astral. Il l'a bien reconnue et a fait ronron. (Le sujet à son état normal, ignore complètement la faculté de certains animaux d'être plus sensibles que nous à la présence des fantômes.)

Après sa mort, elle est dans le gris de l'erraticité. Elle n'est pas seule. Ses compagnons ne lui parlent pas, mais on se comprend sans se parler. Il y en a qu'elle a connus sur terre, mais elle ne saurait dire leurs noms. Elle ne sait pas depuis combien d'années elle est morte. « On ne compte pas comme ça », dit-elle. Sa fille Rose, qui avait mal tourné, est dans le noir ; mais non en enfer. « Il n'y a pas d'enfer. » (Se rappeler qu'Henriette est très catholique.)

Avant d'être Marie Lecourbe, Henriette avait été un évêque (Belzunce, à Marseille) et plus avant encore, un simple soldat sous Louis XIII, un soldat ivrogne, cruel et pillard, tué à 30 ans par un voleur de grand chemin. — Après avoir été tué, il a pu se séparer de ce corps affreux qui se décomposait, et jamais personne ne venait pleurer sur le sol où il gisait. Il lui semble que cela l'aurait soulagé ; mais, comme affection humaine, il n'avait eu que quelques ribaudes.

Etant ainsi dans l'erraticité, il a des compagnons de souffrance qui ont des apparences répugnantes : « Oh ! que c'est noir dit-il ! Oh ! les vilaines bêtes... J'ai peur. » Il y en a qui rampent et n'ont presque plus rien d'humain. Tous voudraient revenir pour tourmenter les vivants. Pourtant, ce ne sont pas des diables... Parfois, l'un d'eux se détache et il a l'air content. Le plus souvent, ils n'ont pas l'idée de ce qu'ils pourront devenir ; mais cependant, par intermittence, il leur surgit des intuitions à ce sujet... Ainsi, lui, dans un de ces moments de clairvoyance, il sent qu'il va être un homme, un homme mieux instruit, bien élevé... Il monte alors. Il ne voit plus les affreuses bêtes qui l'entourent. Ce sort, relativement heureux, il l'attribue avec quelque hésitation aux souffrances qui ont accompagné sa mort violente et à celles qu'il a si longtemps éprouvées dans sa vie d'erraticité.

Il vit ensuite l'existence de Belzunce et entre à nouveau dans le noir où, sans précisément

souffrir, il ne se trouve pas bien. Il sent encore autour de lui des compagnons de misère qui lui font peur. Il se rappelle qu'il a été un homme instruit et bon, qu'il était évêque, qu'il a trop aimé les femmes, ce qui est un grave défaut pour un évêque, et qu'il a été orgueilleux, — comme ils le sont tous, dit-il. Son habitat n'est ni le purgatoire ni l'enfer, tels qu'il se les imaginait étant évêque. Il a le sentiment qu'il rachètera ses fautes en se réincarnant dans une personne malheureuse mais il ne sait ni quand ni comment : « on ne choisit pas. » — De force, par des passes énergiques, dit le Colonel, je le fais revenir dans sa vie d'évêque. Il y entre par une attitude de mort et cette attitude est bien celle qu'on a dû donner à l'évêque après son décès : les mains jointes et les doigts entrelacés sur la poitrine. — Quelques passes de plus, et il se redresse un peu, tout en restant courbé comme un vieillard.

Une autre fois, Henriette étant dans « le gris », elle se rappelle sa vie de Marie Lecourbe et, par des pressions sur le front, elle se souvient que peu auparavant, elle a été un homme et « un homme si beau » ! dit-elle. Sa mémoire se précise ; mais elle ne peut comprendre qu'un évêque ait pu avoir une mauvaise conduite. Elle voit néanmoins que la vie de Marie Lecourbe, n'ayant de l'amour que les charges, et de la vie que les humiliations, serait une bonne punition pour un homme ayant abusé de l'amour et de l'orgueil.

Venons-en maintenant tout à fait et avec détail à Belzunce (Henri-François de Belzunce.)

A 15 ans, dans sa famille, on l'appelle François et il est au château de la Force. Il ne chasse pas encore. Son père est dur et ne lui permet pas sitôt ce plaisir. Il n'a pas d'amourette, car « que dirait M. le Curé ? » — Je le pousse à 21 ans... Il ne veut pas qu'on lui rappelle sa première faute. C'était avec une gentille petite servante qui venait au château. Elle a eu un enfant et elle est morte.

Je le vieilliss, dit le Colonel, jusqu'au rôle d'évêque, bien reconnaissable à son attitude majestueuse. Je me présente comme étant un curé de son diocèse et je lui explique qu'une de mes pénitentes, jeune et belle, me poursuit de ses assiduités, mais que je compte bien résister grâce à ses bons conseils et à son appui moral : — « N'y comptez pas, mon pauvre ami. Vous ferez comme moi, vous succomberez ! » — et il ajoute que le mauvais exemple d'un supérieur ne justifie pas les fautes des inférieurs.

L'ayant ensuite poussé très loin, il paraît se trouver mal ; il est vieux et sent qu'il s'en va. — La mort, ça ne doit pas faire peur à un homme comme vous, lui dis-je ? — Si ! j'ai des appréhensions, car je n'ai pas été un homme parfait... Mais qu'êtes-vous donc, pour m'interroger ainsi ?... Peut-être l'esprit malin ? — Certes non. Croyez-vous qu'il serait assez naïf pour montrer aux hommes les punitions de leurs fautes ? — Enfin, que me voulez-vous ? Venez-vous me préparer à la mort ? — Non. D'ailleurs je ne suppose pas que vous ayez peur d'aller en enfer ? Tout le monde vous révère comme un saint... — Oui ; on me croit un saint, mais il y a des endroits bien noirs qu'on ne soupçonne pas. — Je sais : un peu trop d'orgueil et de penchant pour les femmes. — Comment le savez-vous ?... Oh oui ! elles m'ont bien fait souffrir ? Elles m'ont torturé ! — Votre grande situation, le plaisir de faire tomber un saint : tout devait les attirer vers vous. — Oui ; j'en ai eu beaucoup ; mais toutes m'ont occasionné grande peine, surtout depuis que je suis vieux. J'avais beau avoir des remords chaque fois, toujours je retombais ! Quel affreux état que celui de prêtre quand on n'a pas la vocation ! — Mon Dieu ! l'homme est faible et les dames de Marseille sont réputées pour leur beauté et leurs charmes. — (Avec une pointe de fierté.) Eh ! ce n'était pas seulement de Marseille ; c'était surtout à Versailles et à Paris...

— Je vais vous rajeunir jusqu'à votre entrée au séminaire. — Je n'y tiens pas. — Si, laissez-vous faire. (Passes) Quel âge avez-vous ? — 20 ans. — Ainsi vous allez être prêtre. Avez-vous la vocation religieuse ? — Non ; mais nous sommes trop nombreux dans la famille. Il le faut. — Vous avez été sage jusqu'à présent ? — Non ; je me suis un peu trop amusé. — Mais au moins vous êtes resté chaste ? — (Avec embarras.) Non. — Comment cela ? Vous êtes si jeune ! — Le père, dans le château, ne nous surveillait pas assez et on allait à la chasse. — Eh bien ! Je vais vous vieillir jusqu'à votre première faute de prêtre. (Le sujet se débat et s'incline dans une attitude humiliée en soupirant avec horreur.)

— Ainsi c'est votre première faute ? — Oui. — Et qui est cette femme ? — Une femme mariée. — Elle est venue à vous comme pénitente. — (Avec soupir.) Oui. — Vous avez des remords ? — Oui ; mais le terrible, c'est que je sens que je recommencerai... — (Plus tard.) Où êtes-vous ? — A Agen. — Votre âge ? Et qu'êtes-vous ? — 35 ans. Je suis curé. — Je vais vous vieillir et faire de vous un évêque... Bientôt le sujet se

redresse dans une fière attitude et d'un geste brusque, la main droite à la hauteur du menton, me présente son anneau (imaginaire) à baiser.

Sous prétexte d'une dédicace, je lui fais donner une signature ; et, ultérieurement, en ayant obtenu d'autres à différents âges de sa vie, on a pu ensuite constater que toutes ces signatures n'ont qu'un lointain rapport avec l'écriture authentique du véritable évêque Belzunce, pas plus, du reste qu'avec celle fournie par Marie Lecourbe. — En outre, il ne se rappelle rien de ses démêlés de jadis avec les Jansénistes et les Oratoriens de Marseille ou le Parlement d'Aix, qui occupèrent cependant une partie de sa vie épiscopale, pas plus d'ailleurs que du nombre de ses vicaires généraux et de ses curés. — « Cela ne vous regarde pas, se borne-t-il à répondre aux interrogations à ce sujet.

— Où êtes-vous ? — A Versailles. — Vous y êtes souvent ? — Oui, plus souvent qu'à Marseille. — N'avez-vous pas appris qu'il y a des cas de peste dans cette dernière ville ? — (Avec insouciance.) Oui, on me l'a dit ; mais je crois que ce ne sera rien. — (Je fais quelques passes transversales : le sujet se lève.) Que faites-vous ? — Je pars pour Marseille ; on m'y appelle, on a besoin de moi. — (Quelques passes encore.) Vous voilà au milieu de vos pestiférés... — (Se cachant les yeux de la main droite.) Oh ! les malheureux ! — Il marche, se penche sur une victime, dessine une grande croix, puis avance encore et bénit plusieurs malades... Pour éviter la fatigue du sujet, je lui suggère de dormir et je le réveille ensuite.

(Quoi qu'on puisse penser du cas de Belzunce, n'est-il pas du plus grand intérêt ?)

Les 2 dernières expériences avec Henriette ont un autre objet.

Après avoir endormi le sujet, dit le Colonel, je l'envoie chez ses parents à 200 kilomètres de Valence, puis chez différentes personnes de Béziers. Elle mime admirablement l'espièglerie d'un esprit qui peut rôder invisible chez des personnes connues. Elle essaie de leur jouer quelques tours innocents, mais constate son impuissance à produire un effet nécessaire et tangible. Elle déclare être vue par le chien d'une de ses amies. Malheureusement, comme elle ne veut mettre personne dans le secret de ces expériences, on ne peut pas les contrôler par une enquête.

Une autre fois, j'envoie le sujet loin, chez un de ses frères, avoué. Elle déclare y aller en suivant à peu près la voie ferrée, s'écartant

notamment quand elle rencontre des esprits errants dont elle a peur. — Il est 9 heures du soir et, près du domicile de son frère, elle entre dans une église, qu'elle trouve pleine d'esprits qui tournent vite sans se parler. Elle sort effrayée et va chez son frère. Là, elle fait une dizaine d'observations dont 8 ont ensuite été reconnus véridiques et 2 erronées. Entre autres, à un moment donné, elle voit son frère se lever pour aller vérifier si l'on a bien fermé la porte d'une salle d'attente donnant directement sur le palier. Or, à l'heure indiquée, le frère a réellement procédé à cette vérification et cela par exception, — parce qu'il avait un nouveau domestique.

(Ces derniers récits en évoquent un tout à fait semblable publié par Allan Kardec dans la *Revue Spirite* de mai 1859 sous le titre « *Souvenirs de la Vie Spirite* ». — N'est-il pas des plus instructif d'être ainsi renseigné sur nos agissements dans l'invisible ou « en astral », comme disent les occultistes ?)

(A suivre).

Pour extrait :
L. G.

L'Etat présent du Spiritisme

L'Evolution du Matérialisme

(Suite)

L'Eglise, qui a reconnu dès le début la réalité des phénomènes spirites, mais a repoussé la théorie explicative des faits, a mis un bon demi siècle pour arriver, sinon à se convertir, du moins à évoluer vers cette théorie.

L'Ecole — je désigne sous ce nom le *laïcat*, c'est-à-dire tous ceux qui, non seulement comme professeurs, universitaires et comme académiciens, mais comme élèves et aspirants, tiennent et relèvent de l'enseignement supérieur ; en un mot toute la classe dirigeante et diplômée ; l'Ecole, dis-je, qui a rejeté le catholicisme et tout spiritualisme, pour embrasser la doctrine matérialiste, a commencé par nier les faits spirites, les attribuant à la supercherie des uns, à la bêtise, à la complicité et duplicité des autres, considérant tous les spirites comme des trompeurs, des trompés ou des trompettes — métaphore bien spirituelle venant de matérialistes.

L'Ecole n'a pas moins demandé qu'un demi siècle pour arriver à convenir de la réalité des faits spirites et reconnaître qu'ils dénotent une *force*, que cette force est *inconnue*, qu'elle est

invisible et peut-être même un peu *intelligente*.

Mais l'Ecole repousse toujours la théorie spirite.

Quelle est cette force, *inconnue, invisible, intelligente* dont elle parle ? Les savants ont entassé Ossa sur Pélion ; ils ont imaginé une foule d'hypothèses pour tâcher de constituer un spiritisme sans esprits ; mais ils n'ont pas encore atteint leur but et ils ne l'atteindront pas de sitôt puisque, sans même que les spirites aient besoin de s'en mêler, le savant B. réfute l'hypothèse du savant A. puis le savant C. réfute celle de B., et ainsi de suite jusqu'à Z.

Puisque l'Ecole, dans son élite : les savants, a été forcée de reconnaître la réalité des faits spirites, niée si longtemps, il y a tout lieu d'espérer qu'elle sera réduite à recevoir la théorie.

Sans doute, il lui faudra du temps ; un autre demi-siècle ne lui sera pas ce trop ; mais nous ne sommes pas pressés et nous ne demandons pas mieux que d'accorder ce délai aux savants ; seulement et il est fort possible que les événements ne soient pas si patients que nous, qu'ils accélèrent l'échéance de la crise et mettent la science en demeure de prendre un parti.

Pour se rendre compte de cette possibilité et même probabilité, pour démontrer notre prévision, il convient de jeter un regard à vol d'oiseau sur l'origine et l'évolution du matérialisme qui est la doctrine de l'Ecole.

* * *

La croyance en l'esprit et, par suite, en Dieu, (l'Esprit des Esprits), est naturelle à l'homme.

Aussi haut que l'on remonte dans les temps, on voit, par les mythes, les traditions, à défaut d'autres documents, que les hommes les plus sauvages, les plus bornés, les plus primitifs ont cru à l'existence de l'âme et à sa survivance après la mort du corps.

Le fait de présenter aux morts des offrandes, des libations, des sacrifices, etc. est symbolique et prouve que l'on croyait à la survie.

Il en est du fétichisme comme de l'animisme. C'est l'esprit, et non la matière, que le fétichiste voit en tout et partout, et spécialement comme incorporé dans les objets de son culte.

C'est cette inclination naturelle à la croyance et au culte des esprits et de l'Esprit-Dieu, chez les primitifs, qui a permis aux diverses religions ou superstitions de naître et de vivre, comme la mousse, le lierre ou le gui sur les arbres.

Cela étant, comment l'athéisme et le matérialisme ont-ils pu naître ?

Il y a à cet effet plusieurs causes que nous ne

pouvons développer ici ; nous dirons seulement quelques mots de la principale : ce sont les abus auxquels ont donné lieu les diverses religions concrètes.

Il suffit de connaître un peu l'histoire du catholicisme pour constater que la simonie, le trafic des indulgences, etc. ont provoqué la réaction protestante. La persistance de ces divers abus, surtout dans les pays catholiques, a engendré une réaction antireligieuse de plus en plus vive qui a abouti à la négation absolue de l'âme et de Dieu, c'est-à-dire à l'athéisme et au matérialisme.

A mesure que le matérialisme recrutait des adhérents et acquérait le droit de cité, la société se trouvait divisée en deux camps adverses, en deux religions antagonistes, car le matérialisme est une religion au même titre que les autres ; toute la différence est que son Dieu est Matière au lieu d'être Esprit.

On eut donc, d'un côté, la religion catholique avec son clergé et ses fidèles ; de l'autre, la religion matérialiste qui fut d'abord, tant que ses adeptes furent peu nombreux et peu puissants, sans feu ni lieu, mais qui a fini par trouver asile dans l'Ecole et dans l'Etat.

Aujourd'hui le matérialisme, avec l'appui du gouvernement, est aussi puissant que le catholicisme. Un duel à mort est engagé entre les deux partis clérical et radical. Quelle en sera l'issue ?

(A suivre)

ROUXEL

Correspondance

Schaerbeck-Bruxelles, le 4 Mars 1914.

Messieurs,

Je crois de mon devoir de vous faire connaître la manifestation occulte qui s'est produite dans notre groupe le 16 février dernier.

Nous étions réunis en séance obscure. Cinq personnes y assistaient. Une forme matérialisée apparut visible pour tous les assistants. Cette forme qui, en avançant et reculant, se mouvait entre une dame et moi, avait la face recouverte d'un voile ressemblant à une tulle noire. Nous l'entendîmes sangloter et comme secouée par un véritable désespoir.

Ayant prié cet Esprit de nous donner la main et de nous dire ce qu'il désirait de nous, aucune réponse ne vint et il disparut sans que nous fussions fixés sur son identité.

Le lendemain, j'appris la mort de ma sœur dont j'ignorais même la maladie. Elle s'était

désincarnée le jour même.

Recevez, Messieurs, mes salutations bien fraternelles.

Votre vieil abonné

Ch. Zwicker

Compositeur de Musique.

36, rue Emmanuel Hiel.

L'apparition d'un Chien

La *North Somerset Gazette* rapporte l'histoire suivante récemment racontée par M. Robert Austin qui en affirme la véracité.

Son père, le juge Austin, qui était connu comme un grand amateur de chiens, avait un épagneul qui était très attaché à son maître, c'était son compagnon inséparable. Dans le cours du temps, le chien meurt et une semaine après le juge Austin se rendit chez un ami à Clifton avec lequel il s'entretint pendant quelques instants dans le salon. Quand il fut parti, une jeune dame écossaise, qui se trouvait alors dans la maison, demanda quel était ce monsieur avec son chien. La maîtresse de la maison répondit que c'était le juge Austin, mais ajouta-elle, il n'avait pas de chien avec lui. L'autre répliqua qu'il y avait bien un chien dans le salon et elle décrivit exactement l'aspect d'un vieil épagneul et même son attitude favorite lorsqu'il se trouvait auprès de son maître...

Vous pouvez penser ce que vous voulez de cette histoire, ajouta M. Austin, mais elle est véridique.

(*Light* du 21 février 1914).

Deux Cas de Télépathie

LEIPZIG. — On signale un curieux cas de télépathie. Albert Wolff, qui assassina le commerçant Sigall au cours d'une excursion en automobile, ignore dans sa prison que sa mère, qui habite Stuttgart, s'est suicidée en se jetant, la nuit, par la fenêtre de son appartement.

Or, dans la nuit qui suivit le suicide, les gardiens furent réveillés par ses cris. Ils l'entendirent pleurer en disant à plusieurs reprises : « Maman est morte ».

Depuis cette sorte de cauchemar, Wolff serait devenu fou.

(*La Meuse*, du 3 Mars 1914).

Un autre cas de télépathie mentale est cité par le *Harbinger of Light* du 1^{er} janvier 1914 con-

cernant la mort de M. Harrington Edgell, un voyageur de commerce qui au commencement d'octobre dernier se blessa mortellement en tombant du haut des rochers de Clifton.

Au moment de l'accident, sa femme s'entretenait avec des visiteurs. Soudain elle devint très agitée et déclara qu'elle avait entendu des cris. Personne d'autre ne les avait entendus et on rechercha inutilement la cause qui pouvait avoir provoqué cette alarme. Ce ne fut que le lendemain que M^{me} Harrington apprit par l'Infirmierie royale de Bristol où son mari avait été transporté, l'accident qui lui était arrivé.

Expériences de matérialisations

Un intéressant discours a été prononcé récemment dans l'église spiritualiste de Southampton par M. Gambier Bolton, le naturaliste anglais, un ardent propagandiste du spiritisme, dans le cours duquel il relata quelques unes de ces expériences avec des entités matérialisées.

Pendant une de ces manifestations, le mystérieux visiteur joua sur l'harmonium, le musicien habituel étant absent. M. Bolton put le regarder bien en face et s'assurer qu'il était tout à fait différent du médium.

Une autre entité, une jeune fille française qui dansait, mit sa tête sur ses épaules. Il vit qu'elle aussi différait totalement du médium. Elle était plus grande et belle, ses oreilles n'étaient pas percées alors que le médium portait des boucles.

Pour la première et unique fois, il passa son bras autour d'une entité. Il n'eut jamais une meilleure preuve que celle-là que l'entité et le médium étaient absolument deux êtres différents.

(Le *Harbinger of Light* du 1^{er} janvier 1914).

Bibliographie

Deuxième Congrès spirite universel, Genève 1913. Compte rendu sténographique. Un beau vol. in-8 de 244 pages. Prix : fr. 5 ; franco de port fr. 5. 50. S'adresser à M. Albert Pauchard, 12, chemin Carteret, Genève (Suisse).

La Société d'Etudes psychiques de Genève qui a assumé avec joie la lourde tâche de l'organisation du Deuxième Congrès spirite universel dédie ce Compte rendu à tous les amis connus ou inconnus qui de près ou de loin, se sont intéressés aux travaux du Congrès.

Elle souhaite que ces mémoires, conférences et communications soient pour la Grande Cause Spirite un puissant moyen d'essor et de progrès.

Les Phénomènes dits de Matérialisation. Etude expérimentale par Juliette Alexandre Bisson. Préface du Dr J. Maxwell. Librairie Félix Alcan, Paris. Un volume grand in-8 de 314 pages avec 165 figures et 36 planches. Prix franco, France : 12 fr. 60. — Etranger : 13 fr. 25.

TABLE DES MATIÈRES

Lettre de M. le Docteur de Schrenck. — Préface du Docteur Maxwell. — Avant-Propos. — Chap. I. Compte Rendu des Séances. — Chap. II. Conditions matérielles. — Chap. III. Le Médium. — Chap. IV. Des Phénomènes. — Chap. V. De la fraude. — Chap. VI. Remarques sur les différentes hypothèses proposées pour expliquer les phénomènes de matérialisation.

Nous avons déjà parlé de cet ouvrage si vivement critiqué dans le *Psychic Magazine*.

Depuis lors, M^{lle} Barklay, la jeune et fougueuse collaboratrice de cette revue, a daigné faire connaître, sans avoir assisté à une seule séance, la prétendue cachette où M^{lle} Eva remisait les fantômes en papier qui lui auraient permis, pendant quatre ans et sous le contrôle le plus rigoureux, de mystifier M^{me} Bisson et les savants expérimentateurs qui l'ont aidée dans ses recherches. Cette cachette, d'après elle, devait se trouver dans un fauteuil en osier couvert d'une étoffe, dans lequel s'asseyait le médium.

La preuve matérielle de cette assertion n'est pas faite et nous nous trouvons ici en présence d'une simple supposition que le simple bon sens ne nous permet pas d'accepter. A notre avis, ce fauteuil truqué pourrait figurer avantageusement dans le magasin des *Joyeusetés du scepticisme* à côté du fameux miroir que M. Durville a découvert jadis dans l'armoire des frères Davenport, d'autant plus que depuis qu'on a ôté l'étoffe de ce fauteuil les séances de matérialisation avec le médium Eva ont recommencé chez M^{me} Bisson et d'éminents psychologues tels que MM. Boirac et Claparède, qui ont pu y assister, sont venus jeter dans la balance le poids de leur haute autorité en cette matière spéciale.

Denier de la propagande

Anonyme fr. 7.
Imp. du MESSAGE, Liège. — Rue Bonne-Fortune, 5.

Journal bi-mensuel

LE MESSENGER

SPIRITISME

QUESTIONS SOCIALES

MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

LE MESSENGER est administré par un Comité directeur qui dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit : Au journal LE MESSENGER, à Liège.

LE MESSENGER est affilié à l'Association des Journalistes périodiques belges et étrangers.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique. fr. 3,00
Pays étrangers faisant partie de l'Union Postale, fr. 5,00

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner à tous les bureaux de poste

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de M. Jacques Focroulle, 25, rue Gaucet à Liège.

SOMMAIRE :

Correspondances croisées Conférence. — Les Vies Successives (suite). — Trois séances chez M^{me} Bisson. — Maisons hantées. — Encore la voyante de Nancy. — Peut-on faire souffrir les animaux ? — Nécrologie.

Correspondances croisées

Conférence

C'est devant une assistance nombreuse que le 20 décembre dernier, M. le D^r Geley, a donné à la Société universelle d'Etudes psychiques, section de Paris, réunie sous la présidence de M. Camille Flammarion, une conférence des plus importantes.

Le sujet de cette conférence : *Contribution à l'étude des correspondances croisées*. — Documents nouveaux, fut exposé par M. le D^r Geley avec la précision et le talent qui le caractérisent.

Nous voudrions pouvoir donner une idée bien exacte de cette remarquable communication, mais il faudrait la citer in extenso. Tout le monde sait ce que l'on entend par correspondances croisées, cependant il y a lieu de reconnaître que les documents nouveaux exposés par le conférencier sont bien supérieurs à tous ceux obtenus jusqu'à ce jour dans les expériences auxquelles on avait procédé.

Ces documents transmis à M. le D^r Geley par Madame de W... sont de premier ordre, car ils éliminent toute idée de fraude et ces correspondances en deux parties dont la réunion constitue un tout bien précis, sont une jolie pierre apportée pour l'élévation de l'édifice du Psychisme par Madame de W... dont personne ne serait tenté de mettre en doute la compétence et le caractère élevé. Voici en quels termes le

conférencier parle de Madame de W... : « Madame de W... est une spirite convaincue. Mais son enthousiasme ne compromet en rien son esprit critique... Sa contribution actuelle à la question des correspondances croisées mérite, nous le verrons, les remerciements de tous les psychistes, quelle que soit d'ailleurs leur opinion sur la genèse de ces correspondances ».

Pour comprendre l'intérêt présenté par ces correspondances croisées, il y a lieu de faire remarquer qu'elles sont obtenues par deux sujets, l'un, Madame T... se trouvant à Paris avec Madame de W... l'autre Mademoiselle R... en villégiature au moment des expériences à Wimereux, au bord de la mer.

Voici ce qu'une de ces intéressantes correspondances, la partie obtenue à Paris, donnait après quelques explications sinon étrangères, du moins indifférentes à l'expérience en cours :

« Mademoiselle R... est dans un milieu complètement (*arrêt*) ... obligations journalières et des difficultés à vaincre. S'il n'en était pas ainsi, je n'aurais pas entrepris ce travail.

Charles nous aide aussi. Son fluide si doux et si calme (*arrêt*) ...qui pourrait nous faire dérailler.

Assez pour ce soir. Mademoiselle R... je vais rétablir le courant.

Bonsoir aux amies en triangle. ».

ROUDOLPHE.

La partie obtenue à Wimereux... : « différent du sien. Les soucis sont laissés de côté, et elle n'a pas, à chaque jour, le rappel si pénible des (*arrêt*) .. isole notre combinaison des courants pernicieux (*arrêt*) ».

Les deux parties raccordées donnent comme on va le voir un tout bien précis : « Mademoiselle R... est dans un milieu complètement

différent du sien. Les soucis sont laissés de côté et elle n'a pas à chaque jour, le rappel si pénible des obligations journalières et des difficultés à vaincre. S'il n'en était pas ainsi, je n'aurais pas entrepris ce travail.

Charles nous aide aussi. Son fluide si doux et si calme isole notre combinaison des fluides pernicieux qui pourraient nous faire dérailler, etc., etc.

On voit tout l'intérêt présenté par ces expériences ; après leur exposé M. le Dr Geley examine leur explication possible. Le savant conférencier suspend son jugement ; après avoir dit : « Tout se passe dans les correspondances croisées comme si une intelligence autonome indépendante des médiums et des expérimentateurs, avait pris l'initiative des expériences, les avait préparées, dirigées et réussies ; » après avoir dit encore en parlant des médiums : « ils se comportaient littéralement comme deux machines actionnées par une direction unique et une intelligence indépendante ; il ajoute : « En résumé de toutes les hypothèses explicatives, celle que donnent les personnalités elles-mêmes, c'est-à-dire la théorie spirite, est la plus simple, la plus claire, la plus immédiatement attrayante. Mais cela ne prouve pas qu'elle soit vraie. »

L'hypothèse télépathique se trouve être, à l'analyse rigoureuse, la plus difficile, la plus compliquée, la plus obscure, la moins satisfaisante. Mais cela ne prouve pas qu'elle soit fautive.

L'hypothèse d'une véritable création subconsciente est la plus étrange, la plus arbitraire. Mais cela ne veut pas dire qu'elle puisse être écartée d'emblée.

Que conclurez-vous donc, me demanderez-vous ? Ce que je conclurai, c'est simplement qu'en tout état de cause, les expériences de Wimereux constituent des documents métapsychiques de valeur exceptionnelle, qu'elles remettent au premier plan les questions de correspondances croisées tombées dans un véritable discrédit. »

(*Revue Suisse des Sciences Psychiques*).

* * *

Voici en quels termes l'illustre savant Flammarion présenta l'honorable conférencier :

Messieurs. Je n'ai pas à vous présenter M. le Docteur Geley. Il est connu depuis longtemps par ses œuvres dans l'ordre des sciences psychiques et vous êtes tous au courant de ses travaux anciens ou nouveaux. Un de ceux qui m'ont le plus frappé est celui relatif à la non existence du temps. Le temps existe-t-il ?

Qu'est-ce que le passé ? Qu'est-ce que l'avenir ? Problème et mystère !

M. le Docteur Geley vous a un jour fait connaître un cas extraordinaire de prémonition ou de prédiction de l'avenir. C'était le jour de l'élection de M. Casimir Périer à la Présidence de la République. M. Geley était alors étudiant à Lyon ; il se trouvait avec des camarades préparant un examen. Tout d'un coup, l'un deux est frappé d'une idée qui l'obsède et qui l'empêche de travailler. Cette idée est celle-ci : M. Casimir Périer est élu Président de la République par 451 voix. Or, ce jeune homme ne s'occupait pas de politique ; il fut lui-même très surpris de cette voix intérieure qui lui annonçait un fait semblable. Il en parla à ses amis qui lui répondirent : « De quoi t'occupes-tu là ? Tu ne fais pas de politique ! » Ceci se passait le matin vers 9 ou 10 heures. La journée s'écoula ; les étudiants étaient réunis, à trois heures de l'après midi, dans un café, quand ils entendirent au dehors un vendeur de journaux crier : Casimir Périer élu Président de la République par 451 voix ».

Ainsi, cet étudiant avait annoncé le matin un fait qui n'existait pas encore et que même personne ne pouvait prévoir, puisque le matin, à 9 heures, le Congrès n'était pas encore réuni et que Casimir Périer n'était même pas candidat. C'est là un des faits les plus extraordinaires de prémonition que je connaisse, et M. le Docteur Geley est associé à ce fait remarquable.

Mais je ne veux pas retarder plus longtemps le plaisir que vous aurez à l'entendre et je lui donne la parole. (*Applaudissements*).

M. le Docteur Geley. — Je remercie infiniment M. Flammarion des paroles si aimables pour moi qu'il vient de prononcer. J'en suis d'autant plus flatté que j'ai toujours eu pour sa personne et pour son génie une véritable vénération. Comme savant, comme penseur, comme philosophe, M. Flammarion a joué un rôle prépondérant, un rôle unique dans l'évolution de la pensée contemporaine (*Applaudissements*). Je suis donc très honoré de le voir ce soir présider ma modeste conférence et je le prie d'agréer l'expression de toute ma reconnaissance. »

Les faits rapportés par Mme de W... peuvent être divisés en deux catégories : les uns sont des phénomènes de vision à distance, c'est-à-dire de *clairvoyance* ; les autres sont des *correspondances croisées* et des *correspondances simultanées*.

Les expériences de Wimereux ne sont que suspendues et seront reprises l'été prochain.

Les Vies Successives (1)

(Suite)

Cas n° 14 : M^{lle} Giurato, 1907. — C'est une domestique âgée de 19 ans, née de parents italiens venus habiter près de Grenoble.

M. de Rochas l'endort avec des passes, mais cela se fait lentement. Il lui dit : « Vous avez 15 ans, 10 ans, 5 ans, 3 ans, 1 an... » — A 3 ans, elle lui répond en italien, à 1 an, elle ne lui parle plus, mais tette son doigt.

— Vous n'êtes pas encore incarnée. Où êtes-vous ? — Elle ne répond pas d'abord, puis arrive à dire qu'elle est dans « le noir », qu'elle ne voit personne autour d'elle et ne se souvient pas d'avoir vécu. J'ai beau presser le milieu du front, elle répond toujours de même. — Ce qui prouve bien, remarque le Colonel, que lorsque les sujets me racontent leurs histoires, ce n'est pas moi qui les inspire.

A une autre séance cependant, elle finit par se souvenir qu'elle a été une femme morte très vieille et ayant eu deux enfants, un garçon et une fille. — Je la rajeunis ; elle a 20 ans et s'appelle Béatrice ; elle va se marier avec un chaudronnier du nom de Paolo. — Vieillie un peu, elle est mariée et aime bien son mari. — Plus tard encore, elle se renverse en poussant un grand cri : elle vient d'accoucher de son premier enfant, sa fille Mariette. Elle me parle italien. — A 80 ans, elle tombe en arrière et ne répond plus.

Ramenée à son âge actuel et poussée vers l'avenir, lorsqu'elle peut me répondre, elle est mariée à un charpentier. — Je n'ai pas vérifié si le mariage a bien eu lieu depuis, dit le Colonel.

Cas n° 15 : M^{me} Caro. — C'est une jeune femme de 20 ans (1910), mariée à 17 ans à un homme s'intéressant aux sciences psychiques. — Celui-ci, un jour, dit M. de Rochas, me pria d'endormir sa femme pour combattre chez elle des insomnies passagères. Je réussis et fis revenir le sommeil ordinaire. Je découvris ainsi qu'elle était un sujet très sensible.

Sous l'influence de passes longitudinales, son corps astral se dégage par la tête ; elle le déplace comme elle veut et elle lui fait prendre la forme que je désire. Quand je touche ce corps astral, elle se montre sensible, alors qu'elle ne sent aucune action exercée sur son corps physique. — Elle a des points hypnogènes et hystérogènes aux endroits habituels. Un objet d'or ou un

diamant placé en regard de ces points provoque la sensation de brûlure ; un objet d'étain en fait disparaître la douleur.

Elle est très suggestible ; mais seulement si elle veut. Impossible de lui faire faire, même endormie, une action qui ne lui va pas ; elle se raidit alors et refuse la suggestion, — Ainsi elle ne consent pas à s'expliquer sur l'avenir quand on cherche à l'y pousser.

Elle a accouché absolument sans douleur sous l'influence du magnétisme, et quand elle a un petit malaise quelconque, il suffit, pour que je la guérisse complètement, que j'extériorise son corps astral et qu'elle place ma main sur le double de la partie souffrante, — qu'elle voit alors colorée d'une façon différente que le reste.

Elle est fort sensible à la musique et mime admirablement les émotions que celle-ci lui fait éprouver ; mais, quand son corps astral est extériorisé et que son mari joue du violon, elle ne peut en supporter le son : c'est, dit-elle, comme si on agissait sur ses nerfs mis à nu.

Endormie suffisamment par des passes, elle voit l'intérieur des corps et le fluide qui s'échappe de mes doigts. Si, dans cet état, elle regarde sa petite fille, elle l'aperçoit entourée d'une auréole lumineuse à environ 2 centimètres, partout où les chairs ne sont pas revêtues, spécialement à la tête.

Il résulte de plusieurs essais qu'elle se reporte à 3 vies antérieures. Dans la dernière, celle qui précède la vie actuelle, elle est un garçon, *Jean*, enfant né dans une famille misérable, abandonné de bonne heure, couchant dans les bois, où il finit par être étranglé à l'âge de 15 ans par des chemineaux. Elles porte à ce moment la main à son cou et suffoque.

Ses plus anciens souvenirs déterminés par la pression du front, la rapportent à une vie de soldat sur laquelle elle ne donne aucun détail ; puis elle a été une dame habitant un château et quia quitté son mari et son entant pour suivre un amant. Dans sa vieillesse et après sa mort, elle se repent et pleure de véritables larmes. Elle se réincarne, sans qu'elle ait choisi, dans le corps d'une jeune fille, *Madeleine*, dont la mère paraît avoir été une femme galante... Vers 18 ans, elle prend un amant jeune, qu'elle aime, et vit avec lui quelques années de bonheur. Puis son amant la quitte et elle en prend successivement plusieurs. Elle finit par se faire entretenir par un *vieux*, et meurt malheureuse vers 50 ans.

Si l'on endort M^{me} Caro avec des passes longitudinales sans s'arrêter pour l'interroger, on

(1) du Colonel de Rochas, — Chacornac éditeur.

voit, comme d'habitude, son visage se modifier pour représenter soit l'enfance, soit l'âge mûr, soit la mort et la réincarnation, en prenant la position de l'enfant dans le sein de sa mère. En outre, dans l'intervalle des réincarnations, elle est dans le gris, sans grande souffrance : elle voit autour d'elle des esprits, dont quelques-uns, mauvais, se réunissent entre eux pour faire du mal... Un jour elle me déclara qu'elle voyait l'esprit de celui qui l'avait étranglée dans l'existence de Jean, — laquelle lui avait été imposée comme punition de ses débordements. — Maintenant, elle a payé sa dette et a pu avoir une vie normale.

Cas n° 16 : M^{me} Trinchant, médium d'environ 30 ans, bien connu à Paris comme ayant, entre autres facultés, celle de l'écriture automatique.

Après le phénomène ordinaire de la régression de la mémoire jusqu'à sa naissance, dit le Colonel, je l'amène à se rappeler son existence précédente où elle a été une jeune fille arabe. Elle revit cette vie qui s'est terminée à 20 ans sous le poignard d'un brigand. — La mentalité de cette jeune personne est complètement absorbée par une robe qu'elle brode et par ses chevaux ; elle est riche et elle en a beaucoup.

Elle s'éloigne de moi, les femmes arabes ne se familiarisant jamais avec les hommes. Nous parlons de son mariage : c'est la mère du prétendant qui vient examiner la future — Avant cette vie de jeune arabe, il y a plus de mille ans, elle avait vécu à Naples avec une femme qui était sa grande amie, qui ne s'est pas réincarnée et qui continue de la protéger : c'est cette amie qui l'a incitée à venir me trouver pour que je la mette en rapport avec des personnes s'occupant de sciences psychiques.

En la poussant vers l'avenir, elle se voit établie comme graphologue dans le quartier de l'Étoile. Un Américain vient la voir ; elle lui raconte des choses si étonnantes qu'il lui lègue en mourant une grosse fortune. Elle-même meurt peu de temps après. — Cela arrivera-t-il ?

Dans une lettre de M^{me} Trinchant au Colonel, elle lui écrit : « J'ai narré à ma mère, un peu en riant, que, lors d'une existence antérieure, j'aurais habité l'Afrique et y serais morte poignardée. Quelle n'a pas été ma surprise de l'entendre me répondre que, dans ma première enfance, je me plaignais souvent d'éprouver la sensation brusque d'un coup de couteau ! — En outre, d'un spirite à qui je venais de parler de cela, j'ai eu l'indication suivante : « Un esprit de

mes amis, Charles Carlier, m'a dit vous connaître très bien et vous avoir également connue jadis en Arabie... »

J'ignore ce qu'est devenue M^{me} Trinchant, termine M. de Rochas ; mais j'ai entendu dire qu'elle avait reçu un don considérable à cause de ses facultés psychiques.

Cas n° 17 : M^{lle} Pauline... de bonne santé, 24 ans (1910). — Au bout de 4 séances, dit le Colonel, elle arrive à se souvenir qu'elle s'appelait *Isabelle*, qu'elle avait perdu ses parents de bonne heure et qu'elle vécut en Algérie jusqu'à 23 ans chez son tuteur, M. Bori. Elle périt alors d'un accident de voiture. — Après sa mort, elle a été dans le noir, mais sans grande souffrance, jusqu'au moment où elle s'est réincarnée sans qu'il y ait eu choix de sa part. — A remarquer que le grand grand-père de Pauline a été entrepreneur en Algérie.

Cas n°s 18 et 19 : Nathalie et Mireille, 1892. — Ce sont deux dames parisiennes de mes amies, dit le Colonel, toutes deux sujets très sensibles, que j'ai étudiées avant d'avoir pu constater expérimentalement la régression de la mémoire. — La première, dans le sommeil magnétique, se désignait sous un nom de baptême autre que celui qu'elle avait, déclarant que c'était le sien quand elle était une comtesse polonaise. — La seconde, Mireille, racontait tout un roman très corsé, de créance difficile, tel qu'on en lit dans les œuvres d'imagination pure. Mais, sous un autre rapport, elle fut pour M. de Rochas un sujet d'étude remarquable.

Pour extrait :

(A suivre).

L. G.

Trois séances chez Mme Bisson

Comment les expériences sont contrôlées.

Ce que l'on voit apparaître. — Quelques observations.

M^{me} Juliette Bisson m'a fait l'honneur de m'inviter à quelques-unes des séances données par M^{lle} Marthe-Eva C..., qui vit sous son contrôle permanent depuis cinq ans. J'y suis allé sans l'intention de me poser en « esprit fort », mais peut-être sans que mon subconscient voulut tout à fait renoncer au désir de me montrer « plus malin que les autres ». Cela pour vous éclairer sur le spectateur.

Voici maintenant ce que j'ai vu.

SEANCE DU MERCREDI 4 MARS

La séance a lieu dans une pièce spéciale, assez petite, dont M^{me} Bisson garde la clef nuit et jour. Les murs sont nus. Près de la fenêtre, des appareils pour les pesées, la photographie, le magnésium, la lumière électrique. A l'autre extrémité, une sorte de guérite cubique, qui est mobile. Elle est formée d'une armature de bois sur laquelle est tendue une étoffe noire qui couvre continûment trois côtés, le ciel et le plancher. Le quatrième côté, qui regarde l'intérieur de la pièce, est fermé de doubles rideaux noirs, mobiles, à tringle. La « cabane » ne contient rien qu'un fauteuil de jardin, en osier, peint en noir. J'examine longuement le fauteuil, les rideaux, les coutures de la tenture. Par transparence, je vois fort bien l'étoffe. Rien de suspect.

Nous examinons aussi ce que sera le costume de Mlle Eva : un maillot entier, noir, qui couvrira pieds, jambes, corps et bras, et une blouse noire, dont nous visitons les ourlets ; un peignoir bleu, qui est aussi resté enfermé jusqu'à notre arrivée dans la salle des séances, est encore proposé à notre contrôle.

Mme J. Bisson prend ce peignoir. Elle va en envelopper le « médium » qui se dévêt en sa présence dans une autre partie de l'appartement. C'est ainsi vêtue que Mlle C... pénètre dans la salle tandis que le peignoir forme paravent, elle passe le maillot et la blouse qui étaient restés entre nos mains. Le maillot et la blouse sont cousus devant nous à leurs ouvertures, c'est-à-dire au cou, au dos et aux poignets. Aucun espace n'est laissé.

Puis Mlle C... est décoiffée et sa chevelure visitée attentivement. Un médecin lui regarde avec un laryngoscope la gorge et l'arrière-gorge. Examen des oreilles et du nez. Une coiffure sommaire est refaite par l'un de nous.

Le médium prend alors place sur le fauteuil d'osier, dans la cabine dont les rideaux sont ouverts. Mme Juliette Bisson lui prend les mains et l'endort. L'un de nous éteint l'électricité, mais la salle reste éclairée par une ampoule électrique blanche placée derrière un paravent de façon à ce que Mlle C... n'en puisse recevoir les rayons directement. Tous les détails de la salle sont nettement visibles. Je vois assez clair pour lire l'heure à ma montre et pour lire des cartes imprimées que je trouve dans ma poche.

Le rideau est fermé quelque temps devant la tête du « médium », dont le sommeil, nous dit-on, serait troublé par la lumière ; mais les mains, posées sur les genoux ou tenant les rideaux, resteront apparentes durant toute la séance.

Les invités sont d'abord au nombre de cinq ; un sixième arrive en retard ; le temps que je mets à lui ouvrir la porte est le seul moment pendant lequel je quitterai des yeux les mains de M^{lle} C... Deux des invités appartiennent au monde médical, trois au journalisme, un aux sciences psychiques.

Nous bavardons presque continuellement, ce qui évite chez nous toute tension d'esprit, toute « suggestion collective ». Littérature, théâtre, politique sont les sujets de conversations. Pour ma part, je m'applique à avoir les yeux attentifs et l'esprit distrait. Nous prenons de temps à autre les mains de M^{lle} Eva, qui prétend puiser ainsi une aide, plus puissante chez l'un de nous.

Au bout d'une heure, environ, elle annonça un phénomène ; mais une crise de toux, suite d'une bronchite, vient l'interrompre. Elle fait à l'un des assistants des prémonitions que l'avenir aura à confirmer.

Rien ne s'étant produit à dix heures vingt, on juge inutile de poursuivre la séance, commencée à huit heures trois quarts.

SEANCE DU JEUDI 5 MARS

Même examen, des lieux, des vêtements, etc... Même contrôle qu'à la séance précédente (couture du maillot, de la blouse ; visite des cheveux, de la gorge et de l'arrière-gorge, des oreilles, etc.). Même aspect de la séance : bavardage (notamment sur les rapports franco-allemands), contrôle des mains et des pieds. J'affirme n'avoir pas quitté de vue *une seconde*, de toute la séance, les mains de M^{lle} C... qui sont d'ailleurs à portée des miennes sans que j'aie à allonger le bras.

M^{me} Bisson, assise vis-à-vis du médium, a à sa droite M. Henri Nicolle, des *Annales* ; à sa gauche, moi ; derrière elle, le prince Saban Eddine, M. Henriquez-Philippe, du *Monde Illustré*, et le docteur Henri Bourbon.

Une heure environ se passe sans que rien se produise. Mais, presque subitement, après avoir tenu les mains du prince Saban Eddine, elle se sent « prise ». Sa voix est complètement changée. Elle pose d'elle-même ses pieds sur les genoux de M^{me} Bisson et les y laissera immobiles, comme je m'en assure à diverses reprises. Les mains restent tenues incessamment par le prince ; la tête reste parfois voilée par les rideaux, surtout avant le début des phénomènes, et complètement visible le reste du temps.

Alors survient une véritable cascade de phénomènes. Un doigt lumineux apparaît sur l'épaule de Mlle Eva ; deux doigts semblent un moment lui serrer le bras gauche ; un doigt

vient se poser sur la main gauche du prince Saban Eddine, qui déclare ressentir un contact vivant, un peu plus froid que sa propre température et donnant l'impression d'être légèrement humide.

Un autre doigt encore sort de la bouche du médium et s'avance jusque près de son genou, à côté de moi. Mme Bisson allume brusquement une lampe électrique de poche à lumière rouge ; le phénomène disparaît, rentrant dans la bouche, me dit-on. Il avait l'aspect d'un doigt d'homme, assez court et fort, à l'ongle bien dessiné ; l'autre extrémité paraissait sectionnée nettement ; une sorte de filament brun-rouge y adhérait (on pourrait le comparer au cordon ombilical. Les doigts apparus à un bras ne montraient pas de filaments.

En même temps que ces « matérialisations » apparaît une substance liquide d'un gris brun, éclairée de taches et de points lumineux que nous comparons à des pierreries ou à de petites étoiles. Cette substance coule abondamment sur le sarreau du médium. A la lumière de la pièce et à celle de la petite lampe rouge, nous en voyons apparaître à la hauteur des jambes ; elle semble se former au corps, puis traverser l'étoffe noire et s'y étaler ; elle s'y meut, s'éclairant et s'obscurcissant par places, mouillant la toile de la blouse ; la poitrine en est couverte. Je rappelle que le phénomène se produit à quelques centimètres de mes yeux.

Je n'ai pas pensé à « chronométrer » ces faits ; ils ont dû durer un quart d'heure environ.

Après une nouvelle attente, la séance est arrêtée. Les coutures faites pour fermer la blouse et le maillot sont intactes ; elles sont défaites avec mon canif. A l'abri du peignoir, le médium, qui est toujours en état de sommeil, abandonne ses deux vêtements que nous examinons tandis que Mme Juliette Bisson l'emmène, enveloppée du peignoir bleu. Auparavant, on procède à un nouvel examen des cheveux, de l'arrière-gorge, des oreilles.

La substance liquide qui, il y a quelques minutes, couvrait le devant de la blouse, a disparu. Il ne reste qu'une humidité à quelques petites places, de la salive peut-être (on en prélève sur une lame de verre pour un examen microscopique).

SEANCE DU LUNDI 9 MARS

Aucun phénomène ne se produit.

OBSERVATIONS ET TÉMOIGNAGES

Quelques remarques sont nécessaires :

A : Les phénomènes apparus n'ont rien de diffus

ni de vaporeux ; leurs limites sont précises : il ne peut donc s'agir ni d'une mousseline, ni d'un morceau de papier ni d'un effet de lumière.

B : « Le filament qui relie à la bouche certains des doigts apparus peut être une ficelle », dira-t-on. Cette ficelle n'expliquerait pas la marche en avant du doigt sur la main d'assistants. Elle serait, de plus, vraiment grosse pour n'avoir pu être identifiée ni par une plaque photographique, ni par cinq ans d'observation.

C : A l'une des dernières séances on a fait prendre un vomitif au médium pour voir s'il ne cachait rien dans son estomac. Le résultat en fut porté à un laboratoire officiel, qui ne découvrit rien d'anormal (témoignage de Mme Bisson et du docteur Bourbon).

D : A l'une des dernières séances, la tête fut enveloppée d'une gaze noire ; on vit exactement un phénomène se former dans la bouche et traverser le voile en le laissant intact.

E : La présence de la « cabine » est expliquée par la nécessité de permettre une plus grande concentration du « fluide » un phénomène supra-normal peut bien nécessiter des conditions particulières : de plus, Mme Bisson me dit que la pleine lumière n'agit pas sur les phénomènes, mais agit sur le médium, qu'elle trouble.

F : Le seul moment où Mlle C... échappe à notre contrôle est celui pendant lequel elle se déshabille complètement ; mais elle se trouve sous le contrôle de Mme Juliette Bisson, qui a tout intérêt à exercer une surveillance stricte et qui devrait être dupe depuis cinq ans ! De plus, je tiens en réserve une observation décisive que ce n'est pas le lieu de dire.

G : A certaines séances, les phénomènes se produisent dès la première minute (témoignage de M. Henriquez-Phillippe) ; ils se produisent même sans qu'on les sollicite (témoignage de Mme Bisson, empêchée un jour d'assister à une conférence par leur apparition inattendue).

H : Les doigts peuvent donner des sensations différentes : humidité ou sécheresse, chaleur ou fraîcheur (témoignages du prince Saban Eddine, de M. Henriquez-Phillippe, du docteur Bourbon). Ils donnent toujours la sensation d'une chose vivante.

I : Si on saisit brutalement les doigts apparus, le médium pousse un hurlement et s'évanouit ; il perd ses facultés médiumniques pour plusieurs mois (tentative faite à Munich chez le docteur de Schrenck) : le doigt ainsi saisi se résorbe, s'évanouit dans la main qui le tient :

Conclusion : les faits présentés par Mlle C... existent ; je les ai vus de mes yeux. Si l'on

persiste à croire à une fraude, que l'on fasse comme Pasteur, que l'on montre « par où la souris est entrée ». A mes yeux, cette fraude paraît impossible ; elle serait d'ailleurs, en bon scepticisme, plus invraisemblable que les phénomènes eux-mêmes.

FERNAND DIVOIRE.

(*L'Intransigeant* du 11 mars).

Maisons Hantées

Blois, 29 novembre.

Depuis avant-hier, il existe à Blois, une maison hantée. Cet immeuble, où se manifestent des esprits frappeurs et parleurs, est situé dans le quartier des Granges, non loin de la rue des Gallières.

Depuis hier, de nombreux groupes de curieux se rendent devant l'immeuble qu'habitent les époux Garrossay. M^{me} Garrossay nous a fait le récit de ses infortunes, car pour elle, l'affaire est fort ennuyeuse, et la brave femme en est vivement émue. Son mari, qui est un laborieux ouvrier, travaillant à la chocolaterie Poulain, la laisse en effet, seule pendant le jour, avec sa fille âgée d'une dizaine d'années.

Jeudi dernier, dans l'après-midi, M^{me} Garrossay entendait frapper à une cloison qui sépare la pièce où elle se tenait avec sa fille, d'une autre chambre. Elle passa dans cette dernière pièce et ne vit rien. Peu après, les coups se renouvelèrent et il fut impossible de se rendre compte d'où ils provenaient. La pauvre femme fit le tour de son habitation : elle ne vit personne.

Les coups ne se font entendre que pendant le jour : quand vient le soir, les esprits se reposent.

Hier, matin, soudain, aux coups succédèrent des hurlements, et, ce matin, la scène a recommencé de plus belle. Cette fois, les esprits ont pris la parole. A la suite, d'une série de coups, M^{me} Garrossay invita les esprits à se taire. Elle entendit alors une voix qui lui répondit : « Ça t'apprendra à insulter un vieux sorcier comme moi ! » Puis les insultes de pleuvoir dru sur la brave femme

Les voisins déclarent avoir entendu eux aussi les coups et les insultes.

(*Le Petit Parisien* du 30 novembre 1913.)

Blois, 13 février.

Depuis quelque temps on ne parle dans la

paisible commune de Fougères-sur-Bièvre, que de la « maison hantée ».

Voici à ce sujet les renseignements que j'ai pu obtenir :

La maison hantée est habitée par M. Huguet-Prousteau, géomètre-expert, âgé d'une soixantaine d'années, sa femme, sa mère et un ami, M. Aristide Baranger, comptable de l'entreprise de transports Balavoine, à Paris.

La première manifestation des faits remonte au 27 décembre. Dans la nuit, vers deux heures du matin, M. Huguet entendit fendre du bois. Au matin, il fit observer à M. Cellier, son voisin, qu'il l'avait empêché de dormir. M. Cellier, répondit qu'il n'avait pas fendu de bois, mais qu'il avait entendu le même bruit.

Depuis lors, chaque soir et chaque matin on entendait des coups frappés sur une cloison.

Le phénomène s'est maintenant amplifié. C'est un infernal branle-bas qui s'entend à plus de deux cents mètres de l'habitation. Le vacarme ne commence habituellement que le soir à partir de huit heures.

Un témoin, que nous avons vu, nous a fait le récit suivant :

— Hier soir, je me présentai chez M. Huguet et avec M. Baranger, je visitai la maison de fond en comble cependant que la foule, dehors, grossissait de plus en plus.

Huit heures... Huit heures et demie. Neuf heures... rien ! Soudain, alors que plusieurs personnes m'accompagnaient, un certain nombre de coups formidables ébranlèrent la cloison, séparant la chambre où nous nous trouvions, d'un corridor.

Il était neuf heures et demie. Nous nous précipitâmes dans le corridor, portant chacun une bougie à la main. Les coups se succédaient toujours avec force, puis bientôt ils cessèrent. Ce fut alors un fort tremblement qui secoua la muraille. Les propriétaires qui étaient là, souriaient.

— J'ai vu plus fort que ça, nous dit M. Huguet.

Une personne, dimanche soir, frappa quatorze coups dans la cloison qui furent répétés.

Une autre, M. Lepage-Gérault, cultivateur à Fougères, cogna dix fois. Dix coups lui répondirent.

Chaque soir les bruits se manifestent, tandis que la foule de plus en plus nombreuse, stationne aux abords de la maison jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Le Petit Parisien du 14 février 1914.

Encore la Voyante de Nancy

MACON, 21 février. — *Dépêche particulière du « Matin »*. Une histoire des plus étranges circule dans Mâcon qui, si elle est réellement établie, consacrerait le triomphe des prédictions de la voyante de Nancy, aux révélations de laquelle on attribue déjà la découverte du corps de M. Cadiou.

Dans la nuit du 7 au 8 décembre, en effet, Charles Chapeland, âgé de vingt-quatre ans, commis des postes à Mâcon, demeurant rue Rambuteau, rentrait chez lui assez fatigué.

Le jeune homme souffrait de maux de tête et de maux d'oreilles. Prétextant un malaise, Charles Chapeland, après avoir causé avec sa mère, s'éclipsa. Depuis, on ne le revit plus.

Or, quelques jours après la disparition du jeune commis des postes, on trouvait, sur les bords de la Saône, près du pont du chemin de fer, de la ligne de Mâcon à Genève, le chapeau du jeune homme, accroché à un piquet.

On fit exécuter des recherches le long des rives de la Saône, et tous les jours, une équipe de riverains sonda la rivière. Puis, vint la crue, le gel, et l'on dut abandonner tout espoir de retrouver le corps du noyé.

Dans l'intervalle se produisit le coup de théâtre de l'affaire de la Grand' Palud. Un parent de la famille Chapeland apprit par le *Matin* les révélations de la voyante de Nancy, et malgré le temps écoulé depuis la disparition, c'était le 9 février — il y avait déjà deux mois — il se rendit auprès de la pythonisse nancéienne.

La voyante indiqua en partie, comment Charles Chapeland se serait suicidé en se jetant dans la Saône ; après avoir longuement hésité, emporté par la douleur, le malheureux s'était noyé. Elle indiqua encore que le corps de Chapeland se trouvait en face d'endroits qu'elle déterminait, du côté de Lyon.

— En tout cas, affirma-t-elle, le corps réapparaîtra dans cinq jours.

Le parent revint à Mâcon.

Cinq jours après, c'est-à-dire le 14 février, on trouvait à Cormoranche, sur le bord de la Saône, le corps de Chapeland que la rivière venait de rejeter.

Cormoranche se trouvait être précisément l'endroit désigné par la pythonisse de Nancy !

NOTA. — Ces faits ont été confirmés pleinement par le père du jeune postier dans le *MATIN* du 23 février.

Peut-on faire souffrir les animaux ?

Le *Matin* a interviewé M^{sr} Bolo, prédicateur français applaudi, au sujet [de l'enseignement donné par M. le chanoine Appelmans, professeur de morale au séminaire de Malines, qui enseigne qu'il n'y a nul péché à faire souffrir les animaux, et que s'il y a lieu de s'opposer aux actes de cruauté à leur égard, c'est uniquement à cause du danger de devenir cruel pour les hommes.

Dans son n° du 15 mars, le *Matin* annonce que M^{sr} Henri Bolo, en une brochure intitulée : *Les animaux et le devoir chrétien*, réplique au chanoine, et entreprend de reviser les points de vue, jusqu'à présent considérés comme ceux de la théologie, sur l'enseignement de l'Église touchant nos frères inférieurs.

« Les animaux sont notre prochain, affirme le prélat. Ils ne sont pas exclus du bénéfice du généreux mystère de la Rédemption »

La thèse de M^{sr} Bolo, audacieuse et nouvelle, qui accorde implicitement une âme aux animaux, a soulevé les plus vifs enthousiasmes non seulement parmi les zoophiles, mais dans le clergé et dans le monde. L'émirent prédicateur a reçu les approbations les plus nettes des plus hautes autorités religieuses et séculières.

« La douceur envers les animaux, dit M^{sr} Bolo, est un symptôme d'affinement moral et la marque d'une âme supérieure. Plus un être est pauvre et humble, plus il apparaît de générosité et de grandeur dans la bonté qui s'incline vers lui. Par contre, l'homme capable de faire souffrir sans nécessité une pauvre bête qui ne peut se défendre est un homme vil, dépravé et dangereux »

Nous sommes loin du Concile de Mâcon où de doctes théologiens discutaient sérieusement pour savoir si la femme a une âme.

Nécrologie

Le personnel de la police liégeoise a fait jeudi 26 mars d'imposantes funérailles à Monsieur Armand Crépin, commissaire de police de la ville de Liège, un homme loyal et bon, hautement estimé pour son aménité et le zèle avec lequel il remplissait ses importantes fonctions.

M. Crépin était un adepte de la philosophie d'Allan Kardec et un de nos plus anciens abonnés, il avait même une assez jolie faculté comme médium écrivain.

Nous ne doutons pas que les amis invisibles, dont il recevait parfois les communications, ne lui aient fait bon accueil dans l'au-delà où nos bonnes pensées l'accompagnent. Que sa famille reçoive ici l'expression de nos sincères condoléances.

Imp. du MESSAGE, Liège. — Rue Bonne-Fortune, 5.